MON VOYAGE

SOUVENIRS PERSONNELS

I

DE LA BALTIQUE A LA MER CASPIENNE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY.

lrt.
TRÜ Raamatukogu
6795

La vie est un enchaînement de souvenirs.
Voyager, c'est multiplier ces souvenirs.

C. S.

ERRATUM

Pages	*Lignes*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
2	13	nostra.	vostra.
2	14	nôtre.	vôtre.
2	21	mars 187.	17 mars 1872.
3	6	salle du Capitole Pinathèque.	salle du Pinacothèque au Capitole.
3	11	au-dessus de sa porte.	au seuil de sa porte.
3	13	nostra.	vostra.
4	5	réel.	vol
4	10	patrie.	ville de mes prédilections.
8	20	Halst.	Holst.
10	10	Mey-Uxeccht.	Weyprecht.
15	23	le général.	le général Gerbine.
26	18	Bade.	Bode.
29	18	un.	une.
30	3	Zakanky.	Zakouski.
30	23	nous.	vous.
33	8	Giurgero.	Giurgevo.
44	22	peu.	assez.
55	5	par.	pour.
55	18	là.	mais.
58	24	chaleur.	choléra.
66	9	au.	ou.
67	9	une montagnarde.	un montagnard.
70	6	Huleslam.	Heidestam
75	2	Mouchus.	Mouchas.
84	4	Pueka.	Pacha.
85	22	Pati.	Poti.
87	1	Saunum.	Souram.
87	16	venais.	devais.
96	23	Naxo Senoki.	Nuovo Senaki.
96	25	frère.	père.
96	24	Duncket.	Douchett.
96	25	Assétins.	Ossétins.
101	12	larack	lavach.
101	21	dankhan.	doukhan.

Pages	*Lignes*	*Au lieu de :*	*Lisez :*
102		sacrilège.	sacrifice.
103	(1)	Il y a deux notes : la pemière finit au mot : Koutais.	La seconde commence par : excepté et est applicable à la phrase qui finit à la ligne 19.
104	12	Zangdidi.	Zougdidi.
104	19	Dedapali.	Dedopali.
107	8	souverain.	gouverneur.
107	24	sérénité.	sévérité
109	18	caisse.	coiffe.
113	17	fachta.	tachta.
114	21	Kador.	Kodor.
114	23	semaines.	jours.
120	4	femme.	jeune.
120	9	danvas.	damas.
120	15	couper.	tailler.
123	16	sortie.	partie.
123	19	les plumes.	les pleurs.
127	4	notre.	mon.
134	4	Noxonassick.	Novorosisk.
134	10	Hautais.	Koutais.
135	2	Ekataxinadar.	Ekatarinador.
135	2	Kauban.	Kouban.
135	21	claûls.	aôuls.
139	29	Denky.	Derby.
151	8	la Lasaraya.	Lasavaya.
151	14	Ingaches.	Ingouches.
151	14	Assètes.	Ossêtes
158	2	Assi.	Ani.
160	12	Alapeus.	Alopeous.
163	7	Sabani.	Saboui.
163	10	Didas.	Didos.
182	5	Naukha.	Noukha.
182	6	sans.	sous.
195	20	Batum.	Bakou.
200	27	masquer.	marquer.
205	25	Gaunip.	Gounip.
216	12	Hadebeg.	Kédabeg.
219	29	gencina prieghaf scharai pasmatriel Kawkas.	genschina prieghala pasmatrit Kaukas.
120	1	Ete neieo dieto.	Eto ne evo dielo.
220	5	Ete praudamnie vravitsa tuai galos.	Eto prawda twoi golos mniai nrawitsia.

Pages	*Lignes*	*Au lieu de :*	*Lisez*
220	6	Ti ghar noche genci-gina.	Ty gharoschia gen-china.
220	2	Tagda baudit majet ja augé baudau videt Bogha.	Tagda mojet bitia ou-wijou Bogha.
220	21	ou tibua malinkaïa rouka i balchai aum.	oh! twaïa rouka ma-lenkaïa, no oum bal-choi.
220	23	Fi garaschak sdielu la schito prieg kalas.	Ty gharacho sdielala schto priéchala na Kaukas.
227	22	heureux.	peureux.
232	9	18	1854.
333	1	Janusz.	Janus.
333	1	Moravie.	Mazovie.
241	11	Sirine.	Sivine.
248	10	animées.	minces.
254	15	troika.	troïka.
264	(1)	carte.	garde.
278	29	de paix.	du pays.
290	19	s'y rencontrèrent.	y logèrent.
291	3	Bakan.	Bakou.
292	9	au général.	au général S.
292	14	celle de voir.	que celle de voir.
293	8	turcs.	européens.
297	(1)	Grate.	Grote.
297	(2)	Djalla.	Djoulfa.
299	22	Abchirm.	Abchéron.
300	(1)	deux volumes.	un volume.
307	12	arûl.	aôul.
		Phose.	Phase.
310	18	Rein.	Rion.
310	20	me rendit.	m'ouvrit.
314	8	Bissen.	Bipen.
315	3	Naïane.	Noïone.
324	13	narraus.	Novrous.
326	16	Talstoz.	Tolstoï.
329	24	bonté.	valeur.
333	2	1867.	1767.
344	26	Aujosdow.	Oujozdow.
344	27	Subominski.	Lubomirsky.

3 août, 1880. Paris.

Vos récits, Madame, m'ont singulièrement intéressé. Parmi les voyageurs utiles et vaillants de ce siècle, une voyageuse sera comptée; ce sera vous. L'avenir vous rendra l'hommage que je vous rends dès aujourd'hui.

Victor Hugo



MON VOYAGE

SOUVENIRS PERSONNELS

I

DE LA BALTIQUE

A LA

MER CASPIENNE

PAR

Mme CARLA SÉRÉNA

OFFICIER D'ACADÉMIE

Médaillée de l'Ordre de Litteris et Artibus de Suède

Membre correspondant des Sociétés de Géographie de Vienne et de Paris

PARIS

MAURICE DREYFOUS, ÉDITEUR

13, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE, 13

COMMENT JE ME MIS A ÉCRIRE

Souvent l'impression d'un moment décide de l'existence. Je fis cette expérience à laquelle je dois une nouvelle phase de ma vie. Une coïncidence étrange me fit écrire. Elle fut le germe qui développa en moi d'autres idées, ouvrit un horizon nouveau à mon esprit. Mes sympathies sont pour les plus alheureux. Lors de la guerre franco-prussienne je pris intérêt à ce qui se fit à Londres pour secourir les Français.

Désirant coopérer à cette œuvre bienfaisante, j'eus l'idée d'organiser à son profit une fête artistique, et je fis appel au talent d'artistes distingués qui unanimement offrirent leur concours. Plusieurs dames de mon cercle, et moi-même, se proposaient de participer à cette soirée musicale-dramatique. J'en instruisis le lord maire de Londres, président du *Mansion House Fimd* (comité de secours au profit des Français), désirant son patronage et une salle du *Guild hall* (maison de ville) pour cette fête. Il répondit favorablement. Parmi les démarches pour l'organisation, je fis une visite à Mazzini qui s'associa à mon projet et me promit son aide. Toute chose à

organiser à laquelle plusieurs sont appelés à prendre part nécessite du temps surtout dans l'immense métropole anglaise. Ainsi pour cette soirée, pendant les entrefaites, la paix fût conclue. La fête n'eut plus lieu d'être. J'allai en instruire Mazzini. Il parla de son prochain départ, se plaignit de son triste état de santé. En le quittant, il me dit : « Adieu, je ne vous reverrai plus. Je ne reviendrai plus à Londres. Je ne vivrai plus longtemps. Je vais mourir en Italie. » Emue à ces paroles, je répliquai : « Vous vivrez longtemps encore, et bientôt je viendrai à Rome pour vous voir couronner au Capitole. » Mazzini souriant avec mélancolie reprit : « *Bel sogno della nostra brillante fantasia* (beau songe de notre brillante imagination). » Il quitta Londres. J'oubliai cet entretien ne me doutant guère qu'une coïncidence étrange le rappellerait à mon souvenir. Quelque temps après, une circonstance de famille m'appela à Rome. A peine arrivée, j'appris la mort de Mazzini. J'en fus vivement impressionnée. Le jour de ses obsèques à Pise, le mars 187 , il y eut à Rome, comme dans toutes les localités en Italie, une démonstration nationale de regret à la mémoire de l'apôtre qui avait sacrifié sa vie, prêchant la croisade de la liberté pour sa patrie.

Tout Rome s'achemina ce jour-là vers le Capitole.

Je suivis parmi la foule recueillie le char qui portait le buste de Mazzini, au-dessus duquel la statue de l'Italie tenait une couronne de lauriers. Il y a des

sensations si puissantes qu'elles anéantissent et la pensée et la parole. Je l'éprouvai en voyant reproduits dans le marbre les traits de celui qui m'avait dit : « Adieu! » avec le pressentiment de sa mort prochaine.

Le buste de Mazzini déposé dans la salle du Capitole Pinacothèque y fût couronné ! Mes yeux ne pouvaient se détacher de cette froide image ceinte de lauriers ! Mon imagination surexcitée donna au marbre le prestige de la vie ! Tel que j'avais vu Mazzini au-dessus de sa porte, tel il m'apparut au Capitole souriant avec mélancolie en me disant : « *Bel sogno della nos tua brillante fantasia!* » Non, ce n'était pas un rêve. Je voyais la réalisation de ma prédiction s'effectuer sur le marbre couronné. Mon émotion était indicible. Je sentis un élan inconnu qui me poussait à écrire ce que je venais de voir. Je le fis et par le courrier du jour ma narration partit.

Je ne me doutais guère que cette page écrite, à la hâte sous l'impression du moment, resterait comme la première pierre de l'édifice de ma pensée.

Je revins à Londres. J'assistai à une fête de bienfaisance.

On me demanda d'en faire la description. Elle parut dans un journal et me valut la proposition d'en devenir collaborateur. Cette demande me surprit. Je ne m'étais occupée que de l'éducation de mes enfants ; mon temps avait été partagé entre les devoirs de la famille et les exigences du monde. La

pensée ne m'était pas venue de l'employer autrement. La nouveauté de collaborer à un journal me plut, et bientôt mes initiales furent connues. Je visitai l'Exposition de Vienne en 1873, décrivant au réel mes impressions, sur la joyeuse capitale. J'eus l'honneur d'être présentée à S. M. l'empereur Joseph, qui accepta pour sa bibliothèque le recueil de mes *Lettres d'Autriche*. Cette gracieuseté me fut d'autant plus précieuse au souvenir des relations du passé entre l'Autriche et Venise, ma patrie. Le roi d'Italie, Victor-Emmanuel, était alors acclamé avec enthousiasme à Vienne. J'assistai à la fête donnée en son honneur, chez l'ambassadeur d'Italie, où l'empereur d'Autriche était à ses côtés, son hôte et ami. Encouragée, je continuai à écrire. J'entendis parfois louer mes articles, signés de mes initiales, ce qui fut un encouragement réel.

Je me plus à observer, cela m'instruisit. J'y pris goût et je sentis s'éveiller de plus en plus en moi le désir d'écrire. Souffrante, un voyage me fut conseillé. Je projetai une courte absence, mais les circonstances amenèrent un long voyage. C'est « *Mon Voyage* » (1), écrit au courant de la plume que je présente au public. Ces lignes sont les premières que je signe de mon nom. Puisse-t-il être accueilli aussi favorablement que mes initiales.

CARLA SERENA.

(1) Sous ce titre seront publiés autant de volumes que de pays parcourus. — Charpentier, éditeur, Paris.

MON VOYAGE (SOUVENIRS PERSONNELS)

DE LA MER BALTIQUE
A LA MER CASPIENNE

PREMIÈRE PARTIE

EN SCANDINAVIE ET EN RUSSIE

On m'a si souvent demandé comment j'ai fait mon long voyage, quelles sont les péripéties par lesquelles j'ai passé, que, pour contenter la curiosité des autres, je me suis vue forcée de parler de moi-même. Celui qui communique ce qu'il a vu est un observateur. Il doit s'effacer et non se poser en personnage principal là où ce rôle revient à d'autres. Guidée par là, je m'étais abstenue, dans mes descriptions, d'entretenir de moi le lecteur. Je mettais ainsi peu en relief les personnalités avec lesquelles j'avais été en rapport. On me fit remarquer que c'était là une lacune. Pour

la remplir, je publie ces souvenirs personnels, ébauche à grands traits où les détails sont laissés dans l'ombre.

Je considère cette partie de mon ouvrage comme les petits sentiers qui bordent la grande route des pays parcourus pendant mon voyage.

Je quittai Londres, le 1er août 1874, projetant de fêter, avec le nouvel an 1875, mon retour chez moi; mais on n'est pas maître de sa destinée.

Je partis seule. Pour une femme un voyage lointain étant toujours hasardeux, je m'assurai moralement. Munie de lettres amicales, je me mis, en outre, sous l'égide officielle de plusieurs puissances par des recommandations d'ambassadeurs, ministres, etc. Ma première étape fut Stockholm. Je trouvai la ville en fête à cause du congrès des archéologues. J'assistai à des excursions, à des fouilles intéressantes. Invitée à une soirée au palais de Drontninghalm, résidence d'été de la famille royale, je fus alors présentée à LL. MM. la reine et la reine mère. L'accueil le plus gracieux me fut fait par les deux souveraines. La reine douairière, femme d'un esprit distingué, s'entretint longuement de mon voyage projeté, s'étonnant surtout de mon courage à l'entreprendre seule.

Peu de temps après j'eus le regret d'apprendre la mort de cette femme d'un rare mérite.

On est fort hospitalier en Suède.

Le lendemain de la fête, je dînai chez une famille

suédoise, j'y fis la connaissance du commandant de la flotte danoise, ami du roi Oscar. En causant de la soirée de la veille, j'exprimai le regret de ne pouvoir me rappeler, en entier, le discours que le roi avait adressé à ses hôtes, au souper. Le commandant me proposa de le demander, en mon nom, à Sa Majesté. Le soir, en rentrant, on me remit un pli de la part du roi. Il contenait le discours autographe signé par Sa Majesté. A cet écrit le roi avait joint sa photographie. La gracieuse courtoisie avec laquelle Sa Majesté avait répondu à une demande que je n'aurais jamais osé hasarder de lui adresser, me confirma tout ce que j'avais déjà entendu dire du caractère de ce souverain, ami de son peuple, estimé autant qu'aimé de ses sujets.

J'allai remercier le roi, le lendemain, Sa Majesté se trouvant au palais en ville. Je n'oublierai jamais la réception affable, amicale qui me fut faite par cet homme vraiment roi, non seulement par le titre qu'il porte, mais encore par l'intelligence et par le cœur. Le jour que Sa Majesté daigna me recevoir n'était pas un jour réservé aux audiences. Le souverain eut l'extrême bonté de venir au-devant de moi à la porte de son cabinet d'étude. Tout y dénotait l'homme de la pensée. Le monarque, en me tendant la main, daigna me remercier de ma visite, puis il avança un fauteuil en face du sien. Je m'étais trouvée, déjà, en présence de têtes couronnées. Déjà j'avais pu me féliciter de recevoir un accueil gra-

cieux d'autres monarques. Mais la noble bienveillance avec laquelle je fus reçue par S. M. le roi de Suède me toucha. Je n'entrerai pas, ici, dans les détails de l'entretien qui me fut si gracieusement accordé; mais ne je crois pas indiscret de répéter un mot qui peint le caractère chevaleresque d'Oscar II, et prouve le culte qu'il professe pour la science. Montrant un tableau représentant Gustave-Adolphe: « Voici, dit-il, mon idole, » puis mettant le doigt sur un petit cadre contenant une couronne offerte au poète lauréat, il ajouta : « Voilà ma récompense (1). »

Le roi, s'intéressant à mon voyage m'engagea à visiter la Norwège, pays dont la nature sauvage, disait-il, est si admirable. Séance tenante, il traça mon itinéraire, notant les lieux à voir, les excursions à faire. En outre, le roi me dit vouloir me mettre sous la protection du plus ancien et plus dévoué ami de sa famille. Joignant l'acte à la parole, il écrivit aussitôt une lettre me recommandant à cet ami, le chambellan Halst, et me la remit en m'engageant de partir le plus tôt possible, vu la saison avancée pour une tournée en Norwège. Je l'ai dit déjà, j'ébauche à grands traits laissant dans l'ombre les détails. Ainsi fais-je de ma première entrevue avec S. M. le roi de Suède, mentionnée ici comme un épisode de mon voyage. Peu de jours après cette visite, je reçus un télégramme de Christiania du

(1) Le prince Oscar fut couronné poète lauréat de la Suède pour uu poème, écrit par lui, et dont on l'ignorait l'auteur.

chambellan, m'annonçant que mon appartement était préparé et me disant d'indiquer le jour de mon arrivée. Pendant mon séjour en Norwège, le chambellan qui s'était intitulé « mon maître de cérémonie », fut d'une paternelle bonté, d'une prévenance charmante pour moi. Je fis plusieurs excursions d'après l'itinéraire tracé par le roi, mais la saison avancée, les courtes journées m'empêchèrent d'entreprendre les plus éloignées. Mon bienveillant protecteur craignait pour moi la fatigue de passer la nuit dans des endroits où le confort est impossible. J'avais souvent des combats à soutenir contre mon patriarcal et prudent majordome qui me défendit de faire des courses en carriole, l'équipage national et le seul adopté pour voir le pays, parce que je m'y trouverais trop incommodément placée. Docile et soumise je me rendis toujours à ses arguments, car il disait avoir à cœur de prendre bien soin de la protégée de son roi.

Un trait caractérise et l'homme et le souci qu'il prenait de ma sûreté. Le jour de mon départ, à cinq heures du matin, je le vis à la gare m'attendant un bouquet en main. Je pris place dans une voiture de première. M'y voyant seule, il chercha quelqu'un pour me mettre sous sa protection ; apercevant le poète norwégien Ibsen, installé avec sa famille dans un wagon de seconde, il les pria de passer dans mon compartiment, paya le surplus, aida à les déménager, puis tout joyeux me dit : « Je suis content

maintenant, je puis télégraphier à mon cher roi que je vous ai confiée au plus grand poète de son pays. »

Ainsi se termina mon excursion en Norwège sous les auspices du roi ; c'est un bonheur d'avoir à retracer une telle marque de bienveillance de la part d'un monarque des plus éclairés de son époque, dont les nobles aspirations vers le bon et le beau sont reconnues universellement.

Je me trouvai à Christiania à l'arrivée du lieutenant Mey-Uxeccht, et de son compagnon Payer, qui avaient découvert la terre qu'ils nommèrent François-Joseph. Un banquet fut donné à ces marins chez le consul d'Autriche-Hongrie. Ils devaient quitter Christiania le soir de leur arrivée. Connaissant un peintre norwégien invité à ce banquet, je le priai de dessiner leurs croquis qu'il m'apporta le soir même. Le lendemain, je les fis photographier et je pus les expédier ce jour-là à Paris avec un article qui parut dans le *Monde illustré*. Je fus la première à mentionner l'arrivée des hardis explorateurs de retour du pôle Nord.

A mon retour de Stockholm, le roi daigna me recevoir avec la même gracieuseté. J'eus à faire mon « rapport officiel » sur les lieux visités. Le roi, au reste, était déjà au courant de ce que j'avais vu en Norwège. Ne sachant comment le remercier, j'osai exprimer le désir de lui présenter mes descriptions écrites pendant mon court séjour dans ses États. Il y consentit et je fis imprimer ce recueil à Stockholm sous le titre de *Lettres scandinaves*.

J'eus le plaisir avant mon départ d'offrir au roi ce petit ouvrage fort incomplet, et par le peu de temps passé dans le pays, et par la saison avancée. Avant de partir il me fut permis de faire ma visite d'adieu à Sa Majesté.

Le roi me reçut avec sa gracieuseté accoutumée. Je ne me doutais pas que les bontés dont il m'avait déjà comblée et que je considérais comme un prélude heureux seraient suivies d'une marque encore plus grande de sa royale bienveillance. Il daigna me remercier des *Lettres scandinaves*, qu'il jugea d'une manière flatteuse, puis me dit : « A mon tour j'ai à vous adresser une demande à laquelle je vous prie de répondre aussi amicalement qu'elle est faite. » Sur ce, le roi prit d'un écrin une médaille en or et me la présenta avec ces mots : « Voulez-vous accepter, madame, ce souvenir de la Suède ? C'est une décoration instituée chez nous, pour le mérite. Ce sera un lien qui vous attachera à mon pays. »

Je fus on ne peut plus émue de ces paroles. Mais, je l'avoue, les larmes qui me vinrent aux yeux ne furent pas dues uniquement au plaisir que je ressentis en recevant cette marque honorifique de la main même d'un monarque si élevé par ses qualités morales. Mon émotion fut causée aussi par l'exquise délicatesse avec laquelle ce témoignage de distinction m'était offert.

Les bontés d'Oscar II à mon égard ne s'en tinrent pas là. En suite d'une conversation, il me fit la

grâce de me recommander à son parent le roi des Hellènes. L'expérience faite par moi-même des procédés du roi de Suède, m'expliqua la vénération qu'il inspire.

En arrivant dans le pays, on est étonné de l'enthousiasme affectueux que le peuple a pour son chef. Lorsque les Scandinaves disent « le roi est notre ami à tous » on taxe d'exagération leur attachement pour la royauté, qui, presque dans tous les pays, a perdu son prestige. Mais, on comprend leur sentiment quand on connaît celui, qui, chez eux, la représente. Le dévouement qu'ils ont pour l'homme rejaillit sur la couronne qu'il porte.

Si je me suis étendue ici, sur ces détails, c'est pour justifier le jugement de ce peuple sur son roi.

Presque trois mois s'étaient écoulés, depuis mon départ de Londres, une moitié de ce temps fut prise par mes descriptions. L'autre, je dus le dédier aux imprimeurs de Stockholm. Puisse Gutenberg être plus propice, à l'avenir, à toute édition étrangère à leur idiome ! Je quittai cette ville, fin octobre, un cœur reconnaissant ne laisse pas impunément ceux qui lui ont fait fête ! Sa tristesse, au moment des adieux, prouve à quel point leur amitié lui est chère. Une belle nuit étoilée, je m'embarquai sur un navire scandinave allant à Pétersbourg par la Finlande. Accompagnée à bord par plusieurs amis, ils voulurent me dire adieu en vidant quelques coupes à ma santé. On soupa sur le pont. Lorsque le capi-

taine donna le signal du départ, ils prirent congé en emportant une bouteille de champagne dont ils m'avaient versée un verre, je devais le boire, en même temps, qu'ils videraient le leur sur la rive hospitalière qui allait fuir loin de moi !

Le voyage de Stockholm à Pétersbourg fût fort agréable. Le capitaine, un Suédois très instruit, me donna sur le pays des détails intéressants. Les journées, déjà courtes, prolongèrent cette excursion, car le bateau s'arrêta vers la brune dans quelque port. J'eus donc l'occasion de voir les villes sur mon passage, au clair de lune, le navire ne se remettant en marche qu'au lever du jour. Le capitaine fut un cicerone aussi érudit que prudent. Sa prudence me déplut pourtant un soir où je la pris pour une galanterie poussée à l'excès. Le récit de cet incident pouvant être utile à d'autres, je le mentionne.

Débarquant sur une des rives de la Finlande, il me fit monter dans une voiture, s'y plaça à mes côtés, enlaçant ma taille de son bras. Ce mouvement de familiarité inattendue n'étant point de mon goût, il s'en aperçut, et retira le soutien protecteur qui semblait me gêner. Mais, oh ! détresse ! à chaque cahotement du petit équipage à banquette étroite, branlante, je me vis menacée d'être jetée sur le sol ; l'inégal pavé, donnait de si violentes secousses à la voiture, que je me cramponnais au bras de mon compagnon, afin de me soutenir. Celui-ci, ne souf-

flant mot, fit traîtreusement mine de ne pas me comprendre.

Enfin, en passant sur un fossé, la voiture pencha... Je jetai un cri et, prenant le bras de mon stoïque camarade, je lui dis : « De grâce, capitaine, votre bras, soutenez-moi ! — Ha ! ha ! reprit-il, voilà où je voulais vous voir venir ! Maintenant que vous avez fait connaissance, au seuil de la Russie, avec son équipage national, sachez qu'il se nomme l'*égoïste*. Un seul y trouve place, et lorsque deux s'y aventurent, le plus fort doit soutenir le plus faible ! En arrivant dans la capitale du grand empire, vous y rencontrerez beaucoup d'*égoïstes*. — Merci de l'enseignement, mon cher capitaine, lui répondis-je en riant, et prenant familièrement son bras, je le mis autour de ma taille. Désormais les égoïstes ne m'effrayeront plus, si, dans la capitale, je suis soutenue comme je le suis maintenant ! »

Une semaine, à peu près, s'écoula avant d'arriver à Saint-Pétersbourg. Par une froide et brumeuse matinée de novembre, je débarquai sur le quai de la grande métropole septentrionale. Le contraste de la rive devenue familière, que je venais de quitter, avec la terre inconnue où je mettais le pied, me donna un frisson.

Mon cœur se serra lorsque le capitaine, mon brave compagnon, me dit adieu après avoir pris soin de mon attirail de voyage ; mes tristes pensées furent distraites à la vue d'une multitude de pigeons volti-

geant deçà et delà sur le quai de la Néva. Ces pigeons me rappelèrent ceux de la place Saint-Marc, à Venise.

Pendant que mon souvenir allait ainsi bien loin, oubliant un instant où je me trouvais, je vis une colombe voltiger autour de moi et la sentis effleurer mon épaule. L'oiseau revint plusieurs fois et finalement se percha sur le monticule formé par mes malles au haut de la voiture où je montai aussitôt. Cela me parut un bon présage qui m'encouragea à aborder le monde dont on m'avait fait bien peur! Toutefois, chemin faisant, du quai à l'hôtel, les appréhensions de mes amis ne laissèrent pas de me troubler.

Mon installation à l'hôtel fut peu confortable. Rien de plus triste qu'une chambre d'auberge. Ma première journée à Saint-Pétersbourg fut une des plus tristes de mon voyage. C'était ma fête. Certaines dates rappellent des souvenirs à ceux qui ont une famille, — des amis!

Pourtant cette journée mélancolique fut égayée par un sourire moral sous la forme d'un télégramme de félicitation. Quoique isolée, je n'étais pas oubliée. Mes seules connaissances personnelles à Saint-Pétersbourg étaient le général et sa femme, dont la maison me fut amicalement ouverte. Ceux pour lesquels j'avais des lettres, n'étant pas rentrés encore de la campagne, ils me conseillèrent de m'adresser au préfet de Saint-Pétersbourg, alors le général Trepoff (1), pour

(1) Le même sur qui tira Vera Zazoulitsch pour venger un prisonnier fustigé par ordre du général.

me faciliter de visiter la capitale. Je le fis et eus à me féliciter de ce conseil.

Le général s'empressa de m'envoyer son aide de camp qui me présenta au nom du préfet au conseiller d'État, M. de Hamburger, secrétaire du ministre des affaires étrangères, le prince Gortschakof. Celui-ci m'accueillit avec beaucoup de courtoisie. J'eus plusieurs fois le plaisir de causer avec cet homme d'esprit qui m'honora de ses visites et fut d'une amabilité charmante pour moi.

Grâce au préfet, je fus entourée d'un cercle sympathique. J'avoue, je fus satisfaite alors de n'avoir point rencontré tout d'abord ceux pour lesquels j'avais des lettres, car je dus à moi seule cette réception affable, si peu en accord avec les craintes qu'on m'avait exprimées et fait partager.

Involontairement, la colombe du quai me vint en mémoire! En effleurant mon épaule m'avait-elle porté bonheur? J'avais lieu de le croire.

Le préfet de Saint-Pétersbourg représente à la fois le grand maître de police. En m'adressant directement à lui, je m'étais jetée involontairement dans la gueule du loup et le loup ne m'avait point dévorée! Je fus donc doublement rassurée. Je restai plus de deux mois à Saint-Pétersbourg. Je vis des environs ce que la saison permettait. Partout je reçus l'accueil le plus prévenant et le plus hospitalier. Je passais agréablement mon temps en excursions intéressantes le jour, et en visites le soir. J'omets les détails de

fêtes charmantes, de courses nocturnes en *traïka* en nombreuse compagnie, piques-niques suivis de soupers à la campagne égayés de chants, de danses, de champagne; car on va joyeusement dans la capitale moscovite. En hiver, surtout, le train qu'on y mène est comparable à la réalité de cet attelage national qui emporte, entraîne dans son élan les opulents citadins aussi insoucieux que passionnés. Sous les rapports sociaux, la Russie est agréable, sans raideur, le ton de la société est simple. Si le fond y manque parfois il n'y a pas en revanche l'arrogance de certains pédants; il n'y a pas de contrée où l'on fasse tant pour l'étranger. Le peu de temps de mon séjour ne me permit que des remarques superficielles.

Mais quelque incomplètes qu'elles fussent, je tenais à les publier en guise de remerciement pour l'accueil reçu.

Le tableau que l'on m'avait fait de la Russie, différait tellement de ce que je vis, grâce à la vivifiante impulsion d'Alexandre, que je désirais obtenir l'autorisation de lui dédier mes souvenirs de son pays. On me prévint qu'un grand nombre de requêtes restent dans l'oubli à moins d'être particulièrement recommandées. Un haut personnage me dit : « Sachez que tout chez nous s'obtient par les femmes, et rien officiellement... »

Prenant le thé une après-midi au Palais d'Hiver, chez une dame d'honneur de l'impératrice, elle m'in-

diqua le moyen de faire parvenir ma lettre à l'empereur.

Le lendemain matin, je reçus la visite d'un aide de camp du général Patapof, chef de la gendarmerie de Saint-Pétersbourg, pour me prier de passer chez celui-ci dans la journée. La visite si matinale d'un aide du chef de l'antre ténébreux où siège la police secrète, mit en émoi tout le personnel de l'hôtel. Comme une gamme descendante la panique s'y répandit. L'épouvante de l'hôtelier devint une vive crainte pour le garçon en chef; une vague peur pour les serviteurs subalternes et une appréhension instinctive pour les marmitons, dont certainement, ce jour-là, les sauces furent manquées. Être appelée à comparaître devant le chef de la police secrète, tribunal de la terreur, apparut aux yeux de ces pusillanimes, presque une condamnation. Aussi vis-je, je crois, des larmes de commisération voiler le regard inquiet du suisse, lorsqu'il jeta au *iamchik* (cocher), la formidable adresse où son traîneau devait me conduire. Ce dernier à son tour me regarda d'un air piteusement craintif en apprêtant ses guides.

Je l'avoue, j'eus la cruauté de m'amuser de l'inquiétude causée à ses braves gens. L'institution de la troisième section, police secrète et gendarmerie de Saint-Pétersbourg, comme toute chose, a ses deux faces.

Si beaucoup ont à se plaindre de ses rigueurs, de son pouvoir arbitraire, il est juste de reconnaître

qu'on peut lui attribuer quelque bien. Laissant dans l'ombre le mauvais côté, le bon de cette chancellerie particulière est que les pauvres honteux de la classe élevée reçoivent des secours sur la somme versée annuellement par la cassette impériale.

En outre, le divorce étant très difficile à obtenir en Russie et presque impossible pour ceux qui n'ont pas de fortune, les femmes ayant à se plaindre de leur mari reçoivent à la chancellerie de la gendarmerie un passeport, document par lequel l'époux perd tout droit sur sa femme. C'est une séparation sans divorce. De plus, des pensions se distribuent par cet office, à titre de subvention, à ceux qui n'ont point de droit pour les réclamer au gouvernement. Aux deux jours d'audience par semaine du chef de la troisième section, il se presse dans son salon d'attente, une foule compacte composée presque uniquement de femmes de tout âge et classe, dont chacune est reçue en particulier.

Il écoute patiemment les doléances, pour la plupart celles d'épouses éplorées qui viennent implorer leur délivrance sous la forme du dit passeport.

A voir le nombre de ces suppliantes, on se demande si, aussi en Russie, le bonheur conjugal est un mythe. Je fus mandée devant le chef suprême de la police secrète en raison des usages suivants : Aucun ministre ne peut absolument faire de rapport, à l'empereur, que sur les affaires de sa compétence. Seul, le chef de la troisième section, ministre sans

portefeuille, a le droit d'instruire le souverain de tout ce qui est en dehors des ministères réguliers. Le champ des affaires de ce haut personnage est donc très vaste, et il peut en référer au tzar sans ordre spécial.

Ma demande fut mise entre les mains du général Patapof, qui me fit appeler pour y répondre. J'avoue que cette circonstance ne me déplut nullement. J'avais tant entendu parler de la redoutable police secrète, que ma curiosité féminine était satisfaite à l'idée de me trouver en présence de son chef.

Mon *isvoschik* arrêta son traîneau sur le quai de la *Fantanka*, un des bras de la Néva serpentant en canal dans la ville, et me jeta un dernier regard de pitié. Peut-être croyait-il ne plus me voir sortir du dangereux gouffre devant lequel il m'avait conduite. En dépit de ce regard, j'y entrai bravement. Ma première impression fut agréable. Un suisse à mine souriante me débarrassa adroitement de ma pelisse, toucha un timbre, et au haut du large escalier faisant face à la porte d'entrée, je vis l'aide de camp, ma connaissance du matin, s'avancer vers moi en souriant.

Je me dis: « C'est bien, là où tous sourient, je trouverai le maître souriant aussi. » Partout, mais peut-être nulle part plus qu'en Russie, on reconnaît au seuil de la porte et à l'accueil du suisse, notamment dans le monde officiel, le degré de plaisir ou d'ennui qu'on doit causer par sa visite.

Je gravis l'escalier garni d'épais tapis, orné de fraîches fleurs, conduisant au premier. Quelque contradictoire que cela paraisse, l'hiver à Saint-Pétersbourg est la saison des fleurs. Les appartements, les escaliers, les corridors, transformés en serres chaudes, sont remplis de plantes, ce qui fait des appartements russes où le confort et l'élégance sont réunis, les intérieurs les plus charmants. Je fus immédiatement introduite dans le cabinet de travail du chef de la police secrète.

Il vint au-devant de moi, comme je l'avais prévu, en souriant. Avant qu'il n'eût pris place, je remarquai la petite taille de l'homme représentant un grand pouvoir. Il avait passé la cinquantaine, était maigrelet; son regard vif me plut, nous causâmes. Mon interlocuteur voulut beaucoup savoir, et moi j'avais peu à lui apprendre. Je ne pouvais lui dire que la vérité, c'est-à-dire que j'étais la femme de mon mari, la mère de mes enfants, que, pour raffermir ma santé, j'avais entrepris un voyage et avais quitté momentanément mon foyer. J'ajoutai que je me plaisais à décrire ce que je voyais d'intéressant, et que j'avais demandé à S. M. l'empereur la permission de lui dédier mes descriptions sur son pays, comme je l'avais fait à d'autres souverains, par lesquels ce désir avait été gracieusement accueilli.

La vérité a quelque chose en elle qui convainc les plus incrédules.

Je vis peu à peu s'éclaircir le visage du général,

et le sourire de cérémonie avec lequel je fus reçue à mon entrée se transforma en un franc signe de contentement à la fin de mon interrogatoire. Pour conclure, il me dit que, devant voir l'empereur le soir, il me promettait de parler de mon désir à Sa Majesté et de me faire savoir l'heure à laquelle le lendemain je pourrais le revoir. Je redescendis l'escalier escortée par l'aide de camp souriant. Je fus aidée à me couvrir de ma pelisse par le suisse souriant aussi. Que c'est donc bon de voir tant de sourires, même l'*isvoschik* tâcha de sourire en me voyant revenir, quoique gêné par les glaçons adhérents à ses cils, sourcils et longue barbe. Mon retour à l'hôtel fut salué aussi par des sourires.

Mon absence prolongée avait frappé tout le monde de la peur que déjà je m'acheminasse vers la Sibérie.

Souvent l'idée seule d'un danger prochain fait palpiter d'effroi. Mais un caprice du destin fait surgir un autre péril à sa place. C'est en quelque sorte ce qui m'arriva. Sauvée de celui que l'on redoutait pour moi, je me vis menacée d'un autre. Je me tais à ce propos pour ne pas entrer dans des détails trop personnels.

A ma surprise, je vis revenir l'aide de camp du matin, me priant de repasser le soir même chez son chef, qui avait oublié de me demander quelque chose. Je répondis que j'étais invitée à un bal et qu'en y allant je me rendrais chez le général. Ma toilette faite, je me fis conduire à la Fantanka.

Comme le matin celui-ci m'attendait dans son cabinet de travail, où il prenait le thé ; il m'en offrit et s'excusa de m'avoir dérangée. Je fis de même craignant de l'avoir fait attendre en endossant mon uniforme de grande cérémonie. Nous causâmes un peu de tout, même de toilette. Son Excellence, qui me parut connaisseur, me fit compliment sur la mienne, — oui, chères lectrices, je causai chiffons avec le formidable chef de la gendarmerie, qui se plût à me complimenter sur le bon goût de ma robe Watteau en satin gris perle garnie de bouquet de roses. Le temps s'écoula en petites escarmouches de conversation en attendant que fût donné l'assaut, objectif de mon appel.

La pendule sonna l'heure. Le général m'écouta compter les coups du timbre.

— Vous êtes pressée ? dit-il.

— Non, mon général, mais attendue et engagée pour une valse à trois temps avec le phénix des valseurs.

Le général rit avec bonhomie, et cette fois ce n'était pas un sourire cérémonieux, non vraiment.

Je fredonnai une phrase de la valse de *Faust*.

— Que vous êtes impatiente de danser, dit Son Excellence.

— Non, je vous assure que le plaisir et l'honneur de votre société me sont d'un bien plus grand prix. Mais, comme militaire, mon général, vous savez que la ponctualité...

— C'est vrai, interrompit-il. Mais, dites-moi, votre mari, est-il Anglais?

— Anglais, non vraiment, puisqu'il se nomme Serena (1).

— C'est vrai, dit-il, vous semblez avoir raison en tout.

— Mais, pardon, Excellence, est-ce cette question-là que vous avez oublié de m'adresser ce matin ?

— Franchement oui, répliqua le chef de la gendarmerie.

— Alors, mon général, puis-je me permettre une remarque?

— Sans doute, parlez.

— Eh bien ! je trouve que votre perspicacité ordinaire vous a fait un tant soit peu défaut en vous laissant croire un seul instant qu'un Serena puisse être fils d'Albion. Pour votre gouverne, mon général, les plaisants prétendent que les Serena sont issus d'une *Sirena*.

En riant, il reprit :

— On le croirait à vous entendre.

— Badinage à part, mon général, il est authentique que l'emblème de la famille Serena est une sirène.

(1) Le nom *Serena* est très ancien. Guerrazzi, en décrivant la bataille de Benvenuto au douzième siècle, mentionne une comtesse *Serena*, tante de Adelasia di Ansalone, demoiselle d'honneur de *Yole*, fille du général Manfred, appartenant à la famille de ladite comtesse.

Sur cela, le général me tendit la main...

Le lendemain, un nouveau message m'appelait chez lui. On connaît l'ennui d'attendre dans une antichambre gardée par des maîtres de cérémonie, décorés, galonnés, armés, dirait-on, comme pour une défense. Si au milieu des mines piteuses, alanguies par l'impatience, apparaît un privilégié introduit aussitôt dans le lieu sacré, on connaît les regards d'envie qui suit le triomphateur. Ce sont ces regards qui m'accompagnèrent lorsque j'entrai immédiatement chez le général.

Venant au-devant de moi en souriant :

— Je vous félicite, dit-il, Sa Majesté accède à votre désir. L'empereur vous *prie* aussi de lui faire parvenir vos *Lettres scandinaves*.

Aussi charmée que surprise de cette dernière gracieuseté impériale que je n'avais ni ambitionnée, ni sollicitée, je demandai au général, s'il me serait accordé l'honneur de remercier de vive voix le tzar?

— Non, vous ne pouvez pas voir Sa Majesté, c'est impossible.

J'en exprimai tout mon regret en ajoutant :

— J'aurais dû le savoir, car on dit en Russie que Dieu est bien haut et l'empereur très loin,

Mais Dieu exauce souvent les prières qu'on lui adresse et l'empereur accorde ce qu'on lui demande, sans le voir.

Ce que j'avais écrit sur Saint-Pétersbourg avait

paru dans un journal très libéral non reçu en Russie. Sans le demander, il me fut accordé de mettre cette feuille en circulation afin de faciliter l'examen de la censure sur mes écrits.

Je quittai Pétersbourg me rendant à Moscou. En arrivant dans la ville sainte je trouvai une invitation pour le raout du nouvel an chez le gouverneur général, le prince Dalgourowkow, auquel j'avais été recommandée de la capitale par le ministère des affaires étrangères.

Je fis donc mon entrée dans la société de Moscou au bras de ce personnage généralement estimé. Je reçus aussi du préfet de la ville, le général Arapof et de sa femme artiste distinguée, l'accueil le plus cordial. Ils furent pour moi comme de vrais amis, et me donnèrent toute facilité pour le but de mon voyage. Je cite comme complément de cette trinité amicale le baron Michel Bade et sa famille.

On a l'habitude en Russie d'offrir du pain et du sel aux visiteurs en signe de bienvenue. Si « le style c'est l'homme », le billet suivant du baron fera connaître le signataire :

« Fidèle, madame, à l'habitude du pays, je vous « présente une salière. Je n'y ai pas mis de sel, car « vous en répandez assez dans vos écrits. Quant au « pain, il vous attend à notre table. »

Après un séjour de six semaines je quittai Moscou avec regrets.

J'y avais été favorisée, car les étrangers y sont te-

nus à l'écart, surtout par les Moscovites attachés aux anciennes traditions. Grâce à l'accueil qui m'y fut fait, j'avais passé aussi agréablement mon temps dans la grave, ancienne cité, que dans la brillante métropole sa cadette. Munie de recommandations, je partis pour Kief, me rendant à Odessa. Mon arrivée dans la Jérusalem du Nord coïncidait avec l'époque des contrats : tous ceux qui ont à vendre ou à acheter, à louer, à faire une transaction quelconque s'y réunissent alors. Je passai par de plaisantes péripéties (1) à l'hôtel. Faute de lit je dus me contenter d'une baignoire et céder cette place, chaque fois qu'à l'un ou à l'autre voyageur prenait la fantaisie d'un bain, ce qui arriva matin et soir pendant que j'occupai mon original lit de repos. L'époque des contrats étant aussi celle du carnaval, je vis des choses fort curieuses. Cet hiver était remarquablement rigoureux; le fleuve qui baigne Kief était glacé. L'eau de ce fleuve a son histoire religieuse, comme le Jourdain. Elle servit au baptême des premiers chrétiens de ses bords conféré par saint Vladimir, prince moscovite.

Une quantité de neige était tombée partout et les chasse-neige sur les routes de Kief à Odessa étaient fréquents.

Pour éviter de partager le sort d'un grand nombre restés prisonniers, bloqués par la neige, je fus rete-

(1) Les différents épisodes de mon séjour à Kief sont narrés dans le volume sur la Russie.

nue à Kief sur l'avis de l'administration du chemin de fer, et ne partis qu'après assurance de pouvoir le faire sans danger : la route étant déblayée complètement. Mais l'administration avait compté sans les chasse-neige futurs.

Il en résulta que quinze jours après mon départ de Kief, j'arrivai à Odessa!

De cette mémorable quinzaine, je passai treize jours, nombre fatal, prisonnière à la station de Zatuké, à vingt verstes d'Odessa. Jusque-là le parcours de la route n'avait pas offert d'obstacle, mais en ce point une violente rafale y accumula la neige et pendant treize jours, wagons et voyageurs ne bougèrent plus de là (1).

J'eus beaucoup à me louer du chef de la petite station où le train dut rester tout ce temps. Il m'offrit l'hospitalité dans sa pauvre cabane ainsi qu'à une autre compagne de malheur. Manquant de tout dans un endroit où rien n'existe et où il était impossible de se procurer quelque chose, il fallut chercher à se distraire à tout prix et surtout tâcher de venir en aide aux plus nécessiteux parmi les cent soixante-quinze voyageurs retenus dans le steppe. Ayant ces deux buts en vue, la nécessité me rendit ingénieuse. J'arrangeai des tableaux vivants, je donnai des représentations improvisées, des concerts dont les artistes de *primo cartello* étaient le chef de gare

(1) Cet épisode est narré sous le titre : *le Carnaval dans les steppes.*

comme ténor et moi-même comme *prima donna*. Pour assister à ces fêtes qui avaient lieu dans la cabane, j'avais établi un tarif, la minute se payait tant, le quart d'heure de même. Montre en main, le contrôleur de l'établissement calculait la recette de chaque heure. Tous se pressaient à la fois dans le très petit local qui, ne pouvant contenir que peu à la fois, voyait venir à tour de rôle de nouveaux spectateurs. Les plus riches donnaient leur écu pour les plus pauvres. Un instant je ne sus quoi imaginer pour la confection des costumes nécessaires. Il ne m'était même pas possible d'avoir mes malles où j'aurais pu trouver quelque objet à cet effet, car la neige accumulée autour des fourgons de bagages m'en empêchait.

Je dévalisai le bureau en miniature du télégraphe de son papier à dépêche, et l'employai à faire des coiffures de toute forme. J'en fis un foudre de Jupiter, la couronne du Dieu tout-puissant que devait représenter un de nos compagnons d'infortune dans un tableau olympique. Les plaisanteries semblaient apaiser la faim d'un grand nombre, car au milieu de ces fêtes luxueuses la nourriture manquait.

Il est difficile de se figurer le triste état des voyageurs relégués pendant treize jours dans des wagons entourés de murailles de neige! Et pourtant ils avaient le bon esprit d'en rire. A l'unanimité, je fus élue maître de cérémonie et organisateur en chef des fêtes de *Zatiché*. Je mis tout en œuvre pour

me rendre digne de cette dignité. Le dernier jour du carnaval j'organisai un bal costumé, le produit de l'entrée étant réservé pour procurer des *zakanky* (salaisons) à ceux auxquels la maigre pitance de pain noir et de *tchaï* (thé) fournis par l'administration du chemin fer ne suffisait pas. On alla en traîneau dans un misérable bourg voisin, échanger les kopecks reçus contre les délicatesses du bazar de l'endroit, consistant en *harengs saurs*, fromage rassis ou toute autre chose de ce genre peu appétissante.

Enfin le moment de la délivrance vint, le train put continuer sa route et arriver à Odessa. « Le carnaval dans les steppes » publié dans le *Journal d'Odessa* intéressa ses habitants au sort de son auteur et lui valut un excellent accueil.

Mon jeûne forcé, les fêtes, le régime de Zatiché m'ayant fatiguée, et les routes continuant à être obstruées par les neiges, je me reposai quelques semaines à Odessa; comme à Pétersbourg et à Moscou mon séjour fut agréable. A la veille de quitter la Russie je fus informée que l'empereur avait daigné m'offrir un souvenir précieux. Un Russe m'en félicita ajoutant : « Prenez garde, on nous enguirlande chez nous. — De quoi dois-je prendre garde, dis-je, si l'on m'enchaîne avec des fleurs. » Il se tut affectant un air mystérieux.

On n'est trahi que par les siens. Avant de venir en Russie, un Russe m'avait fait peur de son pays. Pendant que je m'y trouvais, des Russes m'engagè-

rent à cacher que j'écrivais mes impressions. — A cela, j'avais répondu que j'aimais trop la vérité pour en faire un mystère. Après six mois dans sa patrie, un Russe encore m'en effrayait. Pourquoi donc avant, pendant et après, voulait-on m'inspirer ces craintes ? J'avais vu de la Russie le bon côté, et de cela même on voulait me faire mal penser. Je regrettai que mon départ d'Odessa fût mon adieu à la Russie, car peut-être, me disais-je, ne me suis-je pas aperçue des dangers dont j'étais entourée ?

Ainsi est le cœur humain. Il accepte le bien pour ce qu'il est. Mais lorsqu'on le remet sur ses gardes, il se glisse, parfois, le germe d'une méfiance naissante qui empoisonne le souvenir du bienfait reçu. Je l'avoue, le mien n'en fut point troublé et malgré ce que l'on me dit *avant, pendant et après* mon séjour en Russie, je le répète, j'y fus fort bien accueillie.

DEUXIÈME PARTIE

EN ORIENT

Huit mois s'étaient écoulés depuis mon départ de Londres. Je n'avais pas fait la moitié du chemin projeté, dont l'Egypte était le but le plus lointain.

Malgré la saison avancée pour visiter le pays, je ne voulus pas renoncer à voir l'antique sol des Pharaons. Craignant la mer, très agitée au moment de quitter Odessa, je pris la route par la Bessarabie, Jassy, Bucharest, Giurgero, Rutchuk, Varna, par chemin de fer, et de là, à Constantinople par mer. A cette époque, la voie ferrée d'Odessa à Kischenieff était achevée ; mais celle menant de cette ville à la frontière russe *Ungheni*, en voie de construction, ne fut ouverte au public que quelques mois après mon passage.

Il fallait donc, de Kischenieff, chef-lieu de la Bessarabie, faire le trajet jusqu'à *Ungheni* en traîneau.

Pour qui connaît le pays et la langue, ceci est facile. Pour une femme seule, traverser les steppes désertes de la Bessarabie, dans une saison où les journées sont trop courtes pour arriver avant la tombée de la nuit, c'est risquer un danger. La Providence protège les faibles. Elle envoya vers moi l'ingénieur du chemin de fer, dont je connus la famille à Odessa, qui m'escorta jusqu'à Jassy.

Grâce à cette protection, mon passage à travers les steppes s'effectua gaiement, et, à sa conclusion, un incident trop burlesque pour être omis, m'amusa fort.

Conduite de la station de Kischenieff, au village voisin *Kornechky*, quartier général de l'entrepreneur des travaux du chemin de fer, je pris un bon déjeuner prologue de la course en vue. Deux traîneaux, l'un pour mes colis, l'autre où mon cavalier et moi prîmes place, formèrent notre caravane. C'était une magnifique journée, malgré la neige de plusieurs pieds d'épaisseur, sous laquelle l'équipage glissa.

La Bessarabie est une Suisse sauvage en miniature. Je fus enchantée de ce beau pays, ce fut pour moi une surprise et une révélation, n'ayant vu des steppes que celles de la station de Zutiché, triste lieu de ma récente détention.

La journée, passée à courir à travers les plaines, me parût ravissante. Je fus absorbée par la vue de ce monde nouveau pour moi, qui fit éclore en ma pensée autant d'idées nouvelles.

Nous arrivâmes à *Ungheni*, avant la tombée de la nuit, avec l'intention de passer le pont sur le *Pruth* immédiatement et pousser jusqu'à Jassy le soir (1). Mais ce projet fut entravé par un obstiné gendarme d'*Ungheni*, qui s'opposa à sa réalisation. Mon passeport étant en règle, il me dit qu'il m'était permis de passer la frontière, seule, à pied, et que je pouvais aussi me charger de mes bagages, car les cochers n'ayant pas de passeport, il ne leur permettait point de me conduire, ignorant aussi à qui les chevaux appartenaient.

Cette permission me parut bien étrange, surtout en inspectant mes colis, qui, superposés les uns sur les autres dans le traîneau, rappelaient de loin les tumulus qu'on voit dans les steppes. Quant à l'ingénieur, il lui dit vouloir le retenir prisonnier à *Ungheni*, car ne l'ayant jamais vu, il ignorait si la carte de passage dont il était muni lui appartenait. L'air sérieux dont le gendarme, très petit de taille, débitait ses bêtises, me fit éclater de rire ; de même mon compagnon. Mais le gendarme ne partagea aucunement notre hilarité, quoique cet élan de gaieté soit généralement contagieuse, mais continua à nous regarder d'un air hébété, en répétant toujours : « Je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais vu (2). » Et nous de rire, et lui de répéter ses négations, jusqu'au

(1) Le pont sur le Pruth n'était pas tout à fait achevé alors. A peine terminé, il fut submergé par la crue des eaux.

(2) En russe : « Niè znaisou vas. Nikagda niè vidiela vas. »

nombre néfaste *treize*. Oui, je comptai autant de ses hochements de tête, que de répétitions obstinées de : « Je ne vous connais pas. Je ne vous ai jamais vu. » Cette scène, était fort drôlatique. L'ingénieur l'interrompit en regardant le gendarme dans le blanc des yeux, comme on dit communément et lui dit : « M'avez-vous vu, maintenant ? » Je ris encore, à la mine du petit gendarme lorsque, sortant un instant, mon protecteur rentra en lui disant : « Gendarme, peux-tu soutenir encore que tu ne m'as jamais vu ? » Interdit, le gendarme s'esquiva, nous laissant seuls livrés à l'hilarité qu'il avait provoquée. Je décidai l'ingénieur à ne pas braver davantage la sottise du gendarme, trouvant plus sage de partir le lendemain matin par le train allant à Jassy, que de faire la route le soir par de mauvais chemins.

Ungheni, station russe où est établi la douane, n'offre aucun abri aux voyageurs.

Retenus par la volonté arbitraire du gendarme, nous allâmes dans une plaine voisine, où il y a une maisonnette, appartenant au prince Maurausi, le plus riche propriétaire de ces parages, dont il a fait un gîte où, moyennant paiement d'après tarif, le public peut se loger. J'avais connu le prince à Odessa, et il avait eu l'amabilité de m'offrir l'hospitalité chez lui et des chevaux pour m'y conduire. Mais, ne voulant pas frapper à la porte du château, je passai la nuit dans la cabane voisine. Là, l'ingénieur apprit la cause des rigueurs du gendarme

contre lui, lui qui, tant de fois, avait franchi la frontière en voiture, conduit par des cochers et des *chevaux* sans passeport. La sévérité du représentant de la force, mise au service de ses rancunes personnelles, était due au refus de faire conduire un jour sa femme, de *Karneckhy* à *Ungheni*, l'ingénieur ayant eu besoin lui-même de son équipage pour inspecter des travaux.

En comparant ce nigaud à l'employé moldave, à la tête du pont, d'une prévenance extrême, le beau côté revint décidément à ce dernier. La population de ces parages est composée en partie de Bohémiens qui campent deçà delà. On voit de beaux types, parmi ces femmes à demi nues, ces hommes en haillons. Quoiqu'on ne puisse se dire en sûreté dans leur voisinage, il n'y a rien à craindre en acceptant l'hospitalité chez un Moldave ; le maître de la maison, voulant que rien de fâcheux n'arrive à l'hôte qui repose sous son toit, monte de nuit la garde autour de son habitation.

Les Moldaves surveillent la maison communale où s'arrêtent les étrangers nommée « *Casa abschaja* ». Je restai une couple de jours à Jassy, et pris congé de mon joyeux compagnon de voyage. J'avais passé en sa société des moments si gais, il y avait eu tant de franchise dans nos rapports, datant de si peu, que cette séparation me laissa un vide. C'est le triste sort des voyageurs, d'avoir à briser des relations sympathiques. Mais, c'est leur bonne for-

tune de s'être enrichis de souvenirs ineffaçables.

A Bucharest, je m'arrêtai peu, ne débouclant même pas le portefeuille contenant mes lettres ; ayant hâte d'arriver en Egypte avant la chaleur, je ne profitai en aucune manière des offres qu'on me fit.

La génération actuelle, appartenant aux bonnes familles de la Roumanie, a reçu pour la plus grande partie son éducation à Paris ; on se trouve donc parmi eux, dans un monde connu. On offrit de me présenter à la princesse de Roumanie. Je regrettai de ne pouvoir accepter. De Bucharest à Constantinople, je ne fis qu'une course, avec un arrêt forcé de deux jours à Rutschuk, le train de là à Varna n'allait que deux fois par semaine, alors. J'y eu l'occasion d'avoir un avant-goût amer du confort qui m'attendait en Orient. A Constantinople, je ne m'arrêtai que quarante-huit heures, profitant du premier bateau en partance pour l'Egypte.

Je fus frappée à la vue du Bosphore et de ses rives dont l'aspect est féerique.

L'intérieur de Constantinople, aperçu en passant par ses rues malpropres, me charma peu. Au premier coup d'œil l'Orient attire par sa nouveauté. Vue en masse, cette nouveauté se compose de tant de détails contraires aux idées, aux habitudes de l'Européen, qu'il la considère tout d'abord comme un chaos. Peu à peu, en l'analysant, l'œil découvre dans cet ensemble des points saillants qui l'inté-

ressent, le charment. Familiarisé avec ce que d'abord il ne pouvait contempler, il vient à l'aimer.

Mon voyage de Constantinople à Alexandrie, à bord d'un des meilleurs bateaux du Lloyd autrichien, et munie d'une lettre du directeur de la compagnie, fut agréable. Le beau temps y contribua, ainsi que la société du commandant, que je connaissais homme d'instruction, comme bon nombre de ses officiers.

A mon arrivée à Alexandrie j'installai mon quartier général à bord du bateau, jusqu'au moment de son départ pour l'Archipel et du mien pour le Caire. Les soirées en vue de l'antique cité de Cléopâtre, avec le ciel de l'Afrique comme dôme, furent des heures trop fugitives pour leur charme. Ces nuits tièdes, cette atmosphère nouvelle fleurirent mon imagination. Aucune dissonance ne troublait le calme parfait de ces nuits. On eût pu croire que la silencieuse cité au delà de la rive était une ville inhabitée plutôt qu'endormie jusqu'au lendemain. A Alexandrie, comme partout en Orient, avec le coucher du soleil tout mouvement cesse. Lorsque le piroscophe s'apprêta à lever l'ancre, je pris le chemin de fer pour me rendre au Caire. Je fus mise en relation avec plusieurs notabilités auxquelles M. Ferdinand de Lesseps m'avait recommandée, et parmi elles des personnages de l'entourage du khédive. J'eus aussi une lettre pour son fils et héritier Tewfil-Pacha. Mais le peu de temps passé au Caire, à cause d'une indisposition par intensité de la chaleur,

m'empêcha de faire sa connaissance et de profiter complètement de la courtoisie offerte par d'autres. La saison chaude était déjà trop avancée pour me permettre de lointaines excursions en Égypte. Je dus me borner au Caire et à ses environs que j'ai décrits ailleurs.

Pour ces excursions, le hasard, le meilleur organisateur, me sauva de l'ennui d'être conduite par un cicerone de métier et de la gêne de me voir pilotée par l'amabilité banale. Je rencontrai un peintre de mes amis, venant voir le pays comme moi.

L'habitant d'une contrée constamment visitée par des touristes est souvent victime de son obligeance en leur servant de guide. Il a déjà admiré si souvent ce qui pour les étrangers a le charme de la nouveauté, que son intérêt est émoussé. Pour entrer dans les catacombes des Pyramides je m'étais confiée à une troupe d'Arabes. Je fus traînée par eux dans ces chambres mortuaires. Prise d'effroi, le temps me parut si long, qu'un instant je crus que ces caveaux allaient devenir ma tombe. Je commençais à n'avoir plus ni force ni courage, me trouvant au milieu de ténèbres complètes, lorsque sans les voir, j'entendis ricaner mes guides.

Je craignais un mauvais tour de leur part. Ils m'en jouèrent un, en effet, car ils se mirent à réclamer tout à coup un exorbitant *bachchis* (pourboire), criant tous à la fois : « Toi ici, pas dehors, bachchis nous. » Je dus promettre sur place de les satisfaire.

Je vis alors tout d'un coup le caveau principal illuminé ! Revenue à la lumière du jour, je m'assis au pied du Sphinx, en vue des Pyramides de *Clops*, et je me mis à décrire ma promenade.

Cette épreuve me persuada qu'il valait mieux observer d'en bas le faîte de cet amas de pierres séculaires. Je fis ce jour-là encore une course hasardeuse, qui m'occasionna un autre genre de terreur. Montée sur un chameau et escortée d'un Arabe, connu sous le nom de « Docteur », je m'aventurai dans le désert. Chemin faisant je m'amusai de ses racontars, amalgame de mots de toutes langues, où il intercala les noms de personnalités dont il avait été le guide, et parmi lesquelles je trouvai de mes connaissances. Distraite ainsi je ne regardai pas autour de moi, préoccupée de me tenir de manière à être le moins possible incommodée par le balancement du chameau, qui à la longue me faisait éprouver les symptômes du mal de mer. Tout à coup en changeant la position de mon ombrelle, je vis dans le lointain une forme s'élevant du sol à la hauteur d'un homme de grande taille. J'en pus distinguer le haut, arrondi, courbé quelque peu. Ayant entendu parler de mirage dans le désert, je crus que l'illusion me montrait une branche d'arbre recourbée. J'appelai l'attention du Docteur. Sur un signe il suivit la direction de mon doigt, puis d'un bond s'élança sur le chameau, m'étreignit dans ses bras vigoureux et fit faire volte-face à la monture qui se mit à trotter, aiguillonnée par la

voix et les mouvements de son conducteur. Effrayée sans comprendre la cause de ces évolutions, aussi rapides que la pensée, je dis : Cosa è ? » Lui s'écriait : « Presto, vite, go, serpente, serpente grosso, mauvais ici. » Oh ! que j'eus peur ! en entendant ces mots saccadés prononcés par l'Arabe en ricanant toujours. C'était donc un redoutable serpent qui s'élevait telle qu'une colonne. Avançant toujours comme prise par des tenailles entre des bras musculeux, je ne savais vraiment quel était le plus grand des deux dangers, l'attaque du serpent ou l'étreinte de l'homme dont je sentais le souffle brûlant derrière moi.

Le temps du retour me parut bien long ! Enfin j'arrivai sauve au pied du Sphinx. Je me promis à tout jamais de ne plus m'aventurer dans le désert où l'on rencontre des serpents monumentaux !

La conclusion de mes excursions au Caire faillit m'être funeste. Je mentionne cet incident pour le profit des autres. Quelqu'un de bienveillant m'avait offert un chapeau adapté au climat. Je ne me servis pas de cette coiffure peu seyante. Je fus punie de ma sotte coquetterie. Pour aller à Memphis visiter ses ruines et le temple du bœuf Apis, je m'étais coiffée comme à l'ordinaire. Il faisait très chaud ce jour, et en marchant je fus prise de violents maux de tête et de vertiges, qui me retinrent alitée pendant plusieurs jours. L'expérience rend sage, je le devins en adoptant la coiffure dont j'avais fait fi tout d'abord. Comme j'aurai encore à parler de ce cha-

peau, qui, le malheureux, servit longtemps de risée à moi-même et aux autres, je veux en toute justice le louer avant de le dénigrer.

Souvent ainsi, lorsque de quelqu'un à qui on doit du bien, on veut relever les défauts, les éloges sont le prologue des jugements sévères.

Remise de mon indisposition, je quittai immédiatement le Caire pour aller me reposer à Ismaïla, où la chaleur était moins cruelle. Je fus parfaitement accueillie par le représentant de la Compagnie du canal, auquel M. Ferdinand de Lesseps m'avait adressée. Je passai plusieurs jours très agréables dans cette ravissante villégiature, quartier général de toutes mes promenades sur le canal.

Un petit bateau à vapeur au service des représentants de la Compagnie fut mis à ma disposition, sur lequel je me rendis avec eux à Port-Saïd et à Suez. Franchissant la mer Rouge, je visitai sur la rive opposée, Suez ville délaissée, après la construction du canal, l'oasis riante où se trouvent des sources connues sous le nom de « Fontaines de Moïse ».

A Port-Saïd je ne me vis pas dans la désagréable nécessité de descendre à l'hôtel malpropre, l'hospitalité m'ayant été offerte chez des connaissances luxueusement logées. Les Européens installés dans ces parages profitent de la facilité qu'ils ont de se procurer les produits des Indes, de l'Europe et de l'Orient. Dans leurs demeures on voit un mélange élégant et original d'objets de style différent. On ne

peut nier parfois une influence secrète plus puissante que notre volonté.

A Port-Saïd, où douze heures de mer me séparaient de Jaffa, port de Jérusalem, si près de la Terre-Sainte, je fus irrésistiblement poussée à visiter cette contrée sacrée. Premier pas d'un long voyage, ces lieux ne furent pas dans mon itinéraire.

Le calme du temps et de la mer, le bateau qui allait partir dont le commandant m'était connu, l'invitation pressante de celui-ci, tout était en complicité avec mon désir. Pour m'aider moi-même à le réaliser, je perçai brusquement les brouillards de mon indécision en faisant aussitôt embarquer mes bagages sur le *Vesta*. La traversée fut bonne, ma satisfaction de l'avoir effectuée fut à son comble quand je débarquai heureusement à Jaffa, car l'approche de ce port est loin d'être sans danger. Les vagues furieuses ont parfois englouti des pèlerins qui se croyaient à l'abri de tout péril parce qu'ils étaient en route pour la Terre-Sainte.

Je passai un mois à Jérusalem. Les pieuses visites aux environs y sont en général peu pénibles. Mon cirerone était un moine belge du couvent Latin, d'une foi imperturbable dans l'authenticité des lieux. Son érudition, son humeur joviale rendaient ces visites doublement intéressantes; à ce point qu'en écoutant ses remarques incessantes, on oubliait les obstacles perpétuels du terrain. Je fis peu de descriptions de la Terre-Sainte, jugeant ce travail au-dessus

de mes capacités. Je n'ai noté que Jérusalem et Bethléem. Là, mon gîte fut le couvent Latin. Les femmes à Bethléem ont un type de beauté virginale.

L'hôtel où j'ai logé à Jérusalem est en face de la citadelle, à l'entrée de la porte de Sion. On dit que ce château fût bâti sur les ruines de l'ancien palais du roi David. On prétend même que là où se trouve l'hôtel, était située la maison d'Uri avec ses jardins. De ma chambre, je pouvais voir un grand bassin qui passe pour être celui où Bethsabée se baignait.

La position actuelle de la citadelle et des maisons qui lui font face donne en effet raison à la Bible, car lorsqu'on est placé sur le donjon du château-fort, on apercevait les cours de ces maisons et le bassin légendaire qui attira les regards de l'amoureux roi David.

Munie de lettres vizirielles, j'en avais une aussi me recommandant au gouverneur de Jérusalem. Je fus invitée à visiter son harem que j'ai décrit ailleurs. Je pus me dispenser de son appui pour voir les anciens temples transformés en mosquées, le consul d'Italie me faisant escorter partout par ses *karas* (gendarmes).

A mon arrivée à Jérusalem j'y trouvai installé le peintre qui devint mon compagnon d'excursions comme au Caire. Cet artiste eut beaucoup de difficultés à se procurer des modèles pour un tableau biblique. Tous refusaient de poser encore en voyant la reproduction de leurs traits qu'ils attribuaient à un pouvoir

démoniaque du peintre. Je n'oublierai pas les cris perçants poussés par l'un d'eux qui s'enfuit à toutes jambes, lorsqu'il reconnut son image sur la toile. L'artiste dut en appeler au gouvernement pour être à même de continuer son travail.

Les consuls en Orient sont des puissances. Leur seul titre aussi est un prestige. Lorsque, à Jérusalem, l'un d'eux traverse les tortueuses ruelles ses karas annoncent de loin son approche en frappant le sol avec de longs bâtons à bout argenté, insignes de leur pouvoir, alors musulmans, juifs, chrétiens, s'empressent humblement de faire place, sinon ils savent qu'au lieu de la terre, c'est leur corps qui avec une égale ardeur serait frappé.

En Orient, le rang d'un personnage se mesure d'après son cortège plus ou moins grand. Le consul d'Italie pour me faire honneur m'envoyait une escorte de quatre *karas*, en tenue de gala, qui m'attendaient au seuil de l'hôtel. Leur vue suffit pour tenir à une distance respectueuse les passants et les badauds. A ma sortie, deux de ces dignitaires prirent les devants, les deux autres formèrent l'arrière-garde. Mon compagnon et moi nous nous trouvâmes au centre de ce carré d'honneur et les quatre hallebardiers frappaient le sol avec une énergie allant *crescendo* pour nous frayer le chemin. Sur le pas de nos guides, lent et majestueux, notre marche dut se régler. Il sera peut-être agréable à ceux qui aiment à rire de savoir la mine que nous avions au

milieu de notre *piquet* de grande cérémonie ; nous portions chacun un parasol gigantesque, formant une espèce de baldaquin.

Plus d'un nous prit peut-être pour des pèlerins de la plus haute catégorie, car tous s'écartaient respectueusement regardant attentivement du coin de l'œil la direction des hallebardes. Notre mise ne cadrait aucunement avec le grand uniforme des karas. En Orient, les Européens prennent bien des licences, aussi pour la toilette, il y a plus d'un lèse-majesté à la mode. Chacun s'arrange à sa fantaisie sans souci du « qu'en dira-t-on », terrible frein de leur pays.

En fait de costume le plus ridicule passe. Le mien laissé à la postérité par le pinceau en fait preuve. Le chapeau égyptien en formait la pièce la plus prédominante. Ce chapeau a son histoire. Il appartint jadis à un Anglais qui, revenu des Indes, l'avait offert à l'ami dont je le tenais. Celui-ci ne sachant qu'en faire et amateur du tir, s'en était servi comme cible ; il était criblé de marques.

Les Français ont la bosse du goût. A mon arrivée à Ismaïla, le représentant de la Compagnie du canal rit de ma coiffure tout en me félicitant de la possession d'un tel trésor. Confiez-le-moi, me dit-il, je le garnirai et s'il réussit, vous me donnerez le brevet de modiste. Par sa forme bombée, oblongue, mon chapeau ressemblait à la moitié d'un énorme melon d'eau. Le bord touchant presque à mon épaule, ma

modiste le recouvrit d'une épaisse gaze verte, cette couleur complétait la ressemblance. Autour un large voile de la même teinte était amplement froncé. Sous cette espèce de cloche, mon visage et mon cou étaient garantis. Mon melon d'eau était donc aussi laid que pratique. En liège il en avait la légèreté.

Les rocs que forme le pavé de Jérusalem sont une voie douloureuse pour les pieds délicats.

De guerre lasse : j'avais adopté des espadrilles, comme élégance et pratique mes chaussures allaient de pair avec ma coiffure. Une robe en toile grise chiffonnée complétait l'attirail sous lequel je devais être bien ridicule, car chaque fois, mon compagnon en me regardant éclatait de rire en disant : « Que vous êtes drôle sous ce costume ! » Et il riait de plus belle.

Son aspect me faisait rire davantage ; mais comme on ne voit jamais la poutre que dans l'œil de son voisin, il ne s'apercevait pas qu'il était le plus grotesque des deux. Jugez-en, chers lecteurs. Sa coiffure et sa chaussure étaient des mauvaises copies des miennes. Etriqué dans son costume de toile, blanchi très souvent et rétréci partant, très petit de taille et très maigrelet, son corps semblait écrasé entre ses extrémités énormément grandes auxquelles il paraissait étranger. Je n'ai aucune prétention à la beauté, mais j'ose dire que des deux j'étais la moins laide. C'est devant ces silhouettes ridiculement comiques, conduites triomphalement, que la foule s'inclinait

en ne perdant pas de vue les bâtons de cérémonie.

Si le public de Jérusalem ne fit pas mine de trouver mon aspect étrange, ce ne fut pas l'avis d'officiers d'un navire de guerre français, mouillé à Jaffa, venus pour assister à la procession de la Fête-Dieu, dans l'église du Saint-Sépulcre.

Je m'y trouvais. A cause de la chaleur, j'étais sous l'inévitable melon d'eau. Placée au premier rang et protégée par mes karas, je vis défiler dans la procession le commandant du vaisseau et ceux à son bord, des cierges en main. Un des officiers en m'apercevant éclata de rire. D'autres l'imitèrent. Je regrettai fort que mon melon d'eau eût le pouvoir de les distraire de leurs pieuses pensées.

Peu après, à Beyrouth, à une soirée chez le gouverneur, je dansai avec un de ces officiers. Il me raconta sa visite à Jérusalem, et me décrivit ma coiffure comme la plus extraordinaire du monde.

— Qui donc, lui demandai-je, portait ce fameux chapeau ?

— Je l'ignore, répondit-il, d'après les renseignements que j'ai pris, personne n'en connaissait la propriétaire.

Nous fîmes un autre tour de valse. Je gardai mon incognito, mais ne pus conserver ma gravité. C'est ainsi que, parfois, aux événements sérieux un souvenir burlesque se rattache qu'on ne peut se rappeler sans rire encore soi-même bien longtemps après. Si quelque jour mon valseur de Beyrouth

lit ces lignes, il saura enfin qui portait le melon d'eau.

La vie du voyageur a ses déceptions, ses tristesses. Les moments égayés par le rire sont des souvenirs d'or. Avec un intérêt et une curiosité bien légitimes je fus intéressée à voir les lieux saints. La Bible est un guide sûr pour cela. Le peuple de cette contrée a conservé ses mœurs invétérées par la sanction des siècles qui n'ont en rien modifié ni son type, ni leur caractère.

L'Orient est immuable. C'est un effet si nettement accusé, qu'on ne peut qu'admirer le singulier mérite des écrivains sacrés qui ont retracé avec assez de vérité les choses de jadis pour les reconnaître telles encore maintenant.

Je fus aussi surprise que peinée de l'esprit d'hostilité qui règne là entre les chrétiens des différents cultes, sur les lieux mêmes où le fondateur de leur foi prêcha d'exemple les plus sublimes vertus; il se commet en son saint nom les actes les plus répréhensibles : un seul de ces actes dont je fus témoin, seul, donne la mesure de tous. C'était non loin de la montagne des Oliviers, le jour de la fête de l'Ascension, des moines arméniens catholiques se battirent avec des religieux grecs orthodoxes (1), pour obliger ceux-ci à renvoyer des religieuses russes d'une chapelle voisine appartenant

(1) Ce fait est décrit en détail comme appendice à la lettre datée de Jérusalem.

aux Latins où à tour de rôle Arméniens et Grecs pouvaient faire leurs dévotions. Voulant apaiser les combattants, un soldat turc qui se jeta entre eux eut l'œil crevé par un coup du bâton, qu'un Arménien cachait dans sa manche malgré la rigoureuse défense de l'autorité. Ce fait donna lieu à un procès.

Les plus paisibles à Jérusalem sont les Turcs et les Juifs, ce qui peut paraître un paradoxe. En voyageant, à mesure que l'intérêt est satisfait, le désir de la nouveauté l'excite encore. J'avais considéré la Terre-Sainte comme l'extrémité orientale de mon itinéraire. Mais ayant peu vu encore de l'Orient, je me laissai induire de pousser jusqu'à Beyrouth et m'embarquer de là pour mon retour. J'avais connu à Jérusalem des gens fort obligeants. Ils m'offrirent de m'escorter jusqu'à Jaffa, mais craignant la chaleur du jour et ne voulant pas troubler leur repos de nuit, je fis le trajet seule dans une carriole conduite par un Allemand, gars d'une quinzaine d'années. Peut-être, dans plus d'une de nos contrées civilisées, une femme se risquant seule la nuit sur les grands chemins serait-elle attaquée. Il ne m'arriva rien de fâcheux. Je rencontrai des Turcs qui s'inclinaient en passant. Aux étapes où le cocher arrêta son attelage pour l'abreuver, les maîtres de ces lieux, musulmans ou juifs, vinrent poliment m'offrir de l'eau à boire. Vraiment on croit trop en Europe que tous les autres peuples sont des barbares. En visitant des contrées lointaines, où vivent des populations de mœurs et de religion diffé-

Ex bibl. univ. Tart.

rentes, on trouve pourtant qu'elles ne sont pas déshéritées pour cela des qualités que la civilisation semble réclamer exclusivement. Partie au coucher du soleil, j'arrivai à son lever à Jaffa. J'y descendis au couvent Latin. Je passai une journée à visiter la ville, ses jardins renommés surtout pour leurs excellentes oranges. Mon cicerone fut l'agent de la Compagnie du Lloyd autrichien, un Levantin dont la jolie femme me servit un dîner excellent à la mode du pays, et préparé par elle.

La vie des Levantines se passe aussi modeste que laborieuse. Désintéressées des plaisirs qu'elles ne connaissent point, leur pensée constante est leur intérieur. Elles offrent réellement le modèle le plus complet de l'abnégation et du dévouement familial. En général elles ont un beau type. Le temps me permit de m'embarquer sans difficulté. Je fis encore une bonne traversée. N'ayant rien vu à Jérusalem qui ressemblât à la société, je fus charmée de trouver à Beyrouth tout ce qui m'avait manqué. Le gouverneur de la ville, un Européen musulman, recevait souvent. Celui du Liban, un Européen chrétien, avait un salon recherché par tous, durant la période de l'année où ce fonctionnaire descend de la montagne. Si mon voyage, entrepris seule, avait été un sujet d'étonnement en Europe, peu s'en fallut qu'en Asie ce fait ne me fît déclarer une héroïne.

Beyrouth, une des plus belles villes de la Syrie,

est aussi une des plus avancées de l'Orient. Depuis ces dernières années, des établissements d'instruction de plusieurs nationalités européennes s'y sont établis. Il y a des journaux, même une feuille rédigée en français. Un des lettrés indigènes me demanda la permission de traduire en arabe et en turc mes impressions sur la ville. Je ne m'y opposai point.

Cette publicité me valut une popularité inattendue en Orient.

J'avais été surprise des demandes de traduire en anglais, allemand, italien, suédois, norwégien, russe, quelques-unes de mes lettres ; mais je le fus bien plus d'une traduction en deux langues orientales.

Déjà dans tous les pays que j'avais traversés, la presse s'était occupée de moi tout élogieusement. Mon incognito était dévoilé, car, partout, les journaux parlaient de mon voyage, qui, à moi-même, ne me parut pas chose si extraordinaire. L'attention des dames indigènes fut attirée sur moi. Elles vinrent m'offrir des fleurs et des fruits. Cela presque journellement pendant mon séjour parmi elles. Je fus invitée de tous côtés. On me combla de prévenances, d'amabilités, auxquelles je dus couper court, la chaleur me forçant à partir. Le gouverneur du Liban, Rustem Pacha, Italien de naissance, jadis ambassadeur de la Porte à Florence, à Saint-Pétersbourg, me pria de visiter la montagne, domaine de son gouvernement, et d'accepter l'hospitalité à *Bet-*

Eddin, sa résidence d'été, autrefois celle de l'ancien émir de la montagne, je ne pus résister à l'attrait de voir les Druses et les Maronites, dont la haine réciproque avait donné lieu à tant d'horribles massacres en Syrie. Après de grands efforts, l'intervention européenne a obtenu, pour le Liban, un gouverneur chrétien, comme protecteur des Maronites. Grâce à cette intervention, la contrée dont les préjugés invétérés étaient une barrière contre son avancement vit luire enfin une ère de progrès et de tranquillité. Depuis, tout motif ou prétexte d'hostilité a disparu entre les Druses et les Maronites, ce qui peut être considéré comme une conquête sur l'esprit de ces populations dont le gouvernement du Liban doit être fier. Cette localité, quoique administrée par un Européen, est tout ce qu'il y a de plus caractéristiquement oriental. On y trouve la réalité de ce qu'on lit dans les anciens contes arabes. La mise des Libanais rappelle l'époque lointaine dont on se plaît à lire les traditions merveilleuses. Les étoffes employées pour la confection de certains de leurs vêtements sont de celles que l'on dit tissées d'or et d'argent, faites dans de misérables cabanes par des tisserands artistes, qui ignorent eux-mêmes la beauté, la perfection de leur travail.

Le jour décidé pour mon ascension de la montagne, le gouverneur m'envoya une escorte nombreuse. De bon matin, j'entendis le piétinement des chevaux sur le quai devant mon hôtel. En apercevant les

montures magnifiquement caparaçonnées, les cavaliers couverts de riches manteaux flottants, la litière luxueuse et les porteurs qui m'attendaient, je ne pus m'empêcher de comparer ce brillant cortège à une ambassade envoyée par une princesse étrangère, héroïne, de quelque récit fabuleux. L'époque où j'abandonnai la ville est celle où elle est désertée par ses habitants, qui se réfugient dans les montagnes, pour échapper à la chaleur. Je rencontrai donc sur mon passage, bon nombre de caravanes de familles émigrant vers les hauteurs, allant au pas, s'arrêtant d'étape en étape, se reposant les heures les plus chaudes du jour. Ce ne fut qu'à la tombée de la nuit, que mon cortège arriva à *Bet-Eddin*, site perché assez haut sur le sommet d'une montagne, pour être comparé à l'aire du roi de l'espace. Je n'avais pas été portée dans la somptueuse litière, doublée de satin blanc.

Là, un cheval et deux palefreniers m'attendaient. La litière du pacha, faite en Europe par un carrossier qui ne connaissait pas le Liban, n'était guère adaptée à la traversée des étroits et tortueux sentiers de ces montagnes. Ils sont tels que je suis vraiment fort étonnée d'être parvenue, même à cheval, heureusement au but, moi si poltronne écuyère. Le pacha m'assura que peu de dames du pays s'aventurent aisément à son nid d'aigle. Le palais de Bet-Eddin est une splendide résidence (1). Une forteresse l'en-

(1) La description exacte en est donnée dans un autre livre de cet ouvrage.

toure, dont la garnison compte cinq cents hommes. La femme du médecin militaire et moi nous représentions notre sexe. J'habitais seule les appartements déserts de l'ancien harem des nombreuses femmes du roi de la Montagne. Sultane sans sultan, si je ne jouissais pas des prérogatives de ma position élevée, imaginaire, j'étais exempte des soucis de me voir entourée d'un monde de rivales. Je séjournai plusieurs semaines à Bet-Eddin. C'était une phase toute nouvelle de mon voyage. Ceux qui connaissent Rustem Pacha savent combien le comte florentin est un charmant homme du monde. Je ne puis rendre l'effet de sa langue si loin du pays où, comme dit Dante, *il si suona*. Ces accents si familiers à mon oreille me semblaient les sons d'une suave mélodie, entendue par hasard, qui éveille un monde de souvenirs vibrants. La vie à Bet-Eddin était calme, régulière presque, comme celle d'un couvent. Sa monotonie faisait ressembler la veille au lendemain. Peut-être, pour rester fidèle à l'usage du harem, j'étais servie par un nègre, — non eunuque, je crois, — car il avait trois titres contradictoires à cet état. Mahomet, mon caméríste, était chrétien maronite, mari et père de famille. Matinal, selon l'usage en Orient, le pacha recevait ses administrés de grand matin jusqu'au milieu du jour. Les repas réunissaient tous ses hôtes à sa table, c'est-à-dire son secrétaire, un Français; son premier interprète, un Druse et moi.

Ma présence avait transformé le trio ordinaire en un *quatuor*. C'était au bras du pacha que je passai du salon à la salle à manger, au grand étonnement des soldats du Liban, postés dans le vestibule. A l'entrée et à la sortie du pacha, ils entonnaient l'hymne national turc. Cet air seul était reconnaissable, car, malgré les leçons d'un instructeur italien, les Libanais n'en profitent pas. Un jour je demandai au pacha si son oreille n'était pas blessée des discordances des musiciens. « Que faire, dit-il; l'étiquette veut qu'ils jouent l'air national, lorsque je me présente. Pour les exercer je me résigne à écouter les autres! — Noble héroïsme, répondis-je! »

Il ne se permettait de m'offrir le bras que dans la partie du palais réservée à son habitation, nommée encore (par dérision aujourd'hui) le harem, puisqu'il ne s'y trouve point de femmes. Hors de l'enceinte privée, cette marque de politesse eût été contraire aux convenances. Après le thé, vers dix heures, il m'accompagnait jusqu'au seuil de ces appartements isolés.

Bet-Eddin, éloigné des habitations où les Européens se casent en été, voit rarement des visiteurs, aussi la vie y est presque un exil de quelques mois pour le gouverneur. Dans mes tournées je fus reçue tantôt par les Druses, tantôt par les Maronites. Étant l'hôte du pacha, je fus reçue avec un égal enthousiasme. Je vis les harems des émirs du pays, dont l'un se dit descendant de Mahomet. En revanche,

une des familles maronites fait remonter son origine jusqu'à Jésus-Christ, par un document curieux que j'ai vu. Je fis ainsi des observations intéressantes. La politesse exagérée des Orientaux fleurit particulièrement au Liban. On y reçoit toute espèce de témoignages de respect, depuis la comparaison aux plus brillantes créations de la nature, jusqu'à la plus humble prosternation.

Un trait me prouva l'honnêteté de ces montagnards. En route, je perdis mon porte-monnaie contenant une assez forte somme. Il fut trouvé sur la voie et remis suivant l'usage à un prêtre qui me le rendit intact. Il y eut grande grande fête à Bet-Eddin pour l'anniversaire du sultan. Le matin un service fut célébré dans l'église maronite la plus voisine. L'après-midi et le soir la garnison de la forteresse eut sa part de réjouissances : jeux, musique, repas, illuminations. Placée à côté du pacha dans une loge ornée de tapis et de draperies, je me fis vraiment l'effet de jouer à la « sultane ». Chacun n'a pas toujours l'aptitude pour le poste qu'il occupe, mais au Liban on reconnaît que Rustem-Pacha est bien à sa place et a fait beaucoup pour le pays.

La chaleur qui éclata violemment à Damas m'empêcha d'y aller, bien qu'annoncée déjà par le gouverneur à son collègue. Un grand nombre d'habitants de Damas se réfugièrent au Liban. En Orient où les mesures hygiéniques sont négligées, toute épidémie fait en peu de temps beaucoup de victimes.

Je crus prudent de quitter le pays. Je fus escortée pour descendre la montagne comme je l'avais été pour l'ascension. La superstition, cet aveuglement de l'esprit, règne souverainement en Orient. Beaucoup d'Européens, après avoir ri quelque temps, finissent par se laisser influencer et par accepter la crainte des ridicules présages avec leurs explications les plus extravagantes. Heureux le voyageur qui ne partage point cette crédulité, car chaque pas lui crée une inquiétude nouvelle.

Pendant mon séjour au Liban, je me félicitai de ne pas tomber moi-même dans le réseau étroit de ces préjugés. Les plus grands héros n'ont pas toujours pu se défendre de cette faiblesse. En récapitulant mes périlleuses courses dans les montagnes dont l'idée seule m'eût épouvantée quelques mois auparavant, elles me semblaient avoir été réalisées par un autre moi-même. Mon audace et mon courage furent une découverte aussi curieuse qu'inattendue pour moi jusque-là si craintive. J'attribuai ce phénomène à ma meilleure santé et à mes nerfs. Désormais il me semblait que rien ne pourrait me rebuter si j'avais un but en vue. En m'embarquant à Beyrouth j'avais l'intention de visiter les côtes. Mais par suite de la quarantaine établie partout le bateau ne s'arrêta pas aux ports si intéressants sur sa route, et fit le trajet direct de Beyrouth à Smyrne. Il jeta l'ancre pour subir une quarantaine de dix jours à l'île de Clazomène où est établi le nouveau lazaret.

Ayant le choix, je préférai rester à bord que de me caser dans une des maisons en construction sur les rives. Le repos me rétablit d'une indisposition produite par la fatigue et la chaleur. Mon rétablissement fut fêté par une promenade dans l'île où la tradition veut que Crésus cacha ses trésors. Les convalescents sont toujours un peu gâtés. Pour eux les petits soins, les gentillesses. Tout le monde était bien gai ce jour-là, quoique personne n'eût des richesses à garder. On alla jusqu'à me couronner de fleurs et de feuillage cueillis et tressés sur place, ni plus ni moins qu'on aurait jadis, peut-être, couronné l'immortelle Sapho, qui chanta et mourut non loin. Je débarquai et je déballai à Smyrne. Depuis mon départ de la Russie, vêtue en touriste, je m'étais deshabituée des formes de la mode. Je ne saurais rendre l'impression que me firent mes toilettes ressuscitées. Le style de mes costumes ayant été adapté aux circonstances, témoin mon chapeau melon d'eau, la vue de toutes mes élégances retrouvées m'embarrassa singulièrement. Que faire, me dis-je, de ces gazes, de ces soies, de ces fleurs, de ces dentelles, de ces riens précieux, poésie de la femme, auxquels là où leur valeur est appréciée, j'avais donné plus d'une pensée. Je fus forcée de reconnaître leur inutilité. M'en revêtir m'apparaissait comme m'affubler en carême et au grand jour des oripeaux d'une mascarade. Le lendemain me fit comprendre le prix que j'attachai toujours à ces chiffons étalés dans ma chambre trans-

formée en magasin à la toilette et qui semblaient me reprocher mon oubli des temps où ils étaient appréciés. Tout bien devient plus précieux lorsqu'on est menacé de le perdre. La nuit, je fus éveillée par les cris perçants : « *guarga*, *gaarga* », (gare). J'entendis le bruit de pompes à eau. Je vis un reflet de flammes. Un incendie avait éclaté. Ma chambre était séparée du reste de la maison par une vaste cour. Ouvrant la porte je fus éblouie par les larges langues de feu entre lesquelles je dus passer pour atteindre le corps principal du logis. Le vent, les chassant d'un côté, fit que je pus passer sans en être atteinte.

J'arrivai sauve à la partie de la maison habitée par les autres voyageurs. Je les trouvai au seuil de la porte menant à l'escalier de sortie, assis sur leurs malles, prêts à fuir si le danger l'exigeait. L'hôtelière, une Allemande, se tenait à leur tête assise sur ses volumineux paquets formant monticule, n'abandonnant que ses meubles assurés.

Préoccupée d'elle-même, la peureuse égoïste avait oublié l'étrangère reléguée dans une chambre éloignée. Le feu n'avait pas pris à l'hôtel, mais en moins d'une demi-heure il avait détruit une longue rangée de maisons en face. Profitant d'un bon moment je traversai une seconde fois la cour accompagnée de portefaix grecs, turcs, pour m'aider à entasser mes effets dans mes malles. Innocents falbalas ! Pauvres garnitures ! Quel martyre pour eux d'y être jetés pêle-mêle, profanés par les mains de mes aides.

Mon inquiétude fut grande pendant ce sauvetage. Jadis la maison avait appartenu à un richard et ma chambre lui avait servi de coffre-fort. La porte était en fer de sorte que les flammes l'attaquaient sans la détruire.

Dans le danger, la ferme volonté donne aux faibles une énergie souvent refusée aux plus forts. J'en fis l'expérience. Je parvins à traverser une troisième fois la cour, suivie de mes aides emballeurs chargés. L'idée me vint que toutes mes belles choses s'étaient assez vengées de mes mépris puisque pour elles j'avais dû risquer deux fois ma vie. Je m'étonnai d'autant plus de ma hardiesse que déjà le feu m'avait été funeste et que j'avais été grièvement brûlée aux mains en arrachant des rideaux où des flammes avaient pris. Tranquillisée, je me mis près des autres voyageurs. Partout un incendie est effrayant. Mais rien ne peut donner l'idée de ce que sont en Orient la confusion, le vacarme, les cris, les hurlements répétés par la foule, des hommes noircis de fumée abattants les toits dont les débris écrasent souvent les porteurs de petites pompes. Tout cela a quelque chose d'infernal. Les flammes durèrent toute la nuit. En face de nous, le lever du soleil éclaire un tas de luxe brûlant. On prétend que les fréquents incendies à Constantinople et à Smyrne ne sont pas toujours dus tous au hasard et que l'édilité de ces villes n'y est pas étrangère dans son désir de voir les ruelles étroites bordées de mai-

sons de bois remplacées par de larges rues avec des bâtisses en pierre.

Je passai une dizaine de jours à Smyrne, visitant les campagnes environnantes habitées la plupart par des Grecs et des étrangers. Mes lettres vizirielles me donnèrent accès dans le harem. Mes interprètes, des dames levantines, au courant des usages établis, me les apprirent. Je m'abstiens de les divulguer. Ce récit blesserait, il se peut, la pudeur de mes lectrices.

De Smyrne je m'embarquai pour le Pirée. J'arrivai à Athènes le jour anniversaire de celui même où, un an auparavant, j'avais quitté Londres, le 1er août 1875.

TROISIÈME PARTIE

EN GRÈCE ET EN TURQUIE

Un an donc s'était déjà écoulé loin de ma famille ! J'avais vu bien des choses, mon existence avait été variée. Mes excursions m'avaient fait entrevoir la vie mêlée à la nature. Cette indépendance me charma en comparaison des restrictions exigées dans les pays que je connaissais.

L'amitié que je rencontrais partout me consolait des chagrins de l'absence. Notre bonheur ne dépend pas uniquement de nous-mêmes, en dépit de l'avis des philosophes.

Certaines natures sont comme des fleurs, brillantes, superbes sous les caresses du soleil; décolorées, languissantes lorsqu'il les délaisse. Sur ces natures se reflète de même la bienveillance et la froideur. Voyager sans but devient fatigant, il faut des heures pour reposer l'esprit et le corps. Pour moi, je trou-

vais ce repos en écrivant. A l'étranger il faut être un peu incrédule, ne se fier qu'à ses propres yeux est le meilleur moyen de rester un bon peintre fidèle.

Il est difficile en peu de temps de connaître les peuples. J'ai transmis avec un soin scrupuleux les points saillants que j'ai pu voir par moi-même. Chacun a son étoile. A certains sont réservées d'étranges péripéties. Mon voyage sembla me le faire croire. Un astre bienfaisant, au contraire, avait-il influé sur mes projets et poussée vers des pays où l'espoir même ne m'avait jamais conduite? La Grèce devait-elle être ma dernière étape? J'avais été recommandée par un des ministres du khédive. A mon arrivée au Pirée, l'agent de la Compagnie de navigation égyptienne me fit escorter à Athènes, à l'hôtel indiqué le meilleur. Le gérant me dit fort respectueusement : « Madame, nous vous attendons depuis plusieurs mois, j'ai l'honneur de vous souhaiter la bienvenue. » Surprise, je crus à une erreur, à une mystification, ne concevant pas comment moi, inconnue, j'étais attendue lorsque je n'avais nullement annoncé mon arrivée. Je fus encore plus étonnée en entendant prononcer mon nom avec interrogation.

Sur ma réponse affirmative, il poursuivit : « J'étais sûr que vous étiez la dame attendue par le ministre de Suède et de Norwège. » C'est extraordinaire, pensai-je. Conduite à un appartement où rien ne manquait au confort désiré, je m'y installai avec plaisir; rare aubaine surtout en Orient. Je m'arrête encore à un

détail qui peint la femme. Si le luxe n'a point mes sympathies, je tiens en tout à une élégante simplicité. L'ameublement de ma chambre me fit penser à mes chiffons. Sur-le-champ je fis un brin de toilette, la mienne faisant tache dans cette fraîcheur. Une seconde confidence à vous, aimables lectrices.

Sachez que mon chapeau « melon d'eau » avait été remplacé par un autre plus seyant. La modiste à laquelle je le devais était une montagnarde du Liban. Là, pour se garantir de l'ardeur du soleil, on porte un grand fichu en soie à couleurs tranchantes, retenu autour de la tête par de grosses torsades en fil d'or et de soie. Drapé artistiquement sur un chapeau de paille rond à bords pas trop larges, cela fit une ravissante coiffure, qui fut appréciée et même copiée par les femmes athéniennes, femmes de goût. J'étais satisfaite d'être garantie du soleil sans avoir l'air ridicule. Si un jour on voit s'établir en Europe ma modiste du Liban, je la recommande aux élégantes.

Charmée d'être venue dans la ville de Minerve, j'étais impatiente de voir ce qu'allait en être la réalité, je n'oublierai pas ma première impression. Ordinairement ceux chez qui le sentiment du beau est une intuition sentent et comprennent, mais analysent peu leurs impressions. Je crois être du nombre. J'arrivai à Athènes un dimanche vers deux heures de l'après-midi. En route, la chaleur m'avait obligée à relever la capote de la calèche et mon bagage y étant entassé m'avait masqué toute espèce de vue. A l'hôtel

les persiennes étaient hermétiquement closes, car à la canicule le feu semble tomber du ciel. Personne ne s'aventure dans les rues à certaines heures. Quand j'arrivai tout était si tranquille qu'on eût dit une ville morte. Tentée de voir un coin d'Athènes, j'ouvris une fenêtre et une persienne, mais je dus les refermer tellement la chaleur était intense et aveuglante la réverbération; mon appartement assombri me parut alors comme préparé pour une représentation de lanterne magique. Avec l'impatience de l'enfant auquel telle récréation est promise, j'attendis qu'il me fût donné de jouir du coup d'œil désiré. Vers le coucher du soleil mon regard put se satisfaire par un spectacle qui l'éblouit, le fascina..... Il aperçut l'Acropole, la colline du Puyo, celle de l'Aréopage, le mont Lycabette, souvenirs du glorieux passé d'Athènes et à leur pied la ville nouvelle monte ressuscitée, fière de ses monuments modernes élevés depuis sa renaissance.

Je ne pus me rassasier de ce ravissant tableau. Les ruines de l'Acropole prirent une teinte dorée vues sous la lumière adoucie du soleil couchant. Ces collines à contours si gracieux, de formes si parfaites, font oublier la parure verte qui manque à cette élégante draperie de pierre comme complément de beauté. Sa teinte violacée est bien la nuance, dépeinte par Homère, propre aux montagnes de l'Attique. A ce moment du jour les rues s'étaient repeuplées. Le spectacle de la foule éparpillée, se promenant dans

le jardin public voisin de l'hôtel, et sur la place autour du kiosque où jouait la musique, rappelait une fête travestie par la diversité des costumes des Athéniens endimanchés. A la table d'hôte on me salua de mon nom. « Vous êtes attendue depuis longtemps, » me dit-on. Comment y suis-je connue? C'est une énigme pour moi! J'appris que des familles grecques à Londres, avec lesquelles la mienne est liée, avaient prévenu leurs parents de mon arrivée prochaine. L'ennui de présenter mes *lettres de créances* me fut épargné. Si parfois il est désirable de garder son incognito, être accueillie amicalement a son charme. Je sus de plus que le ministre de Suède avait reçu des ordres de son souverain à mon égard. Le soir même je lui fis ma visite. Le même serviteur à qui je me nommai en remettant ma carte me dit aussi que depuis longtemps ses maîtres m'attendaient. Je ne m'étendrai pas sur le charmant accueil que je reçus de ceux-ci : ils furent des amis pour moi. Grâce à la protection du roi Oscar, j'eus l'honneur d'être présentée par ceux-ci à Leurs Majestés au palais d'Athènes. Le roi Georges dérogea en ma faveur au cérémonial établi à sa cour où la reine seule reçoit les dames. A ce propos je donne la lettre du ministre qui m'en informa :

« Très chère madame,

» Je viens d'être averti que vous serez reçue au Pa-
» lais ici, la première fois que Leurs Majestés vien-

» dront en ville ; madame la grande maîtresse vous » informera du jour que ce *miracle* aura lieu, mais je » suppose que cela sera mercredi prochain. Croyez- » moi, très chère madame, votre très sincère admi- » rateur.

» Charles won Huileslam. »

Au jour fixé je me rendis au Palais, je fus introduite dans le boudoir de la reine où se trouvait le roi. Leurs Majestés vinrent au-devant de moi en me tendant la main. Le roi m'avança un fauteuil. Avec une simplicité charmante, Leurs Majestés s'entretinrent pendant longtemps avec moi du but principal de mon entrevue, et me parlèrent de leur parent Oscar de Suède (dont la nièce est l'épouse du frère du roi Georges), en termes d'affectueux respect. La conversation roulant sur différents sujets prit un tourcordial.

La reine remarqua que je portais les couleurs helléniques; en effet, j'avais une toilette blanche et bleue. Je me félicitai de ce hasard. Sa Majesté observa aussi que mon voile de gaze provenait de l'Ouvroir d'Athènes sous son patronage. Je fus charmée de lui dire que je l'avais visité et qu'en souvenir la directrice m'avait offert ce travail de ses ouvrières. Quand je pris congé, la reine me dit : « J'espère que nous nous verrons souvent. » Le roi ne fut pas moins bienveillant. Le lendemain je reçus le diplôme de membre honoraire du *Syllogos* d'Athènes pour l'enseignement des femmes. Je fus

fort flattée de cette marque de considération. J'eus encore plusieurs fois l'honneur d'être reçue par la reine dont l'affabilité ne se dément point. Son aimable caractère, le bien qu'elle fait la font chérir de tous et partout.

Selon l'étiquette de la cour, après chaque visite, je reçus celle de la grande maîtresse et des demoiselles d'honneur. A mon départ, Leurs Majestés me donnèrent des lettres pour quelques-uns de leurs augustes parents. Mon séjour à Athènes fut une série de jours intéressants. L'instruction que les Grecs recherchent avec ardeur, ne change rien à la simplicité de leurs mœurs.

Les Athéniens surtout s'occupent plus ou moins généralement de littérature, de politique, de science, d'art. Ce goût élevé, qui, dans l'antiquité, fit d'Athènes, la souveraine du Beau, s'est perpétué. Pendant de longues années la Grèce vécut sous le joug, mais elle espère, dès sa délivrance, reprendre sa brillante individualité. Tous tendent à cela.

Chacun lit à Athènes.

Les journaux y sont nombreux. Ils circulent dans les salons politiques comme dans l'arrière-boutique du plus humble marchand, le ministre et l'artisan sont également au fait des questions du jour, que chacun débat avec la même ardeur selon ses convictions politiques. Pour les Grecs, il n'y a rien au-dessus de la Grèce. Pour les Athéniens rien au-dessus d'Athènes.

L'étranger appartenant par le plus faible lien au monde de la pensée, des arts, est reçu pour peu qu'il s'intéresse au pays, avec une sympathie exaltée, et enthousiaste. Je m'en aperçus. Un de mes articles qui fut traduit en grec, me valut des égards de tout genre, de personnes de toute classe. Partout où j'allais, je fus remerciée parce que j'avais exprimé ma sympathie pour la Grèce. A diverses reprises, à Athènes et au Pirée, un confiseur ou un fruitier refusèrent un payement de ma part. Un jour, un batelier me donna la prévenance en m'offrant la main pour entrer dans son canot. En débarquant, je glissai une pièce de monnaie dans sa main calleuse, il me la rendit en disant, en mi-grec, mi-italien. « Moi, Grec, j'aime la dame italienne, parce qu'elle aime la Grèce. » Le patriote n'accepta qu'un verre de vin à ma santé. Ce bon sentiment du peuple me charma. Le patriotisme est un sentiment élevé. Si parfois son exaltation pousse à des actes voisins de la démence, cette folie même est souvent glorieuse. Les Grecs modernes ont donné pendant la guerre de l'Indépendance plus d'un exemple de tels faits, restés un lustre pour leur patrie. Je ne pus que visiter les environs immédiats d'Athènes à cause de la saison. Je fis une tournée aux îles Ioniennes. Je vis Corinthe, Ithaque, et autres lieux remarquables que l'imagination des Grecs antiques représente avec tant de poésie. Devant les restes des sites autrefois si célèbres, on se plaît à évoquer ces souvenirs lointains,

et l'on oublie dans la tristesse de ces ruines de penser à la vanité de tout !

Mon excursion nautique par un temps propice, à bord des paquebots grecs, où je fus traitée en enfant gâtée, fut une vraie fête. En longeant ces côtes ravissantes, je me rappelais toutes les traditions poétitiques des demi-dieux et des héros de la mythologie. A Corfou, une lettre m'appela à Rome. J'y laissai mes malles dans le dessein de revenir par l'un des bateaux prochain.

En quittant l'île nommée *Coreyne* ou Shénia par les anciens, je vis de loin celle de Calypso (1), la même où Homère indique qu'elle se trouve. A l'aspect de cette terre où Ulysse fut jeté, je me demandai si mon voyage indéterminé n'aurait pas une lointaine ressemblance avec celui de l'illustre Grec. Les nuits délicieuses que je passai naviguant sur la nappe mollement ondulée entre la Grèce et le pays des Latins, avaient un charme qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme. Ce charme était si idéal qu'il ne saurait se rendre par des paroles. Le trajet de Brindisi à Rome, n'est qu'un pas. Vingt-quatre heures après mon arrivée, je partis pour Messine où je m'embarquai de nouveau pour la Grèce. Souvent le hasard semble se servir de futilités pour nous faire prendre un chemin inattendu. A Rome, je fus invitée à aller à Milan aux fêtes en l'honneur de l'empereur d'Al-

(1) Des géographes anciens et modernes placent aussi cette île ou celle de *Funo* dans la mer de Malte, sur la côte d'Afrique.

lemagne, l'hôte du roi d'Italie, — ayant un sac de voyage pour tout bagage, je refusai. — Mieux équipée je m'y serais rendue et j'eus vu le terme de mon voyage. — Mais ce terme devait encore être lointain. — A mon retour à Athènes, l'été était à son déclin, après trois mois et demi passés sous le ciel de la classique Grèce, je dis adieu à ce beau pays, à tout ce qui m'y avait charmée. Lorsque j'y arrivai, tout était en harmonie avec mes dispositions d'esprit. Cette fois, comme par une égale sympathie pour ma tristesse et mes regrets, la matinée de novembre était assombrie. Le ciel, en Grèce, a aussi sa teinte de mélancolie passagère bien que les Athéniens prétendent qu'il n'y a pas un seul jour où le soleil ne luise pour eux. Dans les jours heureux la beauté de la nature nous enivre de ses séductions dont nous goûtons alors tous les charmes. Le moindre brin d'herbe apparaît sous un prisme riant, et la goutte de rosée sur la feuille scintille comme un précieux diamant, mais pour le regard voilé de larmes, la gouttelette a perdu son éclat!

Je repris le chemin du Pirée, afin de m'embarquer pour Constantinople. Le temps était mauvais et le bateau déserté par les voyageurs. Coïncidence étrange, comme à Athènes, j'arrivai à Constantinople un dimanche, à la même heure. Mais si le jour fut le même, les circonstances furent d'un contraste bizarre. Il pleuvait à verse; qui connaît l'Orient sait combien les jours de pluie y sont détestables. Débar-

quée à Galata, je fus conduite à Péra suivie de trois portefaix mouchus (1). Leurs dos robustes remplacent les chariots de transport qu'interdisent les ruelles étroites.

Je frappai à la porte des trois hôtels les plus recommandés. Partout on me répondit qu'il n'y avait plus de place, de même qu'à mon premier passage où je m'étais vue forcée de me caser dans une mauvaise auberge. Mon guide se rappela avoir entendu qu'on refusait l'accès aux dames seules. Je fis une seconde tournée exhibant passeport et lettres.

Rien n'y fit, mon fiasco fut complet et la réponse de même. Ennuyée de voir mes malles ruisselantes d'eau, je demandai au moins pour elles l'hospitalité. Je ne pus même obtenir cette faveur. Pendant plusieurs heures les passants virent circuler notre cortège peu joyeux dans la longue et étroite rue de Péra.

L'idée me vint d'en appeler à la légation d'Italie. Mais le suisse seul gardait le palais. J'allai voir aussi d'autres connaissances, mais je trouvai porte close. Le dimanche, Péra est un désert.

Ma déconvenue, sur son abominable pavé par une pluie torrentielle, fut une véritable torture. L'excès de ma fatigue me fit renoncer à l'idée de retourner au bateau.

Partout lorsqu'il pleut les fiacres sont rares. A

(1) Ce mot vient de travailler en *arménien*. La plupart des portefaix à Constantinople sont des Arméniens.

Péra, ils sont introuvables. Au déclin du jour, j'étais encore dans la rue. Mon guide se souvint d'une auberge dont le maître, supposait-il, ne devait pas être membre de la ligue contre les « dames seules », formée par ses huppés collègues.

En effet, j'y fus reçue sans autre difficulté que de gravir un grand nombre de marches avant d'arriver à une chambre tout au haut de la maison. Vers la brume, les mouchus débarrassèrent leurs épaules du fardeau supporté depuis le midi. Les larmes me vinrent aux yeux lorsque je me vis avec mes malles dans le taudis sordide où j'étais forcée de passer la nuit. J'essuyai mes coffres pour m'y établir jusqu'au jour, plutôt que de coucher sur le lit. J'ai, en général, une aversion contre ceux d'hôtels, s'ils ne m'inspirent point de confiance, je m'arrange une couche à ma façon avec des chaises, mes manteaux et couvertures.

Je n'avais rien pris depuis le matin. Je m'acheminai donc vers la table d'hôte du plus hospitalier des trois hôtels où j'obtins la permission de venir dîner, faveur qui me fut aussi refusée dans les autres. Rentrée dans mon taudis, je m'assis sur mes malles le dos appuyé contre le mur. La bougie brûlait. J'ai le sommeil léger, surtout quand je suis agitée, cela me sauva peut-être d'un danger.

Deux heures avaient sonné. J'entendis tout à coup un bruit plus voisin. J'ouvris les yeux et je vis une grande armoire placée contre le mur en face se re-

muer lentement. Je compris que ce meuble était poussé par quelqu'un dans la chambre à côté. D'un bond je fus debout, je pris la bougie, ouvrit lentement la porte, descendis précipitamment les cinq étages jusqu'à une sonnette que m'avait montrée le garçon, car il n'y en avait pas dans ma chambre, et je l'agitai violemment. Le garçon vint. Je le fis monter avec moi sans lui donner d'explication. Pendant cet intervalle l'armoire avait fait assez de chemin pour qu'on pût se glisser derrière et entrer d'une chambre dans l'autre.

Je ne vis personne, celui qui s'amusait à ce jeu l'avait-il déjà essayé, et s'était-il retiré en traversant la chambre sombre et vide. J'en doutai, car j'avais été trop peu de temps absente. Montrant au garçon l'armoire en promenade, je lui enjoignis de me donner une autre chambre.

Subissant mon ton d'autorité, il m'en ouvrit une sur le même palier. J'y déposai mon sac de voyage, seul de mes objets dont le vol aurait pu passer inaperçu. Je me fis suivre de nouveau par le garçon dans la première chambre, lui donnant l'ordre de surveiller mes bagages et l'en rendant responsable.

Pour être sûr de son obéissance, j'enfermai à double tour le gardien de mes richesses. Armée de la clef comme une geôlière, je passai dans l'autre chambre le reste de la nuit, qui aurait pu m'être funeste. De bon matin, j'informai l'hôtelier de ce qui était arrivé en lui remettant la clef pour délivrer le

garçon-concierge, que l'on avait cherché en vain. Fidèle à mes instructions, celui-ci dormait sur mes malles du sommeil d'un bienheureux. Lorsque j'entrai avec son patron dans sa prison improvisée par ma présence d'esprit, il dut être secoué durement. Il n'était décidément pas de l'étoffe dont on fait les Cerbères. Lui avait-on donné un philtre narcotique?

L'armoire était restée à sa place accusatrice. La porte de communication avait été forcée. La seconde chambre était vide. Profitant sans doute de l'absence du garçon à son poste de nuit, le peu consciencieux locataire s'était esquivé emportant ses effets, plus légers que les miens sans doute, auxquels ils n'avait pas touché. Mais il laissa un autre souvenir de l'hôtel : sa note non acquittée d'une semaine de pension et de bon nombre de bouteilles vidées. La morale de ceci prouve que « *les cavaliers seuls* » sont parfois d'aussi peu désirables clients que les « *dames seules* ».

Le lendemain, le ministre d'Italie me fit arrêter un appartement dans l'un des trois hôtels où j'avais été repoussée. J'y fus accueillie avec toutes les révérences respectueuses qui m'avaient fait défaut la veille. La politesse, la déférence, l'obséquiosité allaient *crescendo* par la qualité de mes visites et le nombre de cartes déposées.

Un jour, celui même qui avait refusé à mes pauvres malles un petit coin sec, me demanda humblement « si j'étais une princesse voyageant incognito ».

Se confondant en excuses à chaque propos, son respect m'ennuya autant que naguère son arrogance. Si je ne blâme pas les hôteliers de Péra, pour leur désir d'éloigner les « dames de tous les mondes et de tout le monde », le règlement concernant les « dames seules », devrait être notifié dans leurs réclames.

Les femmes honorables prendraient aux moins des mesures afin d'éviter des promenades telles que je les fis, et les surprises d'armoire animée comme sous l'influence d'un spirite. Cet incident me conseilla désormais d'éviter dans les hôtels les portes de communication. Outre les Européens, je fus mis en relation avec plusieurs hauts dignitaires turcs dont je connus les familles.

Parmi elles, celle du grand vizir Mahmoud-Pacha. Ce qui me permit de voir de près la vie des femmes turques. Je fus invitée à passer plusieurs jours avec elles dans les « mystérieux harems », dépeints souvent d'une manière peu véridique, par ceux qui n'y ont jamais pénétré et dont l'accès n'est pas toujours facile pour une étrangère.

Mon entrée dans le monde musulman me fit également voir le palais du sultan. Mais je fus désenchantée des uns comme des autres. Le luxe du palais où rien ne révèle la vie intellectuelle ne me ravit point. Le temps passé dans les somptueux harems me parut sans charme, je respirai à peine dans ces appartements privés d'air et de jour.

Parmi les femmes acroupies sur le sol, en toilette fort négligée, les unes fumant, les autres occupées à quelque travail d'aiguille, je cherchais en vain les belles odalisques si poétiquement dépeintes. Demeurant avec elles, j'assistai à leur lever, leurs repas, leur coucher. En général, parmi les Turcs éclairés ayant passé quelques années en Europe, l'usage de la pluralité des femmes diminue. Dans ce cas était un des pachas dans le harem duquel je me trouvais, et qui avait rempli le poste d'ambassadeur en plusieurs pays d'Europe dont il parlait les langues.

Il désira me montrer les détails de son ménage et vint dîner en famille pendant mon séjour dans l'appartement des femmes. A ce repas assistaient son épouse, ses filles mariées, leurs maris, ses fils et leurs femmes.

Nous fûmes servis par des eunuques et des servantes esclaves. Les mets étaient apportés sur de grands plateaux posés devant les divans sur lesquels l'amphitryon et sa femme se tenaient accroupis. Si en présence d'Européens, les Turcs adoptent nos coutumes, seuls, entre eux, ils reprennent leurs usages nationaux. Je fus désappointée de n'avoir pas trouvé dans ces scènes de la vie intime orientale, des sujets assez piquants pour m'intéresser. Stamboul et ses bazars m'attiraient davantage.

Décidée à fêter le 1er janvier 1876 chez moi, j'y expédiai directement des objets de curiosité exotiques

dont la provenance lointaine fait le plus souvent toute la valeur.

Mon itinéraire était tracé, je devais retourner par Vienne. On me fit observer que la voie de l'Anatolie au Caucase, de Tiflis par Vladicaucase à Varsovie et Vienne était la plus intéressante et que cette déviation ne me retarderait pas de beaucoup : voir du nouveau me souriait, mais j'hésitais. Une circonstance me mit en rapport avec le général Ignatief, alors ambassadeur, je lui parlai de mes hésitations sur le choix de la voie pour mon départ.

« — Allez par le Caucase, dit-il, vous verrez encore un coin remarquable de l'Asie. La *Vesta* le meilleur bateau de notre compagnie part après-demain pour l'Anatolie. Je vous recommanderai à notre agent et en six jours vous serez à Tiflis. »

Ma curiosité, excitée déjà, ne voyait aucun empêchement à se satisfaire, surtout faisant la traversée sur un bateau à bord duquel j'avais déjà fait agréablement celle de Port-Saïd à Jaffa.

Peut-être sourit-on de cette puérilité, le nom de *Vesta* décida mon voyage au Caucase. Il y a de ces influences secrètes qui décident la voie à prendre. Il avait fait mauvais pendant longtemps. Le commandant de la *Vesta* attendit une éclaircie pour se mettre en mer. L'éclaircie vint. La *Vesta* leva l'ancre. En quittant Constantinople, je fus le seul passager à bord. Ceux connaissant la mer Noire n'osaient s'y risquer à l'époque où les ouragans y sont fréquents.

QUATRIÈME PARTIE

LE CAUCASE AVANT LA GUERRE

Par le beau temps, il faut cinq jours à peu près pour faire le trajet de Constantinople à Batoum en longeant les côtes de l'Anatolie. C'est un voyage charmant durant la bonne saison.

Vers l'époque de l'équinoxe il faut avoir le *cœur marin* pour l'entreprendre, comme j'en avais eu la hardiesse, car la vue des vagues suffit pour me donner un semblant de mal de mer. Je fus favorisée. Le temps resta beau et la mer calme jusqu'à Trébizonde. Là, une tempête survint. La *Vesta* se mit à l'abri dans le port, et le commandant me fit conduire à terre pour y attendre un meilleur moment. Cet arrêt forcé me permit de visiter l'antique résidence des empereurs byzantins.

Le hasard m'y servit en ami. J'allai voir le consul d'Italie, qui, arrivé depuis peu ne connaissait rien

encore des curiosités de la ville, il profita de l'occasion pour apprendre avec moi son futur métier de cicerone. Pour cela il avait le meilleur des guides, le Pueka, le gouverneur même, des plus instruits et des plus aimables. Une coïncidence étrange fit que ce dernier s'intéressa particulièrement à moi.

Un de ses parents m'avait été présenté à Londres. A cette époque j'avais organisé chez moi des réunions amusantes sous le titre attrayant « *Société de l'anti-étiquette* » avec M. *Sans-Gêne* pour secrétaire de mes commandements.

Mon ordre du jour ou plutôt du soir paraissait chaque semaine. C'était tantôt l'improvisation d'une pièce tragique ou comique, une lecture, un concert, des tableaux vivants burlesques ou sérieux, etc.

En carnaval, un bal costumé fût même décrété. Parmi les invités se trouvait le parent du gouverneur de Trébizonde. A son retour dans son pays, il lui montra l'invitation à la *réunion des fous* et lui raconta combien il s'y était amusé.

Le gouverneur en apprenant ma résidence me fit, à ma grande surprise, le récit de ce qui s'était passé chez moi quelques années auparavant. Il fut non moins étonné, en apprenant qu'il parlait à madame la présidente. Il me rendit généreusement l'hospitalité, me montra les curiosités, m'offrit voiture, collation et me fit conduire dans les harems les plus remarquables et chez les femmes les plus pauvres.

Le capitaine de la *Vesta*, profitant du calme après

la tempête, sortit du port vers le soir et nous arrivâmes à Batoum sans gros temps, ni mer houleuse. C'était un heureux coup du sort d'accomplir ainsi une traversée ordinairement agitée, même périlleuse à cette époque, et qui m'avait privée de compagnons, retenus par la peur; mais à peine la *Vesta* mouilla-t-elle dans le port de Batoum, que les éléments se déchaînèrent. On eût dit vraiment qu'ils n'attendaient que son apparition dans ces eaux, pour faire éclater toute leur colère. A dater de ce moment, et pendant une semaine entière, ouragan, tempête, orage, pluie, grêle, trombes, chasse-neige, s'enchevêtrèrent sans relâche.

Quelle différence, avec mon arrivée á Jaffa où la *Vesta* avait glissée si mollement sur la mer comme sur un tapis limpide !

Le temps étant trop mauvais pour rester à bord, et la continuation du voyage impossible, le commandant me présenta à la famille de l'agent de la compagnie, en même temps consul de Russie. Je demeurai à Batoum onze jours, avant de pouvoir me rendre à Pati. Le trajet de Batoum à Pati est court, mais parfois impossible et souvent même dangereux, à cause de la barre entre la mer Noire et le Rion (le phare de l'ancienne Colchide), embouchure du fleuve. Vu le peu de profondeur des eaux, le service *vice-versa* entre Pati et Batoum se fait sur des petits bateaux à vapeur, plats sans quille. A Batoum se fait le transbordement des passagers et marchandises ar-

rivés sur les paquebots, allant par Pati, plus loin, au Caucase, en Perse, etc.

Pendant que j'étais retenue captive, le capitaine Sederenko, commandant un de ces bateaux, nommé *Sestrizza* (petite sœur), tenta, mais vainement, à plusieurs reprises de sortir du port, et je revins au gîte hospitalier quitté quelques heures auparavant. Un jour, il s'aventura un peu plus loin, puis tout à coup fit volte-face.

Je lui exprimai ma vive contrariété, en montrant un bateau s'avançant quand même ; il hocha la tête et dit sérieusement : « Ce serait une imprudence de l'imiter. »

L'expérimenté marin avait raison, car presque au même moment où nous rentrions à Batoum, ce bateau, le *Pervenetz* (nouveau-né), périt avec tout son équipage, devant Pati. J'en vis plus tard les épaves. A la prudence du commandant, je dus la vie. Le mauvais temps se calma, mit enfin un terme à ma réclusion rendue moins triste par la cordialité de la famille de l'agent. Je fis la traversée de Batoum à Pati sans obstacle.

Le premier aspect de cette petite ville du Caucase, aperçue entre le brouillard de la neige, me charma peu. Pendant le trajet de la rive à l'agence en face, je me demandai s'il fallait nager ou marcher sur ce sol inondé de mares boueuses. Avec désappointement, j'appris que je devais rester à Pati. La voie ferrée jusqu'à Tiflis étant encombrée de neige ; et les ava-

lanches tombant des hauteurs de Saunum, faisaient du déblaiement un travail de Pénélope. En me voyant encore retenue indéfiniment, je me mis à fouiller dans mes souvenirs, à chercher si peut-être, à mon insu, je n'aurais pas offensé Neptune ou quelque autre divinité, qui se vengeait sur moi comme jadis sur l'époux de cette femme fidèle. Je dus attendre une quinzaine à Pati le rétablissement des communications.

La recommandation du général Ignatieff, me valut d'être confortablement logée. Ce qui était une consolation. Après mes aventures et un arrêt de vingt-sept jours, je mis pied dans la capitale du Caucase à l'époque projetée pour mon retour chez moi.

Au caprice du sort, je venais de me trouver à ce moment en Asie et non en Europe. J'espérais joyeusement saluer le nouvel an en famille !

Ici, commence une phase importante de mon voyage.

Le Caucase ne comptait que comme un passage sur ma route. Il était au contraire destiné à me retenir longtemps, intéressée constamment par la nouveauté piquante et placée dans des circonstances étranges. Cette contrée oubliée par la civilisation, excita plus que toute autre ma curiosité, voir même mon enthousiasme. Malgré la certitude d'une privation complète de tout confort, j'étais attirée à l'idée d'une excursion dans ce pays si richement doté par la

nature, et si souvent tourmenté par les hommes. A mon arrivée à Tiflis, il n'était question que des sinistres de Pati, car outre le bateau dont j'ai parlé, d'autres échouèrent et il y eut encore des victimes. Avoir été sauvée d'un naufrage, fut une cause de félicitations de toutes parts. A ma grande déception au lieu de violettes en floraisen comme c'est le cas ordinairement à cette époque de l'année, je trouvai le froid et la neige.

Les Géorgiens inaccoutumés à de telles rigueurs ne se souvenaient pas d'un hiver pareil. Les communications interrompues sur la route militaire de Tiflis à Vladicaucase me forcèrent encore à différer mon retour, car c'est le seul chemin existant par terre. Reprendre la route par mer, je n'en avais plus le courage. Mes regrets étaient compensés par les distractions que je trouvais à Tiflis devenue ma prison.

La ville par elle-même, sous l'aspect défavorable de la saison, me charma peu. Mais elle me parut, et elle est en effet, *la carte d'échantillon du Caucase*, par la diversité des types et des individualités caractéristiques. Il me fut donné de connaître plusieurs cercles différents.

Ceux des Géorgiens et des Arméniens m'intéressèrent particulièrement.

En général, ces indigènes se croient inférieurs aux Européens, lesquels, ont tant d'orgueil, que le soupçon ne leur vient pas d'une suprématie sur eux. C'est pourtant quelquefois le cas, surtout parmi les

Arméniens dont plusieurs, ces derniers temps, ont fait des études sérieuses dans différentes branches. Je reçus partout un accueil empressé. Partout aussi, je puis faire une ample moisson d'observations nouvelles. J'eus des renseignements précis sur la vie et les mœurs de ces populations encore primitives ; documents irrécusables, qui m'aidèrent à débrouiller ce chaos bigarré. Dans ce milieu où l'éducation n'est qu'ébauchée, où parmi les familles les plus considérées, l'instruction est nulle ou n'a qu'un vernis éphémère, mon apparition provoqua une surprise générale.

Comme cela arrive souvent des choses simples, on y cherchait mille raisons.

Il est facile de se rendre compte de la stupéfaction que devait causer une femme voyageant seule, dans ce pays déjà si rarement visité par des touristes, et où les femmes vivent encore dans un cercle si borné.

Peu à peu on se familiarisa avec cette idée, et je n'eus qu'à me louer de la bonhomie, et de l'affabilité.

Un séjour de six semaines à Tiflis m'initia aux coutumes de la classe aisée et civilisée. J'assistai à leurs fêtes, danses, banquets, mariages, etc. En ayant donné ailleurs les détails (1), je ne m'arrête ici à aucune description de ces mœurs d'une époque lointaine, et déjà un peu effacées.

(1) Dans le *Tour du Monde*, voyage au Caucase.

On m'engagea à visiter les campagnes où elles ont conservé un cachet plus primitif. Parmi les dames de la société indigène que j'avais connues, était la femme du gouverneur du Dagestan, retenue pour la même raison que moi à Tiflis. Elle m'avait engagée à l'accompagner à son retour dans le pays des Lesghiens.

L'occasion de voir sous de tels auspices cette contrée me sourit d'autant plus que j'avais la faculté d'en voir auparavant d'autres ; ce voyage ne pouvant s'effectuer qu'après la fonte des neiges, je me décidai donc à quitter Tiflis pour revenir sitôt après les Pâques ; Puis, du Dagestan m'en retourner par Vladicaucase, ou par Bakan. Mais une foule d'obstacles s'opposèrent plus tard à la réalisation d'un projet paraissant si facile alors.

On est hospitalier au Caucase, principalement les provinciaux, moins modernisés que les citadins. Lorsque mon projet d'expédition fut connu, je reçus de tous côtés des lettres des indigènes adressées à leurs parents des provinces ; car nulle part l'étranger n'y peut trouver un gîte en payant. Un mot d'un parent ou d'un ami lui ouvre toutes les portes, chacun est si attaché à sa localité que tous voulaient avoir la préférence pour la leur. La princesse Tamara de Géorgie (1) m'apporta une lettre pour sa mère, la princesse Tchatckawadzé de Tsinandale en

(1) Le titre de prince et princesse de Géorgie resta aux descendants de l'ex-famille régnante.

Kakhétie. Ce lieu est devenu historique par les exploits de Schamyl qui, en 1854, fit enlever cette dame avec ses parents et plusieurs membres de sa famille qui restèrent, pendant quelque temps, ses prisonniers et otages, voulant par eux délivrer son fils entre les mains des Russes.

Le jour de mon installation à Tiflis coïncida avec la naissance d'un fils du lieutenant du Caucase, le grand duc Michel Nicolavitch, frère de l'empereur Alexandre II. Le canon, annonçant cet heureux événement, me fit craindre un instant qu'une nouvelle guerre ait éclaté. Quinze jours après, le baptême du nouveau-né eut lieu, et je reçus une invitation pour me rendre au palais.

Plus tard j'eus l'honneur d'être présentée à Son Altesse Impériale le grand duc qui me reçut avec son affabilité caractéristique. Il m'engagea à visiter le pays, m'offrant pour cela toute facilité. Je mentionnai les invitations reçues, et lui dis que j'étais attendue en Kakhétie. Son Altesse me présenta le prince Minsky son adjoint, et lui dit de me recommander en son nom. Après cette entrevue le prince vint me voir. Comme je lui avais exprimé quelque inquiétude sur ma visite projetée en Kakhétie, il m'avait proposé de m'y faire accompagner par un de ses aides de camp. Mais sa lettre me fit renoncer à cette excursion.

« Ainsi que j'ai, madame, eu l'honneur de vous le » dire, hier, concernant votre projet de voyage en

» Kakhétie, si vous avez toujours l'intention de l'en-
» treprendre malgré le mauvais temps et les mau-
» vaises routes, les dispositions nécessaires peuvent
» être prises pour vous faire préparer une voiture
» avec un conducteur et des chevaux de poste aux
» relais. Je suis bien fâché de ne pas pouvoir vous
» être plus utile dans l'acomplissement de vos désirs
» et projets, tout mon temps étant pris par mes de-
» voirs de service et celui de mes aides de camp,
» que j'avais en vue pour me remplacer dans la tâche
» agréable de vous servir de cicerone, étant tombé
» gravement malade.

» Veuillez, etc.

» *Signé :* P. D. S. Minsky. »

Les routes carrossables étant encombrées de neige, le prince m'engagea à aller à Kautais, ancienne capitale de l'Iméréthie, actuellement chef-lieu de cette province. Avant de partir, il m'écrivit encore :

« Madame,

» Conformément à votre désir, je viens de télé-
» graphier au gouverneur de Kautais en le priant
» d'envoyer quelqu'un à votre rencontre à la sta-
» tion du chemin de fer, pour vous accompagner
» ensuite. L'état de ma santé continue à être déplo-
» rable, mille respects.

» *Signé* : D. S. Minsky. »

3 janvier 1876.

Par le récit de mon travail de sauvetage à Smyrne on sait que mes malles ne manquaient pas de volume. Au Caucase on voyage avec peu de toilette, le besoin ne s'en fait point sentir. Mais en revanche on se munit d'un ménage complet. A cet effet les coffres sont rarement employés. Ils sont remplacés par des *marfrash* et *kaurgins*, grands et petits sacs, de formes différentes. Dans les uns on entasse les matelas, les coussins, les habits. Dans les autres les provisions et les ustensiles nécessaires pour faire la cuisine en route, car en certains endroits on ne trouve rien. Cet attirail de voyage est fort pratique pour la pérékladnaja, chariot de poste, avec lequel il cadre et sert de siège. D'un commun accord il fut décrété l'impossibilité d'y emménager mes coffres. Les circonstances influent, non seulement sur les hommes, mais sur les choses.

En Europe ce volume de mes malles, permettant à mes vaporeuses toilettes de se conserver délicatement dans leur fraîcheur, me fait plaisir ; en Asie tel avantage devint mon désespoir. Je dus donc prendre congé du monde et de ses pompes sous la forme de mes falbalas, qui reçurent l'hospitalité chez le consul d'Italie. Si souvent l'obscurité de l'avenir est un bonheur, quelquefois une clairvoyance nous éviterait des ennuis. La suite légitimera cette réflexion philosophique dont je ne m'avisai point au moment d'abandonner mes volumineux colis. Je partis munie seulement d'un petit

paquet contenant le strict suffisant, mon nécessaire de toilette et mon accoutrement, pelisse, bonnet, capuchon, bottes fourrées formaient le complément de mon bagage.

Lorsque l'on est, comme j'eus la faveur de l'être, recommandée par le chef du pays, aucune difficulté n'existe plus. Au Caucase, le gouverneur de Kautais, surenchérit sur la courtoisisie à laquelle je pouvais m'attendre. Mon séjour fut une série de fêtes. Me trouvant là avant le grand carême, époque où la plupart des habitants voisins viennent en ville, je vis réunis en grand nombre les types locaux représentés individuellement dans la capitale, types d'une beauté remarquable. Je m'initiai à leur genre de vie, j'appris leurs chants, leurs danses, ce qui les surprit et les amusa, ayant vu si rarement une voyageuse prendre part à leurs divertissements. La *lesghinka*, descendue des montagnes des Lesghis, est devenue la danse nationale dans les salons comme parmi le peuple. Riches et pauvres, jeunes et vieux l'exécutent avec un égal plaisir, un égal entrain. Cette danse prend des nuances différentes suivant l'expression qu'on veut lui donner. La *lesghinka* à deux représente une lutte amoureuse. Le cavalier poursuit sa danseuse qui, modestement, les yeux baissés, s'éloigne, s'approche de lui avec coquetterie. Les assistants suivent et animent les mouvements des danseurs en battant des mains d'après le rythme. L'orchestre national se compose d'espèces de gui-

tares, petits violons, flageolets, tambours de basque, etc., dont l'ensemble forme une cacophonie peu agréable pour l'oreille européenne. Lorsque dans un salon la *lesgkinka* se prépare, la domesticité apparaît pour faire chorus en battant des mains, accompagnement *obligato* des instruments, le plus de bruit possible étant une condition d'animation. Les usages occidentaux sont introduits par les militaires et employés russes, mais ceux-ci étant en nombre minime les coutumes orientales prévalent.

Vers la fin de mon séjour seulement, après trois semaines, je pus explorer les environs. L'état des routes m'en empêchait, surtout la crue des eaux qu'il faut traverser à gué, faute de ponts, rares en ces contrées.

Le commencement du carême renvoya les visiteurs chez eux. Je fus au nombre de ceux qui quittèrent la ville. L'Iméréthie et la Mingrélie se touchant, je voulus voir l'ancienne Colchide, patrie de Médée. L'épouse de Jason n'eût pas été fâchée dans sa fuite de la maison paternelle de trouver comme moi un chemin de fer à sa portée. Cette voie me mena à Naxo-Senoki, bourgade non loin de laquelle on voit des ruines qui passent pour être le site où se trouvait la résidence du roi de Colchide, frère de Médée. Avant de partir, le gouverneur de Kautais m'adressa ces lignes (1) :

(1) Je tiens à donner les preuves de la bienveillance qui me fut témoignée alors.

« Madame,

» J'ai déjà télégraphié pour annoncer votre arri-
» vée à Naxo-Senaki. Votre courrier se présentera
» chez vous ce soir pour vous accompagner là. J'es-
» père que vous emporterez un souvenir agréable de
» Kautais.

» Agréez, etc.

» *Signé ;* MALAFAIT. »

Vers minuit j'arrivai à Naxo-Senaki. A la gare un petit cortège m'attendait. Le chef du district à la tête m'adressa en forme de harangue l'invitation amicale de me rendre chez lui où m'attendait sa femme. Il avait fait seller un cheval pour me permettre de passer sans inconvénient les flaques de boue. Cette attention indique l'état du terrain, sa maison se trouvant en face de la station.

A Tiflis et à Kantais j'avais eu encore l'hôtel, mais c'était impossible dans ce bourg, où je ne pus payer mon gîte qu'en remerciements. Mais l'aménité des Caucasiens rend l'obligation légère. Pendant plusieurs jours je rayonnai de ce point vers les environs, bravant les obstacles de la saison. J'interrompis ces courses pour répondre à une invitation de longue date du chef du district de Dancket (1), localité peuplée principalement d'Assétins. En même temps je devais voir Metzketh, l'ancienne capitale de la Géorgie.

(1) Le père de ce fonctionnaire, riche Arménien de Tiflis, donna l'hospitalité à Alexandre Dumas.

Je quittai donc Naxo-Senaki le matin du jour fixé, retournant sur mes pas par le chemin de fer jusqu'à la station de Metzketh, où j'arrivai vers le soir. Je passai le lendemain, l'anniversaire de mon mariage, de la plus étrange façon. Parmi les particularités du Caucase, celle de son climat est singulière, remarquable. Tandis qu'à peu de distance la neige couvre des plaines, d'autres sont émaillées de fraîches fleurs printanières. Le matin j'avais laissé Naxo-Senaki en plein hiver. Vers le soir, à la station de Metzketh, je me trouvai en plein printemps. Avant encore d'être descendue, j'aperçus un *tchapar* (milice indigène au service des chefs de district au Caucase), la poitrine décorée de médailles et de croix. Le vieux soldat était posté sur la plate-forme, et à l'arrivée du train alla de l'un à l'autre des wagons. Il tenait une lettre, et en m'apercevant me regarda fixement. Son regard investigateur me fit comprendre qu'il cherchait quelqu'un. Mon instinct me dit que ce quelqu'un c'était moi. Il continua à me regarder. Je fis de même, et..... ne riez pas, chers lecteurs, ce regard s'il ne décida pas de notre sort du moins nous rapprocha l'un de l'autre.

A défaut de signe maçonnique, le tchapar prononça mon nom. Je répondis par celui du chef du district de Danckett (Z.), mot cabalistique qui fit passer de la main osseuse de l'Assétin dans la mienne le papier dont il était porteur. C'était une lettre à mon adresse m'informant que M. Z..., pri-

sonnier dans les neiges du Kasbek, se trouvait dans l'impossibilité d'être fidèle au rendez-vous assigné.

A la station de Metzketh on me pria de passer la nuit à la station de poste, sous la protection du tchapar. La neige ne m'était pas propice. Deux fois déjà elle avait entravé mes mouvements et la troisième elle me plaça la nuit en rase campagne avec un Assétin dont je ne comprenais pas le langage. En voyageant au Caucase on s'habitue aux plus étranges originalités. Connaissant par description les stations de poste du pays, je jugeai prudent de demander l'hospitalité au chef de gare minuscule où je me trouvais. Une pantomime expressive en instruisit mon protecteur. Il y acquiesça. Le chef de gare me céda son bureau, dont je fis mon dortoir, me couchant sur les deux chaises couvertes de ma pelisse. Le tchapar, en fidèle gardien, s'installa devant ma porte et dormit sur le sol. Le lendemain je fus réveillée par un gai rayon de soleil. Ce sourire de la nature m'apparut comme un bon souhait, une félicitation pour le jour commémoratif saluait au milieu des détails inaccoutumés de ma chambre à coucher. Je secouai ma pelisse, m'armai de mon nécessaire et m'acheminai vers la plaine derrière la station. Le tchapar m'y suivit, m'apporta de l'eau dans un baquet et me servit de femme de chambre pour ma toilette rudimentaire. Puis il s'éloigna et revint bientôt apportant un *samaovar* bouillant, surmonté d'une petite théière, de laquelle il me versa un verre d'un

liquide jaunâtre, qu'il nomma *tchaï* (thé). J'y trempai les lèvres, mais ne pus avaler le fade breuvage, usurpant le nom de l'aromatique boisson. Faute de mieux, je fis du déjeuner comme j'avais fait du souper, c'est-à-dire je m'en dispensai. Lorsqu'on est vivement préoccupé, lorsqu'un souvenir vivant se retrace au cœur, il semble que la vie matérielle arrête ses besoins et ses exigences. Je le sentais le matin de l'anniversaire du jour le plus mémorable dans la vie d'une femme et dans la situation où je me trouvais. Je pensais au contraste de mon isolement avec l'entourage joyeux des miens. Je voyais les bouquets apportés. Les guirlandes de fleurs tressées par mes enfants. J'entendais des voix amies murmurer: « bonne fête ».

Soudain une profonde mélancolie s'empara de mon âme. J'eus peur en me sentant seule entre les murs gigantesques du Caucase comme entre ceux d'une formidable prison. Mon imagination créa des fantômes de péril qui m'épouvantèrent comme des dangers réels. Tout dans la nature était si tranquille que ce désert de sens me terrifia. Je me mis à chanter des airs favoris pour peupler ma solitude d'accents connus. Ma voix, répétée par l'écho, calma mes nerfs que surexcitaient l'émotion, le souvenir, le jeûne, la fatigue. Accroupie sur l'herbe, le tchapar devant moi, je ne voulus plus voir où je me trouvais et je fermai les yeux, puis je me sentis défaillir. J'eus une espèce d'hallucination. Je vis Venise, la gondole or-

née de fleurs par les soins de mon fiancé glisser sur la limpide lagune. L'église où mon mariage s'était célébré. J'entendis vibrer en moi les notes graves et solennelles de l'orgue. Tous les assistants passèrent devant moi en groupes comme autant de tableaux fondants. Non, jamais je n'oublierai cette étrange, cette brillante vision. Je devais être restée longtemps sous son charme, car en rouvrant les yeux, je vis ceux du tchapar fermés. Il dormait profondément. Peut-être son âme avait elle été comme la mienne, vagabonder dans le passé. Ne pouvant interroger le dormeur, je me contentai de le réveiller; puis cueillant quelques perce-neige, j'en fis un bouquet dont je décorai une des cartouchières de sa *tcherkeska*. Ces fleurs blanches lui donnaient un faux air de garçon d'honneur. J'en pris quelques-unes en souvenir de mon bouquet d'oranger et de l'anniversaire passé dans la solitude du Caucase. Il se peut que ces détails futiles fassent rires mes lecteurs ; mais toute femme me comprendra.

Un peu remise, j'écrivis une longue épître aux miens et la mis à la boîte de la station. Immobile à mes côtés, le tchapar me regardait faire.

Le soleil et mon appétit me rappelèrent que la matinée était avancée. Je m'acheminai vers le bourg jadis capitale, pour voir ses anciens temples et monastères, les premiers du christianisme érigés en

(1) Long vêtement comme le portent aussi les Circassiens.

Géorgie, j'avais aussi envie de déjeuner. Je le fis comprendre à mon guide. Il prononça le mot bazar. Nous nous dirigeâmes vers cet *Eldorado*. Quelle désillusion! on était en carême, longues semaines pendant lesquelles les Géorgiens se nourrissent uniquement d'herbages, de légumes, de pain.

Il ne se trouvait donc absolument rien dans les rares et misérables petites échoppes. Nous entrâmes dans un *dankhan*, établissement caractéristique du pays où hommes et bêtes prennent leur nourriture côte à côte. Là je pus avoir un verre de vin et un morceau de *larack*, pain du pays. Pendant que je prenais ce maigre repas, le tchapar avait disparu. Sa réapparition m'expliqua qu'il avait pris soin de moi, car, radieux, il me montra des œufs entassés soigneusement au fond dans son papach (1). En un clin d'œil il attisa les cendres de l'âtre du *dankhan*, fit bouillir de l'eau dans un semblant de casserole et y mit cuire les œufs. Agenouillé, d'une main il tenait l'ustensile, de l'autre il éloignait des porcs, hôtes familiers du *dankhan*, qui semblaient protester contre l'invasion étrangère. Les œufs cuits à point, le tchapar les mélangea avec du sel dans une écuelle en bois et me l'offrit. Accroupi devant moi, tantôt il me versait à boire, tantôt me présentait du larach, ayant toujours soin de tenir les porcs à une distance respectueuse. Ce fut là mon déjeuner le jour anniversaire de mon

(1) Haut bonnet en peau de mouton.

mariage; le croirait-on, je mangeai de bon appétit. Faisant maigre, l'Assétin refusa de participer à ce repas de fête. Toutefois il vida un verre à ma santé. Je trinquai de bon cœur avec le vieux brave, lui souhaitant tout le bien ! Fortifiée quelque peu par ces libations, je vis ce que Metzketh a de mémorable, guidée par mon cicerone qui semblait comprendre ma pantomime comme une mélodie sans paroles. J'étais fatiguée et ne voyant d'autre endroit pour me reposer, je m'assis sur le sol. Ce voyant, mon bon génie disparut mais revint bientôt portant encore un fardeau dans son papach, il retira un certain nombre de cornes de béliers. J'étais intriguée; qu'allait-il en faire, car je ne pouvais croire, bien qu'ignorante, la cuisine locale, qu'il voulait en préparer un plat, comme il avait fait des œufs. Je le regardai à l'œuvre superposant les cornes les unes sur les autres (1). Plaçant son papach au-dessus, il m'invita à m'y asseoir. Je le fis et y crayonnai à la hâte mes impressions de cette journée. Ce travail terminé, je fis signe à mon guide que je voulais emporter mon siège, me proposant de mettre à profit l'exemple et d'en faire un tabouret pour mon boudoir. Il y consentit et remit les cornes dans son papach. Plus tard elles s'égarèrent, mais le meilleur souvenir du bienveillant tchapar m'est resté. Revenu à la gare, une voiture

(1) Avant le carême, les Géorgiens tuent des béliers en holocaustes et en jettent les cornes comme sacrilèges, particulièrement au seuil des églises.

m'y attendait qui me conduisit le soir même à Danchett.

En l'absence du chef de district, retenu comme on se le rappelle dans les neiges, le commandant militaire et sa femme, des Grecs, me firent les honneurs, mais à peine arrivée je reçus un télégramme m'appelant derechef à la station de Metzketh pour me rencontrer avec le chef du district d'Ouzourgethi, province du Gouriel, qui s'était offert préalablement comme mon cicerone. Voyager au Caucase avec des indigènes, c'est éviter tout embarras. Le chemin de fer de Tiflis à Pati n'a pas d'embranchement dans l'intérieur (1). Il faut donc se pourvoir de chevaux de poste aux stations. Au Caucase c'est constamment des sites, des types nouveaux à voir. C'est entendre sans cesse d'autres idiomes. Sous un même gouvernement il n'y a pas moins une division marquée de races, de langues, de religions, de sectes, de mœurs, d'aspects. Mon séjour à Ouzourgethi, beau pays limitrophe de la Turquie, fut bien rempli. J'y vis presque en même temps mourir l'hiver et naître le printemps, saison où la nature ici s'épanouit magnifiquement dans toute sa splendeur. Le Gouriel comme l'Iméréthie touche à la Mingrélie. Lorsque ces provinces avaient chacune leur maître, souvent l'audace du plus puissant de ces roitelets valait à sa contrée

(1) Un embranchement mène actuellement à Hautais, excepté quelques tribus montagnardes musulmanes régies par leurs lois religieuses.

une part prise à celle de ses voisins; mais à sa mort ou à la dissolution de son pouvoir, l'habileté de ses antagonistes regagnait leurs anciennes possessions. Ces petits autocrates, ayant été tous un à un également contraints de se soumettre à la même loi, virent cesser leurs discussions intérieures. Mais les populations conservent encore entre elles les mêmes rancunes d'autrefois, ainsi de l'Iméréthien, du Mingrélien et du Gouriel. On dirait que leur inimitié tend à conserver le souvenir des haines du passé. Le terme fixé pour mon retour à Tiflis approchant, je quittai la résidence des Gouriels (1) pour me rendre à Zangdidi celle des anciens Dadian de Mingrélie. Mon arrivée aussi y avait déjà été annoncée. L'hospitalité m'y étant offerte en trois endroits différents, je partageai mon temps entre la maison du chef du district, celle d'une famille indigène et en dernier lieu j'eus la faveur d'être reçue en amie par l'ancienne régente nommée toujours *Dédapali*, mère des mères. La princesse Catherine Dadian, par son esprit distingué eût été considérée non seulement en Asie, mais aussi en Europe comme une femme des plus remarquables. La Colchide à laquelle se rattachent des souvenirs immortalisés par Homère, offre encore de l'attrait sous le nom de Mingrélie, bien que n'ayant plus ce qui peut fasciner l'imagination comme au temps des

(1) Gouriel et Dadian étaient les titres des chefs du pays. Par la suite, ils devinrent des noms de familles, très communs aujourd'hui.

héros grecs, météores brillants qui illuminèrent leur époque. L'état d'enfance des mœurs, les usages, la vie primitive, tout était sujet de surprise.

Ce que j'avais vu jusqu'alors de l'Orient différait totalement de ce que j'observai au Caucase, où les coutumes semblent être restées encore bien plus stationnaires depuis les temps bibliques. La saison était propice pour voir la vie du peuple de près; car autant la neige le retient casanier, autant il aime le soleil et se pavane avec délices sous ses premiers rayons bienfaisants comme fier de l'astre qui dore ses champs, égaye ses troupeaux, et l'anime lui-même. On y célébra les Pâques, non seulement fête religieuse, mais encore réjouissances nationales dans ces campagnes. Chacun semble alors être heureux.

Beaucoup le sont, en effet. A Tiflis et à Kautais je n'avais vu que les salons et en hiver. A Ouzourgethi je n'avais pu avoir une juste idée du peuple pendant une partie du carême, époque d'une réclusion austère pour toutes les classes.

Zangdidi m'apparut sous un tout autre aspect. Tout y était joyeux : chantant, et sur tous éclataient les plus brillantes couleurs.

La veille de Pâques, fort caractéristique, donne une physionomie particulièrement pittoresque au riant endroit. C'est le rendez-vous des montagnards voisins qui viennent échanger leurs produits contre ceux des habitants des plaines. Non moins curieuse est la visite aux églises cette nuit-là.

Les solennités religieuses y sont célébrées comme dans toutes celles du culte orthodoxe grec. Mais combien leur éclat est rehaussé par l'effet des costumes d'hommes et de femmes, resplendissants soit par la richesse des armes, soit par le luxe des bijoux. Au moment où le prêtre officiant entonne l'hymne glorieuse et annonce la résurrection du Christ par ces paroles : *Christé Agda*, auxquelles l'assistance répond *Tschosmaridad* (en vérité), le spectacle des embrassements des fidèles, tous se donnant le baiser de joie, en répétant la phrase du prêtre fait penser qu'on vit sous l'heureux régime de l'âge d'or, où les hommes étaient tous frères par l'affection. A l'aube, au sortir de l'église, un banquet, béni préalablement par le prêtre, estde règle chez les riches et chez les pauvres. J'assistai à celui servi chez la *Dédapali* (1).

La description de ce banquet donnerait une faible idée des richesses gastronomiques, de l'originalité décorative, de vêtements, de cette mise en scène si nouvelle pour mes yeux, dont chaque détail donnait un tableau magnifique et complet. La chatelaine y présidait en reine. J'assistai aussi à des fêtes populaires et à des noces, conduite par la *Dedapali*, considérée toujours comme telle par les primitifs Min-

(1) La princesse Catherine Dadian, veuve du dernier souverain de Mingrélie, porte le grand cordon de Sainte-Anne de Russie et la médaille militaire de Saint-Georges. Régente pendant la minorité de son fils, elle leva en masse les Mingréliens, les opposa à l'armée turque, et les commanda elle-même.

gréliens, les anciens chefs ne s'assuraient pas toujours une autorité si durable ni si tranquille. Souvent attaqués au dehors, ils ne pouvaient éviter des révoltes intérieures. On prétend que pour les étouffer ces petits despotes avaient eu recours à la torture de temps immémorial. S'il faut en croire certains témoignages, telles choses se seraient encore passées dans le siècle présent. J'appris que la femme du souverain du Dagestan, avec laquelle je devais me rendre dans ces montagnes, appelée chez elle avant l'époque fixée, avait quitté Tiflis.

Cette circonstance ne nécessitant plus mon retour immédiat, j'écoutai l'avis de faire une tournée en Abkasie, séduite par la perspective d'avoir un aperçu exacte d'un peuple dans son état naturel et chez lequel encore aucune civilisation n'a pénétré. Voyager dans le but de voir, d'étudier, est une science qui, comme tout autre, développe le désir de l'accroître à mesure qu'on y pénètre. Le Caucase fut pour moi une révélation. Le connaître mieux et décrire ce qui m'avait frappé le plus devint une obsession. Les précédents voyageurs n'ont pas eu comme moi l'occasion et la possibilité d'étudier en détail la vie intime des habitants. La sérénité des mœurs asiatiques fait de la famille un sanctuaire où l'homme reste au seuil. Mon sexe m'en ouvrait l'entrée. J'avais entamé un travail doublement attachant, étant la première femme voyageant dans ces régions avec un but descriptif. Je me décidai donc à y consacrer quelque

temps. J'ignorais toutefois que ce travail me coûterait le sacrifice d'une absence si prolongée, la privation de tout ce qui fait la joie, l'agrément de la vie. Ma résolution de voir l'intérieur de l'Abkasie fut surexcitée par l'appât de la primauté.

En effet, à l'époque où les écrivains célèbres (1) visitèrent le Caucase, ils virent seulement les bords du pays des Abkases, le centre étant le gouvernement de ses chefs indigènes, aucun étranger n'avait osé s'aventurer au milieu de cette population sauvage, actuellement soumise à la Russie. Pour aller dans ces montagnes, je dus songer à quelque préparatif de toilette. J'en appelle ici à l'indulgence de mes lectrices si je vais les entretenir de détails de ce genre. Mais il peut se faire qu'un jour l'une d'elles soit jetée par là comme moi. Si elles se le rappellent, en quittant Tiflis, j'avais emporté un « petit paquet». Habituées aux hardes de la mode, elles comprendront combien la privation m'en fit apprécier la valeur au changement de la saison. Passant en revue ma garde-robe, ce qui fut bientôt fait, il me vint à la mémoire la fameuse exclamation : « *Je n'ai rien à mettre!* »

Désespoir peu lamentable devant une armoire bien garnie, il le fut absolument en mon cas. Le soleil avait fait disparaître toute trace de l'hiver. L'ardeur de ses rayons dardant sur ma pelisse, mon

(1) Dubois de Montpreux fut l'un d'eux.

bonnet, mon capuchon, mes bottes fourrées, me convainquirent que mon costume n'était plus adopté au moment, et qu'il fallait songer à le remplacer par un plus léger. Dans nos pays cette métamorphose ne ferait pas question. A Zangdidi, c'est une grave affaire. Les dames, que j'y avais connues m'avaient bien offert de puiser dans leur garde-robe; mais outre que j'aime mieux donner que recevoir, j'avais certaines exigences. Une tournée au bazar me donna la désolante assurance que rien de ce que je cherchais ne s'y trouvais. Je mis alors mon talent inventif à l'œuvre. L'objet le plus nécessaire pour se garantir du soleil est sans contredit un chapeau et cela d'une certaine forme. Les Mingréliennes ne portant que des fichus et des voiles, il était introuvable. Il me tomba, sous la main les débris d'un carton, j'en coupai un large bord, y ajustait une caisse en papier. La forme de mon chapeau était faite. Je le recouvris de mousseline blanche plissée, J'eus ainsi un couvre-chef parfait, voire un amour de chapeau pour la circonstance. Il m'eût peut-être valu une mention honorable à un concours. La chaussure ne fût pas moins difficile à trouver. Les Mingréliennes sont, il est vrai, les cordonnières pour les deux sexes, mais elles ne se servent point de semelles et la sensibilité de mon pied s'en révolta.

Je profitai d'un reste de carton pour y tailler une semelle que j'adaptai à la chaussure nationale. Mes deux extrémités principales étant pourvues du néces-

saire, mes idées purent s'élargir. Mes gants étaient fourrés aussi. Où en trouver d'autres? Les femmes portent des mitaines faites en étoffe de coton. Ici je n'inventai point me contentant de copier, je fabriquai des gants en calicot blanc à l'instar de ces mitaines. Je ne prétends pas que ma ganterie eût pu entrer en ligne avec celle des Jouvin et consorts, mais pour le cas j'avais obtenu le *desideratum*. Dans cette œuvre d'art, ample, longue, large, ma main pouvait se mouvoir avec facilité pour manier les rênes de mon coursier. Il me manquait encore deux articles essentiels : une robe et un parasol. Il y avait bien au bazar de quoi faire un costume mais, par égard pour mes nerfs, je ne pus me résoudre à vêtir une étoffe à grandes palmes, arabesques, fleurs où le vert perroquet, l'orange, le rouge se trouvaient amalgamés, — dessins et couleurs, recherchés en Mingrélie. Je finis par découvrir (1) une cotonnade unie de couleur terne qu'un prêtre avait commandée pour doublure de soutane. Ravie de ma trouvaille j'eus quelque peine à décider le marchand à me la céder. A ce costume de voyage et de petite tenue, j'ajoutai par luxe une toilette habillée d'un tissu blanc servant d'essuie-mains. Tous mes achats faits, je n'avais pas dépensé vingt francs pour mes deux robes, mon chapeau, mes chaussures et mes gants! Combien de

(1) En arrivant à Paris l'été 1880, j'y trouvai importé ce genre d'étoffe, ainsi que les parasols rouges qui y étaient à la mode alors.

maris n'enverraient pas leur femme au Caucase pour y apprendre une telle économie!

Moi-même je ne m'étais jamais habillée à si peu de frais. Il est vrai, il me restait la façon. Chez nous on prétend qu'elle coûte plus que l'étoffe. Là-bas, il n'en est rien. Où il n'y a point de couturières, il n'y a guère de façon à compter; les machines à coudre remplacent ces exigeantes artistes qui se font payer leurs idées au poids de l'or. Je remplis donc les fonctions de coupeur et grâce à l'obligeance du chef du district, qui mit en mouvement une *silencieuse américaine*, mes costumes à volants, à biais, tout fut cousu à ravir. J'avais donc un *amour* de chapeau et deux *bijoux* de toilettes. Me restait encore le sérieux souci du parasol. Il ne fallait pas songer à chercher au bazar un bouclier de cette espèce contre le soleil. Lorsque les circonstances semblent désespérées, un incident inattendu en change parfois la face. Déjà lasse du succès négatif de mon expédition antisolaire, j'y avais renoncé, lorsque j'aperçus à l'angle du bazar la boutique d'un barbier. Machinalement mon regard plongea dans ce salon de coiffure. Oh! bonheur! Je ne pus y croire! J'aperçus isolé dans un coin un immense parapluie recouvert de coton écarlate fané.

Entrer dans l'échoppe représentant aussi le cabinet de consultation du médecin-chirurgien, car le Figaro asiatique remplissait des fonctions multiples, m'emparer de la gigantesque ombrelle fut un mou-

vement aussi spontané que la pensée! Le barbier me regarda d'un air effaré, se tranquillisa lorsque mon interprète lui dit que je n'avais aucune mauvaise intention, mais il refusa net de me vendre l'objet de ma convoitise. Pendant que j'écoutais sans les comprendre les débats à ce sujet, je souffris le supplice de Tantale... J'appris que le parasol désiré appartenait à un client inconnu que le barbier avait rasé et qui depuis trois ans n'avait pas réclamé cet objet. Mon interprète insista, vu l'urgence du cas, avec l'appui de mon énergique pantomime. Enfin, j'obtins la concession de la propriété si fidèlement gardée depuis trois ans, et le Figaro mingrélien, galant comme beaucoup de ses confrères, m'offrit le parasol en souvenir de ma visite. Je mis un rouble dans sa main et sortit. Mais il courut après moi et me rendit l'argent, désirant, ajouta-t-il, pouvoir assurer au propriétaire, si jamais celui-ci venait à le réclamer, qu'il avait fait cette offrande en son nom. Ce trait de délicate probité me prouva que l'anathème lancé par saint André n'avait pas atteint tous les Mingréliens. Ce grand saint, pendant qu'il catéchisait leur pays, eut la malchance d'avoir ses vêtements volés pendant son sommeil. Furieux lorsque le matin il voulut s'habiller de ne plus rien trouver sous sa main, il maudit la Mingrélie, jurant que désormais elle ne serait habitée que par des voleurs. La tradition veut que ce vol ait été commis chez une famille nommée *Gabaurria*. Les descendants de ces

antiques larrons passent encore dans le pays pour les voleurs de chevaux les plus émérites.

Enchantée de ma possession mais non de sa couleur éclatante, je recouvris de blanc mon ombrelle merveilleuse, complément définitif de ma toilette printanière. Ainsi équipée, je m'en allai de Zangdidi avec le regret d'être privée de la société de la *Dédapali* et de celle des autres qui avaient embelli mon séjour. J'étais prévenue qu'en quittant la Mingrélie, m'acheminant vers les contrées voisines, je verrais décroître à chaque pas le degré de civilisation. C'était vrai. Jusqu'ici mes tournées n'avaient point été périlleuses. Partout ailleurs j'avais rencontré, si ce n'est le raffinement du confort, un bien-être relatif. J'avais été plus ou moins bien couchée, rarement dans un lit, mais du moins son remplaçant, une *fachta* (divan). Je m'étais familiarisée avec la cuisine. J'avais pu circuler en pérékladnaja, sans autre fatigue que celle due à cet incommode équipage. J'avais connu partout des gens avec lesquels dans l'une ou l'autre langue j'avais pu échanger une idée, me procurer un renseignement. A tout prendre, je m'étais trouvée favorisée matériellement et moralement.

Je fus avertie qu'après avoir traversé le fleuve Engour entre la Mingrélie et les provinces où je me rendais, je serais privée de tout. Suivant l'exemple de César, je passai *mon* Rubicon. Ce passage à cheval, à gué, fut rude. Le fleuve Engour ou Ingour est

un torrent impétueux, quelquefois infranchissable et même mortel. Les ponts fragiles construits avec des sarments de vigne et des branches d'arbre sont faits seulement pour les pieds agiles des naturels. L'étranger n'ose risquer les siens sur ces balançoires légères, élastiques, cédant au moindre mouvement et entraînées par le courant à la crue des eaux. Depuis trois mois il m'était arrivé plusieurs fois déjà d'aller d'un bord à l'autre en *pérékladnaja* ou à cheval. Loin d'être brave écuyère, je ne puis surmonter mon appréhension en mettant le pied à l'étrier. Combien plus grande fût-elle en sentant mon cheval nager sous moi. Je fermai les yeux pour ne pas voir le courant qui me donnait le vertige. Mes compagnons riaient tout en me soutenant vigoureusement, car cette fois je n'étais pas moins bien escortée que je l'avais été déjà. Chaque particulier a sa petite suite qui l'accompagne. Excellent cavalier, il est une partie de sa vie en selle et profite de toute occasion pour y rester.

Ma tournée de l'Engour au Kador, qui sont les deux plus grands fleuves de la contrée, fut la plus caractéristique. Il me fallut plusieurs semaines pour arriver à *Ockemchiri*, autrefois la résidence du prince règnant. Toujours à cheval, passer tantôt par des sentiers abrupts, des sinuosités au milieu de précipices, des saillies étroites de rochers qui paraissaient ne point avoir de communications, des torrents, des cours d'eau, tel fut le perpétuel danger avec lequel

j'eus à me familiariser. Chose étonnante, il ne m'arriva aucun accident. A vrai dire je ne le dus pas à ma bravoure. Si je pouvais admirer à mon aise la nature grandiosement sauvage que je parcourais, et souvent aussi tout en restant sur mon cheval, prendre des notes, c'est que la bête était constamment guidée par l'un ou l'autre des nobles seigneurs formant mon escorte. Si nouvelle pour eux qu'était telle besogne, ils s'en acquittaient de la meilleure grâce possible. Je dus aux soins du chef du district d'*Ockemchiri*, un colonel des Cosaques, les moyens de faire cette expédition lointaine, c'est-à-dire de trouver sur ma route des gîtes pour la nuit, des haltes pour le jour et notre nourriture, tantôt chez des princes, tantôt chez des paysans. La différence entre ceux-ci est peu marquante. En observant le paysage et mon entourage, je me demandais si c'était une réalité ou une fantasmagorie et si c'était bien moi qui chevauchais ainsi seule au milieu d'une population que l'on m'avait dépeinte sauvage, belliqueuse, féroce et que les hommes mêmes redoutent.

Malgré toute ma pusillanimité, il ne me vint jamais à l'idée que je pouvais tomber dans un piège ou être attaquée. Ma singulière confiance m'étonna moi-même d'autant plus que l'aspect de mon escorte princière, vêtue de lambeaux, paraissait plutôt celui de vagabonds que de représentants d'une aristocratie.

Les guenilles sont de rigueur, car ces tribus considèrent un vêtement non troué comme signe de la

lâcheté de celui qui le porte et qui fuit devant un ennemi. En Abkasie, porter un habit intact de déchirures donne lieu à insultes. Le combat y est une gloire et les haillons prouvent qu'on ne s'y soustrait point.

Je vis revenir un prince abkase de Tiflis avec une *tchacka* neuve (1). En ma présence, il y fit des entailles avec son kirghal avant de se présenter à ses conationaux pour éviter d'être taxé de lâche. La toilette féminime ne porte pas telles traces de valeur. Comme l'antique Lucrèce les femmes abkases semblent défier les attaques.

Non seulement les maîtres, mais les plus humbles serviteurs, ne soupçonnant rien de la civilisation, eurent pour moi tous les égards possibles. Un jour même, fatiguée d'être en selle, je désirai marcher ; mes galants cavaliers s'y opposèrent. Six d'entre eux descendirent, déchargèrent leurs fusils, les croisant en guise de brancard, y mirent leur *bachilk* (capuchon) comme coussin et je dus m'y asseoir. Ils me portèrent ainsi au sommet d'un sentier sinueux, hérissé de grosses pierres qu'ils évitaient avec soin pour m'épargner des secousses. Nuit et jour, je me reposais dans des huttes à claire-voie sans porte ni serrure, et jamais rien ne m'arriva de fâcheux.

Peut-être, on sourit en se figurant que j'idéalise les Abkases ; leur conduite irréprochable envers moi

(1) Long vêtement en étoffe de laine brune filée par les femmes. Tous portent cette couleur.

qui ne se démentit point, m'impose ce jugement véridique. Il est certain qu'à la place de ces barbares, le bas peuple d'Europe eût été loin de me témoigner le même respect, les mêmes prévenances. Souvent j'étais émue de la bonté de ces gens primitifs. Je me pris bien vite à aimer leur pays qui surpasse en majesté d'autres parties du Caucase. Mais en même temps que l'enthousiasme, elle éveille le regret de la voir si délaissée. La nature l'a paré de ses dons splendides, et la main de l'homme ne fait rien pour les utiliser. De la Mingrélie ma route me conduisit au *Samaurzakhan* où je trouvai encore un certain degré de civilisation. J'y mangeai du pain, inconnu en Abkasie. Je visitai une école dans le bourg d'*Okaum* et fus frappée de la bonne organisation de cet établissement. On aperçoit dans les églises du *Samaurzakhan* que la population presque toute chrétienne actuellement en prend soin. Sans être richement ornées, elles sont moins dénuées qu'on ne se l'imagine en voyant les guenilles des fidèles. L'ignorance et la superstition marchant de pair, il existe encore là bon nombre de fables, de traditions extravagantes, de récits merveilleux, qui font sourire par leur naïveté.

Au *Samaurzakhan*, quelques-uns des nobles se piquent d'appartenir aux *civilisés*, mot adopté pour qui a été à Tiflis et parle un peu de russe. Leurs habitations se ressentent de cette visite dans la capitale. Mon apparition excita l'étonnement général.

Princes et princesses, paysans et paysannes, vieux et jeunes, m'entouraient avec une égale surprise ; partout où j'allais, la foule me suivait avec curiosité mais sans malveillance. Au contraire, quand l'un poussait l'autre pour m'observer de plus près, et que je paraissais ennuyée de cet examen trop proche, je voyais un bras s'étendre pour éloigner le trop curieux observateur. Les petits services que je pus rendre sur mon passage, me valurent une popularité. Un soir, en arrivant dans la hutte d'un prince, je trouvais sa femme au désespoir, se lamentant en jetant des cris perçants. Depuis plusieurs heures sa fille âgée de douze ans saignait du nez et des oreilles. La mère ne savait que faire et s'attendait à la voir succomber.

L'eau froide est un excellent remède, je pris quelques-uns de mes mouchoirs de poche (article inconnu en Abkasie), en fis des compresses que j'appliquai sur la tête, le cou, la nuque de l'enfant. Je lui mis du coton imbibé d'eau froide dans les oreilles en lui donnant à avaler plusieurs écuelles pleines. Je la tins debout, rafraîchissant sans cesse les compresses.

Mon traitement eut un si heureux résultat, qu'une demi-heure après la jeune fille se portait bien. Je fus étonnée moi-même du rapide succès de cette cure improvisée. Les naïfs assistants croyaient au miracle. La joie de la mère me toucha vivement. Je compris son bonheur à l'expression de ses yeux.

Le père, aussi, me témoigna sa reconnaissance et me pria de rester toujours dans sa famille. Je devais au chef du district d'*Ockemchiri* l'heureux hasard d'avoir, parmi mon escorte, un officier russe à son service, parlant le français et l'abkase. C'était donc un précieux interprète. Le lendemain, dans la localité voisine où la nouvelle de ma cure s'était déjà répandue, je fus accueillie par des démonstrations amicales inusitées.

Je vis plusieurs groupes qui m'attendaient ; j'ignorais la cause de cet empressement. L'officier me fit comprendre que ces gens venaient me demander des remèdes pour leurs maux. Le traitement par l'eau froide comprend toute mon érudition médicinale ; et aurais-je été un plus savant médecin, mes prescriptions eussent été inutiles là où il n'y a ni médicaments, ni pharmacie. Le docteur aussi manque totalement. C'est peut-être pour cela, que ces montagnards se portent, en général fort bien. Je préconisai donc à tous mes patients l'usage de l'eau froide : en boisson, bain, compresses, frictions, gargarisme, douche.

J'allai même jusqu'à vanter l'efficacité de la vue seule de l'eau pour les aveugles.

J'espère que mes conseils ont été salutaires. Ma mise plut aux dames de l'aristocratie abkase. Le goût se forme d'après le milieu où l'on vit, l'éducation que l'on reçoit, et le degré d'avancement de la contrée qu'on habite. Si une élégante d'Europe eût

trouvé à redire à ma toilette, les Asiatiques s'extasiaient devant moi.

Je dus me déshabiller maintes fois pour contenter leur envie d'essayer mon costume. A une femme mariée, ma jupe fit tant de plaisir, qu'elle voulut me forcer de l'échanger contre la plus belle de son trousseau. Je dus l'essayer. Elle était faite d'un tissu soyeux de couleur éclatante à grands dessins brochés, rappelant les danvas de nos aïeules ; à larges manches, à corsage échancré carrément sur la poitrine avec des dessous en satin blanc. J'eus la tête couverte d'un voile. En valeur je ne perdais rien ; je ne pus faire comprendre à la naïve Abkase que je ne pouvais m'affubler ainsi en voyage. Enfin, je tranchai la question en offrant de couper une semblable robe, si elle voulait me donner de l'étoffe. Je fus prise au mot. Immédiatement un messager fut envoyé chez sa mère habitant non loin de là. Il lança son cheval à toute bride et revint peu après, ruisselant de sueur, muni d'une pièce de cotonnade. Il fallut m'exécuter. Appelant à mon aide toutes les femmes du voisinage, je fis bâtir la jupe, les manches, le corsage. En peu d'instants la copie de ma robe s'ajusta parfaitement sur la taille de ma première cliente.

Celle-ci, radieuse de se voir transformée en Européenne m'embrassait, trépignant de joie. Son regard en était plein comme celui de l'heureuse mère de la veille, mais avec une tout autre expression.

La renommée joue partout de la trompette. En Abkasie aussi elle est indiscrète. Depuis que j'avais soulagé une petite fille et habillé une jeune femme, il ne fut plus question que de mon savoir et de mon habileté, exagérés de bouche en bouche. Une troisième circonstance aida à asseoir encore ma réputation. J'étais arrivée vers midi dans la hutte d'un riche propriétaire. Sentant le besoin de prendre quelque chose, j'eus la fantaisie de préparer avec le vin blanc du cru un *subajon* à l'italienne pour me réconforter.

Au Samaurzakhan, les richards ont toujours des œufs et du sucre à offrir à leurs hôtes. Il ne me manqua donc rien pour la préparation de mon breuvage. Pendant que je battais les jaunes d'œuf, la population féminine de l'endroit, accourue en nombre selon l'usage à l'arrivée d'une visite, se tenait immobile appuyée contre les parois de la cabane. Ces femmes, postées là comme autant de statues, ne me quittaient pas des yeux.

Lorsque je versai le vin chaud sur les œufs battus, les transformant en crème liquide, elles se prirent toutes la tête et firent entendre un glapissement, ce qui doit exprimer le comble de la stupéfaction. Cette scène rappelait assez celle d'un prestidigitateur entouré d'un public ébahi. Mais le bouquet de la séance fut, lorsque après avoir fouetté les blancs d'œuf, je leur présentai un tas de neige! Non, jamais je ne vis l'expression d'une plus naïve surprise,

d'un plus complet ahurissement ! Il serait trop long d'énumérer les détails caractéristiques de chaque épisode. J'étonnais autant les indigènes, témoins de ce que je savais faire, qu'ils me déroutaient par leur ignorance des choses les plus simples de la vie. Je pus me familiariser peu à peu avec le manque de tout, excepté avec la malpropreté. Elle me révoltait au point de me causer une réelle souffrance. Cette malpropreté était suprême chez les *nobles*, comme ils s'intitulent pour se distinguer des paysans.

Je préférais loger chez ces derniers, où il y a relativement, le semblant d'un certain degré d'ordre ; chose complètement inconnue dans le « grand monde », où les femmes ne s'occupent de rien. Les objets offerts pour mon usage m'inspirèrent un tel dégoût, que j'avais recours à des inventions afin de m'en dispenser.

Une fois il me fut présenté un baquet si répugnant, que pour ne point profaner mes éponges et mes mains, je puisai de l'eau dans mes chaussures transformées après en double cuvette de toilette. En remontant à cheval, je mis mes pantoufles en attendant que mes chaussures-cuvettes fussent séchées. Une autre fois, le banc réservé pour ma couche, ayant l'air peu engageant, je coupai du feuillage avec lequel je le lavai ; puis j'y étendis des branchages, qui, recouverts de mon plaid firent un lit excellent. Mon séjour en Orient m'avait déjà enseigné, que le plus grand confort qu'on y trouve, c'est la splendeur

du ciel, la pureté de l'atmosphère, la beauté de la nature, les nuits tièdes, magnifiques. Pourtant deçà delà, j'avais rencontré quelque réminiscence du bien-être européen, sous la forme d'un mauvais lit, d'une chambre close où je pouvais rester seule, veiller, me reposer ou dormir durant la nuit. De ce peu, je n'eus plus rien au Samaurzakhan. Je fus enfin un peu dédommagée à mon arrivée à *Ockemchiri*, au bord de la mer Noire, où je logeai chez le chef de ce district et aussi chez un employé du bureau d'observation du télégraphe anglo-indien. J'eus beaucoup à me louer de tous ceux là. Des piquesniques, des cavalcades, des promenades furent organisés en mon honneur. Par là, j'eus l'occasion de visiter en détail ces parages.

Cette première sortie de ma tournée n'en fut que le prologue. Le plus extraordinaire me restait à voir. L'introduction fut l'invitation à une *fête de lamentation* nommée *Tirili* (les plumes), chez le prince Georges Skenmachidzé, parent du dernier Vladitel régnant de l'Abkasie. A cette cérémonie étrange, unique, en mémoire de la mère et de deux frères du chef actuel de cette famille, assistaient plusieurs milliers de princes, nobles, paysans avec leur familles et serviteurs venus de la Mingrélie, du Samaurzakhan, de l'Iméréthie, de la Souanethie et de toutes les parties de l'Abkasie. Seule étrangère dans cette foule, je fus le point de mire de tous également respectueux, bienveillants. Le *Tirili* dura huit jours,

pendant lesquels je séjournai dans une cabane à deux compartiments réservée aux princesses dont j'étais la convive. Les scènes les plus bizarrement nouvelles se déroulèrent devant moi.

On ne peut se douter des choses originales que je vis, ce fut ma plus extraordinaire semaine. Elle est gravée dans mon souvenir avec les moindres détails. J'en vis les préparatifs, l'action et le dénouement. Rien ne m'en échappa. Aucune scène d'une pièce bouffonne ne peut donner l'idée des représentations sur la vaste plaine devant la chapelle inaugurée alors en mémoire des trois morts que l'on pleurait (1).

Après la fête des Lamentations, j'allai avec la famille Sherwachidzé chez elle à Attara, campagne au bord du Kodor. Il faut toujours quelque temps pour les préparatifs d'une caravane. Celle-ci comptait une cinquantaine de chevaux sellés ; d'autres conduits en laisse chargés des différents objets et habits ayant servi au *Tirili*.

Les femmes au Caucase sont aussi hardies écuyères que les hommes et montent de la même manière qu'eux. Selon l'usage, notre cortège avait ses avant-couriers représentés par une douzaine d'Abkases, seigneurs et serviteurs également déguenillés. Derrière cette garde d'honneur suivaient les dames. Le prince ne possédant que des chevaux

(1) Le récit de cette fête se trouve dans ma tournée en Abkasie, dans le *Tour du Monde*.

jeunes et fringants, me fit par précaution monter une mule. Je n'eus pas à m'en féliciter. Après nous, chevauchaient les écuyers. A ceux-ci étaient confiés les nombreux sacs formant la collection d'argent de toute valeur offerte par les visiteurs au Tirili (1). Derrière marchait le bétail suivi d'une arrière-garde de serviteurs. Cette bizarre cavalcade rappelait la troupe d'un cirque équestre ou mieux encore une bande de brigands armés jusqu'aux dents et emportant le butin enlevé. Combien de fois n'ai-je regretté un appareil photographique pour fixer ce qui me passait sous les yeux. A peine nous étions-nous mis en marche, qu'une pluie torrentielle tomba. Ma trouvaille dans la boutique du barbier mingrélien était, on le sait, une ombrelle assez grande pour servir d'en-tout-cas. Je l'ouvris. La mule abkase, aussi peu accoutumée que les habitants à un parapluie prit ombrage du mien, et se cabra. Moi, tout aussi peu accoutumée à voir une mule se cabrer sous moi, je pris peur à mon tour et, dans la crainte de tomber je sautai à bas, tombant contre un tas de pierres.

Grande fut la consternation de mes compagnons, qui se mirent à crier et siffler. Ils ne savaient que faire et je ne pouvais me remuer de douleur. Ils s'ensuivit une scène de confusion. Pour comble, je ne pouvais qu'imparfaitement me faire entendre du prince et

(1) Chacun offre des cadeaux à la famille des décédés, soit en valeur, chevaux ou bétail.

de son fils, les seuls qui parlassent un peu de russe. La princesse me releva me tenant entre ses bras. On voulut me porter, mais sachant l'éloignement du but, je m'y opposai.

Tout en refusant de remonter sur la mule par défiance, on me coucha sur un cheval supposé bonnasse, les pieds sur la selle du prince, d'un côté et de l'autre côté la tête sur le cheval de son fils. Ainsi, pendant tout une journée je cheminai.

Vers le soir, j'arrivai à Attara, vraiment je n'avais pas envie de badiner. Je n'avais certainement fait aucun mal au grand saint André, cependant je ne pouvais m'empêcher de me demander si son anathème rejaillissait quelque peu sur moi, car des doutes me venaient sur la *veritable* époque et la *véritable* provenance du malencontreux parasol.

Une hutte abkase n'est guère le lieu désirable pour y arriver le corps moulu et mouillé jusqu'aux os. D'ordinaire je puis me tirer assez prestement d'affaire, mais ici c'était difficile. Mon « petit paquet » et mon sac de voyage étaient littéralement traversés. Donc, aucune ressource à en attendre pour le moment. Le bois ne manquant pas, je fis faire du feu. Un banc de bois recouvert d'une peau d'ours tué dans la forêt voisine fut le seul meuble dans le meilleur coin. Il me fut cédé. En Abkasie tout linge est inconnu. Lors d'un voyage que le prince fit en Russie, il rapporta, comme curiosité, deux draps de lit. Je les vis pendre. J'en fis chauffer un dont je m'en-

veloppai. Je fis signe à la princesse d'étaler l'autre sur la peau d'ours dont les replis me servirent de couverture.

En voyant notre installation, Robinson Crusoé me vint en mémoire. La chaleur me fit du bien et je pus m'occuper de mes meurtrissures. Endolorie, je n'étais pas blessée. Après une dizaine de jours de traitement par des compresses d'eau froide, je pus commencer à marcher avec peine. Je ne saurais dire les témoignages d'intérêt dont je fus comblée par mes hôtes. Journellement des messagers furent envoyés à *Savchaumkalé*, la ville la plus voisine, pour y chercher du pain et autre chose qu'on peut se procurer là.

La bonne opinion que j'avais des Abkases, fut augmentée encore devant le nombre de ceux qui venaient tous les jours s'informer de ma santé. Même du Samauzarkhan vint le seigneur, père de la petite fille que j'avais soulagée, m'apportant un agneau de la part de son enfant. Il se passa deux mois avant de pouvoir quitter Attara.

Peu après mon arrivée, le prince et son fils, les seuls avec lesquels j'échangeasse quelques mots, partirent. Je restai avec la princesse et sa fille qui ne parlaient que l'abkase. J'ai peine à le croire maintenant, mais il est bien vrai, je restai deux mois sans parler. Souvent impatientée de ne plus entendre des sons familiers, je parlais ou lisais à haute voix. D'autres fois j'appelais de leur nom ceux qui me sont

chers, mais l'écho même ne répondait pas à l'appel de mon cœur! J'avais arrangé mon cabinet de toilette, mon salon et mon boudoir sous un noyer gigantesque au bord du Kador. J'y étais aussi isolée que Robinson dans son île. Je m'étais habituée à me placer sous ce grand arbre où venait brouter l'agneau que le père de ma petite patiente m'avait apporté. L'innocent animal me reconnaissait-il? Lorsque le berger voulait l'emmener paître avec son troupeau il se débattait et, revenant à sa place près de moi, il se laissait caresser et même venait à ma rencontre. J'eus un instant le désir d'emporter sa peau en souvenir de ma solitude à Attara, mais le courage me manqua d'immoler mon gracieux compagnon. Combien de larmes aurais-je versées si pour une faute j'avais été exilée là où je me trouvais par ma volonté! Je n'avais de compagne que mes pensées, de distraction que mon papier. Ainsi, jour après jour, je venais écrire à la place choisie dans la vaste plaine ombragée d'arbres séculaires, lieu où aucun étranger ne s'était, je crois, assis avant moi. Mon horizon était la majestueuse chaîne du Caucase. A mes pieds coulaient les flots mugissants du vaste Kador. Je savais qu'au delà de ces montagnes un monde existait. Mais j'étais seule à le savoir parmi ceux au milieu desquels je vivais. L'Abkasie est splendide. Cultivée, elle produirait tout naturellement, l'herbe des prairies est épaisse, la terre féconde, mais en plantes sauvages. L'Abkase ne travaille pas, il ne sait rien

faire, il ne connaît rien dans son merveilleux pays abandonné à lui-même. Il ne sème pas, il ne récolte pas. La richesse, l'activité de la sève est toute spontanée. La cuisine est à l'avenant de la sauvagerie. Un instant je craignis de mourir de faim, ne pouvant manger la bouillie de *maïs*, seul accompagnement de la viande. Cette bouillie est à l'instar de la *polenta* des campagnards de la Vénitie. Les œufs me sauvèrent de la catastrophe redoutée. Aussitôt que je pus marcher j'organisai mon ménage, ma cuisine, et avec le peu que je pus avoir je me fis l'émule de Vatel. Tout fut merveille pour la princesse qui ne connaissait absolument rien.

Le vin me plut et me fortifia. L'obligation de penser à une infinité de petites choses est un exercice pour le cerveau. Le mien me suggéra la fabrication d'un filtre à café, cette boisson m'étant nécessaire. Un pot à pommade vide de mon nécessaire, que je recouvris de feuilles percées de trous, me donna le moyen d'avoir de l'excellente essence de café que j'avais grillé et broyé entre deux pierres.

Le repos, le beau temps me rendirent mes forces. Le prince revint et mon départ fut décidé. Avant d'atteindre le bord de la mer pour m'embarquer, j'avais encore à parcourir une partie du pays à travers de vastes forêts, domaine du prince, jusqu'à un groupe de cabanes, sa résidence d'été, situées à l'endroit où se trouvait jadis l'antique ville de *Dioscausias*. Mes hôtes me reconduisirent en même cara-

vane, sauf le bétail, les chevaux en laisse et l'argent, dons reçus au Tirili. Ces caravanes se grossissent en chemin. Pour ces infatigables cavaliers l'équitation est un besoin. Ils chevauchent sant but et s'en créent un suivant d'autres qui aussi vont au hasard. Quand une notabilité voyage, c'est une règle qu'on l'accompagne par déférence. C'est ainsi que notre cortège fut doublé à l'arrivée. L'hospitalité n'occasionnant ni frais, ni préparatifs, ceux que la nuit surprend sont sûrs de trouver un coin dans une hutte, du vin et de la bouillie de maïs. On marchait au pas pour ne pas me fatiguer. Le prince avait fait venir de très loin une jument à allure douce. La néfaste ombrelle, repliée en elle-même, était mise à l'écart, et je pus jouir sans appréhension de la promenade dans ces magnifiques forêts où je passais continuellement sous un épais dôme de verdure. Ce fut une vraie fête. Vers le soir, l'espace fut illuminé par une multitude de mouches phosphorescentes. Toute en admiration, je ne m'étais pas préoccupée de certains mouvements inquiets autour de moi. Tout à coup j'entendis un grognement dans le lointain. On m'avait bien dit que ces bois étaient habités par des ours. La dépouille de l'un d'eux qui m'avait servi d'édredon à Attara attestait la taille et la beauté qu'ils pouvaient avoir. J'eus peur en entendant un second grognement qui me fit retourner la tête. Douée d'une excellente vue, j'aperçus à une certaine distance un ours dont les yeux fauves flamboyaient,

et plus loin, derrière d'autres flamboiements qui se distinguaient parfaitement du scintillement des mouches.

C'était toute une famille d'ours ! Mon effroi redoubla à la détonation d'une arme suivie de plusieurs autres coups. Mon entourage riait. Quelques instants après des sons répétés en chœur frappèrent mon oreille. Mes compagnons écoutaient et je surpris des signes de contentement. Qu'était-il donc arrivé? Je ne pouvais le deviner.

J'interrogeai le prince qui m'informa qu'un des hommes de l'arrière-garde, habile chasseur, nous voyant poursuivis par un ours, en tirant lui avait crevé un œil. C'était le premier coup que j'avais entendu. Les suivants avaient abattu l'ours mort sur place et l'on s'occupait à charger le vaincu sur le cheval du vainqueur. Je respirai en apprenant cette victoire remportée par l'intrépide Abkase. Je ne pouvais cependant comprendre comment de loin avaient eu lieu toutes ces explications. « Ah! me répondit-il en riant, nous avons un langage par lequel nous pouvons nous entendre. Du temps où les Russes nous traquaient, nos signaux étaient des cris, des chants restés les mêmes aujourd'hui. » Bientôt arriva au galop le nemrod portant en croupe son terrible adversaire. En arrivant, la peau m'en fût offerte en souvenir de la peur qu'elle m'avait causée vivante. Pendant ma halte au bord de la mer, je vécus dans une crainte constante. Cette villégiature princière se

compose de plusieurs huttes à claire-voie et d'une cabane en bois, demeure de la famille. Une armée de chiens, presque aussi redoutables que les bêtes fauves, en défend l'abord contre leurs attaques sans toutefois les intimider, car non seulement la nuit mais le jour la population des forêts s'en approcha. Le soleil couché, le hurlement des ours, les gémissements des chacals, l'aboiement des chiens, etc., forment un concert fait pour troubler le sommeil le plus profond. Dans le compartiment de la cabane que j'occupais, à porte sans fermeture, je m'attendais à chaque instant à l'apparition de l'un ou l'autre de mes voisins des bois. Voilà le seul souvenir que j'ai emporté de l'opulente cité de *Dioscaurias* si célèbre dans l'antiquité. En fouillant peut-être en trouverait-on des restes. Les rares tas de pierres qu'on y remarque datent d'une époque plus récente. Les seules traces historiques de chaque province du Caucase sont les traditions passées de bouche en bouche, de génération en génération, et formant des annales plus ou moins authentiques, celles de l'Abkasie me furent transmises par les descendants des anciens chefs.

Il est à présumer qu'ils sont de quelque exactitude. Après une semaine de repos, je pris congé. Par une nuit magnifique je quittai ce rivage désert de la mer Noire, jadis si animé par la multitude qui se rendait à la ville marchande de Dioscaurias. Je m'embarquai sur un petit voilier nommé *Barkas*

dans le pays, pour me rendre à *Sauchaum-Kalé*, chef-lieu de l'Abkasie. Je m'arrêtai une quinzaine dans la famille du colonel *Boutsch kief* des Géorgiens.

Je ne me doutais pas alors que ce brave officier tomberait bientôt victime de la guerre, que la ville serait détruite, incendiée, et que ma description resterait comme un témoignage historique (1), probablement le dernier. On me déconseilla de m'adresser au gouverneur de Sauchaum-Kalé, bien que je lui fusse recommandée. Il était haï et craint à cause des injustices qu'il commettait sans avoir de compte à rendre à personne, l'Abkasie étant gouvernée par les lois militaires, et le gouverneur général ayant tout pouvoir.

Plus tard la prise de la ville et sa destruction par les Turcs prouva que l'opinion publique était justifiée. Tout autre eût été fusillé, mais le général K... dut sa grâce à l'alliance du plus puissant fonctionnaire du Caucase. Je fus mise à même de louvoyer le long du littoral à bord d'un petit bâtiment de guerre. Je descendis à Gagna, dont je vis la forteresse. Une fête m'y fut offerte par le commandant. Je visitai Gandaouti, Pitzunda et son célèbre monastère. Je parcourus une partie du pays, habité par les Circassiens avant leur grande émigration en Turquie. Les chaleurs et mes fatigues nécessitant des soins, les bains de mer de Kertsch, en Crimée, me furent in-

(1) Lors de la dernière guerre au Caucase, Sauchaum-Kalé, pris par les Turcs, fut brûlé.

diqués. Je partis donc avec l'intention de débarquer dans cette ancienne capitale de Mithridate. A bord je rencontrai des connaissances de Tiflis; elles me persuadèrent de m'arrêter à Noxonassick avec elles, les bains de mer y étant meilleurs qu'à Kertsch. Cette raison, et leur société me firent débarquer à peu près à mi-chemin. A cet arrêt inattendu je dus mon premier incident désagréable. Je m'installai à l'hôtel, l'unique de la localité. C'était au mois de juillet. Depuis mon départ de Hautais, en février, j'avais été obligée d'accepter l'hospitalité chez des particuliers. A la longue, le gîte, qu'on ne peut payer qu'en remerciements, devient une charge. Tout le monde ne sait pas exercer l'hospitalité avec tact. Trop d'empressement gêne : elle porte atteinte à l'indépendance à laquelle on aspire. Un logement d'auberge ne peut prétendre au titre de domicile : appartenant à chacun, on s'y sent étranger; le cœur n'y trouve rien, l'esprit, inquiet, y cherche en vain quelque chose. Mais, une fois installé dans ce faux chez soi, il semble moins vide. Dans la petite chambre où quelques meubles me donnèrent droit de possession sans crainte de déranger personne, je me sentis libre enfin. Quelques jours après, un couple arriva. Le mari, Français; la femme, Russe. En pays étranger, nous nous lions facilement avec ceux qui parlent une langue qui nous est familière. Je cause rarement avec des inconnus. En apprenant le nom des nouveaux arrivés, que je connaissais être celui d'une

famille de Marseille, je répondis à leurs avances. Résidant à Ekataxinadar, sur le Kauban, ils venaient prendre les bains de mer. La femme devait y rester pendant que le mari allait faire une tournée d'affaires en Circassie avec un interprète. Ils m'engagèrent à profiter de l'occasion. J'acceptai l'invitation, sachant que ma présence n'occasionnerait ni frais ni dérangement, le tarantasse (voiture de voyage) étant à quatre places. Nous devions entreprendre notre tournée d'Ekataxinadar. En attendant, ils m'offrirent de partager leur maisonnette. Je refusai, acceptant seulement de loger chez eux en ville, où ils disaient que l'hôtel était un vrai bouge. Il s'établit des relations amicales. Ils me dirent connaître mon nom. Je savais qui ils étaient, et j'eus confiance. Nous partîmes. En route, la chaleur m'indisposa. Arrivée souffrante à son domicile, M. T... jugea comme moi prudent de renoncer à la tournée projetée. Je m'apprêtai donc à quitter Ekataxinadar, mais il me pria d'attendre chez lui son retour, désirant me montrer les clâuls circassiens des alentours, où il ferait organiser des fêtes, etc. Son amicale insistance me décida. Il instruisit le gouverneur hetman des Cosaques de mon arrivée. Celui-ci me reçut avec courtoisie et mit le chef de sa chancellerie à ma disposition, pouvant me donner des renseignements. Le même jour, celui-ci vint me voir. Le gouverneur partait le lendemain. Il m'engagea à attendre son retour, me promettant le spectacle d'une fête circassienne, unique

dans son genre. M. T. parti, je restai en société de ses deux employés, un vieux Serbe et un Français. La sympathie et l'antipathie sont instinctives. Au premier abord, j'eus une répulsion pour le Serbe, rustre sans éducation. Sur mon refus d'accepter la chambre des maîtres de la maison, une autre m'avait été cédée où il gardait ses effets. Il m'en voulait d'avoir empiété sur son domaine. Son hostilité se traduisait par des paroles grossières répétées deux fois par jour à table, aux seuls moments où je le voyais avec son collègue. Par délicatesse je ne fis pas mention des impolitesses de ce vieux butor au retour de son maître, trois semaines après. En ayant assez de cette triste hospitalité, je me disposai à prendre congé. Mais M. T... me dit que le gouverneur, attendu le lendemain, avait donné des ordres pour la fête. La lettre suivante, d'un employé du gouvernement, appuyant ces paroles, j'ajournai mon départ, à contre-cœur.

« Madame,

» Dimanche matin j'aurai le plaisir d'aller vous » voir chez M. T... et de vous communiquer une » nouvelle occasion qui se présente pour voir quel- » ques contrées de ce pays. Personnellement je ne » puis disposer que d'une journée pour vous con- » duire à la fête circassienne que le général Ke... » va arranger spécialement pour vous.

» Agréez, etc.,

» W. LAZARIUS,

» 23 juillet 1876. »

Le gouverneur revint, mais tomba malade. M. T... alla rejoindre sa femme. Des décès, une épizootie, etc., empêchèrent la fête d'avoir lieu. J'eus donc toutes les déceptions. Avoir enduré un si triste séjour dans le seul but de décrire une fête circassienne avait été de ma part trop d'abnégation. Dans les appartements privés d'air et de jour pour se garer des moustiques, fléau du pays, la chaleur était suffocante, et je n'osais me risquer dehors, de peur d'être dévorée. Combien était préférable mon exil à Attaxa, où je jouissais des beautés de la nature et d'une bienveillance autour de moi. Le mobile des mauvais sentiments est quelquefois si futile que, par honte de l'avouer, on en invente un autre. Le Serbe en agit ainsi avec moi. J'appris seulement à Kertsch sa vendetta et la fausse bonhomie de ses maîtres.

J'y arrivai après m'être arrêtée quelques jours à Temrouk pour voir les restes des monuments antiques dans ces parages. Croyant, dans le principe, aller directement à Kertsch, j'avais fait adresser mes lettres à l'agent des bateaux russes. A Ekataxinadar, M. T... les avait réclamées en me recommandant à cet agent, qui était aussi le sien. Ayant lu cette recommandation, je fus surprise de l'impolitesse avec laquelle cet agent me reçut. Je m'installai à l'hôtel, puis me rendis chez le consul d'Italie. Par son amical accueil l'endroit me parut transformé depuis mon débarquement. Les premiers moments dans une ville étrangère sont mélancoliques. La première

porte à laquelle on frappe ouvre l'inconnu. Ce coup est comme le premier anneau d'une nouvelle chaîne qu'on va former. Si, en s'ouvrant, cette porte découvre un sourire, il dissipe la tristesse de l'arrivée. Le consul m'apprit qu'informées de ma venue, un complot ayant pour but de sauvegarder mon confort avait été tramé entre sa femme et celle de son collègue de Turquie, une Italienne, qui tenait à ma disposition un joli appartement chez elle. Le lendemain, je m'y vis confortablement installée. J'avais été si isolée pendant les dernières semaines, que cet intérieur, animé par de joyeux enfants, me fit un plaisir infini. L'action charmante dont j'avais été l'objet fut expliquée d'une étrange façon par la méchanceté et la bêtise. Le secrétaire du consul de Turquie se trouva être une de mes connaissances d'Odessa. Se rendant chez l'agent de la compagnie russe, je le priai de lui donner ma nouvelle adresse. Il le fit; mais sa surprise fut au comble en s'entendant répondre: « Cette personne est une aventurière, un espion, et non la dame honorable dont elle porte le nom. » Ceci, dit en présence de plusieurs personnes, donna lieu à une querelle; le secrétaire, soutenant la vérité, l'agent niant mon identité, montrant à l'appui un télégramme en français de Nonoxassieth et une lettre en italien d'Ekataxinadar, dont il cachait les signatures. Avisée, je fis appeler l'agent, qui refusa de venir. J'appris qu'il était Serbe, ami de celui d'Ekataxinadar. Je compris tout.

Il n'était question alors que de guerre entre la Russie et la Turquie. Les esprits étaient exaltés par les combats en Serbie. A Kertsch, la plupart des commandants et l'équipage des bateaux de la compagnie de navigation russe étant Serbes, il y avait donc là un groupe plus exalté que les Russes mêmes. C'étaient des vociférations contre la Turquie, et avant que la guerre ne fût déclarée avec la Russie, elle était déjà décrétée par les Serbes.

Le consul de Turquie se vit en butte à leur animosité. Ses amis n'osaient s'approcher de lui ; tous l'évitaient. Mon arrivée coïncida avec un incident puéril dont les suites furent bizarres.

Ce matin même, un des enfants du consul, en jouant avec le chapeau de paille de son père l'avait déchiré. Pour sortir le soir, le consul mit son fez, que d'habitude il ne portait qu'en uniforme. Le fez parut une démonstration politique, et l'on s'éloigna plus ostensiblement encore du consul.

On se perdait en conjectures. Les Turcs avaient-ils été victorieux des Serbes, et le consul avait-il reçu l'ordre de se coiffer du couvre-chef des musulmans ?

Le fez fut le sujet de toutes les conversations. Il me revint qu'on m'imputait la cause de cette démonstration. Ne pouvant débrouiller ce refus, il me fut expliqué. J'appris que j'étais un personnage politique important ; un émissaire secret en jupons mandé en droite ligne par lord Denky, au nom de

son gouvernement. Trait d'union entre l'Angleterre et la Turquie, j'étais venue pour effectuer avant la déclaration de la guerre, l'achat du Caucase au nom de John Bull, intentionné de l'offrir comme villégiature à ses amis les Ottomans. Par égard à la qualité de ma mission, le consul avait arboré la coiffure nationale! Cette version était simple, on doit en convenir. En entendant répéter de bouche en bouche cette absurdité, je compris comment la croyance des fables se propage et rencontre la crédulité. Cela m'amusa d'abord, mais remontant à la source, j'en fus révoltée.

Pour le mal, certains esprits ont une méthode qui leur manque pour le bien. Ces cancans des badauds étaient parvenus au chef de la police, car il vint me demander mon passeport. Mais sa visite au consulat ce jour-là avait un motif bien plus sérieux encore dont il semblait fort embarrassé. En parlant de la sottise de la population, il engagea officieusement le consul à remplacer son chapeau de paille abîmé et à ne plus se coiffer du fez. Telle était en effet l'intention du consul, mais il aima mieux, souffrir du soleil, que de donner à croire qu'il s'était laissé influencer par de sots commentaires. Ils furent à la fin confondus par la vérité.

Les instigateurs furent bafoués et je reçus de tous les dignitaires de la ville, les témoignages de leur regret sympathique.

Parmi eux était le consul d'Angleterre. Un avocat

en vue m'offrit ses services gratuits contre les diffamateurs, m'affirmant de leur faire infliger une forte pénalité. Le gouverneur et le juge de paix furent de son avis. En Russie, la diffamation est punie sévèrement. En souvenir de l'hospitalité reçue, j'eus la générosité de faire grâce à mon hôte, m'abstenant de l'attaquer. Parmi les sottises attestées, il avait été dit aussi que j'avais attendu la fête circassienne pour m'aboucher avec ces amis des Turcs.

En comparant les procédés des Abkases à ceux du Français, le plus beau rôle ne revient pas à celui-ci. En ce moment critique, l'exaltation de la haine contre tous ceux qui montraient de la sympathie pour la Turquie, aurait pu me mettre en grand danger. Heureusement, les calomnies ne firent tort qu'à leurs instigateurs. Cependant, sachant la calomnie pareille au germe invisible qui, poussé par le vent, prend racine et se développe, devant la perspective de la guerre, je pris de sérieuses précautions contre de semblables mésaventures.

Sur ma demande, le consul de Russie à Londres, un de mes amis, me recommanda à l'autorité du pays.

La rumeur d'hostilités prenait de plus en plus consistance et on s'y préparait ostensiblement. J'avais intérêt à rester encore au Caucase pour terminer mon travail.

Pendant mon séjour dans la famille du consul, je me retrempai sous les caresses des enfants et la

cordialité des parents. Loin des miens, le deuil de mon cœur s'atténuait parmi ceux pour lesquels j'étais devenue une amie. La tristesse des adieux est une épreuve fréquente pour le voyageur. En vue des calamités de la guerre, je la ressentis doublement, quittant ceux qu'elles menaçaient.

Le voyage de la Crimée dans la bonne saison est une partie de plaisir par mer et par terre. Cette nature douce, comparée à celle plus sauvage du Caucase, fait l'effet d'une miniature à côté d'un tableau à grands traits.

L'ancienne Tauride, pays à souvenirs lointains, est une perle fine, un précieux joyau de la couronne moscovite. Je m'embarquai pour Jalta, trajet d'une vingtaine d'heures. L'arrêt du bateau à Théodosius me permit une visite là où existent encore des restes de monuments datant de sa splendeur. Sur tous ces rivages se retrouvent des souvenirs du passé, vestiges d'époques attestant la mobilité des choses dans l'immuable nature. Telle, les auteurs anciens ont décrit la Tauride, telle elle est encore. Mais que d'invasions, de mélanges de races dans cette contrée fertile. C'est une fête pour le mauvais marin comme moi lorsque la mer est calme. En ce cas, je fais comme l'écolier ; je ne perds pas un instant sur le terrain de la récréation, pour moi le pont du navire, pour jouir du spectacle de la mer. Ce tapis limpide, tantôt doré vivement par le couchant, tantôt enveloppé sous le crépuscule ou sous la vaporeuse lueur

de la lune lorsque, coquettement, les étoiles se mirent dans les flots argentés, présente tant de diversité dans sa splendeur, qu'il crée une admiration sans cesse nouvelle. J'arrivai à Jalta le jour de la fête de l'empereur Alexandre II. L'aspect de ce site est charmant. La nature y est souriante et la main de l'homme a contribué à l'embellir. Sa position, son climat, son ciel, ses fruits, ses vignobles, dus à une protection de la nature, lui ont également valu celle du souverain. Depuis qu'il a été fait de Livadia un lieu de villégiature, Jalta est devenu un admirable port qui mène à la résidence impériale. Sous le prisme de la joie, ce tableau était doublement ravissant. Alexandre, est un nom très répandu. Cette fête n'est donc pas seulement officielle. Il faisait un temps splendide ce jour-là, le soleil voulait enivrer la nature et les âmes. Les félicitations d'usage furent présentées au souverain; des services divins se célébrèrent. Il y eut des illuminations, mais la fête ordinaire dans les jardins de Livadia fut omise, car alors déjà il y avait de la tristesse dans les cœurs.

La guerre non déclarée encore, était pourtant décidée dans l'esprit de tous.

Je profitai de la présence de la duchesse d'Edimbourg pour lui faire remettre la gracieuse lettre de la reine de Grèce. Je fis une tournée en Crimée, facilitée par le gouverneur de la Tauride.

Un incident comique se passa dont j'ai gardé souvenance.

L'empereur qui souvent se promène à cheval suivi d'un Cosaque et d'un grand chien noir, vint à passer par une rue du faubourg où demeurait un auteur grec de mes connaissances.

A la vue du chien impérial, toute la gent canine des Tatares du lieu se jeta sur lui. Pendant qu'il cherchait à se défendre, leurs aboiements en rassemblèrent d'autres en tel nombre, que le cheval du souverain put à peine avancer.

Dans la mêlée, et l'ardeur de l'attaque, les chiens n'obéissaient plus à la voix de leurs maîtres sur tout le parcours du chemin. Le lendemain, les habitants de ce quartier reçurent l'ordre de la police d'enfermer leurs chiens, tous les jours de deux à cinq heures de l'après-midi, moment où Sa Majesté passe souvent. Une particuliarité de la race canine appartenant aux Tatares, est sa haine pour les chiens dont les maîtres sont chrétiens, et qu'ils reconnaissent de loin. Pour moi qui crains les chiens, cet ordre de la police fût le bienvenu. J'eus soin de choisir l'heure où je savais ces irrévérencieux faubouriens enchaînés, pour faire ma visite à mon érudit auteur. Dans son savant traité sur l'instinct particulier de l'ami de l'homme, j'ignore si Buffon mentionne la haine des chiens musulmans contre ceux des chrétiens. Le touriste reçoit continuellement des impressions nouvelles des lieux où son étoile le conduit. Autant Jalta m'avait charmée, autant je fus mélancoliquement impressionnée à Sébastopol.

Là, dans cette jeune cité, on va raffermir sa santé, et chercher des distractions. Ici, dans cette nécropole, on ne trouve que de tristes souvenirs enfouis sous les décombres. J'eus la bonne fortune de n'y être pas isolée. Un officier grec et sa femme me retinrent chez eux. L'union rare de ce couple m'inspira une petite idylle sous le titre : « Une paisible semaine à Sébastopol », que j'offris à mes hôtes en payement du plaisir que m'avait fait leur bonheur conjugal. Le colonel du régiment en garnison fut mon conducteur

Combien est navrant l'ensemble de ces ruines qui semblent dater d'hier. L'esprit reste confondu devant la folie des hommes, qui détruit le travail des uns par la mains des autres. Le cœur se contracte d'amertume, et la pensée recule d'horreur en essayant de compter les innombrables victimes couchées dans les champs des morts, lugubres boulevards de la cité dépeuplée. Je fus bien aise d'être conduite loin de Sébastopol, pour voir des lieux plus vivants. Le chemin de fer, dont la construction sur le terrain rocailleux de la Tauride offrit de grandes difficultés, conduit à plusieurs stations remarquables.

Une d'elles est *Bachti-Seraï*, ville tartare, ancienne résidence des khans de la Crimée. Une lettre pour le commandant du palais me donna l'avantage d'y loger et de jouir de l'hospitalité habituelle aux Russes. Tout avait là un attrait nouveau pour moi. L'empereur du Brésil y avait été la veille. Je regret-

tai de n'avoir pas eu l'honneur de rencontrer ce souverain érudit.

Don Pedro suivait à peu près le même itinéraire depuis quelques semaines et j'en entendis souvent parler. En apprenant le nom de son compagnon que j'avais rencontré en passant à Stockholm et dont je connaissais le gendre à Athènes, aide de camp et ami du roi, une association d'idées me porta de la ville tartare en Europe. Le chemin parcouru depuis la Suède, ce que j'avais vu, appris, expérimenté, tout ce que j'avais connu enfin me parût une hallucination. Les épisodes seuls depuis Athènes étaient assez étranges pour me paraître imaginaires.

La vie en voyage se centuple par les émotions et les souvenirs qui se multiplient et s'amassent à mesure que se déroule le décor infini de tous ces tableaux successifs coloriés et fugitifs.

En comparant l'agitation de ma nouvelle vie au calme de mon habituelle existence, c'était à mon tour à douter de mon identité. L'élégante résidence de *Bachti-Seraï*, restaurée depuis peu, ne présente pas l'affligeant spectacle des demeures abandonnées comme la plupart d'entre elles, jadis celles des différents khans. Le grand poète russe *Pouchkine* a immortalisé une fontaine qui orne une des cours, par un poème intitulé : « *La fontaine des larmes* ». Le sujet en est la captivité d'une belle Polonaise dans le harem du khan *Krim-Ghirei*, qui l'avait ravie lors d'une expédition en Padolie. Pendant l'absence du khan,

elle fut empoisonnée par la sultane Zarema. La mahométane fut mise à mort et en mémoire de la chrétienne qu'il avait tant aimée, le khan fit construire une fontaine en marbre. Pouchkine compare l'eau qui en retombe en larmes froides à celles que verse une mère pleurant son fils tué à la guerre, et qui ne se tarissent jamais! Le fait cité n'est peut-être pas historique mais le poète l'a rendu inoubliable.

Le célèbre monastère Uspenski (la Mère de Dieu) et les ruines de *Tchoufoud-Kalé* furent mes plus originales reconnaissances aux environs.

Mon guide fût l'archimandrite du couvent. Ce vieillard à longue barbe blanche et cheveux blancs flottants me conduisit d'église en église, de chapelle en chapelle, de cellule en cellule, le tout dans un roc percé sur une longueur de plus d'un kilomètre. Cet établissement primitif du christianisme est dominé par la coupole d'une église moderne, près de laquelle se trouve la demeure de l'archimandrite. Pour me donner toute la jouissance du site, il nous fit servir à dîner sous une charmille au bord du rocher. De cette hauteur la vue est magnifique. D'un côté elle embrasse les ruines informes de *Tchoufoud-Kalé*, ville abandonnée par la secte juive des Karaïtes, unique amas de pierres accumulées sur la base d'un roc. De l'autre, Bachti-Seraï entouré de masses de verdures séculaires. Là, un désert sans végétation, en quelque sorte la mort de la nature. Ici d'immenses jardins dans l'exubérance, l'expression de la vie.

L'archimandrite, prévenu de ma visite, m'offrit un repas de sybarite. Du bouillon, de l'agneau rôti, des fruits, du vin délicieux et pour comble un excellent café à la turque. J'y fis grandement honneur, la course à cheval ayant aiguisé mon appétit. La tranquillité de ce lieu me pénétra, et je compris qu'on peut ne pas se sentir malheureux en vivant loin des hommes au sommet d'un rocher. L'archimandrite y avait passé une partie de sa vie. Marié avant qu'il se fit moine, à la mort de sa femme, il devint supérieur du monastère où ses enfants et petits-enfants demeurant à *Bachti-Seraï* venaient le voir souvent. Après une courte sieste, il me conduisit à Tchoufoud-Kalé à pied, voulant me montrer tout en route. A ma surprise, il comprenait l'anglais, sans le parler toutefois. Le russe aidant, rien ne fut perdu de ses informations. Je suivais plus facilement sa conversation que sa marche au milieu de ces rocs qu'il escaladait en familier. Enfin nous arrivâmes à la cité abandonnée. Une seule famille y vit : celle du rabbin de la synagogue voisine. Sa demeure et le temple, entretenus avec soin, sont les seuls témoignages de vie au milieu des ruines. Le rabbin me montra avec empressement des ouvrages imprimés et des manuscrits répondant à l'histoire de ses coreligionnaires. Sa femme et ses filles se mirent toutes en mouvement pour m'offrir du café, des confitures et un breuvage rafraîchissant que je ne pus boire. Une grande propreté régnait dans cette habitation, élevée par le

prédécesseur, sommité dans le monde savant connu par ses recherches et ses travaux sur les Karaïtes. Autant la banalité prolixe des conducteurs patentés est fatigante, autant on se plaît à la conversation d'érudits complaisants. Conduite par les deux ecclésiastiques, j'errai entre les décombres. A la porte de la synagogue, je regardai machinalement les noms des visiteurs. A mon grand étonnement, je vis celui d'un de mes amis de Venise. Je ne saurais rendre le plaisir que j'éprouvai en le lisant. Dans cette solitude il fut comme un salut amical. Je ne partage point la gloriole du voyageur d'inscrire son nom sur son passage. Cette fois-ci je ne pus résister à mettre ma signature à côté de l'autre comme une réponse cordiale. Le jour touchait à sa fin lorsque, sortant de *Tchoufoud-Kalé* par le côté opposé de celui de mon entrée, je me trouvai sur une place déserte à laquelle aboutit l'immense cimetière des *Karaïtes*, lugubre lieu nommé la *vallée de Josaphat*. Cette vallée représente à mes yeux celle des Juifs près de Jérusalem, nommée d'après le roi Josaphat qui y éleva son tombeau. Terre sacrée où depuis des siècles et encore aujourd'hui les Karaïtes sont ensevelis, ils payent cher leur dernière demeure où on voit des monuments de toutes les époques.

J'ai visité la vallée de Josaphat près de Jérusalem; je fus impressionnée par les souvenirs qu'évoque ce lieu de désolation, amas de tombes brisées, de pierres éparses. De là j'aperçus les murs crénelés de la ville,

je distinguai des villages voisins. Mais dans la vallée de Josaphat, au pied des ruines de Tchoufoud-Kalé, je ne vis rien rappelant la vie, car elle est plus désolée encore que le mystérieux vallon où doit se faire entendre le son formidable qui réveillera les morts.

Pas un oiseau n'y voltige, car il n'y a ni arbre ni plante.

Pas un insecte n'y rôde, car il n'y a ni mousse ni herbe.

Aucun son ne s'entend dans ce désert lamentable, car tout y est mort.

C'est bien la vallée de l'éternité ! Une multitude de tombes y sont entassées comme les maisons d'une ville trop populeuse. Les innombrables ossements humains sont les seuls trésors des entrailles de cette terre. Le soleil en disparaissant derrière les montagnes semblait reculer lui-même devant cette désolation. Le silence était si morne que j'en tressaillis. Je parlai à haute voix, mais me tus aussitôt, comme à l'idée d'un sacrilège. Terrifiée j'eus à peine le courage d'avancer. Nos impressions se ressentent des milieux. Dans une demeure éclairée, on est peu frappé de récits de cimetière. Mais dans un cimetière, à l'heure où l'ombre l'enveloppe, le moins impressionnable est, je crois, impressionné. Je le fus si vivement qu'en traversant ces allées mortuaires entre les deux vieillards silencieux autant que des ombres, dont les longs vêtements noirs, les cheveux flottants aidaient à donner cet aspect, je me sentis prise d'une

angoisse si intense qu'elle me fit fuir tout à coup hors de ce lieu terrifiant.

L'archimandrite et le rabbin me rejoignirent sur la route. Je fus heureuse d'y trouver la voiture du prélat orthodoxe qui me ramena au palais de Bachti-Seraï.

Je quittai ce ravissant séjour avec regret et me rendis à Simféropol, chef-lieu de la Tauride. Quelques jours après, je vis la Lasaraja et Tangarog de triste mémoire, pour les Romanof, car Alexandre Ier y rendit le dernier soupir. Ce fut mon adieu à la Crimée. Je m'arrêtai quelques jours à Rostof où j'avais des amis. De là le chemin de fer me mena à Vladicaucase où je visitai quelques tribus voisines, parmi lesquelles les Inganches, des mahométans et les Assètes, des chrétiens.

La saison et les circonstances me défendirent les montagnes. Décembre et ses neiges étaient là. La rumeur de la guerre prochaine avait déjà éveillé des idées de révolte parmi les montagnards, qui ne demandent qu'un prétexte de rébellion. Exaspérés par les lois qu'ils subissent, pour s'en affranchir ils risquent tout, ne connaissant qu'une seule misère, la privation de leur liberté. Le Caucase est le pays de mes sympathies. Je fus profondément attristée à l'idée des malheurs qui allaient fondre sur les familles si souvent éprouvées par les luttes de leur contrée. Je pensais aux femmes que j'y avais connues qui se verraient inquiètes pour leurs père, époux, fils, frères appelés sous les armes.

Partout on parlait de guerre. C'étaient des préparatifs de tous côtés pour la catastrophe attendue au printemps. La fête de la Nature allait être cette année le signal d'un deuil pour les Caucasiens.

En quittant Tiflis dix mois auparavant, aucune inquiétude ne règnait dans le pays, tourmenté maintenant. Je dus attendre plusieurs jours avant de pouvoir y retourner, l'abondance des neiges et les avalanches sur la voie géorgienne ayant interrompu les communications. J'ai sacrifié beaucoup à mon travail devenu ma pensée constante. Me trouvant devant la voie géorgienne si célèbre par la beauté sauvage de la nature, je ne voulais pas quitter le Caucase sans avoir vu ces merveilles. Je profitai donc de la première diligence partant de Vladicaucase. J'y fus le seul voyageur. Je rencontrai à mi-chemin un marchand arménien avec lequel je fis le dangereux trajet en traîneau là où les avalanches sont les plus fréquentes. Je passai sans accident. A peine arrivée à Tiflis, j'appris que des masses de neige tombées à la station de Kasbek où j'avais passé la nuit, l'avaient entièrement dévastée, tué des chevaux et blessé des voyageurs. Il me revint de tous côtés qu'il me restait à voir les contrées les plus curieuses de la Géorgie et que mon ouvrage serait incomplet sans les décrire. Je fus entraînée à satisfaire ce nouveau désir avant la déclaration de la guerre.

CINQUIÈME PARTIE

LA GÉORGIE EN PERSPECTIVE DE LA GUERRE

Les descriptions de voyage si détaillées sur la topographie, l'histoire, l'industrie locales, le sont beaucoup moins sur la vie intime des habitants. Leurs mœurs ne piquent la curiosité ni du géologue, de l'archéologue ou de l'utilitaire. Cependant, pour le lecteur qui les ignore, ces petits aperçus en donnent une idée exacte. Cela est surtout vrai pour ces populations de coutumes si différentes des nôtres, chez lesquelles une femme seulement est admise dans l'intimité. La vue d'un bel édifice fait naître le désir d'y pénétrer. Je voulus voir de près la vie des Géorgiens, renommés comme le plus beau type de la race humaine. Je fus servie à souhait, et j'appris comment ils s'amusent, dansent, chantent, mangent, boivent : cette dernière fonction leur est toute particulière. Je leur vis célébrer la Noël, le nouvel an et

d'autres fêtes. La légèreté de caractère prévaut chez eux; ils sont gais en dépit des circonstances. A cette époque chaque famille se voyait à la veille d'un deuil. De nombreuses troupes étaient assemblées partout, mises sur pied de guerre. Le Géorgien riait, dansait, chantait, buvait toujours, en attendant que les canons échelonnés sous ses yeux fussent avancés vers la frontière turque voisine. Journellement défilaient des projectiles de mort escortés par de vieux soldats ou de jeunes recrues. Le Géorgien demeurait joyeux comme le veut son caractère. Plusieurs des convives qui assistaient au banquet de nouvel an que j'ai décrit sous le titre : « Un assaut de champagne » furent parmi les premières victimes tombées quelques mois plus tard (1).

Ce ne furent que fêtes et réjouissances au début de ma seconde tournée au Caucase. Quittant Tiflis par chemin de fer, ma première étape fut Gori, une des anciennes capitales. Le prince Existof, chef de district, m'offrit l'hospitalité.

La Géorgie compte presque autant de princes que d'habitants, mais parmi cette noble phalange il n'y a qu'un nombre limité de vrais descendants des anciens chefs. Entre ces derniers était mon hôte, administrateur du district sur lequel ses ancêtres

(1) *Voyage au Caucase, à Achalzick.* Ce repas eut lieu chez le colonel des Cosaques. Son aide de camp fut tué. Les Turcs coupèrent la tête du cadavre. La mère dont il était le fils unique racheta le corps décapité.

avaient régné. De Gori, je vins à Borjom, où se trouve la charmante résidence d'été du vice-roi. Les forêts de pins et de sapins y entretiennent une fraîcheur toujours égale. Alors la neige était considérable. Avant d'orner l'arbre de Noël pour les enfants de mon hôte, l'intendant du grand-duc Michel, il me fallut dépouiller les tiges de ce duvet de cristaux.

Malgré la saison peu propice, mon séjour à Borjom me charma. Sur le chemin de là à Achalzick, un incident burlesque m'amusa. Les Arméniens brillent par leur absence de bravoure.

Au Caucase, chacun est armé, même ceux trop poltrons pour se défendre. La rumeur de la guerre prochaine avait déjà troublé la tranquillité publique, et des bandes de brigands attaquaient les voyageurs sur les routes. Veillant à ma sécurité, mon hôte, au départ, m'avait donné comme défenseur un de ses serviteurs, un Arménien. Il portait kinghal, sabre, pistolet, revolver à la ceinture. Il faisait froid. Pour se chauffer, mon chevalier, muni encore d'une grande bouteille, en avait avalé en route le contenu spiritueux. Il était gai, le bonhomme, car il riait et chantait tout le temps.

Soudain il se tut. Un coup de sifflet retentit. Je le vis pâlir, écouter, arracher de mes genoux mon plaid et s'en couvrir la tête, la poitrine. Accroupi sur la banquette en face de moi, les jambes sous le corps, il ne formait plus qu'un colis. D'abord je ne compris rien à son étrange conduite, mais un second

coup de sifflet me fit présumer que mon défenseur avait peur.

Je me demandais ce qui allait advenir lorsque, au détour d'une allée, j'aperçus plusieurs hommes sur le chemin. La voiture allait au pas, le sabot des chevaux enfonçant dans la neige boueuse. Le cocher paraissait dormir. Mon gardien, enveloppé, se tenait coi. Le jour était à son déclin. Toutefois, je pus distinguer des gens armés s'approchant. Bientôt ils furent près de mon équipage. Celui qui paraissait leur chef s'arrêta devant la portière et dit quelques mots en géorgien. En les entendant, mon Amadis, d'un bond sauta à bas de la voiture et se cacha derrière une des roues, la figure toujours hermétiquement couverte de mon plaid. Un leste clown n'eût pu faire ce saut avec plus d'agilité. Il fut si burlesque que je ris aux éclats et je tournai la tête pour suivre ses mouvements. Mon hilarité m'avait distraite de la pensée d'un danger. La vue des hommes armés ne m'avait pas intimidée, car j'étais accoutumée à voir chacun ainsi, même les enfants. J'avais raison : ceux entourant la voiture, inoffensifs bûcherons, m'offraient du *luxach* (galette), dans l'espérance de recevoir en retour un pourboire. Le cocher m'en informa en russe. Voulant demander à l'Arménien s'il avait faim, je fis signe à un des bûcherons de soulever le plaid sous lequel il se tenait blotti. A ce geste, le héros effrayé s'enfuit, et le paysan ébahi resta le hâle en main. Je revis mon homme au relai suivant,

attablé en société d'un broc de vin, Dans les épreuves périlleuses se reconnaît le courage de l'homme. Honneur à celui du valeureux Arménien! A Achalzick, je demeurai dans la famille des anciens Begs du pays, jadis chrétiens, aujourd'hui musulmans. Je fus témoin d'une série de fêtes tantôt chez les Géorgiens, tantôt chez les Arméniens et les Russes, qui célébraient le nouvel an. Cette année réservait bien des tristesses à ceux qui échangèrent alors des vœux. Elle vit des existences brisées, et que de foyers désolés traversa son dernier jour! Que de rides au cœur, de soucis, d'inquiétudes, de regrets elle laissa tomber sur ceux que je vis saluer sa venue! A cause des préparatifs de guerre, il y avait alors à Achalzick un grand nombre de militaires russes, et les femmes d'officiers y étaient venues passer les fêtes. Combien d'entre elles se virent veuves au logis. A l'approche d'un grand danger menaçant ceux qu'on aime, on sent centupler ses affections. A la veille d'une forte secousse morale, le cœur semble vouloir suspendre ses battements, mais le moindre espoir le ranime. Ainsi les femmes réunies à Achalzick, prévoyant la guerre, espéraient qu'elle n'aurait pas lieu. J'y passai quelques semaines, attirée par la nouveauté. Les Arméniens y sont en grand nombre et ont conservé leur langue nationale et leurs coutumes, ce qui n'est pas pourtant en Géorgie, où ils ont adopté les usages du pays. Sachant Alexandropol appelée à être une des scènes du sanglant épisode attendu, je me pro-

posai de visiter cette ville, ses environs, où l'on voit les ruines d'Assi, ancienne capitale de l'Arménie, de me rendre à Erivan et au célèbre monastère d'Etamiadzin, voisin du mont Arrarat. L'époque nécessitait une escorte, les voies étant encombrées de transports militaires. Le général Loris Melikoff, commandant en chef des armées du Caucase, venant d'arriver, je demandai son avis. Il offrit de me faire accompagner et de me munir des recommandations nécessaires. « Je vous promets, me dit-il, que vous passerez partout sans danger, pour ce qui me concerne; mais nous sommes en janvier, les avalanches tombent en masse sur la route d'Erivan, où je crains même d'aventurer mes hommes. Si vous voulez risquer d'y passer, vous serez escortée, mais je ne vous garantis point qu'elles vous respecteront. — Je vais moi-même, ajouta-t-il, à Alexandropol. Je ne puis vous inviter à être de la partie, car je vais faire ma tournée de revision. Je m'arrête dans tous les villages sur la route, où mes tentes seront dressées, et vous n'ignorez pas, peut-être, qu'il est défendu d'y offrir l'hospitalité aux femmes. Si vous désirez aller à cette ville, j'instruirai le chef du district de votre arrivée, et vous demeurerez dans sa famille. Ici je donnerai l'ordre de vous accompagner, et rien de fâcheux ne vous arrivera. Quant à Erivan, réfléchissez au danger des avalanches. »

En parlant de la guerre, non déclarée encore, mais décidée, je lui dis : « Eh bien! mon général,

vous êtes appelé à devenir un des héros du Caucase. » Son Excellence (aujourd'hui comte Loris Melikoff, titre qu'il conquit par sa valeur) me répondit : « Je suis trop vieux pour cela ; mais vous êtes déjà l'héroïne du Caucase. On y est stupéfait de votre énergie, et l'on admire votre courage. »

Je le remerciai du compliment. Le général est Arménien. A la gloire de sa race, tous ne ressemblent pas au preux chevalier, mon défenseur.

Sur la route, voulant profiter de cette protection, je voulus aller à Alexandropol, où je déciderais si je devais m'aventurer plus loin. C'est folie de braver un danger contre lequel il est impossible de se défendre. Me souvenant de l'avalanche de la station de Kasbeck, j'eus quelque réticence à me hasarder sur la route d'Erivan.

Le général donna ses ordres pour mon départ, arrivée à la station de poste à l'aube tout manquait. Des courriers avaient pris la nuit chevaux, cochers, pérékaldnaja qui m'étaient réservés. D'autres messagers du gouvernement étaient attendus, et faute de chevaux, mon départ pouvait être ajourné indéfiniment.

D'autres voyageurs avaient déjà été dans ce cas. Attendre, est pour moi chose importune. J'aime l'action pensée, exécutée aussitôt. J'avais pris congé. Mon bagage était sanglé. Une diligence était prête à partir dans la direction de Tiflis où je devais retourner pour entreprendre ma tournée en Kakhétie remise

depuis un an. J'y montai, renonçant ainsi à aller à Alexandropol. En ajournant ce voyage, je me préparais, comme on le verra, un chagrin pour l'avenir. Mais qui peut tout prévoir?

Pendant mon absence de Tiflis, il s'était formé des comités de tout genre en vue de la guerre. Les femmes préparaient des vêtements confortables pour les soldats, victimes destinées au plomb meurtrier qui, en un instant, transforme la créature humaine la mieux constituée en amas informe, sanglant. L'âme de cette association charitable était la digne comtesse Alapeus.

Triste époque où l'on attendait le soleil pour éclairer les scènes de carnage qui allaient rougir les plaines de sang au moment où les fleurs éclosent dans toute leur charmante fraîcheur.

Mon troisième passage à Tiflis fut rapide. Je n'y trouvai pas alors l'autorité aussi serviable que précédemment. J'en attribuai la cause aux circonstances. Laissée à mes propres soins, je dus songer à ma sécurité, car on me dit que les routes étaient peu sûres. Malgré une lettre du gouverneur de Tiflis à ce sujet, je ne renonçai pas à aller en Kakhétie. Non seulement les chemins, mais encore les abords de la ville étaient infectés de malfaiteurs. Le jour précédent, l'archimandrite avait été assailli et n'avait eu la vie sauve qu'en se dépouillant de ce qu'il avait de précieux. J'étais attendue à Signach, chef-lieu du district de ce nom, chez le juge de paix. On me prévint qu'il

fallait faire en sorte d'arriver avant le soir à une station voisine d'un bois, repaire de brigands, où je devais passer la nuit. Je traversai ce bois dans les ténèbres. Le cocher, avec lequel je me trouvai seule, voulut me faire peur en réclamant son pourboire. Il était descendu de son siège. Je promis de le satisfaire selon l'habitude au point d'arrivée. Refusant d'avancer, il répétait *Stanzia da lucca la nada dinghi* (la station est loin, je veux de l'argent). Ennuyée et ayant peur, je pris les guides, et lançai les chevaux au grand galop. Ébahi, il se mit à courir derrière et ne me rattrapa qu'à la station qui était tout proche où les chevaux s'arrêtèrent. Une sévère réprimande servit de pourboire. L'état des stations sur la route de Signach signale le peu d'attention que prête aux devoirs de sa charge le chef des postes de chevaux. S'il avait la moindre considération pour les voyageurs, il ne laisserait pas dans leur ignoble condition les taudis portant le titre de stations de poste impériale.

J'arrivai sans accident à Signach où j'étais attendue. J'y pus étudier de près les Arméniens qui tiennent à cacher leur intérieur. Ma bifurcation en Kakhétie prit quelques mois. La contrée me plut. Je trouvai beaucoup à décrire sur cette riche province vinicole. J'y appris aussi à boire du vin qui me fut conseillé comme antidote contre les fièvres. A mon tour, je le recommande aux voyageurs au Caucase. Avant d'y venir, ma boisson avait été l'eau. Je me suis

vue forcée de m'en déshabituer et le vin m'a fortifiée. Je demeurai chez les propriétaires de vignobles, tous princes, de mœurs aussi primitives que leurs traditions pour faire le vin. J'entendis peu parler de la guerre, excepté lors de la levée des recrues, cause de désolation. Ces paisibles vignerons ne s'entendent qu'à tresser, à cultiver la vigne. Que de déserteurs revinrent au logis qui ne purent se faire à l'exercice du fusil. Il y eut une panique causée par les craintes d'attaques des Lesghiens, belliqueux voisins, en tout temps la terreur de cette contrée. Les ravages faits par les soldats de Schamyl y sont inoubliables.

Je visitai Tsinandale, campagne d'où la princesse Tchalchawadzé et ses enfants furent enlevés par lui. Elle me raconta maint détail de son enlèvement et de sa captivité, gardée par le redoutable chef lesghien.

Descendant de ma perékladnaja à Télaf, chef-lieu de ce nom, je m'entendis interpellée. Un cavalier en qui je reconnus une de mes connaissances de Tiflis me dit : « Nous vous attendons depuis plus d'une année. Ma femme s'était fait une fête de vous recevoir. » M'offrant son bras, il me conduisit chez lui. En effet, un an auparavant, ma visite en Kakhétie, avait été ajournée. La riante petite ville de Talof est immortalisée par la mort du dernier roi de Géorgie, Héraclius II. Son palais, transformé en maison d'éducation pour les jeunes Géorgiennes, prouve la mo-

bilité de l'avenir qui change toute chose. Dans la chambre mortuaire, sur une plaque en marbre blanc, se lit la date funèbre.

On trouve en Kakhétie bien des souvenirs du vandalisme des Persans, ruines de monuments religieux, restes de villes et de forteresses. De Télaf j'allai à Sabani (demeure des hiboux). Ce village agreste sur la limite de la Kakhétie est situé au pied d'une montagne dont le sommet et le versant sont habités par par une peuplade nommée Didas dont le seul culte est celui du Diable. C'est à ce génie du mal que les Didas adressent leurs prières, offrent des sacrifices, des holocaustes. A Sabani je passai les fêtes de Pâques célébrées de la même manière à peu près comme à Zangdidi auxquelles j'avais assisté l'année précédente. La vie des habitants est bien simple, mais il y a loin du manque de tout comme en Abkasie. La maison du prince où j'étais logée était pourvue de tout ce qu'on peut avoir au Caucase. J'y trouvai même de la propreté. Sous ce rapport, la Kakhétie est remarquablement différente d'autres provinces du Caucase.

Comme un artiste qui peint d'après nature, je décrivis ce pays comme je l'avais fait pour les autres. Je ne m'étendrai pas davantage sur l'hospitalité cordiale, si généreuse dans sa bonhomie que j'ai partout rencontrée. Un de mes nouveaux regrets, c'est que plus d'un ne lira pas l'expression de ma reconnaissance, plusieurs étant tombés pendant la guerre,

entre autres mon aimable hôte à Télaf. Durant mon séjour à Sabani, la guerre fut déclarée. Cette nouvelle n'éveilla qu'une crainte, la peur des Lesghiens. Les familles ne comptaient aucun des leurs dans les rangs des conscrits. Un nombre très restreint de paysans était appelé à partir, quelque grave que soit un événement, quelque grande que soit une calamité, les intéressés en comprennent seuls toute la portée, en ressentent toute la douleur. Presque personne ne souffrait tout d'abord de la catastrophe qui plongeait au loin tant d'autres dans le deuil. L'annonce de la guerre fit l'effet d'un orage qui a éclaté dans l'éloignement pendant que le soleil continue à luire là où l'on se trouve; mais un autre incident peu après causa bien plus de trouble. Le nihilisme qui s'est propagé en Russie, passe pour avoir aussi des adhérents en Géorgie. On porte un jugement sévère sur cette contrée qui perdit son indépendance sous ses derniers rois, incapables et facilement dominés. Ils n'auraient su assurer ni la tranquillité, ni la prospérité.

Poussés au désespoir, les Géorgiens ne demandaient qu'à se soumettre pourvu que le peu qu'ils possédaient ne leur fût pas arraché par des lutte incessantes, des impôts onéreux. Avec à peu près de quoi vivre, il leur devint indifférent d'être les sujets d'un royaume ou d'un empire. Cependant cette façon de penser n'était pas générale. Encore on parle de récalcitrants aujourd'hui dont quelques-uns seraient

affiliés aux ennemis de l'ordre établi. Des perquisitions firent soupçonner que des membres de familles notables étaient en rapports avec les nihilistes de Russie. A Tiflis, peut-être par mesure de prudence, plusieurs arrestations se firent. L'autorité s'imagina qu'avec certain arrêté existait quelque ramification à Sabani. Or donc, un beau jour, on y vit arriver à l'improviste un chef de la gendarmerie accompagné d'un procureur du tribunal. Envoyés de Tiflis, ils venaient interroger ou emmener, s'il y avait lieu, la jeune princesse nièce de mon hôtesse. Les paysans, qui n'avaient jamais vu l'uniforme galonné d'un représentant de la force, accoururent pour voir de près celui de la police bleue. Mais leur curiosité devint effroi en apprenant qu'il venait pour emmener leur demoiselle. Celle-ci, âgée de dix-huit ans, n'avait jamais quitté son village, son existence s'était écoulée entre le jardin, les coqs et les poules de la basse-cour paternelle. Elle savait lire et écrire le géorgien, ce que lui avait enseigné sa mère. Le chapelain de la famille lui avait aussi appris un peu d'arithmétique. En outre elle avait des doigts de fée et ses ouvrages étaient des merveilles. Toute sa personne était charmante, soutenant dignement la renommée de sa race. Elle portait le costume national avec le voile blanc si seyant, retenu sur le front par un bandeau orné de pierreries. Son épaisse chevelure à reflets chatoyants, ses yeux noirs brillants comme le jais faisaient ressortir la blancheur mate de son teint. De plus, elle avait

bon cœur, par charité elle avait établi et dirigeait une école pour les petits enfants des pauvres. La jeune pédagogue correspondait avec un parent de Tiflis chargé de lui envoyer des abécédaires pour ses élèves. C'était ce parent qui avait été arrêté comme nihiliste et cette correspondance qui avait donné ombrage.

La venue du gendarme et de son compagnon tomba comme la foudre. D'abord on ne sut où loger ces fonctionnaires. La maisonnette des parents de celle qu'on suspectait de conspirer contre les lois du gouvernement était trop petite. On les logea dans celle où je me trouvais. Des pourparlers mystérieux, des interrogatoires répétés souvent se firent, un procès-verbal fut dressé pour l'instruction de la ténébreuse affaire. L'inculpée fut terrifiée ayant à comparaître devant le tribunal où siégeaient deux étrangers.

En Géorgie, surtout dans les campagnes, les mœurs orientales prévalent, et si les chrétiennes ne s'y voilent pas la face en présence d'hommes, elles sont peu accoutumées à affronter leurs regards.

Notre mignonne princesse fut donc bien humiliée d'être contrainte à soutenir ceux de ses interrogateurs. Les séances judiciaires eurent lieu à huis clos. Le gendarme connaissant le géorgien servait d'interprète pour traduire en russe au procureur les réponses de la pauvrette. Pendant ces interrogations fréquentes, la mère et les parentes agenouillées priaient pour elle. Les femmes sont pieuses en Géorgie, elles

prient beaucoup. Devant l'image de la Vierge, ornement de toute demeure, bon nombre de cierges furent allumés pour la vierge de Sabani. Celle-ci faisait pitié. Je fus la seule qui soutint son courage par signe seulement, ne connaissant pas sa langue.

Le père, le frère, les oncles et les cousins, étaient absents, employés deçà delà comme c'est l'usage dans ces campagnes où les femmes restent souvent seules au logis. Sabani me paraissait un couvent de femmes, car parmi une vingtaine de la même famille aucun homme ne se trouvait. En Kakhétie on ne mange pas mal, le vin y est un nectar qui se laisse boire. Le procureur semblait *imbu* de cet avis et sans doute pour faire honneur à la coutume du pays, à chaque repas il proposait des toasts nombreux, vidant bon nombre de bouteilles dont il trouvait le contenu toujours meilleur à mesure qu'il s'enivrait en y goûtant. Le gendarme se montrait plus sobre, le vin ne lui tournait pas la tête, mais bien les beaux yeux de celle qu'il interrogeait. Il en était enivré. A la fin la princesse fut laissée libre. Nos inquisiteurs charmés de leurs deux ivresses prolongèrent leur séjour en amis, au grand déplaisir de tous. Peu pressés de s'en retourner, ils jouissaient pleinement des libéralités qui sont une des particularités du pays. Le jour ils visitaient les campagnes voisines. Le soir en faisant leur partie de cartes le procureur buvait et le gendarme soupirait.

Enfin le terme vint de leur visite, le gendarme

avait-il été partial dans cette affaire. Souvent l'amour rend les hommes bons, s'il n'en fait pas des sots.

La gentille princesse, tristement affectée, se cacha longtemps. Pauvres petits bambins de Sabani! Ils souffraient de la réclusion de leur bienveillante maîtresse. Il fallut songer au départ. Comme en Abkasie j'avais été privée de conversations, mais ce milieu était si paisible et si amical que je quittai Sabani avec regret. On dit les femmes incapables de supporter le silence. Pourtant je l'avais supporté.

Il n'en est pas de la Kakhétie comme de l'Abkasie, où manquent tous les objets de première nécessité. Il s'y trouve des maisons, même des cabanes bien pourvues d'objets d'usage domestique, de tout ce qui est inconnu là-bas. Pendant le premier mois de la lutte engagée au Caucase, j'en ignorai le moindre détail. Les montagnes qui m'entouraient semblaient s'élever comme un rempart contre toute nouvelle propre à troubler la tranquillité des habitants. Si inquiète que je fusse de mon sort dans un pays bouleversé par la guerre, et dont en partie les individus sont aussi à craindre que l'ennemi du dehors, je pris exemple sur leur impassibilité, et continuai à travailler tranquillement. Je tenais à terminer ma relation de la Kakhétie sur les lieux, pour plus de vérité dans la couleur locale, par appréhension surtout de voir les événements interrompre ce récit, peut-être mon dernier du Caucase, et s'opposer à la continuation de mon voyage à Alexandropol et

Erivan. Quoi qu'il en dût être, force m'était de revenir à Signach, pour être fixée. Le dimanche de ma rentrée, un peu plus d'un mois après la déclaration de guerre, le manifeste impérial qui la décrétait y fut lu à l'église principale, en présence des autorités, des fonctionnaires et d'un petit nombre de marchands arméniens, population fondamentale. Ce manifeste, connu à Kischenef (Bessarabie) le 12 avril 1877 (style grec), avait dû passer par le saint synode, puis par les églises des différentes provinces de la Russie, de sorte qu'il n'était parvenu que plus tard, par la voix des prêtres, aux tribus du Caucase, après combien de sang déjà versé!

Dans la petite ville mercantile de Signach, les Arméniens ne comptaient aucun des leurs sous les drapeaux, ayant préféré s'acheter des remplaçants. Là encore, tout aussi bien que dans le bourg vinicole de Sabani, on avait moins peur de la guerre, dont le théâtre était loin, que de l'incursion possible des Lesghiens, ces ennemis voisins, soumis en apparence, mais dont la première occasion réveille la haine assoupie. Ce qui me revint à ce sujet n'était guère rassurant. Déjà des malfaiteurs avaient attaqué et tué plusieurs personnes, dans les forêts, au delà de l'Alazan, que je devais précisément traverser. On m'empêcha de m'y exposer, avant que des mesures rigoureuses ne fussent prises pour la sécurité des voyageurs. En attendant, le prince Z..., juge de paix à Signach, me retint une seconde fois chez

lui. Les excursions au Caucase sont toujours difficiles; mais si, par surcroît des périls inhérents aux montagnes et de la privation de toute espèce de confort, il faut courir le risque des brigands, la perspective devient de moins en moins riante. Il suffisait d'une décision bien simple pour me délivrer de toute perplexité. Je n'avais qu'à regagner Tiflis, y reprendre mes effets chez le consul d'Italie, et m'engager sur le chemin du retour, qui, alors, n'était plus obstrué par les neiges ni menacé par les avalanches. Mais je ne pouvais me décider à quitter le Caucase sans avoir vu l'Arrarat. J'eus le courage d'affronter quelque danger plutôt que de renoncer à ce qui devait être le complément de mes études déjà faites. Étrange pays que le Caucase! Plus on le connaît, plus on s'y intéresse et s'y attache sans pouvoir s'en lasser. Cette nature exerce une inconcevable fascination, et laisse des impressions aussi variées que ses aspects. Et pourtant, l'on y vit au milieu de peuplades incultes, encore dans l'enfance. L'agrément matériel européen est impossible. Aucune distraction intellectuelle n'y saurait amuser l'esprit, et tout déplacement y est hérissé d'obstacles, de hasards et de fatigues. Qu'importe? On s'y plaît. Tout retient le visiteur curieux de mœurs antiques, conservées dans leur virginité, et à l'idée d'abandonner cette région comblée de biens par les mains divines, on se sent le cœur gros de regrets. Pour peu qu'on y ait vécu quelque temps, on comprend le sentiment des Caucasiens, pour les-

quels l'exil est la plus cruelle souffrance, et comme eux on s'attriste en s'éloignant de leur patrie.

Le séjour que j'y continuai de faire pendant la guerre est une nouvelle phase de mon voyage, non pour ce qui me concerne personnellement, mais pour les événements qui se déroulèrent sous mes yeux. Cet ancien champ de bataille, tant de fois humecté de sang, où sont disséminés d'innombrables ossements humains qui, peut-être, comme un engrais vigoureux, ont contribué à pousser la fécondité de la végétation jusqu'à un rare degré de luxuriante splendeur, ce sol patriarcal allait encore une fois devenir le champ-clos d'une lutte sanguinaire!

On l'a appelée une guerre de religion.

Mes peintures du Caucase sont aussi fidèles que des vues photographiques. La guerre pouvait me permettre de le reproduire sous un nouveau jour, dans sa fièvre belliqueuse; l'attrait de l'actualité était trop puissant : je restai encore.

SIXIÈME PARTIE

AU CAUCASE PENDANT LA GUERRE

J'appris que les troupes russes avaient passé la frontière turque voisine d'Alexandropol, et que la lutte était engagée de ce côté. La prudence me commandait de m'assurer d'une sauvegarde. S. A. I. le grand-duc Michel Nicolawich, lieutenant du Caucase, avait été fort gracieux pour moi. J'osai lui demander sa protection au cas où mon voyage à Alexandropol serait possible en ce moment. Le comte Tolstoy, grand-maître de la cour, voulut bien me servir d'intermédiaire, et me transmettre la réponse du grand-duc, par le télégramme suivant :

« *Réponse à votre lettre ; suis chargé de vous dire que,* » *vu la difficulté des communications, il serait désirable* » *que vous renonciez à votre voyage à Alexandropol.* »

Je savais combien les communications postales

étaient devenues difficiles sur la route menant au théâtre de la guerre. Comme on me le conseillait, je me vis forcée d'ajourner pour la seconde fois mon voyage à Alexandropol. En attendant un moment plus propice, je voulus connaître une partie du Lesghistan et les provinces musulmanes à portée de ma route. Ce projet effraya ceux qui s'intéresssaient à moi. L'autorité était instruite d'une révolte prochaine des Lesghiens.

Encouragés par les premiers succès des Turcs, ils s'apprêtaient à se joindre à eux, et allaient, disait-on, descendre en masse des montagnes aussitôt la fonte des dernières neiges. Ce que l'on disait du peu de sûreté des chemins était fait pour épouvanter de plus intrépides voyageurs que moi, qui, armés jusqu'aux dents, hésitaient en effet à s'y aventurer. Mais, sachant aussi combien les craintes sont souvent exagérées, malgré mon peu de bravoure, je ne me laissai pas intimider. En vérité, je ne puis me vanter d'être une héroïne, moi que fait fuir un chien qui aboie, un cheval qui se cabre, un ivrogne qui trébuche. En dépit de l'extrême faiblesse physique qui me donne une terreur innée de toute force brutale, de tout danger matériel, cette reconnaissance dans les provinces musulmanes, malgré leur mauvaise réputation, ne m'inspirait aucune méfiance. Cela tenait-il à ce que je n'avais jamais eu à me plaindre des musulmans, ni en Égypte, au milieu des sables du désert, ni au fond des chambres mor-

tuaires des Pyramides, ni sur le trajet nocturne de Jérusalem à Jaffa, ni au Liban, ni en Abkasie, au sein même de ces huttes primitives, ni chez les Tatares de la Crimée, ni chez les Didas, adorateurs du Diable. Pourquoi donc les Lesghiens seraient-ils moins généreux que les autres croyants et attaqueraient-ils une femme inoffensive. En général ces semi-barbares ont de la déférence envers la femme, et je n'en avais reçu que des égards. Je me hasardai à faire une nouvelle épreuve avec la confiance qu'elle ne me serait pas funeste. Pourtant, les circonstances la rendaient difficile. A Signach on ne me permit pas de partir seule, et je ne pus trouver de compagnon. Au Caucase il est souvent d'usage de voyager avec des inconnus; en perékladnaja les frais sont partagés, on a société et l'un protège l'autre. Comme je l'ai dit, j'avais à traverser des forêts pour arriver au Lagadek, limite de la Kakhétie et du Lesghistan, point militaire où est établi un régiment. On disait que ces forêts étaient purgées enfin des malfaiteurs qui les infestaient et que des postes de Cosaques protégeaient les passants. Cette rumeur enhardit des Arméniens de Signach et ils partirent en caravane à laquelle je m'associai, ayant en outre pour me défendre deux tchapars à mes côtés. Le courage de ces gardiens du hasard ne fut pas mis à l'épreuve comme sur la route de Borjom, où un des leurs avait sauté de peur comme une carpe, car nous arrivâmes sans accident ni aventure à destination. Je m'arrêtai

quelques jours à Lagadek, chez la femme d'un officier parti avec tout le régiment, dont la résidence anime d'ordinaire ce charmant endroit. Leurs femmes et leurs enfants y étaient demeurés seuls. Une profonde tristesse régnait parmi ces mères menacées de rester veuves entourées d'orphelins. La proclamation de guerre, publiée à Lagadek trois jours après le manifeste impérial à Kischenef, y fit une autre impression qu'à Sabani et à Signach. La nouvelle, parvenue par télégramme, rassembla les habitants sur la place de l'Église, où, devant le parvis sacré, le manifeste fut lu. Une scène émouvante suivit cette lecture, écoutée en silence. On n'entendit que les sanglots des femmes déplorant le sort de leurs parents partis aux frontières et qui, en les franchissant, marchaient à la mort! De commun accord, mêlant les prières aux larmes, elles s'agenouillèrent devant l'église entourées de leurs enfants.

Que d'inquiétudes, que de souffrances suivirent ce premier moment de deuil. Avec quelle fiévreuse impatience, le télégramme du jour était attendu. Avec quels anxieux battements de cœur on dévorait les nouvelles données par les journaux, partout si peu véridiques en temps de guerre. Les échos du pays, informent alors le public que l'ennemi a supporté de grandes pertes, et que l'armée nationale est à peine atteinte par la mitraille, comme si les projectiles étaient des dragées à la fleur d'orange, jetées par les adversaires en guise de calmant. En outre

des angoisses pour le régiment, les femmes craignaient journellement l'attaque des montagnards lesghiens voisins.

J'appris, non sans émotion, que les contrées visitées l'année précédente à la même époque étaient ravagées.

Sauchoum-Kalé détruite ! L'Abkasie révoltée, était en sang ! l'ayant parcourue en détail, hommes et choses, population et contrée, tout m'y était familier ! Je ne me doutais pas à l'époque de paix où je visitai ces lieux, qu'ils deviendraient bientôt les scènes de ces combats sanglants. En arrivant à Lagadek, je n'avais fait que la moitié de la route avant d'entrer dans le Lesghistan où Zakatal devait être ma première étape à trois heures de distance. L'annonce qu'une autre bande de malfaiteurs était embusquée dans les bois qui séparent ces deux points, avait aussi éveillé de vives craintes ; on ne s'était que faiblement rassuré sur la nouvelle de plusieurs captures faites par la police.

Personne n'osait s'aventurer sur cette route, où sont situés les *aoûls* habités par les gens les plus belliqueux de la contrée, anarchistes et communistes enragés qui, souvent avaient levé l'étendard de la rébellion en attaquant les soldats russes.

Je me trouvai donc, non plus entre deux mais entre trois feux. Des deux côtés, les forêts livrées au brigandage, et Lagadek même sous la menace des Lesghiens ! Un instant, je ne sus quel parti prendre.

Ma devise, est « avancer » et je partis pour Zakatal avec un tchapar pour protecteur.

Ces miliciens, dit-on, sont souvent de connivence avec les bandits. En ces cas, leur tactique est de s'enfuir au grand galop, pour chercher soi-disant du secours au poste le plus voisin, et de laisser au voyageur le soin de se défendre.

Je ne fus pas attaquée, et n'eus qu'à me louer de ma garde du Caucase, considérée en quelque sorte par moi comme ma protection naturelle. J'eus, il est vrai, quelques battements de cœur, en voyant des armes briller à la ceinture des passants. Etait-ce de terribles brigands, ou de paisibles pâtres, ou des laboureurs ? Le kingalh trancherait-il le fil de mes jours, ou, moins funeste que les ciseaux de la Parque, ne couperait-il que le fromage et la galette ?

A mi-chemin, au relai de chevaux, le *smatritel* de la station (chef) vint à moi d'un air effaré, en me conseillant de ne pas aller plus loin, la route étant dangereuse. Je lui demandai s'il voulait m'accompagner. Il hocha la tête en signe d'effroi. Je fis atteler et me remis en chemin.

Cette fois, le tchapar et le jeimschik (cocher) appartenaient tous deux aux anarchistes de ces parages. Sous leur bonne escorte, une heure et demie après, j'entrais sans entrave dans la forteresse de Zakatal et m'arrêtais à la demeure du chef du district, un Géorgien, auquel j'étais recommandée. Il était le

beau-frère du colonel où j'avais demeuré à Sauchoum-Kalé. Bizarre rapprochement !

Deux ans auparavant, à peu près à la même époque, j'entrais aussi dans une forteresse. C'était au Liban, et sous le drapeau de la Turquie alors en bonne entente avec la Russie. Cette fois, je me trouvais dans une citadelle russe en temps de guerre avec les Ottomans.

Comme au Liban, c'était encore un chrétien qui gouvernait les sectateurs du Christ et ceux de Mahomet dans le district du Lesghistan. Quel contraste frappant ! Il y avait deux ans, autour de moi, c'était la quiétude complète à Beth-Eddin ; maintenant, c'était le qui-vive perpétuel. Pendant ma halte, je ne fus rassurée ni sur la tranquillité à Zakatal, ni sur celle de mes nouveaux parcours.

Les habitants de la forteresse s'attendaient chaque jour à une attaque. Le commandant n'ignorait pas que la révolte était prête à éclater. Dans la prison, étaient détenus plusieurs des fomenteurs parmi lesquels des Maullahs et une femme. Je les voyais tous les jours sortir chargés de chaînes entre les soldats. La vue des vieux ecclésiastiques à longue barbe blanche, m'impressionna vivement. Etre enchaînés au seuil du tombeau, devait être pour ces vieillards le comble de l'ignominie. La résignation leur semblait inconnue, le feu de leur regard exprimait une haine indomptable. Souvent chez les faibles, tout sentiment devient lâcheté, cela ne paraissait pas le cas..

Les prisonniers n'étant pas nourris par l'Etat, leurs parents déposaient chaque jour leur nourriture à la porte de la citadelle. Celle-ci, quelques années auparavant, avait été attaquée et escaladée par les belliqueux Lesghiens. Pendant mon séjour, les femmes des officiers n'osaient sortir de ses murs. J'allais seule en ville, me croyant plus à l'abri d'insultes qu'accompagnée d'un soldat russe.

La situation étant si tendue, il m'était impossible de pénétrer dans l'intérieur du pays, et de voir les aoûls peuplés de turbulents démocrates. Déjà le fanatisme leur avait fait commettre des meurtres, et mon hôte m'assura que s'il se présentait dans un aoûl lesghien, il serait massacré sans pitié, là où en d'autres temps il était le bienvenu. Il ne voulut pas m'y faire conduire. Aller sans escorte, il n'y avait pas à y penser; et me faire accompagner, éveillerait l'attention. Quelques jours après mon départ, les Lesghiens étaient descendus à La gadek. Ils avaient incendié l'école, la caserne, des maisons. Les femmes et les enfants avaient pris la fuite à leur approche. Encore une fois, j'avais été miraculeusement sauvée.

Ma position était fort embarrassante. Impossible de retourner sur mes pas pour revenir à Lagadek. La marche en avant offrait encore bien du danger avant d'arriver dans les provinces peuplées par la secte Schiite. Leur haine contre les Turcs, les faisait partisans des Russes, bien que pour eux, un chrétien équivale à un chien.

Les commentaires de toute sorte finissent par prendre, pour les masses, le caractère de faits accomplis. Cela ne manqua pas d'arriver pour les bruits propagés, en vue d'encourager les Sumites du Caucase déjà prêts à s'incliner devant le sultan. Dans la forteresse de Zakatal, la vie était loin d'être gaie ; tout y était en état de siège : portes fermées nuit et jour, doubles sentinelles partout, batteries prêtes à vomir leur plomb meurtrier. Cette citadelle avait résisté à nombre d'assauts ; dans les dernières années on l'avait fortifiée encore.

La terreur de la guerre me saisit vivement en face de ce qu'elle nécessite et pour la défense et pour l'attaque. Le commandant me fit tout visiter. J'assistai aux repas des soldats. Je goûtai la ratatouille dont la ration est une demi-livre de viande, de la soupe ou du gruau et du pain ; bonne nourriture, surtout le potage au chou national. Parfois aussi, je prenais le *tchaï* avec les soldats, qui tous voulaient avoir le plaisir de le sucrer ; malgré mon peu de goût pour le sucre, leur générosité le transformait en sirop. J'aime le peuple russe, surtout le soldat. Sa bonhommie, sa gaieté, son ingénuité sont remarquables. Son dévouement pour ses chefs, rappelle celui du chien. Je fus présente à l'équipement d'un bataillon s'apprêtant à partir. Avec un soin minutieux, le colonel passa en revue les soldats revêtus de leur nouvel habit. Telle l'experte couturière essaye à ses clientes des toilettes de grande tenue et découvre

le pli qui les dépare, tel le colonel examinait un à un les détails de l'uniforme de ces hommes équipés pour la mort comme pour la parade. Ils restaient gais, tout en se sachant offerts en holocauste et préféraient le camp à la caserne. Entre Zakatal et Naukha, il y a beaucoup de trafic, de marchands américains. Sans les circonstances, ils restaient tous au logis, et je ne pus trouver de compagnon pour aller à Naukha.

La poste avait été arrêtée, pillée, le postillon et le conducteur, l'un tué, l'autre blessé, et personne n'était assez hardi pour se mettre en chemin. La police était à la recherche des dévaliseurs. Je me dis qu'ils attendraient pour renouveler leurs exploits, et faute de mieux, je profitai du plus prochain départ de la poste, qui deux fois par semaine fait le service, pour quitter la citadelle où d'autres complications pouvaient me bloquer indéfiniment. Je fis sagement car, à peine partie, la révolte éclata.

Sur la recommandation du chef du district, j'avais obtenu du maître de poste l'autorisation de suivre dans ma *perékladnaja* celle du postillon. A mon grand contentement, lorsque je m'y mis, on y plaça avec mes colis, les sacs en cuir noir cachetés contenant la correspondance publique et le Mercure du pays s'assit à mes côtés sur ma petite malle nous tenant lieu de siège. Ce fait, le chef de la poste me l'avait tout d'abord refusé. La loi défend qu'un passager fasse route dans le chariot postal. Tartufe a dit qu'avec le ciel « on s'accommode ».

Heureusement pour moi, on trouva moyen à Zakatal de s'accommoder aussi avec la législation postale.

En voyageant dans une *pérékladnaja* dont un *padérogné* (feuille de route) me déclarait locataire, je ne frustrais aucunement l'administration, car je payais la taxe fixée pour chevaux et équipage. En outre, qui peut se vanter au Caucase de n'avoir pas exercé une hospitalité libérale.

Quel Caucasien m'eût jeté la première pierre en me voyant suivre son exemple et accueillir des sacs gonflés peut-être de bonnes nouvelles !

Donc la loi me défendant de voyager avec la poste, la poste voyagea avec moi. Je ne m'étais jamais trouvée en contact si proche avec un tchapar lesghien. D'abord je crus devoir faire la difficile en m'éloignant le plus possible de mon voisin dont la toilette, sous le rapport de la propreté, laissait assez à désirer.

Peu versée en histoire naturelle, je ne dénombrerai pas les espèces d'animaux que je vis sautiller, courir, ramper, exécuter maint tour de gymnastique sur le *papach*, la tête, le cou, la *tckacha* de mon compagnon. Effrayée d'une telle société je voulus m'en garer, craignant surtout qu'en sa qualité de communiste, comme tout bon Djari (1) qu'il était, mon Lesghien ne voulût partager avec moi le

(1) Les Djari, tribu au environs de Zakatal, sont communistes et ne veulent reconnaître aucune autorité.

surplus des richesses zoologiques dont il était surchargé. Dans mon horreur pour ces cohortes d'insectes, j'oubliais la crainte des autres sortes de malfaiteurs, altérés aussi de sang humain, que j'étais exposée à rencontrer. Ma répulsion était plus forte que ma peur. Qui n'a voyagé au Caucase ne peut se rendre un compte exact des routes ni des torrents impétueux à traverser à gué. Il n'est pas rare en franchissant encore les rivières desséchées que les soubresauts lancent sur un chaos de pierres équipage et voyageurs.

Si je n'eus à enregistrer aucun accident, c'est uniquement que des bras vigoureux me soutenaient dans le véhicule caucasien au passage des torrents, des rivières, des sentiers dangereux. A peu de distance de Zakatal se présenta un cours d'eau. La peur domina ma répugnance et, prenant le bras de mon cavalier, je l'enlaçai autour de ma taille, fermant les yeux pour ne pas être repoussée en voyant de près sur quoi je m'appuyais. Dans certains cas exceptionnellement graves, ce qui dans le cours ordinaire des choses semble une énormité, devient tout naturel. Le musulman lui, ne parut pas étonné ; on chargeait et déchargeait sans retard le précieux fardeau sur le nouveau chariot. Le tchapar postillon et celui qui galopait à côté de l'équipage étaient remplacés de même à chaque station. J'eus ainsi à faire de nombreuses et nouvelles connaissances qui se promenaient familièrement sur mes voisins de re-

change. Ne fumant pas, je ne pouvais encenser mes vêtements de tabac, mais à chaque station je donnais un pourboire au *smatritel* (chef) en échange de la fumée de son papiros qu'il soufflait sur eux. J'ignore si ce purifiacteur était efficace. Je cheminai tout ce jour sans autre objection à faire. J'avais eu raison, les malfaiteurs s'étaient cachés. Assise sur ma malle, je laissais courir mes pensées. Les indiscrètes! Elles s'abaissèrent jusqu'à ces grands sacs noirs comme pour en extraire les divers secrets, les multiples sentiments qui y étaient scellés et sur lesquels reposaient mes pieds! Comme la boîte de Pandore, le sac du facteur contient tous les maux et tous les biens; aux uns il apporte le chagrin, aux autres la joie. Cet élastique tabouret renfermait toutes les passions qui agitaient le cœur, l'amour, la haine, l'ambition, l'intérêt le plus élevé ou le plus vulgaire, traduites pêle-mêle sur des bouts de vélin ou de grossier papier; et le messager du sort les distribue à toutes les portes, indifférent aux bonheur comme aux peines qu'il apporte. Ces pensées me rappelèrent que depuis longtemps je n'avais plus reçu des lettres des miens et que les dernières avaient été interceptées. L'irrégularité, l'indiscrétion des postes du Caucase sont un fléau. Les lettres de famille les plus innocentes sont violées. Ma plus grande souffrance là-bas était ce manque de nouvelles, car je savais que ma famille m'écrivait régulièrement à une adresse fixe. Si quelques-unes me parvenaient,

elles avaient été préalablement lues. On ne s'en cachait point. Je les recevais avec l'enveloppe coupée de côté. Mes plaintes restaient sans effet. J'arrivai à la limite du Lesghistan saine et sauve. A cette frontière, un tchapar Tartare Schiite remplaça le tchapar Lesghien Sunite. Tout le long de la route déserte je n'avais rencontré aucun voyageur, excepté une pauvre famille émigrant des montagnes du Daghestan vers le pays des Tartares. Je fis l'aumône à ces indigents. Peut-être cela me porta-t-il bonheur! A proximité de Naukha coule le *Kisch*. La crue des eaux rendait son passage périlleux en pérékladnaja. Il fallut le traverser à cheval. Du poste voisin on en avait conduit un pour le postillon, un noble Beg. Il m'adressa quelques mots que je ne pus comprendre, puis lestement me prit dans ses bras, me mit en selle, se plaça derrière moi en me soutenant et marcha dans la rivière. Cette fois encore il n'y avait pas à faire la précieuse, car si jamais j'ai tressailli d'effroi ce fût lorsque je me vis surnager au milieu du rapide courant.

Me cramponant à la crinière du cheval dont le corps était sous l'eau, j'atteignis la rive opposée plus morte que vive! Je tordis de mon mieux mes jupes mouillées avant d'être replacée dans la pérékladnaja par le noble Tartare. A Naukha il descendit à la poste et y déposa son fardeau de lettres, respecté cette fois par les bandits. Je n'étais pas fâchée d'être à destination ni de pouvoir me mettre à mon aise.

J'avais à me procurer un gîte. Partout ailleurs que dans les grands centres, le voyageur au Caucase doit en appeler à l'hospitalité des indigènes. A plusieurs reprises, ceux auxquels j'étais recommandée, prévenus de mon arrivée, venaient à ma rencontre et insistaient pour me recevoir. A Naukha je n'avais fait avertir personne. J'étais recommandée au commandant de la forteresse, un Géorgien. Je voulais me rendre immédiatement chez lui, j'avais surtout hâte d'ôter mes vêtements mouillés. Mais je dus patienter. Le fort où est enclavé l'ancien palais des Khans est situé au sommet d'une montée difficile à gravir en pérékladnaja. Une déception m'y attendait. Le commandant malade ne pouvait me donner l'hospitalité. La femme du juge de paix, présente à mon embarras, me voyant exténuée de fatigue avec des vêtements mouillés, m'offrit de passer la nuit dans la chambre de ses enfants, partagée déjà par sa sœur, une de ses amies et la bonne. J'acceptai ce coin proposé dans un dortoir si peuplé. Mais sa sœur s'y opposa. Lorsque je vis la malpropreté de la chambre en question, je ne déplorai pas cette inhumanité. Mes colis avaient déjà été déchargés et le cocher pour un pourboire les rechargea pour me conduire à la recherche d'un autre gîte. Je vis en effet qu'au Caucase tout n'est pas rose quand on y est réduit à vouloir payer un abri. En Orient, la moindre bagatelle rassemble tous les badauds. Autour de ma *pérékladnaja* s'était formée une foule de Tartares; elle

me suivit plus surprise de moi que moi d'elle. Il faisait nuit déjà. Il y avait trois verstes de là au bas de la ville où demeurait un notaire arménien pour lequel j'avais aussi une lettre. La femme du juge de paix voulut bien, sur ma prière, me faire accompagner d'un de ses serviteurs en m'assurant que ce Tartare, un Schiite, était un homme tranquille auquel je pouvais me fier. Or, les Schiites et les Sunites se détestent aussi à Naukha. A tout propos, ils se querellaient alors, les Sunites attaquant les musulmans partisans des Russes contre les Ottomans. Souvent les coups et les blessures suivent les gros mots échangés par ces fanatiques. Le Schiite se jucha sur ma malle à mes côtés et ma *pérékladnaja* roula toujours suivie d'une troupe de musulmans grossissante. Ma double mésaventure à la citadelle n'était que le prologue d'autres scènes sur mon trajet vers la ville basse et ma qualité d'héroïne de la pièce me mettait en situation peu enviable.

J'étais accablée de fatigue, affamée, transie, comme on voit, fort peu à mon aise. Il était dix heures du soir. Je me trouvais dans les ténèbres, car à Naukha les rues ne sont point éclairées. Le cocher mécontent murmurait de faire une seconde course, et je compris au ton que le domestique, mon protecteur, l'injuriait. Nous descendions la pente abrupte précédés, entourés et suivis d'hommes dont on m'avait fait très peur et contre lesquels j'étais sans défense. Le prélude déjà n'était pas très at-

trayant. Mais le lever du rideau le fut encore bien moins lorsque je vis précipitamment le cocher descendre de son siège, s'approcher du Tartare, mon voisin, et le secouer avec violence, voulant l'arracher du chariot. Celui-ci résista et sans doute pour mieux se faire entendre donna une raclée de coups au jamschik, qui s'enfuit à toutes jambes. Le vainqueur, sautant à bas, se mit à courir après lui. Ce fut rapide comme un coup de théâtre. En un clin d'œil je me vis seule, obligée de retenir les chevaux arrêtés, mais glissant sur une pente rapide. La foule s'était divisée aussitôt pour et contre le cocher sunite. Je me trouvai entre de nouvelles querelles et de nouveaux combattants. La police était un mythe, je cherchai en vain quelqu'un pour me protéger et repousser ceux qui s'approchaient de trop près. Je ne pouvais savoir, perdue dans leur mêlée, assourdie par leurs cris, si ces hommes d'aspect sauvage et surexcités par le fanatisme parlaient de me dévaliser ou de me tuer. Pour ne pas être jetée à bas si les chevaux, que je n'avais pas la force de retenir, avançaient, je descendis et attachai aussi solidement que je pus les brides à l'une des roues.

Puis je me dirigeai vers l'attroupement dans lequel j'espérais retrouver les premiers combattants. Afin d'attirer à moi mon conducteur par le magnétisme des paroles, je répétai à haute voix la phrase sacramentelle pour tout cocher au Caucase, quelles que soient sa nationalité et sa religion : « *Jamschik, na-*

vadka» (cocher voilà pour l'eau-de-vie), mais ma voix resta sans écho, le cocher fus sourd à mon appel. Je ne pus reconnaître sous tant de hauts papachs ni mon automédon, ni le gardien à qui l'on m'avait confiée. Cela devenait de plus en plus alarmant. Je craignais moins pour ma propre sécurité que pour mes colis abandonnés, renfermant mon manuscrit et l'argent nécessaire pour continuer mon voyage. Mais je vis bientôt que ma situation était plus critique que dangereuse. Chez les musulmans le respect pour la femme est une religion. Lorsque je perçai la foule, elle s'écarta : tous me regardaient. Je fus regardée avec la curiosité des enfants devant une chose nouvelle, mais sans malveillance.

Si j'avais pu parler, mon embarras eût été bien moindre. Afin d'y mettre fin, je me décidai d'aller à la station de poste pour y passer la nuit. Je fis comprendre par gestes que je désirerais un remplaçant pour le cocher fugitif. Aussitôt il s'en présenta un tout prêt. A un autre je dis : *Post Stangzi*. Il me comprit et se mit à côté de moi à la place du Tartare à la poursuite du jamschik. Je fis signe à la foule de se disperser et fus obéie. Vraiment je crus au miracle en me voyant ainsi sauvée. Certainement en Europe, dans un de nos centres les plus civilisés, une femme seule la nuit, n'ayant que des gestes, ne pourrait être mieux traitée que moi par ces musulmans réputés sauvages. Je n'étais pas au bout de mes peines, dépassant le caravansérail devant lequel ce qui précède

eut lieu, je vis sortir du bazar en face le cocher, caché derrière une échoppe, se jeter à la tête des chevaux et réclamer son siège. Mais son remplaçant le lui refusa. Derechef il s'ensuivit une rixe. J'insistai pour que la place fût rendue à l'employé de la poste, mais aussi pour que mon autre protecteur restât près de moi. Cette précaution ne fut pas inutile, car le récalcitrant cocher fit encore mine de ne vouloir avancer. Je revenais à l'idée d'aller à la demeure du notaire, plus proche que la station de poste. Comme toutes les maisons à Naukha, cette habitation est enfoncée au milieu d'un jardin, il fallait passer un sentier plongé dans l'obscurité. Des chiens hurlaient : ayant peur d'avancer j'appelai de loin, prononçant le nom du notaire. Mais personne ne vint. Pendant cette reconnaissance mon second garde du corps surveillait ainsi que mes bagages le cocher qui fit mine de ne pas vouloir attendre. Arrivée à la porte du jardin j'appelai encore, un domestique vint à qui je remis une lettre pour le notaire. Il revint me dire que celui-ci était absent; vraiment je n'avais pas de chance. Plus tard je sus que le notaire était chez lui, mais que frère de l'immortel Harpagon de Molière, il recevait seulement chez lui ceux qui pouvaient contribuer à engraisser son magot.

Tel maître tel valet, dit-on. En effet, j'avais encore un mot pour un autre Arménien voisin de l'avare, voulant en lire le nom, je demandai une allumette au domestique du tabellion. Il me la refusa, répétant

en russe : « Mon maître n'est pas là et je n'ai rien à donner à personne. » Noble réponse qui faisait honneur à de nobles leçons ! Je pris encore ma déconvenue avec philosophie. Le cocher en eut moins quand il se vit forcé de me conduire plus loin. Je le décidai à fouetter ses chevaux en faisant résonner les sons mélodieux : *Na vadka*, *na vadka*, accompagnés de ceux des pièces tombant dans sa main. Enfin j'aperçus en guise de réverbère une petite lampe, et je pus lire le nom de celui à la porte duquel j'allais frapper. J'y fus accueillie, c'était heureux, car mes forces étaient à bout. Je n'avais pas été attaquée par les brigands sur la route et les musulmans ne m'avaient pas attaquée. J'ai narré ma pérégrination nocturne comme peinture caractéristique des Tartares et de quelques-uns des chrétiens alors à Naukha.

Partie de Zakatal de bon matin, je ne pus changer de vêtements qu'à minuit. Après combien de fatigues, d'inquiétudes, d'émotions, je m'avouai que mon voyage au Caucase n'était plus, comme on me l'avait dit, de l'héroïsme, mais devenait de la folie. Je me félicitais doublement de n'avoir eu aucun mal des musulmans auxquels je m'étais fiée. On les croit en général des barbares, parce qu'ils n'ont pas les mêmes mœurs que nous. En les approchant, on est donc surpris de découvrir en eux des instincts élevés dont nos contrées croient avoir le monopole. On semble ignorer que dans les pays où existent encore les coutumes de temps reculés, la conscience a

aussi quelque valeur. Je dormis bien la nuit qui suivit cette journée agitée. Le chant du coq me réveilla, j'entendis bourdonner les insectes sous les chauds rayons du soleil. Fatiguée, la tête alourdie, les idées confuses, je me demandai ce que le jour allait m'apporter, lorsqu'on m'avertit que le chef du district avait envoyé quelqu'un qui m'attendait pour me conduire à son domicile. J'y fus reçue amicalement, il me reprocha de ne pas l'avoir prévenu de mon arrivée. Invitée par plusieurs familles, je me rendis chez celle du procureur du tribunal. Les chrétiens n'avaient pas respecté ma bourse aussi bien que les musulmans, mon porte-monnaie se trouva vide de son contenu, une vingtaine de roubles. Le matin après la nuit passée sur la tachta (divan) de l'Arménien, un des huppés du pays, le commandant de la citadelle fut honteux et confus en me voyant comblée de prévenances. Il confessa la peur, oui la peur qu'il avait eue de moi qu'il croyait fille d'Albion, terreur du Caucase en ce moment. On se moqua de lui et c'était justice. Le ridicule est le prix qui revient à la bêtise. C'est, je crois, le seul Géorgien auquel j'ai pu avoir inspiré de la crainte, seul aussi il méconnut les lois d'hospitalité suivies dans son pays.

Dans le meilleur troupeau se trouvent des brebis noires. Je passai des heures charmantes chez mes hôtes, gens intelligents et éclairés. A eux, à la famille du chef du district je dus tout agrément et je leur en fus d'autant plus reconnaissante que leur bon ac-

cueil n'était dû à la recommandation de personne. J'ai horreur de l'indiscrétion, mais en nommant les *Tcherbatchief* et *Bagdanofski*, je ne fais qu'acquitter une dette de cœur. Le commandant de la forteresse à Naukha avait eu l'ingénuité de douter de ma personnalité. En tout temps celui qui attire l'attention sur lui donne lieu à des commentaires. Une femme seule voyageant au Caucase pendant la guerre, surtout dans les provinces musulmanes où chaque pas était un nouveau danger, et cela uniquement pour voir du pays, cela parut une chose si étrange par la nouveauté qu'on crut devoir lui chercher un autre motif. A Naukha on n'était guère plus tranquille que partout où j'avais passé précédemment. On y redoutait toujours plus que les Tartares des environs, les Lesghiens, montagnards limitrophes. A leur première approche le chef du district était prêt à se réfugier dans la forteresse. Peu de jours avant mon départ de Naukha, le 17 juin 1877, les troupes attendues pour défendre la Kakhétie passèrent par là. Je décrivis cette épisode, sous le titre « *Réception des soldats russes à Naukha*, » on me pria d'envoyer cet article au journal « *le Caucase* », publié à Tiflis. Je le fis, traduit en russe et signé de mon nom, il parut le 5 juillet 1877 (1).

(1) Le même journal donna, dans un autre numéro, des détails sur mon voyage. Assaillie de questions dès mon arrivée au Caucase sur le motif qui m'y avait conduite, j'y répondis par un article qui parut traduit aussi.

Ce régiment qui passa par Naukha avait été mandé pour Lagadek aussitôt la menace des Lesghiens. Mais ceux-ci, au lieu d'attendre la fin de la récolte comme on le croyait, devancèrent cette époque, de sorte que toutes les troupes de défense arrivèrent trop tard. La révolte avait eu lieu en partie et on craignait un autre soulèvement. La nouvelle que le fils de Schamyl, allié des Turcs, se trouvait avec eux à *Sauckum-Kalé* qu'ils avaient prise, encourageait les Lesghiens. Les succès des Turcs excitaient aussi leur fanatisme. Les Tartares, leurs ennemis, pouvaient ne pas s'allier comme eux aux Turcs, Naukha n'en offrait pas plus de sécurité. Ces détails prennent ici un intérêt historique. En tout temps le touriste écrivain a le devoir de retracer véridiquement ce qu'il voit; mais quand le hasard le fait assister à une crise appelée à faire partie de l'histoire d'une contrée, il doit être plus scrupuleux, Elisabethpol, peuplée de Schütes, était à l'abri des Sunites, hors de voisinage. Par là je pouvais aller m'embarquer à Batum pour m'en retourner sans crainte de ce qui pouvait m'advenir, ni de la grande guerre, ni des ricochets lesghiens. Mais, je fus forcée d'attendre à Naukha, ne pouvant risquer de voyager seule.

Les habitudes des Tartares et des Arméniens ne leur permettent pas de se montrer en société de femmes étrangères à leur famille, et aucun protecteur d'une autre nationalité ne se présentait. La position du pays, les troubles prévus rendaient de plus en

plus ardu mon désir de compléter mes notes, mais ce désir fit taire mes inquiétudes nouvelles. Retourner sur mes pas, c'était la route la plus dangereuse encore. Il fallut donc avancer! Ceux qui me lisent seront peut-être les premiers à blâmer ma hardiesse et l'imprudence que je commettais en courant au-devant des risques de toute nature, mais l'amour-propre une fois en jeu est un irrésistible stimulant. Tout ce qu'on désire se fait trop attendre. Le compagnon qui semblait introuvable se présenta enfin! Mon *Tavarichs Poutechestwi* (camarade de route) était d'une situation sociale autre que celle des cavaliers qui avaient été mes protecteurs jusqu'alors.

L'homme auquel le chef du district et le procureur du tribunal me confièrent était le geôlier en chef de la prison de Naukha. Ce Tartare parlait le russe. Loin de m'effrayer de ce gardien de malfaiteurs, il me parut une égide certainement plus sûre. Malgré l'étrangeté de cette camaraderie imposée, je surmontai les préjugés qu'on attache à de telles fonctions. Et, lors même, me dis-je, qu'en apercevant à mes côtés le geôlier de la prison, on me prendrait pour sa prisonnière que m'importait? J'avoue pourtant que je me félicitai que ce ne fût pas l'exécuteur des hautes œuvres. L'idée du bourreau me fit tressaillir, quoiqu'il se trouve, dit-on, des gens inoffensifs parmi cette confrérie. Avant le départ, le geôlier désira me rendre visite. Je fus moi-même curieuse de le connaître, Pareille à sœur Anne je l'attendais en regardant

la route. Plus favorisée qu'elle, je le vis s'avancer suivi de son écuyer, sur de beaux coursiers élégamment caparaçonnés, dont les selles étaient brodées de fleurs de toutes couleurs. Rien de moins terrible que cet appareil. En entrant au salon où je me tenais avec mes hôtes, l'*Effendi* (1) nous salua en croisant les mains sur sa poitrine, puis finit par accepter de s'asseoir. Je fus ébahie de la bonne mine et des manières de ce beau jeune homme qui, en tout pays, eût passé pour un gentleman.

Une longue *tchocha* en drap noir, un *papach* de même couleur, des armes à la ceinture composaient les articles principaux de l'irréprochable toilette du dandy tartare. Il parlait assez bien le russe pour comprendre mon imparfaite élocution en cette langue. Le lendemain le galant cavalier vint chercher sa dame à l'heure fixée pour le départ.

Il avait son naukher (2), vigoureux Lesghien. Le jamochik et moi formèrent le second couple occupant la pérékladnaja. A côté de nous galopaient deux tchapars ; ce qui me faisait une escorte de cinq hommes armées jusqu'aux dents. C'était le cas de le dire, car tout en galopant nos gardes par jeu portaient leur kindjal en travers de leur bouche. Jamais je ne me vis si près de tant d'armes, fusils, sabres, kindjals, re-

(1) Les Tartares, ainsi que les Turcs, donnent le titre d'*effendi* aux employés du gouvernement, de même qu'à ceux versés dans la connaissance des lois.

(2) Garde, compagnon, domestique.

volvers, pistolets, outre des menus détails, de grands couteaux, etc., etc. Cet arsenal ambulant ne laissait pas de m'effrayer un peu sans que j'eusse la moindre crainte de ceux qui le portaient. Heureusement les fusils restèrent en bandoulière, les kindjals aux fourreaux, les pistolets aux ceintures.

Cependant plus d'une fois des voyageurs ont été attaqués sur la route que j'avais parcourue entre des steppes inhabitées et des montagnes pelées où le laboureur ne conduit jamais sa charrue, ni le pâtre son troupeau. En plusieurs endroits de ces chaînes de montagnes arides, se hérissent des pics inégaux, rapprochés au-dessus de profonds précipices. Les bêtes fauves même ne s'y tiennent pas, n'y trouvant aucune pâture. Mais souvent derrière les rocs, des malfaiteurs se tiennent embusqués, et le geôlier me raconta qu'il en avait conduit quelques-uns, capturés sur ce même chemin et encore détenus à Naukha. Il me montra l'endroit d'où ils s'étaient jetés sur lui et ses tchapars. Ces sinistres assaillants me laissèrent passer sans entrave entre ces défilés néfastes.

En si bizarre société et l'imagination aidant, je pouvais me croire en ce moment être l'une des pensionnaires habituelles de ce fonctionnaire redouté. Je n'avais pourtant qu'un regret, celui d'ignorer son idiome et de perdre plus d'un détail piquant de son métier. Un proverbe arabe dit : « Le plus clairvoyant est aveugle en pays étranger. » Il pourrait ajouter « le plus

éloquent est muet s'il n'en parle pas la langue. » Pour moi, je réussis le plus souvent à me faire comprendre au moyen de la mimique. L'effendi dont la famille était de noblesse ancienne, tout habitué qu'il fût, je suppose, à traiter peu délicatement ceux auxquels il faisait mettre les fers, eut à mon égard toute les attentions désirables, dans cette fonction certainement nouvelle pour lui comme musulman et geôlier. Un Tartare est toujours suivi d'un plus humble que lui, auquel il donne ses ordres. J'ai dit que celui-ci avait son noukher. Quant aux tchapars, j'ignore si ce fut pour leur plaisir ou pour amuser mon protecteur qu'ils se livrèrent à des exercices de haute école exécutés avec une précision, une agilité rares. Ils faisaient voltiger leurs chevaux, les lançaient au loin et d'un bond revenaient à mes côtés comme des chevaliers venant réclamer le prix de leur adresse. Le talent de ces cavaliers des steppes me distrayait de l'inquiétude qui me causait le voisinage si mal famé, où de distance en distance se dressaient des pierres tumulaires, tombes des victimes trouvées tuées et dépouillées à ces endroits, c'étaient de tristes bornes milliaires, bien faites pour alarmer. Ce manque de sécurité sur certaines routes au Caucase fait qu'on y évite de voyager la nuit, malgré la chaleur qui en été rend un long trajet pénible pendant le jour.

Partis dans l'après-midi, nous nous arrêtames le soir à la station de Schemaehli, la moins mauvaise,

m'avait-t-on dit, de ces détestables gîtes sur la route. L'extérieur seul parlait en sa faveur, au-dedans c'était la même malpropreté que partout ailleurs. Dans une chambre réservée aux voyageurs, comme d'habitude, la serrure était brisée. La perspective de passer la nuit sans la protection d'une clef, ne me sourit guère.

Le geôlier me proposa de veiller sur le seuil, je ne voulus pas accepter cette offre amicale. Mettant alors en pratique un moyen, inspiré peut-être par sa profession, il barricada ma porte de manière que nul ne pût l'ouvrir. A cet effet, il prit un poteau renversé devant l'entrée de la station près d'un autre qui lui encore portait une lanterne indicative. Il l'arc-bouta contre la porte et contre ma malle appuyée au mur en face, puis sortit par la fenêtre. Pour me convaincre de sa solidité, lui et son nauker attaquèrent vivement la barricade qui résista à cet assaut. Je pouvais donc être tranquille. Comme j'en avais pris l'habitude dans les stations de poste, avant d'étendre mon plaid et mon manteau sur le banc où j'allais coucher, je l'épongeai soigneusement, y répandis de la poudre persique que je recouvris de papier. Je gardais pour cet usage dans mon ménage de voyageuse, quelques numéros du *Times* que recommandent son grand format et la solidité du papier. J'avais soin de masquer le côté qui était venu en contact avec le banc. Dans quelques localités, en Abkasie notamment, le papier est inconnu. L'effendi était

muni de provisions de bouche comme il faut l'être sur toutes ces routes. Son nauker remplit l'office de cuisinier. Il prépara un poulet, l'embrocha avec son kinghal, s'accroupit devant le feu, posant son arme sur deux bâtons et la retournant de temps en temps. Le rôti fut bon, ainsi que le riz, nourriture principale des Tartares.

Ce souper original fut servi dans la galerie devant la maison de poste. Un banc nous servit de table. Nous nous accroupîmes sur l'un de ces tapis que chacun emporte avec soi au Caucase et qui remplaça les sièges. L'effendi, personnage d'importance, eut tous les tchapars du poste pour le servir, dont l'un remplit l'office de maître d'hôtel. Quoique musulman, le geôlier déboucha une bouteille de vin dont il ne se fit pas scrupule de boire un bon coup à ma santé. En cas d'attaque, j'étais bien gardée par une douzaine d'hommes armés autour de moi. Mais si ces défenseurs devenaient des assaillants? On m'avait fait si peur du fanatisme musulman! N'ayant nulle envie de dormir, ni d'être enfermée dans mon peu riant dortoir, après le repas, je proposai au geôlier une promenade. Il objeta que les défilés dangereux étaient voisins, que si la nuit, la station était bien gardée, la route ne l'était pas. Il me fallait entrer par la fenêtre dans ma chambre. Me voyant peu agile à cette gymnastique, l'effendi appela un tchapar et le fit se courber devant moi, lui, me soulevant, me plaça sur ce dos qui me servit d'escalier. Le sma-

tritel de la station, absent pour l'instant, était Italien, qu'avait-il fait chez lui pour s'expatrier là ? Il cultivait quelques fleurs dans un parterre devant ma croisée. La vue de ces fleurs, au milieu du désert, me fit un plaisir extrême. L'odeur d'un jasmin, qui s'y trouvait m'enivra. Sur certaines senteurs comme sur les mélodies flottent des souvenirs. Un souvenir de mon enfance, évoqué par le parfum de ce jasmin, me reporta loin, bien loin du Caucase! Assise à la fenêtre sur mon sac de voyage, je me mis à rêver. La fatigue, le calme de la nuit, la fraîcheur de l'air me tenaient assoupie seulement. La crainte aussi me faisait-elle veiller? Au reste, j'étais dans une position où elle n'eût pas paru exagérée à de plus hardis que moi. J'avais cette nuit-là le cœur triste de me sentir si loin de ceux qui me sont chers, seule dans un pays infesté de brigands sous la garde de musulmans dont on craignait le fanatisme redoutable dans ce moment d'agitation et de soulèvement probable. Je songeais à l'indomptable férocité des Lesghiens dont l'un dormait à mon seuil, à son maître, le geôlier tartare, ayant sous ses ordres douze autres mulsumans, à la merci desquels j'étais dans ce poste isolé. Et, parmi ces hommes, pas un seul chrétien pour me défendre, à l'occasion! La nuit devint orageuse. Les sifflements du vent dans la vaste steppe étaient lugubres, tantôt comme des gémissements humains, tantôt comme des cris de bêtes fauves. Je pus distinguer un tumulte de sons étranges ressem-

blant à des hurlements, puis des sonnettes annonçant l'arrivée d'une pérékladnaja. Avait-elle été attaquée par des brigands? Elle entra dans la cour. Il y eut un silence. Tout à coup on frappa à ma porte à coups redoublés... Mon Dieu! qu'allait-il m'arriver! On frappait, refrappait, mais la porte ne céda point. Le poteau tint bon. Me voyant dans une citadelle, si bien fortifiée, je voulais savoir quels étaient les assaillants. Je prêtai l'oreille et surpris entre eux un dialogue en russe. Que je ris de ma peur! Au lieu d'assaillants, c'étaient des voyageurs cherchant un gîte. Mais n'ayant pas l'envie de partager le mien, avec eux, je criai à plusieurs reprises : *Eta danmskaia comnata* (c'est la chambre des dames), On n'entre pas ici. Le beau sexe ne jouit point du privilège d'un appartement réservé aux stations de poste. Je n'étais donc pas dans mon droit. Pourtant le ton de mes paroles sembla faire renoncer à d'autres tentatives, car j'entendis les arrivés s'installer devant ma porte pour attendre le jour. Je fermai la fenêtre, mais non les yeux.

Je restai éveillée dans l'agitation de mes pensées. Je fus heureuse de voir poindre l'aube et d'entendre le chant des oiseaux saluer joyeusement l'aurore. Je rouvris la fenêtre et humai, comme le soir, les caressantes émanations des fleurs. Elles sont toujours une jouissance pour moi. Ce matin, ce fut un bienfait. J'en pris quelques-unes. Je fus égoïste en les arrachant de leur tige, car ces pauvrettes moururent

par ma main! Déjà debout, le geôlier attendait sous ma croisée pour déplacer le poteau qui m'avait à merveille tenu place de bastion. Entré par la fenêtre, il sortit par la porte devant laquelle je vis le somurar bouillant à côté d'un verre de *tchaï* versé et sucré outre mesure selon le goût du pays.

Les voyageurs qui s'étaient vus forcés de respecter mon domaine étaient partis. Nous les suivîmes. Escortée comme la veille, je cheminai vers Elisabethpol, que j'atteignis vers le soir sans entrave. Le geôlier se conduisit en chevalier et ne me quitta qu'après m'avoir vue casée dans l'ancien palais des Khans, demeure du gouverneur. J'étais donc arrivée au terme le plus périlleux.

Avais-je raison de taxer d'exagération les terreurs qu'on m'avait faites ou le hasard seul m'avait-il sauvée? Peut-être devais-je mon salut au Dieu des voyageurs, s'il en est un pour eux! Je le crois. Le geôlier allait plus loin, à la recherche d'un criminel. Je restai à Elisabethpol, l'ancienne Ganja. Le gouverneur, le prince T..., frère de celui qui avait été si courtois pour moi à Télaf, ne le fut pas moins. Depuis plusieurs jours l'attaque de la forteresse de Kars avait commencé, et la lutte continuait acharnée. Que de tourments pour les familles des soldats mêlés à ces combats sanglants! La famille T... comptait quinze des siens au camp. Dans une lettre, l'un d'eux, qui avait assisté pour la première fois à une bataille, écrivait qu'il s'était cru aux enfers. Le ca-

ractère des Géorgiens rend pourtant la guerre populaire parmi eux. Les armes, l'équitation leur sont familières. C'est pour eux un prétexte de s'adonner à leurs passe-temps favoris : le maniement, la course. Si parmi les volontaires du Caucase il s'en trouvait par bravoure, il y en eut aussi par désœuvrement ou par ambition de voir leur tchacka ornée d'une décoration. Je consacrai trois jours à Elisabethpol, et un à Hellenendorf, colonie allemande, à sept verstes de là. Cette journée me reposa moralement. C'était un dimanche. La famille du gouverneur m'avait suivie. Parmi les paysans endimanchés, je me crus dans une paisible, rustique localité de la Souabe. J'assistai au service divin dans le temple protestant érigé en 1854 par les colons enrichis. Je fus agréablement impressionnée de l'ordre, de la propreté qui règnent chez ces gens laborieux. Depuis mon entrée au Caucase, je n'avais rien vu de semblable. La femme du pasteur nous offrit une collation improvisée, dont chaque détail dénotait *die echte deutche wirthm* (la vraie ménagère allemande). Un dîner chez le colonel, commandant du régiment en garnison, termina cette calme journée. Ce colonel, qui avait été au Daghestan, me raconta qu'il avait fait élever à Gaunip un pavillon commémoratif au-dessus de la pierre où le prince Bariatinsky, vainqueur de Schamyl, venait s'asseoir pour recevoir les hommages de l'Iman vaincu. Ce souvenir guerrier, évoqué dans la pacifique colonie allemande, me

parut détonner comme une note criarde dans une douce mélodie. Le jour de ma visite à Hellenendorf, le 26 juin, fut l'anniversaire de naissance d'une de mes enfants, pour laquelle, outre l'affection de mère, j'ai toujours ressenti ce mystérieux sentiment de sympathie particulière.

Les aimables convives avec qui je me trouvais portèrent un toast à la santé de ma fille Maria! Quels fervents souhaits de bonheur j'y joignis! Pendant ces heures de tranquillité parfaite, de repos moral, j'oubliai les tchapars, les Lesghiens, le geôlier et toutes les péripéties de mon aventureux voyage. Le cœur est ainsi fait, — surtout celui de la femme, — un rien l'égaye, un rien l'afflige et un moment agréable dissipe le nuage des ennuis passés! Une lubie du destin capricieux des voyages qui m'avait conduite au Caucase, m'y retint comme pour se jouer de mes projets. J'étais décidée à partir pour Erivan, mais encore je dus y renoncer, mais pour tout autre cause. Ce n'était plus la neige qu'on allégua comme épouvantail; maintenant, c'était avec la chaleur extrême, la saison des fièvres pernicieuses.

Je crains la maladie et ne supporte pas la chaleur, qui m'est une autre souffrance. Je me laissai persuader d'accepter l'invitation d'une famille arménienne à Choucha, chef-lieu de la province du Karabagh, qui désirait me faire passer dans les montagnes l'époque torride. On insista encore, et je partis avec elle. Je m'y décidai d'autant plus qu'il me fut dit

que, sans aller chez les Persans, j'en verrais les mœurs conservées telles qu'au temps de leur domination. Etrange vicissitude des voyages au Caucase! Quatre jours avant j'avais traversé une partie de la même route avec un geôlier et consorts (1). Je revenais sur mes pas avec une famille du pays, sans la moindre préoccupation pour ma sûreté, et, au lieu d'être cahotée dans un méchant chariot, je roulais dans une confortable calèche de voyage de fabrication européenne. Chemin faisant, j'appris que les attaques dont on m'avait menacée étaient chose commune et non exagérée. Madame C..., avec laquelle je voyageais, avait elle-même été arrêtée sur la voie que nous parcourions en plein midi par sept hommes à cheval qui, après l'avoir fait descendre de voiture, en avaient enlevé une cassette remplie de bijoux pour une valeur de vingt-cinq mille roubles. Depuis peu seulement cet état de choses s'était amélioré. Les postes de tchapars sont établies sur la route, mais souvent ils sont d'accord avec les malfaiteurs. Il y avait quelques mois, une bande de ces brigands était tombée aux mains de la police et avait été exilée en Sibérie. Je ne fus attaquée que par une multitude de vampires peuplant la chambre infecte d'une exécrable station où je passai la nuit avec mes compagnes.

(1) A vingt verstes d'Elisabethpol, à la station Kurak-Tckaï, le chemin se bifurque. L'un conduit à Naukha, l'autre à Choucha.

Je renonce à décrire cet ignoble taudis. De cette station, le chemin va en pente à travers des rochers. jusqu'au sommet où, comme un nid d'aigle, est située Choucha, entourée d'une forteresse naturelle de rochers. Gravir cet escarpement, est un mauvais moment à passer, et pour les voyageurs et pour les chevaux du Karabagh dont la race est fort estimée.

Je vécus plusieurs paisibles semaines à Choucha, dans une famille vraiment patriarcale, une des plus anciennes du pays, et qui me témoigna beaucoup d'amitié. Les Arméniens sont restés là fidèles aux coutumes orientales et, comme chez les musulmans, aucun homme étranger à la famille n'y est admis. Ayant accès près d'une grande partie de leur congrégation, je pus voir de près riches et pauvres. La connaissance de la fille du dernier khan du Karabagh compléta celle, déjà faite, d'autres membres de familles, jadis régnantes des différentes provinces du Caucase réunies à l'empire de Russie.

Cette princesse me fournit des détails historiques tirés des documents de famille, qu'elle fit traduire en ma présence. Les renseignements authentiques puisés à cette source me prouvèrent que l'histoire s'écrit de diverses manières et que la vérité y est souvent dénaturée. Le premier mensonge répandu suffit parfois pour fausser le jugement sur les faits nationaux ou individuels. Appris sur les lieux mêmes, de la bouche de ceux dont les aïeux y jouè-

rent le rôle de héros ou de victimes, ils excitent un vif intérêt. Je fus admise aussi dans l'intimité des Tartares et Persans. Parmi ces derniers, je citerai la famille de *Riza-Kouli Mirza*, cousin du shah de Perse Nasser-Eddin, régnant actuellement. Sa femme, *Alice Beggum* me plut, par sa beauté et sa grâce naturelle. C'est une des rares Persanes venues en Europe, dont elle connaît les principales capitales. Elle est l'unique épouse de son mari, fils de la première légitime femme de Behmen Mirza, oncle du shah de Perse, émigré en Russie, et vivant à Choucha d'une pension de 36,000 roubles, que leur fit généreusement l'empereur Alexandre II. Cet octogénaire qui a conservé les usages de son pays, est entouré d'un grand nombre de femmes. Sa demeure et celle de son fils diffèrent totalement : l'une rappelle l'Asie, l'autre l'Europe.

Le vieux prince a *cinquante* fils dont plusieurs sont au service de la Russie. Riza-Kouli Mirza se trouvait au camp durant la guerre. De même le fils et le gendre de la princesse du Karabagh et les parents de plusieurs Arméniens. On était donc au courant des nouvelles. Les dernières reçues donnèrent lieu à de graves inquiétudes pour ceux qui se trouvaient à Kars et Bagazid. La reprise de ce fort par les Turcs et le nouveau siège des Russes pendant vingt-cinq jours, fut surtout cause d'alarmes. Si le potentat qui signe une proclamation de guerre, était à même de voir de près les maux qu'elle répand, il jetterait loin

de lui la plume avec laquelle il décrète ces malheurs.

Les nouvelles officielles du théâtre de la guerre ne sont jamais ni aussi exactes, ni aussi complètes que celles données par les combattants. Une lettre de l'un de ceux-ci donna de minutieux détails sur le siège de Bagazid. Après vingt-cinq jours d'assaut lorsque les Russes reprirent le dessus, ils ne purent approcher tant l'odeur était pestilentielle. Des monceaux de cadavres putréfiés, soldats tombés, gisaient pêle-mêle sous la forteresse et dans la ville détruite. Pendant ces vingt-cinq jours d'assauts, les soldats russes souffrirent tous les maux dont le plus terrible était la soif. Le commandant d'un régiment de miliciens écrivit que les hommes en étaient réduits à boire de l'urine de chevaux. Un verre d'eau jaunâtre d'un goût affreux se payait un rouble, et une bouteille trois fois plus. Comme on m'en avait prévenue, j'eus à Choucha un aperçu des coutumes persanes. Avec une lunette d'approche, on voit de là les limites du territoire de la Perse.

La chaleur me fit arrêter à Choucha plus longtemps que je ne me l'étais proposé. J'eus beaucoup à y voir, à observer, à décrire; tout était nouveau pour moi, pays, habitants, mœurs. La vie y est primitive, presque biblique.

Tous les renseignements donnés par les indigènes furent traduits sur place par la jeune génération de la famille de mes hôtes connaissant le français.

J'eus lieu d'être en tout satisfaite au Karabagh.

Ce pays, peuplé par les Schütes, était moins agité que les provinces habitées par les Sunites. L'été, on ne se hasarde guère à y voyager de jour de peur des insolations. C'est un désert torride, bordé de steppes arides et peuplé seulement de serpents. La nuit on y croise des voleurs.

Entre Choucha et Elisabethpol, déserté en été, le commerce ne se fait généralement qu'en automne et au printemps. Le Caucase est exceptionnellement difficile à parcourir; mais il y a peu de pays où particuliers et fonctionnaires fassent autant pour être agréables au touriste. Sans leur secours, il est vrai, on ne peut pénétrer nulle part. En quête encore d'un compagnon, je m'adressai au directeur des postes; il mit à ma disposition un *smatritel* d'une station voisine. Le commandant du régiment en garnison m'offrit son tarentasse et l'escorte d'un officier, mais je refusai son offre obligeante, me juchant bravement sur une pérékladnaja du smatritel, qui était venu me prendre à Khan-Kendi, point militaire voisin de Choucha, dont la garnison était alors au camp et où j'étais en visite.

Je ne souffris ni de la chaleur ni de la poussière, une pluie bienfaisante ayant rafraîchi l'atmosphère. Afin d'éviter une halte à une station dégoûtante, je voulus voyager de nuit, mais mon compagnon s'y refusa par crainte des voleurs. Mon effroi plus grand des insectes sanguinaires, auxquels il était habitué,

le faisait rire. Je cédai à la prudence et passai la nuit à Ghodjalou.

La recommandation du directeur des postes à Choucha me valut une réception officielle de la part du smatritel, de sa femme, de sa fille et du jamschik de la station. La société continuelle d'indigènes de positions différentes me mit à même de voir de près des gens de toutes les classes.

Je fis connaissance ce soir-là avec les familiers de *Ghodjalou*. A peine arrêtée, la femme du smatritel, une Russe, me présenta un verre de vadka, du pain noir et du hareng fumé comme *zakouska*.

En Russie, les salaisons sont le prologue des repas, arrosées d'eau-de-vie elles aiguisent l'appétit. Je ne suis pas grand mangeur; j'aime les petits plats, les *zakouski* (1), ces hors-d'œuvre qu'on peut appeler la poésie de la table. Je l'ai dit déjà, j'affectionne le peuple russe, hospitalier, comme en général l'est le Slave, mais non la *vadka* (eau-de-vie), ni le poisson fumé qu'il consomme.

Je priai mon hôtesse de boire le petit verre à ma santé; ce qu'elle fit sans résistance, en adjoignant la bouchée de salaison. Elle mit ensuite le couvert sur un banc de bois, placé dans la cour devant l'écurie.

Sa fille surveillait le *borcht* (potage national), qui cuisait auprès dans une marmite sur un trépied.

(1) Bouchées à mettre sous la dent.

Le tableau avait du pittoresque. Non loin de cette table d'honneur, se tenaient le maître du lieu et son collègue, mon compagnon qui, tout en fumant et devisant sur les affaires de la guerre, ne perdaient pas de vue la soupe.

Ils en humaient le fumet avec la satisfaction que donne le travail d'autrui dont on va bénéficier. Tous deux, complaisamment aussi, considéraient la jeune fille accroupie devant le récipient du *borcht* qu'elle remuait en mesure sur un air populaire. La plupart de ces chansons sont des mélodies plaintives. Le peuple russe n'a pas l'oreille musicale, mais parfois on se plaît à écouter leurs chants nationaux, presque une déclamation.

En face de moi, un groupe de jamschiks, tartares, arméniens, russes, s'occupaient aussi à la préparation du souper, chacun selon sa guise et le goût de sa nationalité, très reconnaissable aux types. Le Moscovite faisait cuire son *borcht*, le musulman apprêtait son *plaw* et l'Arménien ratissait du schislik (1).

Ces silhouettes ramassées, éclairées par le reflet des flammes et par la pleine lune, se dessinaient fantastiquement sous leur accoutrement tant soit peu fantaisiste. Cette scène de nuit respirait le calme du repos après le travail. Même les chiens se tenaient

(1) Le schislik sont des monceaux de mouton enfilés dans un bâton en guise de brochette.

cois partageant la quiétude générale. Une douzaine de ces cerbères étaient couchés autour du feu, les yeux demi-clos, sûrs qu'à cette heure, ni cheval ni mulet ne viendraient, en passant sur la route, les obliger de se jeter après et d'aboyer pour leur faire peur.

Parmi les grands du Caucase beaucoup déplorent les malheurs dont leur inaction est cause. Pour les petits on allège leur sort à peu de frais.

La plupart des smatritels sont logés avec une nombreuse famille dans un taudis où eux-mêmes et leurs enfants se trouvent bien moins à l'aise que les chevaux à l'écurie. Si de temps en temps le directeur en chef des postes visitait les stations, peut-être penserait-il comme les voyageurs qu'un meilleur logement pourrait être donné à ces pauvres gens.

La femme du smatritel voulut aussi me préparer une couche dans son dortoir de famille. A cet effet elle tira d'un coffre de ménage, un moustiquaire en mousseline, et l'étendit au-dessus d'un banc où elle mit un coussin. Elle m'assura que j'y serais à l'abri des moustiques et autres insectes.

Je préférai rester assise sur ma malle, dans la chambre des voyageurs, et n'ayant pas envie de dormir, je m'occupai à chiffonner un petit bonnet pour la fille du smatritel qui avait les cheveux coupés ras par suite du typhus. Je pris un bout de mon voile et de ma cravate, je fis des nœufs en guise de garniture.

Pendant que j'étais ainsi occupée, un tarantasse arriva, conduisant un voyageur. Par nécessité je partageai avec lui la seule chambre réservée. C'était un Arménien, fonctionnaire civil portant le titre de général. Je lui cédai volontiers l'unique divan du lieu, fourmilière d'insectes de tout genre, aimant mieux m'étendre sur ma malle où je fis placer une botte de foin. Le général ronflait en vrai stentor.

Tenue éveillée par la sérénade nocturne qu'il me donnait, je ne pus m'empêcher de songer au désagrément pour une femme d'être forcée à accepter comme compagnon de chambre le premier venu. Le directeur des postes devrait aussi mieux soigner le confort des voyageurs.

Le soleil n'était pas levé encore que la femme entra m'offrant un verre de tchaï et m'annonça que mon attelage était prêt. Sa fille la suivit m'apportant un biscuit. Je la coiffai du bonnet fait à son intention. La petite ne put voir s'il lui allait bien, mais la mère fut si ravie qu'elle se jeta à mon cou (1).

Le cœur des mères se ressemble partout. Lorsque je me remis en route, le général ronflait toujours. Je cheminai pendant tout le jour m'arrêtant aux heures les plus chaudes aux stations. Le smatritel prit soin de moi. J'arrivai le soir à Elisabethpol. Le site

(1) Plus tard, à une autre station, je rencontrai ce smatritel et sa famille. Sur cette ligne ma réputation fut faite et je ne dus jamais attendre pour avoir des chevaux. Le bonnet avait servi de talisman. Il faut si peu pour le bonheur du pauvre.

m'était déjà familier mais je n'y trouvai plus une figure de connaissance, le soleil ayant fait déserter la cité.

Je visitai les localités voisines situées dans les montagnes où, suivant l'exemple des indigènes, nomades en été, les employés russes se réfugient. L'autorité locale d'Elisabethpol ne fut pas moins prévenante que partout ailleurs.

Le gouverneur m'engagea à visiter les environs les plus curieux; la colonie allemande d'Annafeld, les campagnes de Slavianka, habitées par les sectaires russes (lutteurs de l'esprit), Douchobortzé et Hadebeg où se trouvent des mines et une fonderie de cuivre. Pour m'éviter la fatigue de faire cette tournée à cheval, il ordonna à un sectaire de Slavianka de me conduire dans son fourgon, mais il avait compté sans l'influence du vadka sur l'esprit du *lutteur de l'esprit*, l'usage des spiritueux étant prohibé à ces sectaires, qui font des accommodements avec leur conscience.

Ainsi fit mon voiturier. Il arriva ivre mort à ma porte, le matin fixé pour mon départ. Il faut dire qu'il venait de prendre congé d'une douzaine de sectaires envoyé à Alexandropol, aux frais de leur communauté, pour soigner les soldats blessés et malades. Avant de partir ils avaient trinqué, au nom de la charité peut-être, si bien que j'eus à en subir les conséquences.

Au lieu de me mener là où il devait, il me promena

plusieurs heures en ville, s'arrêtant pour boire un coup à chaque débit de *gin* russe. Je rompis ce cercle vicieux et descendis du fourgon, abandonnant le sectaire à son sort qui, je présume, fut un sommeil profond.

Instruit de ma mésaventure, le gouverneur me donna un de ses employés un beg (noble) tartare, avec l'ordre de me conduire à bon port. Encore une fois c'était un musulman qui me protégeait à défaut de chrétien. En chemin une des roues de la pérékladnaja se cassa et le manque d'outils nécessaires empêcha de remédier à cet accident. Pendant que le beg et le jamchik se concertaient sur le parti à prendre, une arba (charrette) chargée de foin vint à passer. J'arrêtai le conducteur et me hissai sur son monticule de paille pour aller chercher du secours. A proximité d'un village, j'aperçus un Cosaque; je le mis au fait. Aussitôt il se rendit sur la scène du sinistre, muni d'une hache et de bois, après m'avoir présentée à sa femme pour me tenir compagnie en l'attendant. Elle se mit sur-le-champ en mouvement pour préparer *somavar* et *tchaï*. J'avais entendu parler de la brutalité des Cosaques. La bonhomie de celui-ci me charma comme tant de bienveillance déjà rencontrée partout. Bientôt je vis s'avancer la *pérékladnaja* et le Cosaque à cheval. La machine boiteuse roula quelque temps, puis la roue se détacha encore. Un nouveau secours fut nécessaire. Heureusement j'aperçus une voiture sur la route. Les occu-

pants m'offrirent une place ainsi qu'à mon compagnon et à mes bagages jusqu'à la station voisine. C'étaient des Géorgiens qui dirent me connaître de nom en m'invitant à loger chez eux si je revenais à Tiflis.

Comme dans la nature, le remède est à côté du mal, l'hospitalité au Caucase vient cordialement en aide aux embarras des voyageurs.

La voie postale d'Elisabethpol va jusqu'à la colonie allemande *Annafeld*. A partir de là les villageois sont tenus de fournir les moyens de transport aux employés du gouvernement au taux de la poste. Les voyageurs ordinaires, pour lesquels il n'y a pas de taxe(1) fixée, doivent payer ce qui plaît aux voituriers.

J'arrivai au milieu du jour, et m'arrêtai à Annafeld chez le maire (schulz). Cette colonie allemande est établie au milieu d'une steppe sablonneuse où rampe en été un grand nombre de reptiles venimeux. Les colons, comme à Hellendorf, y ont le type du campagnard wurtembergeois; quoique plusieurs générations soient nées déjà loin de la mère-patrie, l'aspect des descendants des premiers colons recèle leur origine.

Ils parlent le tartare, mais pas le russe. Un solide fourgon attelé de quatre vigoureux chevaux me

(1) La taxe pour les chevaux de poste est de trois kopecks par verste pour chaque cheval.

conduisit au village voisin *Chardachli*, habité par des Arméniens, à qui incombait aussi le soin de me transporter plus loin, c'est-à-dire à *Slavianka*, j'y avais été annoncé chez les sectaires *Dauchabortzi*, par celui que j'avais abandonné à son sort devant le débit de *vadka* à Elisabethpol. Je devais coucher dans la maison d'un d'entre eux que la commune tient à la disposition des fonctionnaires du gouvernement. Le lendemain un bruit de voix me réveilla. C'était une députation venant me souhaiter la bienvenue. A la tête se trouvait le maire du village qui m'offrit du pain et du sel, et m'invita à venir chez lui. Je reconnus en ce dignitaire le religionnaire infidèle à sa loi de tempérance. Remis dans son état normal et confus de sa culpabilité, il implora mon pardon, insistant pour que je vinsse déjeuner chez lui en société de sa femme et de son père aveugle. Ce Mathusalem de l'endroit était centenaire. Tant pour prouver au *starchina* (maire) que je ne lui gardais pas rancune, que pour voir son intérieur et me procurer des renseignements sur l'histoire de sa secte, je me rendis chez lui, suivie de tous les habitants, hommes, femmes, enfants, rassemblés autour de moi. La maison était proprement tenue et la femme avait préparé une collation, des œufs, du jambon, du pain. Lorsque le vieil aveugle entendit une voix étrangère, il demanda : *kto tam?* (Qui est là ?) Son fils répondit : *Gencina prieghafschaia pas matriel Kawkas* (c'est une femme qui vient voir le

Caucase. Le vieillard reprit : *Ete neiëo dieto* (1) (Ce n'est pas son affaire). Je lui dis quelques mots pour l'assurer que je ne venais faire de mal à personne. M'ayant écoutée attentivement, l'aveugle reprit : *Ete praudamnie, vravitsa tuai galos.* (Tu dis vrai. J'aime ta voix). Puis il ajouta : *Ti gharnoche gencigina.* (Tu es une femme de bien). Je m'entretins avec lui de sa cécité, dont il avait été frappé tout d'un coup, récemment. Je lui dis que s'il voulait aller à Tiflis après la guerre, je lui donnerais une lettre pour un oculiste actuellement en campagne. Il me remercia et ajouta : *Tagda baudit majet ja augé baudau vidit Bogha.* (Vers ce temps je verrai peut-être Dieu.) Parlant de sa croyance il ajouta : Jésus-Christ fut le fondateur de notre religion, mais les mauvais l'ont gâtée. Puis s'adressant à son fils : Demande à cette femme si elle aussi adore un Dieu de bois et de pierre (2) ? Je ne le crois pas. Elle a trop de jugement. En le quittant et en lui souhaitant bonne santé je lui donnai la main. Il la prit et dit avec un sourire : *Ou tibua malinkaia rouka i balchai aum.* (Oh que ta main est petite, mais ton esprit est grand.) Puis en guise d'adieu : *Fi gharaschaf sdielula schito priegkalas.* (Tu as bien fait de venir au Caucase.)

(1) Ces mots sont écrits d'après le son et non l'orthographe des lettres.

(2) Les sectaires, « lutteurs de l'esprit », n'ont aucune représentation de la divinité, ni livres de prières, ni prêtres, ni cérémonies religieuses.

Je fus surprise d'entendre énoncer des idées vraiment philosophiques par ce vieillard, paysan ignorant, ne sachant ni lire ni écrire comme la plupart de ses frères.

Durant ma visite, un fourgon, recouvert d'une toile avait été préparé. Autour étaient groupés les notabilités de Slavianka m'attendant pour me saluer. La bienveillance de ces gens simples me toucha. Dans ces dernières heures, je m'étais familiarisée avec plusieurs nationalités. A Elisabethpol avec des Russes, sur la route avec des Tartares, à Annafeld avec des paysans souabes, avec des Arméniens à *Chandachli*, des sectaires exilés à Slavianka, à Kédaleg j'allais en voir d'autres, des travailleurs employés à l'usine, dirigée par des Allemands, la plupart Prussiens. Aucune contrée n'offre, comme le Caucase, autant de variétés et de contrastes aussi bien par ses habitants que par la nature. Le maire de Slavianka me conduisit à Kédaleg. Cette fois l'édile prit le droit chemin, ayant toute sa présence d'esprit. Il avait grand peur d'être puni pour sa faute d'un emprisonnement et peut-être de coups de bâton. Je lui promis de demander sa grâce. Dans sa reconnaissance pour cette promesse, il me dit : Mon vieux père a raison, vous êtes une femme de bien (*garoscheé gencijna*).

J'obtins en effet son pardon du chef du district qui m'avait dénoncée à Kédaleg. J'y vécus quelque temps à l'européenne, dans la famille du directeur des travaux auquel j'étais recommandée par le gou-

verneur d'Elisabethpol (1). Entre les choses nouvelles que je pus observer par là, une me déplut souverainement : c'est la façon dont les chefs traitent les ouvriers.

Pour les Prussiens, la civilisation de leur pays est la plus avancée du monde. D'autres nations peuvent mériter quelque estime; mais à la Prusse revient la première place. Je la connais peu et j'ignore s'ils ont raison. La gloire de l'esprit humain qui arrive à résoudre tant de problèmes, est aussi dans ses nobles efforts pour propager entre les masses et les individus tout ce qui peut ennoblir les races. En Orient j'ai été souvent frappée de l'insouciance des chrétiens à soutenir leur réputation de civilisés autrement que par leur brutalité envers les indigènes, leurs inférieurs. Les musulmans sont des hommes sinon leurs frères. Ce titre devrait suffire. Pourtant les Européens en Orient se font servir à coups de cravache, de pied, de bâton, de verge, ce qu'ils feraient à peine à un chien récalcitrant. Cette conduite les met au-dessous de ceux qu'ils maltraitent ainsi. Ils seraient obéis par la douceur comme par la force. A Kédaleg aussi règne le système de la bastonnade pour la moindre faute de la main même des chefs. Au Caucase les lois actuelles qui régissent la Russie

(1) Les propriétaires de l'usine MM. Siemens allouent une certaine somme par an au directeur pour recevoir les visiteurs. Ce sont les mêmes qui ont établi le télégraphe indo-européen qui traverse le Caucase.

ne sont guère suivies dans les localités éloignées, surtout dans celles habitées par les musulmans; chacun s'y rend plus ou moins une justice illégale. Dans les montagnes de Kédaleg j'entendis peu parler de la guerre. Personne n'y était intéressé directement. Cependant le travail des mineurs concerne les besoins des combats. Le cuivre de Kédaleg est vendu d'avance aux arsenaux russes. Ainsi la main qui extrait le minerai des entrailles de la terre est l'instrument aveugle qui procure aux « forges de la mort » le métal nécessaire aux projectiles homicides. Le gouverneur d'Elisabethpol donna l'ordre qu'à mon départ de Kédaleg je fusse escortée par un officier de police, jusqu'à Dilijan, limites de sa juridiction, une partie de la route n'étant pas sûre. Cet officier, domicilié à Slavianka, m'y attendait pour me conduire plus loin.

Je fus une seconde fois fort cordialement reçue au village des sectaires.

Le maire, que j'avais sauvé de la détention, tint à honneur de m'offrir le coucher. Et le matin, les femmes vinrent, m'apportant en souvenir un chapeau de leur façon et un essuie-main brodé par elles. Ce chapeau nommé *bril* est en persienne rouge à petites fleurs de diverses couleurs, et à large bord, contre le soleil.

Je fus émue de l'attention de ces villageoises qui refusèrent tout payement. L'officier dit aux sectaires de me conduire à la station de poste de Dségam où

il était allé pour affaire de service. Le maire me voitura dans son fourgon avec deux tchapars de sa secte (1). Il y avait cinquante verstes à parcourir. Après huit heures de cahotements en partie par des sentiers de chèvres où je crus à chaque instant verser, j'arrivai à Dségam. Mais l'officier n'était plus à ma disposition. Le temps avait tout changé. Shakespeare dit : La vie est le fou du temps (2). J'ai pu appliquer cette sentence à maints épisodes de mon bizarre voyage au Caucase où j'eus à subir bien des lubies du temps, ce vieil infatigable qui modifie tout dans sa marche.

A mon arrivée à Dségam, l'officier de police, chargé de me protéger, m'informa que son service l'appelait dans les montagnes où un crime avait été commis et qu'il ne pouvait m'escorter à Diligan. Du même coup, je me vis ainsi privée de protecteur et de padérogné.

Pour obtenir ce document, il m'eût fallu aller le chercher à Elisabethpol, car il ne se délivre qu'au porteur qui y appose sa signature.

(1) Les tchapars forment une police armée au service des chefs de district. Chaque commune donne son contigent d'hommes payés par le gouvernement. Chez les sectaires Dachabortzi, les tchapars sont les paysans de la communauté qui, à tour de rôle, remplissent les fonctions de cette garde de sûreté.

(2) Ce poète fait dire à l'Hatspar, au moment de mourir : « La pensée est l'enfance de la vie, et la vie est le fou du temps, et le temps qui promène son regard sur le monde entier s'arrêtera lui-même un jour. »

Mais pour cela encore, je n'aurais pu obtenir un attelage, faute de padérogné. Partie d'Élisabethpol avec un fonctionnaire de l'État et devant être accompagnée plus loin par un autre, je profitai de leur feuille de route, qui a le pas sur celle des voyageurs ordinaires. Je me vis donc une troisième fois empêchée de m'approcher du mont où Noé arrêta son arche. Là où la superstition règne au suprême degré, où elle a son code de lois, fort respecté, ses croyants renoncent à un projet dès qu'un signe leur indique une suite fâcheuse. Ces signes sont pour eux des avertissements du ciel. Messagers bienfaisants, ils sont envoyés d'en haut pour conjurer la fatalité. Braver ces avis, c'est aller à la rencontre de maux; les suivre, c'est éviter le malheur.

Les Orientaux, par suite de leurs mœurs primitives, ont conservé l'esprit enfantin et puéril. Ils acceptent donc des croyances absurdes comme réelles et y ajoutent foi avec ardeur et sincérité. Ce vice de l'esprit s'allie souvent aux qualités les plus solides et règle même la conduite des hommes éclairés. Si comme eux, je m'étais laissée guider par la superstition, je ne me serais pas aventurée sur le chemin où le bienveillant destin tenta de m'arrêter. Il semblait que la fatalité le voulût, car malgré toutes les difficultés, je parvins à avancer, même sans *paderogné*. Les *smatritels* n'osent se laisser corrompre à cause des témoins. Sur l'explication de l'officier de police, comment je me trouvais veuve d'une feuille de route,

mon nom fut inscrit sur le registre de la poste avec une annotation signée par lui. J'obtins un attelage et le smatritel me donna une lettre pour ses collègues aux stations jusqu'à Dilijan. L'officier de police regagna son poste.

Je restai avec les tchapars, dont deux devaient m'escorter le lendemain. La station étant occupée par des soldats malades, je passai la nuit dans la seule maison de la localité, habitée en hiver par les employés du gouvernement qui se trouvaient dans les montagnes à cause de la chaleur.

Les tchapars y étaient établis gardiens de la famille d'un malfaiteur. Dans ces provinces la police s'empare des parents d'un criminel pour le forcer à se rendre s'il se cache. L'inquiétude des siens fait qu'il vient leur rendre la liberté. J'allai voir ces femmes et ces enfants tartares, j'abrégeai ma visite, dégoûtée de la malpropreté de l'endroit où ils se tenaient. Celui qui me fut assigné pour la nuit semblait être son jumeau sous ce rapport. Je me risquai donc sur la voie stratégique d'Alexandropol. Jusqu'à un certain point la route n'était pas sûre, mais dans le rayon du théâtre de la guerre, elle était bien gardée. Qu'allait être mon sort sans *padérogné?* Tandis que les fonctionnaires du gouvernement attendaient souvent des chevaux pendant des jours et des nuits à cause du mouvement continuel du service de la guerre, passer une nuit à une station est déjà une souffrance, mais rester longtemps dans cet ignoble taudis, en

compagnie de gens de toute sorte, est une torture. Je ne me dissimulais pas qu'entreprendre un tel voyage m'exposait aux plus désagréables conséquences. Toutefois la chance me sourit. Partie de Dségam, le matin, j'atteignis dans l'après-midi Axtafa, point central où le chemin se bifurque, menant à Tiflis d'un côté, à Erivan, Alexandropol de l'autre, puis à Élisabethpol. A Axtafa affluaient militaires et voyageurs. Ces derniers étaient souvent si longtemps retenus dans ces parages, où la fièvre sévit, qu'ils s'en prenaient à l'eau qui y est très malsaine. Je tenais particulièrement à ne pas rester à cette station où j'arrivai à un moment propice, puisque je trouvai, outre les chevaux de réserve pour les courriers, deux haridelles exténuées de fatigue. Exhibant ma lettre adressée au smatritel, il fit atteler ces rosses, et pour ma sûreté me donna un compagnon jusqu'à Dilijan, me recommandant de cheminer la nuit pour éviter de rester aux relais où la crainte des voleurs retenait jusqu'au jour la généralité des voyageurs.

J'avançai donc pendant que les heureux dormaient. Les brigands du Caucase et les revenants ne faisaient qu'un dans mon imagination, car je n'ai jamais vu les uns plus que les autres. D'Axtafa à Dilijan, la promenade est agréable dans une bonne voiture; elle est moins digne d'envie si l'on passe la nuit dans la caisse à torture nommée pérékladnaja. Jusqu'alors j'avais été cahotée pendant le jour dans

cet incommode véhicule. J'ignorais ses avantages durant une course nocturne. Je trouvai fort peu plaisant d'être brusquement tirée de mon sommeil par le bruit des clochettes des chevaux qui s'agitaient furieusement tout d'un coup, lorsque le cocher, réveillé en sursaut, éveillait lui-même son attelage, par un furibond coup de fouet. Tout ce mouvement ébranlait le chariot de manière à m'en précipiter, et plusieurs fois mes cris de frayeur interrompirent le repos de mon compagnon qui, effrayé, croyait à une attaque de brigands. Cette agitation, qui, de temps en temps, me tirait du sommeil, me permettait de contempler le pays qui est fort pittoresque. Vus au clair de lune surtout, ces sites montagneux sont ravissants. C'était une agréable distraction dans l'intervalle des stations où ma seule préoccupation était de réveiller le trio familier : Le smatritel, le starasta et le jamchik (1).

Plus généreuse pour les pauvres rosses de rechange, j'aimais à leur voir continuer en marchant le somme qu'ils faisaient à l'écurie.

Bien que parcourant un pays troublé par la guerre, je n'avais rien vu encore de ce qu'allait m'offrir l'approche de la scène des combats, j'y arrivai avec émotion.

A Axtafa je vis les premiers signes du fléau : des batteries, un fortin, un grand mouvement de sol-

(1) Chef, surveillant cocher.

dats. A la station suivante, était retenue une phalange de jeunes officiers, à peine sortis de l'école, arrivés de Moscou avec le renfort des troupes. Ces adolescents venaient prendre les premières leçons de l'art de la guerre sur le champ de bataille. Leur jeune corps semblait avoir besoin de développement encore avant de pouvoir supporter le poids des épaulettes qu'ils allaient gagner peut-être. Une vingtaine d'entre eux attendaient depuis le matin pour partir. D'autres moins patients avaient pris pédestrement les devants dans l'espoir de rencontrer un véhicule en chemin. Avec l'imprévoyance du jeune âge, ces Moscovites, faute de provisions, étaient affamés. Je leur offris celles dont m'avaient munie les sectaires de Slavianka, qu'ils furent charmés d'accepter. Combien d'eux restèrent au camp? Combien de mères éplorées qui ne revirent plus leur fils? Dès l'aube je parvins à bon port. Je pus à peine croire au fait accompli. Sans officier de police, sans paderogné, j'avais été respectée par les brigands, voire même les *bachi-bouzouks* qui, disait-on, rôdaient aux alentours.

Au reste les récits de brigandage ici ne sont ni des légendes ni des fables. L'année précédente, à la même époque, plusieurs personnes furent dévalisées : des marchands en fourgon dont on prit les marchandises ; des voyageurs en pérékladnaja, parmi lesquels quatre officiers et un avocat arménien, attaqués à la pointe du jour par une trentaine

de malfaiteurs embusqués dans les défilés près de Dilijan. Depuis, la route est plus sûre. Pendant la guerre une partie en était gardée par un régiment irrégulier de volontaires kabandiens, kaumiks, et salatafs du Dagestan.

On sait déjà que tout le monde est armé au Caucase. On m'engagea à suivre cet usage vu les circonstances. Mais outre que j'eusse été embarassée de porter telle défense, ma poltronnerie m'a toujours interdit de toucher un revolver. J'ai expérimenté qu'une femme sait et peut se faire respecter sans avoir recours aux armes. Energique, amicale, en conservant les allures de son sexe, elle est bien plus protégée en restant vraiment femme qu'en adoptant des airs masculins. Elle acquiert de la force en exagérant sa faiblesse et trouve plus de protecteurs qu'en se vantant de ne pas en avoir besoin. A quelques verstes de Dilijan je vis un canon jeté sur le talus. Ce fut le premier trophée de victoire remporté par les Russes contre les Turcs à la prise du fort d'Artagan. Combien de veuves et d'orphelins furent dus à ce canon! Premier vestige d'un mémorable fait d'armes, cet inerte monceau de métal gisant là n'était plus qu'un épouvantail pour les chevaux! En avançant vers la riante bourgade de Dilijan, j'aperçus, sur une hauteur garnie de gros bouquets d'arbres s'étendant en forêt, un groupe de tentes blanches. C'était une ambulance spéciale pour les convalescents.

Ce canon et ces tentes offraient le douloureux spectacle de l'homme vaincu par la force brutale, triste conséquence du fléau de la guerre ! Comme pour habituer mon regard à de plus lugubres spectacles, à mesure que j'avançais vers le champ de bataille, de nouveaux vestiges frappaient mon regard. A Dilijan, entre Tiflis, Erivan, Alexandropol, se passaient le prologue et l'épilogue des scènes sanglantes qui se déroulaient plus loin. A Dilijan se croisaient ceux qui allaient au camp, brillants de force, de santé et d'espoir, avec les autres qui en revenaient anéantis par la douleur, la maladie et la défaite ! Mon récit prend ici un caractère différent de celui de la narration de mon séjour au Caucase lorsque, reçue en amie par les familles indigènes, j'avais partagé leurs plaisirs, leurs fêtes, animées par des chants, des danses, et des toasts infinis. Car j'ai à retracer la tristesse, le deuil de ceux connus dans la joie, le contentement. J'avais partagé leurs jouissances, mon cœur s'associa à leurs chagrins !

Le gouverneur d'Elisabethpol m'avait chaleureusement recommandée au chef de district de Dilijan, avec l'ordre de me faire conduire à Erivan. Là j'étais aussi adressée aux autorités. De même à celles d'Alexandropol. Ces lettres étaient antérieures à la guerre. Outre ces missives officielles j'en avais une amicale pour un ingénieur où je demeurai. Le voyageur de passage ne peut y trouver un gîte s'il n'est reçu dans une famille particulière. Dilijan, renommé

pour sa salubrité, attire en été les habitants des localités voisines moins bien partagées sous le rapport de l'hygiène atmosphérique. En raison de ces avantages, des ambulances étaient établies dans divers bâtiments et sous des tentes, et desservies par vingt femmes des plus distinguées, faisant partie de l'association de la Croix-Rouge qui s'érigèrent en sœurs de charité. Leur supérieure, sœur *Bakounine*, bien connue lors de la guerre de Crimée en 18**, rivalisait d'abnégation avec elles. Présentée à cette femme de bien, je visitai plusieurs hôpitaux où elle remplit sa tâche avec l'ardeur de la jeunesse malgré son âge avancé (1). Triste spectacle, celui de ces mutilés couchés sur leur lit de douleur!

Familiarisée avec cette vue, la sœur les côtoyait sans émotion visible, tandis que la mienne me permettait à peine de m'y arrêter. Les conséquences de la guerre sont affreuses de loin, mais encore plus atroces lorsqu'on en voit de près les détails qui parlent au cœur avec une suprême éloquence. Tous les sentiments humains protestent alors avec force contre la barbarie des hommes qui encouragent et décrètent tant de malheurs. Ma pitié fût excitée au plus haut degré par ce que je vis dans ces coulisses du théâtre des combats. Ma compassion fut aussi vive pour ces souffrances, que mon admiration pour les femmes

(1) Je m'étends ici sur ces détails en raison des suites de ma visite aux ambulances de Dilijan.

qui les soulagent. Le tableau qu'offrait Dilijan, site calme, paisible, rustique, était peut-être encore plus saisissant que celui des lieux où se déroulait l'effervescence de l'action. Ici paissait un troupeau, quelques brebis, les plus gourmandes, broutait l'herbe haute sous les chariots chargés de canons et de munitions : Ces tranquilles animaux représentant la paix et l'abondance; ces terribles engins de carnage offrant à l'esprit l'image de la guerre et du néant. D'autre part, dans la plaine, le bruit des apprêts des soldats pour le départ se confondaient avec les plaintes des blessés; quel rapprochement et quel contraste ! Je vis souvent les sœurs de charité qui me prièrent de publier les bienfaits de l'association de la Croix-Rouge (1). Je fus informée que, pour en apprécier toute la valeur, il fallait visiter les ambulances d'Erivan et d'Alexandropol. Ce que j'avais vu déjà m'engagea à pousser plus avant pour voir le dévouement des femmes russes qui soignaient les blessés. Diverses nouvelles ne m'encouragèrent pas dans cette voie.

Les pertes des Russes avaient été considérables. On attendait un renfort; il y eut un moment de répit, d'observation. Pendant ce temps, je me dirigeai vers Alexandropol, ayant trouvé un compagnon. C'était le colonel du régiment préposé à la garde du

(1) J'ai rempli ce désir dans un article, traduit en russe, qui parut à Tiflis dans le journal, *le Caucase*. Il fut aussi publié en anglais.

chemin par où je devais passer. Il me procura l'occasion de voir trois tribus du Dagestan dont son régiment était composé.

On avait télégraphié à Alexandropol, pour annoncer mon arrivée à la forteresse.

Je ne pouvais donc faire ce voyage sous de meilleurs auspices.

En effet, il ne laissa rien à désirer sous le rapport du confort et des égards du colonel. Sa position le rendit intéressant, car il me mit à même de voir ce qui me serait resté ignoré si j'avais été seule. Son padérogné ne me fut pas moins utile que sa société, car les smatritels avaient préparé du *tchai*, du vin, aux stations dont je profitai. Le prestige du brillant uniforme, couvert de décorations, de mon compagnon, se reflétait en partie sur moi. En Russie et au Caucase, les masses s'inclinent devant ces insignes d'honneur qui couvrent bien des abus. Oui, je fus presque fière de l'auréole qui me faisait ressortir un peu de l'ombre.

Comme chrétien, commandant des musulmans, la position du colonel était difficile en ce moment. Un violent orage nous arrêta à Karaklis, bourg à mi-chemin. Un poste de *koumiks* campait dans la plaine.

L'officier, logé dans une maisonnette, la mit à la disposition du colonel. L'inspection de cette demeure me prouva que le goût de cet officier différait totalement du mien pour la propreté. Les miliciens

faisant fonction de cuisiniers étant aussi malpropres que cette demeure, j'insistai auprès du colonel pour rester sous le porche et préparer moi-même le repas. Tout savoir, même l'art culinaire, est léger à porter.

Ce bagage peu gênant, qui me fut si souvent utile au Caucase, me vint en aide à *Karaklis*, où j'établis une cuisine sur l'herbe. Une Arménienne me prêta ses casseroles. Je m'étais acquis toute sa reconnaissance en lui montrant à frictionner son enfant qui avait mal au dos. Elle me la témoigna une seconde fois en m'offrant les prémices des pommes de terre de son potager.

C'est alors que les obligeants koumiks voulurent me servir de marmitons, tirant leur kinghal du fourreau pour éplucher mon légume, avec cette arme. Ils étaient si maladroits que, pour activer la besogne, je fis un petit balai avec des branches sèches avec lequel j'enlevai prestement la pelure des pommes de terre. La stupéfaction des koumiks me rappela celle des femmes abkases lorsqu'elles me virent cuisiner. Les pommes de terre servies avec des œufs durs et une sauce au beurre furent excellentes. Le colonel était tout prêt à me décerner un diplôme et à me parer d'un cordon bleu, lorsqu'il eut mangé le bouillon d'une poule que j'avais ensuite assaisonnée au blanc. Il m'assura n'avoir jamais mangé aussi bien chez lui.

« Je donnerai cette leçon à ma femme, » dit-il. Le colonel me parut être de l'avis de bon nombre de

maris, qui trouvent tout meilleur dehors que chez eux. Pendant mes préparations culinaires, les badauds du village, Arméniens et Tartares, soldats russes et miliciens musulmans, des convalescents de l'hôpital de Karaklis, faisaient cercle au pied de l'arbre à l'ombre duquel était mon fourneau improvisé. Ils voulurent tous m'aider. Le dessert fut fourni par les indigènes.

L'un apporta un *arbous* (melon d'eau) excellent, un autre posa sur le gazon des petites prunes cultivées dans son jardin. Un troisième offrit des poires et des pommes sauvages, qu'il était allé chercher dans les bois. Cette scène avait un cachet de bizarre originalité. La fourchette, inconnue chez les koumiks, fut remplacée par des lames en bois de la forme d'un coupe-papier, qu'ils taillèrent adroitement avec leur kinghal. Le repas fut égayé par une tamascha (divertissement).

Les koumiks dans la plaine formèrent un rond, chantant et dansant à l'instar des Abkases et des Mingréliens.

Près de nous, des soldats exécutèrent le *biou* national, composé de pas saccadés allant *crescendo* à mesure que le danseur s'anime, au son d'une espèce de flageolet (zourna) et d'un tambour (nakra). Une pluie torrentielle et l'orage mirent fin à ce bal. Trempés jusqu'aux os, les koumiks s'en retournèrent sous leurs tentes où ils étaient non moins abrités que dehors.

Au Caucase, on prend aussi peu soin des hommes que des animaux, car si les chevaux et le bétail manquent d'écurie et d'étable, les rois de la création n'ont souvent que leur *bourka* (1) pour abri. L'officier du poste connu sous le nom de « prince de la montagne » m'offrit généreusement, non de partager sa couche (ce qui se fait souvent ici où l'un s'étend sur l'une des extrémités et le second sur l'autre), mais de me céder sa *tachta* tout entière. Sensible à son hospitalité, je n'en profitai pourtant point, car on sait déjà qu'il y avait un abîme entre ses idées sur la propreté et les miennes.

Faute de mieux, je me proposai de me pelotonner dans le *tarentasse* jusqu'au jour. Un meilleur abri m'était réservé que celui-ci ouvert à tous les vents. Le commandant militaire russe, m'ayant cédé sa chambre, j'eus la jouissance de m'étendre sur des draps fins et immaculés.

Ce luxe de sybarite est rare au Caucase. Le lendemain, je voyageai aussi agréablement que la veille. Vers le coucher du soleil, je vis poindre les clochers d'Alexandropol. J'étais arrivé au port. Cette excursion tant ajournée et si redoutée s'était réalisée en partie de plaisir.

Je me félicitai d'avoir ri des timorés, sans songer peut-être au proverbe : « Rira bien qui rira le dernier ».

(1) Manteau de forme circulaire très épais en laine à longs poils.

Le colonel me conduisit jusque dans la forteresse et s'en alla au camp. Je m'y vis seule. De tous côtés des pyramides de boulets, d'obus, de grenades, des canons postés partout. J'eus peur. Sous l'impression du moment, j'eusse préféré retourner sur mes pas. Mon appréhension cessa; je fus distraite par cela même qui l'avait causée, et frappée du grandiose aspect de l'ensemble de cette enceinte. Cette cour était déserte. Tous ces engins de mort semblaient leurs propres gardiens.

Quelles mains, me disais-je, mettront en mouvement, en cas d'attaque, ces organes de destruction impuissants sans le secours de l'homme. Leur vue me terrifia bien autrement que les armes étalées dans les musées dédiés à Bellone, monuments du du passé!

Ici s'éveillait en moi l'émotion de l'actualité dans toute sa fiévreuse agitation! Interrogeant du regard ces boulets, ces grenades, ces obus, je me demandais lequel de ses projectiles atteindrait ceux qui avaient été bons pour moi?

Je priai Dieu de les protéger et de me garder moi-même comme il l'avait fait jusqu'alors. Fortifiée, j'avançai vers l'habitation du colonel du génie, sa femme qui était Italienne, me dit :

« *Siete la bienvenuta* », et je compris que je n'étais plus seule à Alexandropol. Ces accents familiers, entendus à l'improviste et au loin, me firent l'effet de la rencontre d'un ami. Le colonel et sa femme

furent très affables pour moi. Elle avait organisé les ambulances et les administrait au commencement, cela lui avait valu un monde d'amis parmi ceux qu'elle avait soulagés. Plus tard, l'administration féminine fut remplacée par celle d'un général. Les malades souffraient de ne plus être sous l'œil vigilant de la femme qui devine les besoins et les désirs des malheureux, et manquaient des riens qui représentent tout sur un lit de douleur.

Les blessés s'en plaignirent et dès ce jour la position fut tendue entre le pouvoir déchu et le pouvoir militaire souverain. Combien la déplorable croyance en leur infaillibilité suggère d'absurdes idées aux hommes et combien la vanité blessée leur fait faire de sottises.

Un exemple m'en fut donné dont je fus victime innocente. Les dames de l'association de la Croix-Rouge, parmi lesquelles mon hôtesse, me conduisirent aux ambulances. La supérieure des sœurs me donna des détails sur le mode de traitement des blessés. Afin de me rendre compte des services que les femmes rendaient dans le camp, elle m'engagea à me rendre à celui de *Kara-Jall*. J'en demandai la permission, autant pour lui complaire que pour satisfaire mon désir. Ma demande ne fut pas agréée.

J'en reçus avis par ce télégramme :

« Camp de Kara-Jall, le 1/13 1877

» Défense absolue pour toute dame de passer la

» frontière. Impossible de faire exception. Regrette » infiniment.

» CHERWACHIDZÉ (1). »

Les sœurs de charité me conseillèrent d'endosser leur costume et de me rendre incognito au camp.

Je refusai absolument. J'ai pour principe de faire tout ouvertement; même pour une bonne action, je n'emploie jamais de subterfuge. Ce refus me sauva-t-il d'un danger? car le jour suivant une escarmouche amena des nouveaux blessés dans les ambulances d'Alexandropol. On entendait de là le bruit de la canonnade de la forteresse; à l'aide d'une longue-vue, je distinguai les camps ennemis établis sur des hauteurs, les uns à gauche, les autres à droite du point où je les aperçus.

L'aspect de ces tentes blanches, presque réjouissant, était calme, mais que de tristesses elles abritaient. Lorsque le général administrateur apprit mes visites aux hôpitaux, il exprima son mécontentement au pouvoir déchu, et défense fut faite de m'y conduire encore. Mais son ordre vint trop tard, car j'avais vu ce que je voulais voir, j'avais entendu ce que je voulais entendre. Le général croyait-il que des renseignements défavorables avaient été donnés sur son administration, que lui seul voulait savoir? Il ne me pardonnait point ce dont je n'étais pas coupable.

(1) Attaché à la personne du grand-duc, que je connaissais

Son amour-propre d'homme souffrait de la préférence qu'avaient donnée les blessés à l'administration des femmes et son infaillibilité se trouvait en défaut. On accuse souvent les femmes de se jalouser entre elles. Mais ce sentiment existe aussi parmi les hommes, et lorsqu'ils nous attaquent nous savons nous réunir pour nous défendre et leur prouver que nous sommes aussi capables qu'eux de faire le bien. Parmi les blessés que je visitai, se trouva un général de division qui eut la jambe percée d'une balle, le 13 juin 1877, à Sirine, tranchée fortifiée, située sur la route, entre Kars et Erzerom.

Les médecins jugèrent à propos de greffer la plaie. La sœur de Charité, nommée Lebedef, qui le soignait, offrit de se laisser couper l'épiderme nécessaire pour l'application sur la plaie du blessé, et on lui coupa de ses bras *dix-huit morceaux* d'un centimètre carré chaque.

Ce trait d'abnégation dit éloquemment ce dont les femmes sont capables.

Le lendemain de l'opération, la sœur eut la fièvre ; mais elle cacha son malaise au patient pour ne pas l'émotionner. Cette brave femme appartient à une classe moins élevée que ses sentiments. Comme ceux de plusieurs de ses compagnes, les services rendus aux blessés furent peu appréciés après guérison. Car, lorsque le général me narra ce fait et que j'exprimai mon admiration, il fut d'avis que ce n'était pas une action méritoire, l'opération subie étant

peu douloureuse. Révoltée de son ingratitude ; sur ma demande s'il aurait fait pour elle ce que sœur Lebedef avait fait pour lui, il répondit : « C'est une autre question. » Les chefs oubliaient-ils donc le dévouement des sœurs pendant que les soldats en conservaient la mémoire ; l'éducation se développait-elle en eux aux dépens du cœur? L'affaire de Sirine, dont l'issue fut fatale aux Russes, donna lieu à un épisode assez piquant.

Le correspondant du *Novoie Uvemia* (Nouveau Temps) de Saint-Pétersbourg improvisa à un souper d'amis, une satire lyrique sur la journée du 13 juin, à laquelle furent présents treize généraux. Il fut trahi. On répéta au général Loris Melikof les vers débités sous l'influence du vin.

Cette satire valut à son auteur l'ordre de quitter le camp dans les vingt-quatre heures. En voici la traduction que je dois à un des treize généraux dont il est question.

« Au son des trombes et des trompettes marchent au combat comme allant à la parade, treize généraux suivis d'autant de milliers de soldats. C'était le 13 juin.

» La résistance des Turcs n'était pas faible. Les soldats russes les attaquaient en vain. Treize fois l'état-major embrouilla l'affaire. Au son des trombes et des trompettes, la figure épanouie, reculant, les treize généraux laissant là mille soldats. »

Avant de quitter le camp, l'exilé réunit ses amis à souper et leur adressa les strophes suivantes ;

« Adieu, amis! Je quitte l'arène et cède à la force comme dois chacun. Je péris victime de la trahison et de la chance de la guerre. »

D'une plaisanterie dite à mi-ivresse, bêtise et scandale n'avait pas fait le héros d'Artagan (1), comme le le fit le commandant de Sirine (2). La satire du Russe immortalisera peut-être ses treize mille compatriotes ; mais moins glorieusement que les mille Grecs, commandés par Léonidas aux Thermopyles.

Parmi les blessés aux ambulances, je vis des Turcs. Les malades russes semblaient leur faire les honneurs du triste gîte où la souffrance les réunissaient, partageant encore les dons charitables dont leurs ennemis avaient déjà reçu la part du lion. Ces hommes étaient peut-être destinés à s'entre-tuer plus tard.

J'admirais également la gratitude des malheureux pour celles qui les soignaient en mères, comme l'affection des sœurs pour eux.

Je passai dix jours dans la citadelle. Les nouvelles qu'on y reçut furent des plus décourageantes. Les Russes attendaient des renforts. Les armes turques avaient eu le dessus. On se préparait à de nouvelles attaques. D'autres commandants furent choisis : A eux, la confiance que les vaincus avaient perdue. — Le général et le médecin ont quelque analogie. —

(1) Le général Hyman.
(2) Le général Loris Mélikof.

Tous deux ont à combattre une force ennemie. Si le général est victorieux, c'est un brave. Si les malades guérissent, le médecin est un savant. Mais, si à tous deux la chance est contraire, leur mérite est contesté. Le domicile du colonel du génie étant le rendez-vous des officiers venant du camp, je fus au courant du triste état des choses.

Plus tard, la victoire des armes russes fut complète ; mais que de sang elle coûta.

Dans l'attente d'un compagnon de route, je m'arrêtai plus longtemps que je ne l'avais prévu à Alexandropol. J'avais souvent prié mes hôtes de trouver un remplaçant pour celui qui m'avait conduite chez eux, et était reparti le lendemain. On me répondit que je devais patienter.

Un matin, je fus informée par le colonel du génie, qu'un de ses employés se rendait à Tiflis pour affaire de service, et que je pouvais faire route avec lui. Mes paquets furent bientôt faits, car je n'avais emporté que mes manuscrits. Je remarquai une certaine gêne, un air contrarié qui n'était pas habituel à mes hôtes. J'en attribuai le motif aux circonstances. Je compris qu'ils voulaient me communiquer quelque chose, et fus surprise de leur réticence.

Le colonel me dit que je n'avais pas besoin de *padérogné* étant avec son fonctionnaire, et me conseilla d'aller directement à Tiflis sans m'arrêter à Dilijan où j'avais laissé mes effets qui seraient expédiés directement. Je refusai cet arrangement, ayant

décidé de m'en retourner par Bakan. Il insista, alléguant que son désir était de me voir arrivée à bon port, escortée avec celui auquel il me confiait (1).

Je pris congé. Au moment de monter en péréklad-naja, la femme du colonel m'embrassa et me dit à mi-voix : « Allez directement à Tiflis. C'est une prophétie. Il vous arrivera malheur si vous vous arrêtez à Dilijan. Vous êtes trop confiante, vous ne vous méfiez de personne. Je ne puis vous en dire davantage. Croyez-moi, allez droit à Tiflis. »

Le véhicule roulait déjà que j'entendais encore la voix de mes hôtes répéter : « Allez à Tiflis. »

Dès le commencement de la guerre, j'avais été tellement prévenue qu'il y avait danger partout, que je fus peu impressionnée par ce nouvel avertissement.

J'attribuai cette inquiétude à l'intérêt bienveillant du colonel, et l'agitation de sa femme à sa nature méridionale, fougueuse, enthousiaste.

Je les quittai avec plus de regrets qu'Alexandropol où je n'avais vu que des scènes de tristesse. — Malgré soi, on subit l'influence de lieux. — Chaque détonation du canon, foudre inventée par les hommes pour se détruire, résonnait comme un glas de mort !

Ce n'est ordinairement pas au milieu de l'action

(1) J'entre ici dans ces détails qui prouvent que le colonel agissait d'après ordre, ce dont je ne me doutais aucunement.

que la réflexion peut se produire. — Ces tristes pensées, jointes à la vivante et pénible impression de mon départ me rendaient soucieuse. Quel malheur m'attendait ? Pourquoi étais-je trop confiante ? Qu'avais-je fait pour m'attirer malveillance ou persécution ?

Le but de mon voyage qui avait surpris tant de personnes au début, était connu maintenant, et on savait que j'étais retenue au Caucase pour compléter l'ouvrage que le hasard m'avait fait entreprendre.

Par amour pour ce travail, j'avais fait le sacrifice de rester loin des miens, et bien souvent, lorsque je me représentais mon intérieur avec tous ses charmes, il me prenait des défaillances, et je croyais n'avoir pas la force de continuer à braver les périls auxquels j'étais exposée.

Mon excursion au Caucase représente peut-être une singulière page dans l'histoire de la persévérance féminime. Mon brusque départ de la citadelle, le changement du théâtre où j'allais passer, étaient bien le revirement des choses humaines. — Le souvenir de mon retour d'Alexandropol ne s'effacera jamais. C'était le 8/20 septembre 1877. — La première partie de la route jusqu'à la station Amamli, et la seconde, de là à Dilijan, m'apparurent comme deux destinées opposées : Malheur et bonheur.

Le petit employé subalterne du colonel me fit faire intime connaissance avec la personnification

d'une classe fort nombreuse en Russie, connue sous le nom de *tchinafnik*. Le type du *tchinafnik* fut souvent dépeint par des dramaturges nationaux. Un spirituel écrivain français, en parlant de cette catégorie d'individus dit : « Il y a en Russie une espèce d'animal nommée *tchinafnik*. » Buffon, je crois ne l'a pas classée parmi les bipèdes, mais si Darwin s'était trouvé en contact avec quelques sujets de l'espèce, il aurait peut-être mis la restriction de leur cerveau très près de l'animal dont il fait dériver l'homme. Le mot *tchin* répond à grade, celui qui le porte est appelé *tchinafnik*.

Les *tchinafnik* sont divisés en rangs et classes. Le fonctionnaire le plus élevé, serviteur de l'Etat, comme le plus humble est nommé *tchinafnik*. Jadis, pour être nommé *tchinafnik*, il fallait être plus que roturier. Mon papautchik (compagnon de voyage) appartenait à un rang inférieur des employés subalternes, candidats visant plus haut. Une qualité physique spéciale est la souplesse de son échine. En Russie, les caricaturistes le représentent tantôt la tête baissée comme dans l'action de baiser la pointe des chaussures de son chef; tantôt la tête rejetée en arrière, les pieds en avant. C'est lorsqu'en face de son inférieur, il en attend l'hommage de respect qu'il exige avec usure, l'ayant lui-même rendu à son supérieur. L'intonation de voix suit les flexions de son épine dorsale, sa parole craintive en s'adressant à son supérieur, devient arrogante, sonore avec ses

subordonnés. Ses manières singulièrement serviles vis-à-vis de ses chefs, deviennent remarquablement brusques envers ses inférieurs.

A la citadelle, j'avais déjà remarqué que la petite taille du petit employé se faisait plus petite encore en présence du colonel, et qu'elle se redressait dans toute sa petite majesté lorsqu'il transmettait un ordre à ses subordonnés. J'avais remarqué le petit personnage qui me déplut fort, son regard fuyant, ses lèvres animées dénotaient la fausseté. La soumission forcée, avec laquelle il courbait outre mesure son petit corps, me fit juger qu'il contenait une âme vile, je ne m'étais pas trompée !

A peine sorti du rayon de la forteresse, le *tchinafnik* s'éleva et devint *lui*. Oubliant les protestations de m'être agréable faites au colonel et à sa femme avant mon départ, et se croyant en droit de me faire peur, il donna un violent coup sur le dos du jamschik avec son épée. Effrayé, le pauvre cocher, puisillanime Arménien, ne souffla mot, fouettant ses chevaux peut-être pour se venger. Je demandai au petit capitaine pourquoi il l'avait frappé. Pour toute réponse, il lui donna un second coup qu'il supporta encore sans rejimber. Je vis rougir de colère son assaillant. Il prit un tel air d'importance, qu'il me donna une telle envie de rire, que je ne pus la réprimander sincèrement.

Aussi, le voyant si peu traitable, et craignant que mon intercession ne valût à sa victime d'autres ho-

rions, je pris le parti de suivre l'exemple du jamschik, et me tus.

Mon strict nécessaire, était dans la petite caisse renfermant mes manuscrits que je ne perdais jamais de vue. Le chariot de poste au Caucase n'a point de sièges. Dans cette boîte carrée, les colis les moins volumineux en tiennent lieu. En étant assis dessus, on ne court pas le risque de les perdre. Les gros paquets, sont attachés avec des cordes derrière à l'extérieur. Mon compagnon avait fait le contraire. Nous étions assis sur la literie, et mon léger colis était à la place de ce gros paquet. En vue du double danger de tomber et de perdre ma caisse, je le priai de faire arrêter pour que je puisse la mettre en sûreté. Il me répondit hargneusement : *Ni ghatchou* (je ne veux pas). Ma demande valut au jamschik, une grêle de coups de poing que, dans sa colère, le capitaine n'osait me donner, accompagnant chaque mouvement fébrile d'un violent *scaré* (vite), allant toujours *crescendo* à mesure qu'il frappait le cocher qui n'osait souffler mot, effrayé par l'habit militaire.

S'il est difficile de déraciner des erreurs, il l'est plus encore d'extirper des abus qui font loi. Ainsi de ce qui se passe au Caucuse, où pourtant les lois nouvelles de la Russie sont en vigueur. Les coups donnés sur le dos du cocher retombaient par le fouet sur l'échine des chevaux qui se mirent à galoper. C'était une scène de rage furibonde. Menaçant de son épée d'une main, et frappant de l'autre, le

petit homme écumait ! Qu'aurais-je donné, si j'eusse pu faire apparaître son chef tout d'un coup !

Craignant de tomber sur le sol pierreux, je me tenais cramponnée à son épée en retenant ma précieuse caisse, le suppliant d'arrêter son élan; mais mon compagnon répondit, menaçant : *ni ghatchou*. De plus en plus rageur, à mes nouvelles supplications, il répondit par son éternel *scaré*, ajoutant en mauvais français « pour affaire de service ».

En société de cet enragé, je ne savais à qui donner ma pitié, du jamschik, des chevaux, de ma petite caisse ou de moi-même ! Un mélange confus de sentiments m'assiégeait. Je me trouvais vraiment en danger. Quoique cette route soit fréquentée, le silence était complet autour de moi. Je voulus faire entendre ma voix dans l'espoir d'en appeler une autre, mais l'écho ne me répondit même pas dans l'immense plaine qui m'environnait. Nous avions dépassé les villages voisins d'Alexandropol, et nous étions encore assez loin de la première station de poste, lorsque mon compagnon fut atteint d'un nouvel accès de rage.

Je ne doute nullement que si un médecin des aliénés l'eût aperçu, il lui eût fait mettre la camisole de force. La nouvelle chaussée, en voie de construction, n'étant pas terminée, nous dûmes prendre l'ancienne voie. C'était un vrai casse-cou, même en maintenant les chevaux à un pas mesuré; qu'on juge donc des cahotements imprimés au véhicule violemment se-

coué, sautant plutôt que roulant sur ce sol inégal. Prise de crainte, j'employais tout mon vocabulaire d'arménien pour enjoindre au cocher de retenir l'allure des chevaux. Mais le furieux petit capitaine qui les devina lui dit en russe : « Ne l'écoute pas. Elle n'a pas de *padérogné*. Le mien est pour affaire de service, *scaré*, *scaré*. Tu dois m'obéir. » Chaque parole était accompagnée de coups, stimulant habituel du vilain petit homme, qui tenait son épée suspendue, plus menaçante que celle de Damoclès, sur la tête de l'infortuné jamschik. Celui-ci, alors, fouetta avec ardeur ses haridelles essoufflées, car il avait hâte d'arriver au relai suivant pour quitter ce cruel client.

Le véhicule fût arrêté par un officier qui avait perdu sa malle attachée derrière sa pérékladnaja, il nous demanda si nous l'avions vue sur la route. Je craignis le même accident pour la mienne, et espérais qu'à la station prochaine le capitaine récalcitrant accéderait à mon désir en la mettant en sûreté. La première étape était atteinte. Le cocher quitta son siège en me jetant un regard de pitié, et s'éloigna sans l'adieu sacramentel : *Na Vadka* (pour l'eau-de-vie), peut-être un dernier coup.

Je venais de passer des heures effrayantes. Lorsqu'on déchargea la traïka pour remettre les bagages sur celle de recharge, je pris ma petite caisse et la mis dans l'intérieur. Le capitaine l'enleva, mit son pied dessus et me dit furieusement : « *Ni ghatchou*

Montez ou je vous laisse en route et vous n'avez pas de *padérognè*. »

J'eus été heureuse de me débarrasser de ce messager de la fatalité, mais comment avancer? Je dus me soumettre. Le méchant petit homme attacha lui-même mon colis que je vis plus en danger encore. Pendant qu'on attelait il distribuait force coups de pied aux palfreniers. Révoltée de sa brutalité, et de l'obstination de son mauvais vouloir, je lui dis : « Vous êtes le premier Russe si peu aimable que j'aie rencontré. — Ah! ah! ricana-t-il, je ne suis pas une f... bête comme les autres. Je serais content si votre malle se perdait, car vous ne pourriez rien publier de mal sur la Russie. » Je compris toute la méchanceté de l'homme. Mon dédain pour sa bêtise fut ma seule réponse. C'était là ce petit être servile, rampant, qui, sous l'œil du maître, me saluait et si humblement, et maintenant, me sachant dans l'impossibilité d'avancer sans lui, était insolent, colère jusqu'à la frénésie. Il voulait la perte de mes manuscrits et ils étaient en son pouvoir!

En traversant une rivière, le moindre choc pouvait faire tomber ma caisse dans l'eau et mon laborieux travail, fruit de tant de sacrifices, était anéanti. Je me dis cependant que la Providence qui m'avait sauvée de tant de périls, me sauverait encore de l'indigne méchanceté du petit capitaine. Perdre mes manuscrits, mon ouvrage, qui était devenu le Benjamin de mes pensées! Mon enfant du Caucase dont la

vie me coûtait tant de dévouement, se voyait menacé! Vraiment, je considérais ma cassette placée là, où il voulait, par le petit capitaine, comme la lionne regarde ses petits en péril!

Alors les paroles de la femme du colonel me revinrent à l'esprit : « Vous ne vous méfiez de personne. Vous êtes trop confiante. » Certainement ni elle ni son mari, n'avaient donné les ordres d'après lesquels semblait agir celui auquel ils m'avaient recommandée. En avait-il reçu à leur insu de supérieurs ? Mes paroles avaient pourtant eu quelque effet sur mon papautchik, sa rage de vouloir avancer pour affaire de service, se calmant peu à peu. Je parvins à le distraire en lui demandant des renseignements sur sa famille. Il était seul au monde. De cet isolement de cœur lui venait peut-être son mauvais caractère. Souvent il en est ainsi de ceux qui, sur la route de la vie, n'ont aucune joie, ne voient luire aucun espoir de bonheur intime. Je ne suis pas rancuneuse et j'éprouvais quelque indulgence pour les défauts du vilain petit bonhomme. En voyant que je finirais par l'amadouer, je me dis que ce serait au moins une victoire remportée sans effusion de sang, si, à la station prochaine, je me voyais enfin placée sur ma petite caisse, comme un souverain sur son trône.

La nouvelle chaussée nous permettait de rouler plus régulièrement.

Toutefois l'ébranlement de la charrette me mit en-

core parfois en danger de tomber, et je fus obligée de prendre le bras du capitaine pour me retenir, car il était tranquillement assis maintenant et avait placé à ses pieds son épée qui reposait comme sa rage. En me tenant à son bras, je songeais à deux époux qui se boudent tout en se promenant bras dessus bras dessous, afin de cacher leur brouille, dévoilée toutefois par leur mine renfrognée. Je communiquai ma remarque au petit capitaine que je parvins à faire sourire!

Plus heureux que son prédécesseur, le jamschik cette fois ne reçut point de coups; mais fut seulement de temps en temps stimulé par des *scarés* que mon compagnon, confus de sa conduite, répétait par acquis de conscience. La traïka allant d'une allure ordinaire et mes craintes ayant disparu, je me mis à réfléchir. Tout avait changé d'aspect selon la modification de mes impressions.

Lorsque dix jours auparavant je passai par ce chemin, tranquille, insouciante, ce que j'y vis m'intéressa. En y revenant ces mêmes lieux avaient perdu leur charme. Pendant que je me laissais aller à cette méditation sur l'instabilité de la nature humaine qui doit nous enseigner à n'attacher aux choses d'ici-bas que la valeur qu'elles ont réellement, je m'aperçus que le petit *tchinafnik* était endormi, oubliant ses *scarés*. Je l'observai, tout en lui était calme; son petit corps, si fortement secoué par la colère s'était affaissé. Le volcan humain s'était

éteint. Sa tête penchée sur sa poitrine, ses bras pendants, ses membres inertes me représentaient la lave rejetée et inoffensive alors. Le choc du chariot de poste, qui s'arrêta, réveilla l'endormi.

Nous étions arrivés à *Amumli*, relais de chevaux; mais ceux-ci faisaient défaut, et, quoique porteur d'un *padérogné* du gouvernement, le petit capitaine fut forcément arrêté dans sa course commencée d'une manière si effrénée. A ma surprise, il prit son mal en patience, déballa nos provisions de bouche, étancha d'abord sa soif en lampant plusieurs grands verres d'excellent vin de Kakhétie, dont on m'avait munie. Puis il fuma force papirus en préparant soigneusement son *tchaï*, grande ressource des Russes en voyage. J'appris non sans effroi qu'il fallait passer la nuit dans le bouge de la station. Sans être plus superstitieuse qu'esprit fort, j'avoue que je priai Dieu de me secourir en songeant que mon compagnon avait avalé rasade sur rasade, car je me sentis peu rassurée, à la pensée qu'il allait s'enivrer et quelles en seraient les conséquences. J'en étais là de mes réflexions lorsqu'un *tarantasse* s'arrêta à la station. L'unique occupant était un général muni d'un *padérogné* de courrier, donnant droit aux chevaux tenus en réserve. Dieu m'avait-il exaucé en m'envoyant un protecteur! Je pouvais tout au moins considérer l'arrivée de cette calèche comme un bienfait providentiel. Le souvenir de mon pénible voyage me suggéra la pensée de m'élancer vers le

militaire, en lui demandant s'il parlait français ; *niet* (non) fut sa réponse. Tous les Russes de quelque condition parlent cette langue, mais quelques-uns d'eux feignent de l'ignorer, fiers qu'ils sont de surprendre les étrangers lorsqu'ils les entendent parler le français avec élégance. Forte de cette expérience, je continuai, en me nommant, à retracer la désagréable position dans laquelle je me trouvais. La réponse du général ne se fit pas attendre, car il m'offrit la main et me dit : Je vous prie, madame, montez dans ma voiture.

Comment peindre mon bonheur !

Il ajouta : Je me charge avec plaisir de votre personne, mais pas de votre bagage, volumineux peut-être.

Je désignai ma pauvre petite caisse qui avait été tant ballottée, et repris : « Mon général, excepté les miens, je n'ai de bien plus précieux que les papiers contenus ici. Nous sommes deux : — Mon travail et moi. »

Il fit installer mon trésor, m'aida à monter, et les chevaux partirent au galop. Tout cela fut plus tôt fait que dit. Le petit capitaine resta atterré en me voyant en voiture. Le papirus, qu'il tenait en mains, resta comme suspendu dans l'air entre ses doigts et sa bouche béante. Il porta respectueusement l'autre main à son bonnet pour saluer militairement. Il semblait la personnification de la surprise hébétée, en face du haut fonctionnaire, mon nouveau *papaut-*

chik. Sa physionomie me fit éclater d'un rire joyeux, innocente vengeance pour mes souffrances! Moi, qui voulais aller lentement, j'avançais et lui avec sa rage d'aller vite, restait en route!

Les Orientaux, dans leur langue figurée, expriment souvent par des images heureuses, des pensées profondément véridiques. Un Arabe en maudissant un autre lui dit : « Puisse-t-il n'y avoir jamais de sentiers frayés menant à ta demeure. » Par cette malédiction, il appelait sur lui l'isolement, l'une des plus grandes tortures infligées à l'être humain. La première partie de mon retour d'Alexandropol seule avec le mauvais petit capitaine m'expliquait la valeur de la malédiction de l'Arabe. J'avais atrocement souffert, sans ami auprès de moi. Aussi je bénissais celui dont la bienveillance transformait ma tristesse en joie.

Le général se montra aussi délicat que celui qu'il remplaçait avait été brutal. Entre gens qui se reconnaissent de la même catégorie, une espèce de franc-maçonnerie existe. Si mon nom n'était pas inconnu à mon compagnon, j'avais entendu parler du général Toulouse de Lautrec.

Nous voyageâmes la nuit. Pour ne pas me fatiguer, il ne fit pas marcher les chevaux au pas de courrier. Je dois aussi à ses fourrures de ne point avoir souffert du froid en traversant les montagnes déjà couvertes de neige. Lorsqu'il apprit mon projet d'aller à Erivan et au monastère d'*Edchmiadzin*, il m'en dis-

suada. Il en venait et m'assura que j'y courrais danger d'être attaquée par les Kurdes dont une bande de deux cents avait franchi le territoire turc et s'était répandue sur le terrain russe où campait alors l'armée du général *Targakasof*.

J'avais entendu parler de ces hommes farouches parmi lesquels se trouvent, comme chez les Didas, des adorateurs du diable. Afin d'adoucir le démon, cause, disent-ils, de toutes nos douleurs, de tous nos tourments, ils lui offrent les hommages dus à la plus puissante divinité pour s'en faire bien voir et détourner sa colère.

L'expérience m'avait montré combien les dangers s'exagèrent, toutefois je promis au général de ne pas aller à la rencontre de cette horde sauvage et de me rendre directement de Dilijan à Bakan.

— N'en faites rien, me dit-il. Restez sous ma sauvegarde jusqu'à Vladicaucase où je vais. Vous aurez assez vu du Caucase. Le pays devient de plus en plus dangereux. Mettez le point final à Alexandropol. N'allez plus parmi les Tartares, il pourrait vous arriver malheur, car on s'attend partout à des révoltes.

Je lui sus gré de sa bienveillance; mais je refusai, alléguant mon désir de revenir par la Caspienne et le besoin de prendre mes effets déposés à Dilijan.

— Qu'à cela ne tienne, reprit-il, nous arriverons la nuit à Dilijan ; mais nous attendrons le jour pour prendre votre malle, qu'on chargera sur une traïka qui nous suivra. Je vais du côté du Don acheter des

chevaux de remonte pour l'armée, puis à Moscou où ma femme et mes filles viennent à ma rencontre. Venez avec moi jusque-là, je désire vous voir en sûreté. Suivez mon conseil, quittez le Caucase.

Je le remerciai de nouveau pour tant d'obligeance, mais me tins à mon projet de connaître le pays de la mer Noire à la Caspienne. Autant ma première étape avait été pénible, autant les autres furent agréables. Je revis au clair de lune les magnificences que j'avais admirées dans l'éclat du soleil. Quoique les hommes se soient donné la tâche depuis des siècles de s'entre-tuer au Caucase, le sang n'empêche pas sa beauté de renaître. La conversation spirituelle du général était une charmante diversion sur la route déserte, la voiture roulait lentement. Nous préférions tous deux la causerie au sommeil et j'avais autant de plaisir à écouter qu'à regarder. A la pointe du jour des pâtres cheminaient menant paître leur troupeau sur les hauteurs. Leur costume, la contrée où dans le lointain se dessinait vaguement la forme indécise du mont Arrarat sous les pâles reflets de la lune, tout me rappelait les temps bibliques, car ces pasteurs ont conservé l'aspect que décrit la Bible des contemporains de Noé, lorsque ce patriarche s'établit dans les parages voisins.

Pendant cette nuit combien de souvenirs nous évoquâmes à bâtons rompus dans cette conversation ressemblant peu à la banalité de celles des salons. Mon érudit causeur me donna sur le Caucase des

détails curieux et neufs pour moi, car rien n'était pour lui lettre morte dans ce pays chanté par le poète surnommé le *Byron* russe, Lermontaf, dont il avait été le camarade.

Devisant ainsi nous atteignîmes Dilijan. Encore une fois le général réitéra sa proposition. Encore une fois je le remerciai en regrettant que ma décision fût contraire. A Dilijan, il attendit jusqu'à l'heure de sonner à la maison où je descendais.

Il partit après m'y avoir vue entrer en répétant encore que j'avais tort de ne pas le suivre. Je lui serrai la main comme à un ami, dont la prodigue sympathie contrastait d'une manière saisissante avec la détresse où je m'étais trouvée la veille. Comme sur cette route, heur et malheur ne se croisent-ils pas sur le sentier de la vie? Ce nouveau témoignage de la gracieuseté russe me remplit d'aise et relégua dans l'ombre le méchanceté du petit *tchinafnik*.

Quand on a un but inoffensif poursuivi en toute sincérité, on puise en chaque péril passé un nouveau courage pour l'avenir : C'est ce qui donne aux plus faibles une énergie indomptable pour atteindre ce but. J'oserai appliquer cette réflexion à mon dessein de voir le Caucase de l'une à l'autre de ses limites.

Beaucoup croient aux pressentiments, à ces malaises, à ces craintes vagues ressentis dans certains cas comme des présages funestes, comme des messagers de deuil pour le cœur. Et pourtant que de fois dans la plénitude du charme de l'existence, on

sent ce bonheur détruit à l'improviste par une catastrophe que rien ne faisait augurer. C'est ce qui m'arriva le matin de mon arrivée à Dilijan. Pleine encore de reconnaissance pour les bons procédés qu'on venait de me prodiguer, je ne m'attendais pas à être frappée par la plus abjecte perfidie. Une grande consternation régnait à Dilijan chez mes hôtes. Les dames étaient seules. Leurs parents, des militaires, se trouvaient aux postes, sur la route d'Érivan où des Kurdes se tenaient cachés dans les défilés, exerçant leur brigandage, commettant des crimes. Ils avaient dévalisé la poste et tué des postillons. Une seconde attaque était préparée, mais l'autorité déjoua ce complot.

Il était dit que je ne verrais pas de près le mont Arrarat! La force des circonstances me fit donc renoncer à mon voyage à Érivan, et eussé-je voulu passer outre je ne l'eusse pu, car la poste refusait des chevaux. Je fus donc décidée à partir seule le lendemain pour Bakan, pour Élisabethpol. Mais il en devait être autrement. Vers minuit, au moment où une des dames de la famille me souhaitait la bonne nuit, on vint l'avertir que le chef de la gendarmerie désirait lui parler pour *affaire de service*. Ne me doutant pas que j'étais en jeu, je me couchai et dormis du sommeil du juste, qui ne fut troublé par aucune inquiétude du lendemain. En m'éveillant la matinée était si belle que je sentis toutes mes facultés réjouies et vivifiées par ce beau soleil des premiers

jours d'automne. Un coup, dirigé par la méchanceté, me frappa en plein cœur.

Reposée, le sourire sur les lèvres, je vins dire bonjour aux dames de la famille réunies pour le déjeuner. Mais ce sourire s'arrêta comme glacé devant les regards de celles auxquelles il était destiné, comme sous une âpre bise se dessèche une fleur fraiche éclose.

Je cherchai autour de moi la cause de cette froideur. J'aperçus un officier des gendarmes à la table de la famille. Tous se taisaient, c'était le calme précurseur de l'orage qui allait me frapper. Peut-être me laissait-on rassembler mes forces. Peut-être tous, à la fois désirant m'instruire, ne savaient lequel commencerait. Je rompis cet étrange silence.

— Qu'avez-vous toutes ce matin? leur dis-je. Est-il arrivé quelque mauvaise nouvelle?

— Oui, répondit la première, celle que l'on avait appelée au moment de me coucher. Le chef de la gendarmerie a reçu l'ordre de vous arrêter. Hier soir, il est venu à cet effet. Mais j'ai insisté pour qu'il vous laissât reposer ici cette nuit. Le voici revenu ce matin avec une traïka attelée à la porte, des Cosaques, munis d'une *padérogné* signée par la gendarmerie, vous escorteront à Tiflis.

Je répliquai par un franc éclat de rire, et je félicitai madame Z... d'avoir l'esprit aussi badin qu'inventif. J'ajoutai qu'en se jouant, elle prenait un ton de vérité tel que sûrement elle devait opérer des pro-

diges de crédulité par ses plaisanteries, car si moi-même je n'étais convaincue par ailleurs, j'aurais pu me laisser aller à la croire sur des paroles dites d'un air si sérieux.

— Vraiment, je ne badine pas, reprit madame Z... tristement et je vis dans son regard des larmes qui tombèrent sur mon cœur comme des gouttes glacées. — Voyez, continua-t-elle en me présentant un papier, voici la preuve de ce que je viens de dire, — et elle me montra un télégramme daté la veille d'Alexandropol, portant en russe, l'ordre suivant du chef de la police secrète : « Éloigner *immédiatement* madame Serena, du théâtre de la guerre. Doit partir de Dilijan. Défense d'aller à Érivan.

» Donner padérogné pour Tiflis. »

Revenu à la première heure pour attendre mon lever, le chef de la gendarmerie me sommait d'obéir ! Moi, obéir à la gendarmerie ! Moi, arrêtée ! J'étais comme sous l'influence du plus terrible cauchemar. Un instant je fus sans pensée ! Pourquoi m'arrêtait-on? Qu'avais-je fait? Pour toute réponse, l'officier des gendarmes me montra le télégramme, en me disant d'obéir. Mais j'objectai que je ne pouvais obéir à un ordre incompréhensible sans en demander la raison. J'offris à me constituer prisonnière. Désirant télégraphier à Alexandropol, et au consul d'Italie à Tiflis pour avoir une explication. L'officier me dit qu'à Dilijan, toute démarche m'était interdite, que par son ordre, mes télégrammes seraient refusés, que

d'ailleurs j'étais déjà sa prisonnière, et que je ne pouvais faire un pas hors de la maison, excepté pour monter en pérékladnaja, et m'éloigner au plus vite du théâtre de la guerre. Les dames de la maison, craignant le résultat pour elles-mêmes de toute tentative en ma faveur, firent chorus avec l'officier en me pressant de partir. Rien n'est plus contagieux que la peur et il n'y a point de prodiges qu'elle ne puisse opérer rapidement. Ses prosélytes se pressent comme s'il s'agissait de gagner le ciel par la plus sublime croyance.

Je protestai énergiquement contre les ardentes sollicitations de ce troupeau féminin abandonné de ses pasteurs. Comme des brebis tremblantes elles m'entouraient pleurant pour leur sécurité. La plus sensée, l'épouse du colonel Z... (1), fut aussi la meilleure. Toute mon énergie vint à mon aide dans ce moment où je comprenais toute mon impuissance. Dans un cercle soudé par la force et sans issue possible, je me sentis réellement prisonnière. La force avait mis les menottes à ma volonté. Je voulus appeler à mon secours le chef du district auquel j'avais été recommandée par le gouverneur de la province.

Sur cette juste réclamation l'officier me dit :

— Si vous ne voulez pas aller de bon gré, j'emploierai la force.

(1) Le colonel Z... avait la carte de la route d'Erivan.

A cette menace, mon regard fit sentir au fonctionnaire trop zélé qu'il avait été trop loin, car il reprit :

— Je vous en prie, madame, partez. Je suis père de famille et si je désobéis je perdrai ma place.

Je comprenais que je ne pouvais rien faire en restant. La protestation seule contre l'injustice m'était laissée. Je ne puis rendre le choc de mes pensées pendant que je ramassais mes effets. La scène était étrange.

Plus calme, je m'occupais minutieusement de ces détails matériels. Le gendarme debout me regardait faire. Il m'observait avec bienveillance, aussi avec curiosité et sans le montrer il fouillait des yeux chaque objet. Que cherchait-il parmi ces chiffons de femme? Je l'ignore. Peut-être voulait-il se souvenir de la forme de mes costumes au profit de l'élégance des toilettes féminines de sa famille. En ce cas la coupe de leurs robes a dû être bien démodée, car les miennes dataient de loin. Toutefois je crus voir que l'homme regrettait le gendarme. Combien de fois ceux qui obéissent à leurs chefs reconnaissent ainsi de près l'injustice envers les innocents. La dépendance dans laquelle nous nous trouvons nous déconsidère.

La maîtresse de la maison, une Polonaise, qui ne paraissait pas être de caractère fort heureux, pouvait peu converser avec moi dans une langue réciproquement familière.

Néamoins elle sut me faire entendre qu'elle ne se

faisait point scrupule de douter de ma probité au sujet d'une nappe lui appartenant. Voici comment. M'étant chargée de peu en allant à Alexandropol, mes effets étaient restés à Dilijan enveloppés dans cette nappe.

Je me rappellerai toujours l'effet que me firent les paroles de sa propriétaire, pendant le mémorable emballage sous l'œil de l'officier de la police bleue. « N'oubliez pas de laisser ma nappe ici. » Si certains mots masquent souvent les pensées, d'autres en dévoilent la bassesse. — « Non, madame, je n'ai pas oublié de laisser votre nappe chez vous, mais j'emporte le souvenir de votre vilaine pensée! » Enfin je fus prête à partir. Je m'étais sentie comme le jouet d'un rêve pendant cette dernière heure.

Mais en voyant mon bagage placé sur la *pérékladnaja* à côté de laquelle se tenaient deux Cosaques, je ne pus plus douter de la réalité. Comme souhait de bon voyage, l'officier me présenta un papier ; c'était un *paderogné*. Cette fois, je faisais une économie, n'ayant point à payer cette feuille de route ordonnant mon *laisser-passer* immédiat. La police bleue s'était, on le voit, montrée généreuse.

L'indication Tiflis me déviait de mon chemin. Mes motifs d'aller à Bakou existant toujours, je me rejimbai. Je parvins par la douceur et la persuasion à faire entendre raison à mon geôlier.

Celui-ci, mû par un esprit de tolérance, qui j'espère lui aura été pardonné par son chef, biffa Tiflis

et écrivit Elisabethpol. Cela fait, il m'offrit la main pour m'aider à me jucher sur la pérékladnaja. Puis monta à cheval prenant la tête du cortège. A sa suite roulait le chariot de poste suivi des deux Cosaques. Cela avait une apparence bizarre qui, jusqu'au bout de Dilijan, assembla une foule de curieux. Si je l'avais rencontrée, cette cavalcade dont je faisais partie, je me serais aussi arrêtée sans doute pour la considérer. Souvent il est bon que sous le coup d'une forte impression on reste comme stupéfié. Une fois familiarisée avec l'événement on recommence à réfléchir et l'on se calme.

Je me sentais si hébétée en passant devant les curieux, que je me rendais à peine compte de ma position, et pourtant j'étais prisonnière. Les autres en étaient aussi surpris que moi.

Le chef du district vint à passer, se rendant chez moi pour m'inviter à une promenade. Il s'étonna à son tour. « — Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, vous m'êtes recommandée par le gouverneur de la province et mon devoir est de vous protéger. Maintenant que vous êtes entre les mains de la gendarmerie, je puis plus rien. En temps de guerre l'autorité militaire règne seule. » Je m'en apercevais.

Plusieurs sœurs de Charité vinrent me serrer la main. Une d'elles me dit à l'oreille : « On nous en veut de vous avoir conduite aux ambulances, nous avons été réprimandées et l'ont été de même les sœurs d'Alexandropol ».

Ce fut une lueur soudaine ! Ces paroles coïncidaient avec la défense faite par l'administrateur de me conduire aux hôpitaux. Je soupçonnai une vindicte de ce fonctionnaire désireux de restreindre l'influence des femmes et de briser leur unité et leur pouvoir possible avec les troupes contre lui. Ce soupçon était-il fondé ? J'ignore encore pourquoi je fus éloignée du théâtre de la guerre. Actions, écrits, paroles, je n'avais rien fait pour porter ombrage aux plus méfiants.

L'officier m'accompagna jusqu'après la station, située à la limite de la localité. Je désirais savoir s'il n'y avait pas de voyageur faisant le même chemin que moi. Mais je ne pus prendre ce renseignement. Mon geôlier m'apprit que, *vu les circonstances*, un *papoutchik* ne m'était pas permis, que je devais rester seule avec les Cosaques ; sur ce, il rebroussa chemin. Comme j'en avais le loisir, je méditai sur mon étrange situation, sans parvenir à l'expliquer, sans pouvoir répondre quelles circonstances m'y plaçaient. Jamais je n'avais fait un aussi minutieux examen de conscience. Tous mes efforts pour résoudre ce problème demeurèrent infructueux.

J'avais lu avec émotions certains récits de ces tristes scènes où des pères de famille, arrachés inopinément aux bras des leurs, avaient été emmenés par des gendarmes. Je plaignis ces victimes sans me douter qu'un jour leur sort m'était réservé et que je ne saurais même pas la nature de mon crime.

Ma famille en pensant à moi me croyait libre et ne pouvait penser que je cheminais ainsi, gardée par deux Cosaques.

En me reportant en souvenir à Alexandropol, d'où l'inimitié me venait, je me remémorai les paroles prophétiques de mes hôtes. « Allez à Tiflis, pas à Dilijan où il vous arriverait malheur. » Je comprenais que l'ordre avait déjà été donné de m'éloigner et la brutalité du petit capitaine me fut expliquée. Cette *affaire de service* qui fouettait son zèle au point de lui faire vouloir la perte de mes manuscrits, c'était donc moi; et il avait agi sur des ordres spéciaux, peut-être à l'insu de son chef. De là son impolitesse, sa violence, et le danger qu'il avait fait courir à ma malle. Comme un rébus longtemps indéchiffrable se lit souvent sans peine une fois le premier signe deviné, ainsi j'avais la clef de tout ce qui s'était passé pendant mes dernières heures à Alexandropol jusqu'au moment actuel.

Mon départ pour Dilijan dans la calèche du général avait dérouté le petit capitaine de son *affaire de service;* lâché en route, il était retourné à Alexandropol, pour donner l'éveil et un télégramme fut lancé à la gendarmerie qui s'empara de l'*affaire de service*.

Les paroles prophétiques de la femme du colonel du génie m'étaient également expliquées. C'est le tort des prophètes de malheur de ne parler qu'à demi. Tout ou rien est ma devise.

Les avertissements vagues troublent, mais l'on ne se gare point. Dûment averti, on évite les tuiles comme celle qui tombait sur moi.

En chemin, je fis connaissance avec les Cosaques. Un d'eux était de *Ekatarinadar*, l'endroit où l'année précédente, à peu près à la même époque, on avait tenté de me faire passer pour un espion, avant la guerre. Étrange coincidence! Cette absurdité me revint à la mémoire lorsque, au premier relais, les Cosaques en me remettant à d'autres qui devaient me conduire plus loin leur dirent : *Etet asmanski spion gharocké geneina*». (Cet espion turc est une femme comme il faut.) Ce fut le mot de l'énigme qui restait encore obscure. Ma surprise était au comble, aussi mon mépris pour la conduite de ceux qui, instruits de mon but inoffensif, par une incroyable petitesse, se servaient de moi comme instrument de vengeance dans des circonstances où cette croyance pouvait mettre ma vie en péril. L'histoire de mon arrestation à Dilijan fut racontée par les premiers Cosaques, plus au courant que moi de ma position. Des curieux s'attroupèrent autour de mon chariot. Ils eurent ce jour-là des distributions inusitées, car un peu avant, un convoi de prisonniers turcs était arrivé d'Alexandropol et stationnait. Je me trouvais parmi eux!

Ma situation était si bizarre, que je ne savais si je devais rire ou pleurer! Je croyais assister à une représentation théâtrale. Les Osmanlis, les Armé-

niens et les Tartares aussi venaient me parler et je ne pouvais répondre. De mes nouveaux Cosaques, des Petits-Russiens, je ne comprenais pas non plus l'idiome. Tous ces langages étrangers, la variété des costumes ajoutaient à l'originalité de la scène dont j'étais le personnage principal, et la cour malpropre de la station le théâtre. Seule femme, entre ces hommes mi-barbares, je n'eus à me plaindre en rien d'aucun d'eux. Tous me traitèrent avec une égale politesse.

Une Arménienne me présenta un verre de vin, ce qu'elle avait de mieux à m'offrir. Elle voulait ainsi me témoigner l'intérêt et la pitié que je lui inspirais et que sa contenance exprimait. En tout autre pays, en une telle exaltation des esprits et désignée comme un ennemi, j'eusse sans doute été moins bien accueillie. Mais, en général le peuple là-bas a le sens de la justice. Et je suis persuadée que la méchanceté dont j'étais victime n'entrait point dans l'esprit de ces gens simples, autrement j'aurais été en danger. On fit aussi aux prisonniers turcs un accueil hospitalier et bienveillant. Eux-mêmes y répondirent avec beaucoup de douceur. Voir mêlés ces ennemis qui ne s'étaient jamais fait de mal, c'était prendre en horreur la guerre qui leur fait un devoir de s'entretuer. La tolérance mutuelle de ces peuples peu policés mérita ma sympathie et mes égards. Si la fatalité s'était mise de la partie, elle me permit au moins d'assister à des scènes que probablement je

ne verrai plus. En ce moment la dépendance dans laquelle je me trouvais, me rendait l'égale des prisonniers turcs. Rarement, je crois, pareille chose n'arriva à une femme de ma condition.

Les idées suggérées par cette tragique comédie m'en distrayaient. Le laisser-passer immédiat me dispensa d'attendre des chevaux pour continuer ma route. Je fus suivie, jusqu'à la station de poste où la police de la route est faite par les Cosaques, des prisonniers turcs entassés dans des charrettes qui avaient grossi mon cortège.

C'était en effet la suite qui convenait le mieux à la qualité qu'on m'avait attribuée. De toutes les bizarreries de mon voyage au Caucase, la plus remarquable fut sans contredit cette journée. A toutes les stations ma garde d'honneur de Turcs s'arrêta comme moi, et les Cosaques me remettaient entre les mains de nouveaux frères, en répétant : « *Etet osmanli spon.* » Rien ne troubla notre concorde, ce qui n'est pas toujours le cas entre geôliers et prisonniers. Mon étonnement de tant d'amitié de leur part dans une semblable occasion était extrême. Il faut rendre justice au bien partout où on le trouve.

J'étais charmée d'avoir rencontré, contre toute attente, des Cosaques à conscience humaine, parmi des hommes considérés comme à moitié sauvages

Aux postes où les Cosaques sont remplacés par les tchapars tartares, mon aventure cessa d'être racontée faute d'une langue commune. Je laissai aussi

derrière moi les charrettes des prisonniers turcs.

En m'éloignant du théâtre de la guerre, je redevins peu à peu une voyageuse ordinaire. La nature qui peut faire tous les prodiges, métamorphose la chrysalide en papillon, avait eu une rivale en la police bleue qui transforme en ennemie dangereuse une simple visiteuse de l'Arménie. En me voyant redevenue *Jeanne* comme devant, mon aventure de gendarmes me faisait l'effet d'un obus lancé de Dilijan, dont les traces encore terribles à une certaine distance, ne le sont plus un peu plus loin.

Dans ces contrées la superstition attribue à toute personne moins ignorante la connaissance des choses surnaturelles, combien j'eusse été ravie de rencontrer un des adeptes de ces sciences occultes qui m'eût indiqué les présages inaperçus de cet événement plus que piquant!

A la station avant celle où je devais passer la nuit, je rencontrai un colonel qui fut mon *papautchik* jusqu'à Axtafa. Ma société n'était plus dangereuse et les circonstances auxquelles avait fait allusion l'officier de la gendarmerie, s'étaient peu à peu évanouies pendant que je m'éloignais de la source maligne.

En arrivant à Axtafa j'étais libre! Plus d'officier de la police bleue, plus de Cosaques, plus de prisonniers turcs autour de moi! Seuls, les bancs de la salle, malpropres comme ceux d'une prison, étaient un rappel de mon arrestation du matin. Voulant avoir

raison de l'outrage, j'écrivis plusieurs lettres. J'étais persuadée qu'il n'émanait ni du chef du pays, le grand-duc Michel, si gracieux et si bienveillant pour moi, ni de la grande-duchesse Olga Fédérowna, dont j'avais l'acceptation d'une dédicace; je me permis d'instruire cette dernière de ce qui m'était arrivé. Je passai une nuit fiévreuse assise sur ma malle dans la petite salle basse de la station. Le colonel avec qui j'avais fait route depuis les deux dernières haltes, prépara son tchaï, m'en fit les honneurs comme de ses provisions, puis se coucha sur un banc, s'endormit profondément et ronfla bruyamment. Je n'eus pas besoin de cette musique pour me tenir éveillée; le souvenir de cette journée m'occupait assez, ainsi qu'une danse effrénée de fantômes créés, par une fantasmagorie, autour de moi, Turcs, Arméniens, Cosaques, Tartares, gendarmes, sœurs de charité, petit capitaine, grand général, dames de Dilijan tournoyaient dans leur ronde endiablée, que fouettait dans leur ronde endiablée l'officier de la police bleue avec le télégramme où flamboyaient les lettres de mon nom; j'étais en effet abîmée de fatigue, tuée d'émotions et de jeûne, car je n'avais rien mangé depuis la veille. Certains souvenirs au lieu de s'éteindre semblent avec le temps s'incruster de plus en plus en nous sous les autres. La nuit passée à Axtafa en est un qui restera éternellement gravé dans ma mémoire. Je fus bien heureuse de voir poindre le jour. Il calma mon cerveau harcelé. Les

destinataires de mes lettres écrites cette nuit y virent sans doute les reflets de mon agitation.

Avant le lever du soleil je quittai Axtafa comme un lieu hanté. Dans l'après-midi, j'arrivai à la station de *Dségam* où j'avais couché trois semaines auparavant en venant de l'usine de Kedabeg. Alors la maison des fonctionnaires était vide et dans un état de malpropreté extrême. Si on s'en souvient j'y vis la famille d'un malfaiteur tartare retenue en ôtage par la police. Une fort agréable surprise m'y était réservée cette fois. L'aspect avait changé. Habitée par le juge de paix et par sa famille, elle me parut un palais tant la propreté y régnait en souveraine. Moi, qui professe un culte pour l'ordre, je me serais presque agenouillée sur le plancher si blanc et si purifié. En outre, j'éprouvai une satisfaction morale en reconnaissant le juge de paix. Je l'avais vu à Kédabeg où il avait passé avec son enfant malade des yeux pour consulter le médecin. J'avais fait pour le petit patient une visière contre l'ardeur du jour. J'ignorais les fonctions du père, où il demeurait et ne me doutais pas de le revoir. J'avais oublié cette circonstance, mais le père s'en souvint lui.

En me voyant arriver harassée, il me pria de me reposer chez lui. Sa femme se joignit à lui, me remerciant de ce que j'avais fait pour son enfant qui, quoique guéri, portait encore ma visière. Quel plaisir de trouver un accueil et du repos après une telle secousse ! Si un bienfait n'est jamais perdu, je fus

bien récompensée d'un insignifiant petit service. Jamais aussi je n'avais ressenti pareil besoin d'hospitalité et de repos. On est surtout sensible aux bons procédés lorsqu'on a été victime d'un tort. La bienveillance de l'un semble une réparation de la malveillance de l'autre.

C'était un samedi, M. Fischer et sa femme me prièrent de rester chez eux jusqu'au lundi suivant. L'employé du gouverneur d'Élisabethpol qui m'avait escortée à Kédabeg étant attendu ce jour-là, je pouvais aller avec lui. Le brave homme me communiqua que peu de jours avant, des crimes avaient été commis sur cette route, que même la police tenait en ôtages les femmes et les enfants des coupables, et que le gouverneur était venu à Dségam en raison de ces méfaits. Quant à lui, nouvellement transféré, il n'avait pas encore entamé les affaires. Les séances judiciaires ne devant commencer que dans quelques jours, la salle du tribunal me fut cédée.

Madame Fischer, type de la ménagère allemande, m'y dressa un lit sur deux bancs avec du linge, blanc, frais, en parfait état. Je ne pouvais en croire mes yeux, des draps fins, des taies à initiales brodées. Il faut avoir passé la nuit à la station d'Axtafa pour comprendre mon ravissement à cette vue bienfaisante, me promettant un repos parfait d'esprit et de corps.

J'hésitai si je devais communiquer mon aventure de la veille. « Dans le doute abstiens-toi. » Je m'abs-

tins de peur d'avoir, en ces temps troublés, à passer par d'autres ennuis par l'ébruitement du mal qu'on m'avait fait. J'avais dormi dans bien des dortoirs différents au Caucase. Mais c'était la première fois que je me trouvais dans le sanctuaire de la justice, sous l'œil du souverain dont l'effigie orne partout les salles représentant le tribunal. J'avais l'image du czar suspendue au-dessus de ma couche. Etre sous son égide après avoir été victime d'une injustice dans les États de cet empereur qui personnellement avait daigné me donner des témoignages de sa bienveillance, me sembla une sécurité pour la continuation de mon voyage dans son empire. Involontairement je me souvins de l'aigle à deux têtes dont on m'avait effrayée, mais aussi de la colombe du quai voltigeant autour de moi à mon arrivée dans la capitale septentrionale, et j'eu foi. Alexandre II semblait me dire : « Je te protège. »

A ma fatigue morale et physique, à mes nerfs ébranlés, cette nuit paisible apporta enfin le repos. J'avais passé par tant de sensations que je ne pouvais plus les analyser. J'étais à bout. Une insupportable discordance harcelait ma pensée comme une note d'acier criard qui fait grincer des dents. C'était la voix du gendarme de Dilijan, sans cesse me retraçant, ainsi qu'un cauchemar, le tableau de mon départ, autour de moi les dames si ardentes à m'offrir leur aide pour me faire comprendre que tout retard pouvait les compromettre. Je voyais à nu chacune

de leurs pensées secrètes. Bien souvent extasiée sur la beauté de la nature, j'avais regretté vivement n'avoir que la plume ; cette fois encore, je déplorais de ne pouvoir fixer autrement les jeux de ces physionomies grimaçantes. La cordiale simplicité de la famille Fischer me fit un bien infini, j'avais soif de sourires affectueux après mon incompréhensible arrestation.

Le lendemain je me reposai en jouant avec les enfants. Leur rire joyeux, leurs plaisirs innocents furent une douce distraction. Si M. Fischer s'acquitte des affaires de sa compétence aussi bien que sa femme des siennes, elles doivent être traitées avec exactitude et discernement.

Madame Fischer, est une des rares bonnes ménagères au Caucase, où les femmes s'entendent fort peu aux choses qu'elles doivent connaître. La pensée de ce qui m'était arrivé ne me quittait pas et me faisait penser aux difficultés qu'une femme a à surmonter dans la poursuite d'un but quelque louable qu'il soit. Ainsi, moi, portant un nom respecté, placée sous la protection de plusieurs gouvernements par des lettres officielles et particulières d'ambassadeurs, de ministres, me connaissant personnellement favorisée de distinctions honorifiques par les souverains les plus éclairés de l'Europe, par celui même dans les États duquel je me trouvais, moi, qui avais fait mes premiers pas sous les bienveillants auspices du lieutenant de paix, qui partout au cours

de ce long voyage avant et pendant la guerre, y avait été protégée, et reçue par les autorités, je n'étais néanmoins pas à l'abri d'insultes ni d'outrages! J'avais pu être arrêtée et traitée comme espionne. Pour un caractère loyal, franc, tout soupçon est une injure.

J'ignore encore la cause de la défense de continuer ma marche en Arménie. Je fus ainsi privée de mettre le pied sur l'Arrarat, en quelque sorte le berceau du monde, et le cloître voisin celui de la chrétienté dans ce pays. Comme c'était convenu, je quittai Dségam le lundi, comblée d'amicales prévenances. Au moment de partir, madame Fischer m'offrit en souvenir, des boutons de manchettes, travail du Caucase, que j'acceptai comme un don du cœur.

Lorsque de glorieux souverains illustrent des lieux, la vanité des hommes les immortalise par des monuments. Pour moi, le désert de *Dségam* me rappelle que j'y ai rencontré des cœurs vertueux et modestes, c'est aussi une gloire pour l'humanité.

Les récits de meurtres commis sur les routes, de vols audacieux en plein jour, paraissent des fables au voyageur qui n'a jamais été attaqué. Le fonctionnaire qui m'avait escorté d'Elisabethpol à Kedabeg, me montra en quittant *Dségam*, l'endroit où récemment on avait dévalisé deux fourgons de marchands arméniens. Ces malheureux furent trouvés, le lendemain, attachés à des arbres avec de grosses cordes non loin de leurs chariots vides et sans chevaux.

Plus loin, il m'indiqua un site où un *tchapar tartare*, porteur de valeurs, avait été tué en plein jour, dont on trouva le corps presque décomposé. Puis il me raconta encore que peu de jours avant le tarantasse d'un employé russe voyageant avec sa femme et ses deux filles, avait été attaqué par une vingtaine d'hommes, qui lièrent à des arbres le cocher et l'officier, et emmenèrent les chevaux et les femmes.

Le lendemain, à la pointe du jour, celles-ci furent reconduites après avoir été à tour de rôle les épouses des bandits, cette fois seulement larrons d'honneur. On prétend que c'était une vengeance contre l'employé. L'affaire ne fut pas ébruitée, et la police échoua dans ses recherches.

En tous temps, lorsque des bandes de brigands s'organisent, les postes de tchapars sont comme autant de gouttes d'eau dans la mer. Un des désagréments sur ces routes postales, est d'y voyager quand un grand fonctionnaire les traverse. A l'annonce de ce passage, tous les chevaux aux stations sont tenus en réserve et il n'y en a plus pour aucun autre voyageur.

La ponctualité, considérée en Europe comme la politesse des rois, n'est guère pratiquée par l'autorité caucasienne. Souvent, tel personnage qui s'annonce et qui, pour son cortège d'employés, domestiques, cuisiniers, marmitons et tout leur attirail, arrête tous les chevaux aux stations, arrive trois jours après. On reste nuit et jour l'attendant à chaque instant. Jupiter parcourant le Caucase ne pourrait créer une

plus grande commotion qu'un gouverneur d'une province. Malheureux sont les pauvres voyageurs, non qu'ils redoutent alors d'être attaqués, car pour cette occasion les chemins sont trop bien gardés, mais leur patience est à bout à ces pitoyables stations. Le seul profit est pour les malheureuses haridelles pour lesquelles cette attente est un repos. Sur la voie menant à Elisabethpol, le gouverneur de Bakum devait passer. Je ne pus avancer, et n'arrivai à destination qu'au milieu de la nuit. Mon compagnon, étant descendu pour affaire de service (où je n'étais pour rien cette fois), à deux stations de la ville, je poursuivis accompagnée d'un tchapar tartare, chevauchant à côté du chariot. Je pensais aux brigands, mais je n'en vis point. Toutefois, à l'entrée d'Elisabethpol, un accident m'effraya. Une roue de la pérékladnaja se détacha et je fus arrêtée. Toute ville tartare ressemble la nuit à une cité de morts.

Dans l'obscurité, on n'aperçoit aucune lumière des habitations enfouies entre des jardins. Tout est aussi silencieux que sombre. Si on rencontre dans le quartier habité par les Russes un rare passant attardé, il n'en est pas de même dans les faubourgs peuplés de Tartares.

Je me trouvai près d'un de ceux-ci. C'était une nouvelle position critique que d'être seule sur le pavé à l'entrée de la ville sans me faire comprendre ni du tchapar ni du cocher tartare, qui ne savaient pas un mot de russe. Voyager en pays musulman

sans parler la langue est toujours une rude tâche. Mais au moment d'une guerre qui suscite partout des rébellions, au milieu des plus grandes atrocités inspirées par le fanatisme, ce n'est pas tentant pour une femme.

Quoique isolée dans la nuit entre mes deux Tartares, aucune idée de crainte ne me vint. Je savais que, traités avec politesse, ils rendent volontiers service, que leur probité excède souvent celle des chrétiens.

Le tchapar qui avait remplacé l'employé du gouvernement, à côté de moi dans le chariot, pour me soutenir au passage des cours d'eau, avait attaché son cheval derrière le véhicule. Ce Tartare m'avait prouvé que je pouvais avoir confiance en lui. Maintenant pour me tirer de ma désagréable position, il fallait une voiture. Le jour, les fiacres ne manquent pas, mais la nuit il y a disette complète d'équipages dans les rues d'Elisabethpol. Nous nous concertâmes par pantomime tous les trois. Une idée lumineuse vint au tchapar.

Il détacha son cheval et me fit signe qu'à défaut de voiture, je pouvais le monter. Il me souleva, se plaça derrière moi et lança son coursier au grand galop. Cette course dans les ténèbres à travers les voies désertes, me rappela une légende populaire d'Allemagne, qu'un grand poète de ce pays a rendue célèbre partant (1).

(1) *Der Erl Konig*, une ballade allemande, rappelle aussi cette légende.

« Hourra! les morts sont riches! »

En peu d'instants nous arrivâmes à la porte du général D***, où j'étais attendue. Le tchapar alla quérir une voiture et me rapporta mes effets restés sur la pérékladnaja hors de service. Je n'eus à payer que la taxe fixée, le cocher arménien avait bien exigé un prix exorbitant, mais le tchapar avait tenu bon. Un chrétien aurait-il été aussi probe?

En recevant la gratification que je lui donnai, il me fit comprendre qu'il ne la réclamait pas, il s'offrit en outre pour le lendemain encore. L'honnête milicien vint avec moi jusqu'à la station de *Kurak-Tchaï* (1), où je passai la nuit. J'avais échappé une fois de plus à bien des dangers. Cette station, qui doit son nom a un cours d'eau voisin, je la revoyais pour la quatrième fois, car elle est située entre Chaucka, Naukha et Elisabethpol.

Pour la quatrième fois aussi, j'y trouvai le smatritel ivre mort. *Kurak-Tchaï* eut un moment de célébrité, lors des combats au Karabagh, les camps s'étant établis à proximité. Jusqu'alors ignorée, souvent citée depuis, la modeste rivière coule actuellement dans son obscurité primitive. Je trouvai le personnel de la station tout en émoi, On y attendait le gouverneur d'Elisabethpol.

Le prince Tchutchuwadzé, nommé récemment, pour sa première tournée officielle, allait visiter

(1) Tchaï en tartare signifie rivière.

Naukha. En temps ordinaire, on emploie là-bas tout le zèle possible pour se faire bien venir de ces hauts personnages ; lorsque l'apparition est nouvelle on fait l'impossible.

Les chefs des districts viennent à sa rencontre avec des bouquets. Les fonctionnaires civils et militaires se rangent sur son parcours. De poste en poste les tchapars l'attendent parés de leurs plus beaux atours, portant tout un arsenal guerrier, pour faire honneur à leur chef. Aux stations, le smatritel a l'air inquiet de l'artiste qui va débuter, car s'il déplaît au gouverneur, qui est son public, il sait que son *fiasco* sera complet. Les chevaux sont soignés, les salles purifiées de leur mille souillures, ce qui n'est pas besogne facile !

Si le smatritel est marié (c'est le cas le plus souvent), son épouse déballe du grand coffre de famille, le meuble principal au Caucase, toutes les richesses de sa toilette et s'en pare pour faire son humble révérence à l'Excellence à laquelle elle a sans doute quelque pétition à adresser. Palfreniers, cochers, tous mettent plus ou moins un habit de circonstance. Hommes et choses sont transformés, afin que rien n'offusque le regard du puissant seigneur. Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison de la métamorphose du chemin ? Les ponts délabrés prêts à s'effondrer sont réparés, et pour cacher à l'œil du maître que la moitié reste à faire, le bois vermoulu est couvert de frais branchages sur lesquels son

équipage roule moelleusement comme sur un tapis. Les fondrières sont comblées; les fossés pleins de boue et d'immondices, nettoyés. Enfin en voyant tout parfaitement soigné, l'omnipotent fonctionnaire doit se dire qu'il n'a rien à reprocher à des administrés si consciencieux. Il fut trompé comme le sont les grands auxquels on fait tout voir sous son plus beau jour, sans qu'ils puissent lever le voile qui cache à leurs yeux la vérité. En arrivant à Kurak-Tchaï, j'y trouvai installé un groupe de tchapars attendant l'arrivée du gouverneur. Je leur annonçai qu'ils devaient l'attendre encore jusqu'au lendemain. Il m'avait donné ce renseignement, et un ordre afin que des chevaux me fussent donnés à la pointe du jour pour partir avant l'arrivée de son cortège. Je passai cette nuit, assise sur ma malle et à la belle étoile.

Déjà, je m'étais habituée à ce lit de repos que je dus accepter encore, la salle réservée aux voyageurs étant destinée à la réception de Son Excellence, et ne pouvant me décider à m'installer auprès d'une vingtaine de miliciens dans un autre taudis. Heureusement je ne fus point incommodée par les reptiles, tarentules, scorpions et autres voisins incommodes fort nombreux dans les environs de *Kurak-Tchaï* et qui m'inspirent crainte et dégoût. Partie à l'aube, j'arrivai sans encombre à la station où le gouverneur était attendu pour déjeuner par les autorités. Sur tout le parcours du chemin, je vis des

préparatifs et des miliciens qui, malgré vingt-quatre heures passées sous les armes, attendaient le nuage de poussière, précurseur du cortège gouvernemental. Ma modeste pérékladnaja leur semblait dans le lointain un avant-coureur et des groupes de cavaliers s'en approchaient à toute bride, mais ils s'en retournèrent désappointés à mesure qu'ils reconnaissaient leur erreur. Je leur dis : « il va venir », mais ils ne purent me comprendre. Les chevaux du gouverneur me parurent être de la race du Pégase, car partie de *Kurak-Tchaï* lorsque Son Excellence dormait encore à Elisabethpol, nous nous rencontrâmes à la limite de ce district. Il s'y arrêta, causa avec moi et m'offrit un verre de vin. Aux yeux du vulgaire, je dus grandir d'un millier de coudées par un attouchement de la main qu'il me tendit, car aussitôt tous s'inclinèrent sur mon passage. Qu'il soit dit, incidemment, que le prince Nico Tchatchawadzé est un homme d'un cœur excellent, quoique la ponctualité ne fasse point sa force.

Le gouverneur continua sa route pour *Schemachh*. Après avoir pris le déjeuner qui me fut offert, je suivis le même chemin ; et vers la brune, je revis la station où quelques mois auparavant, en venant de Naukha, j'avais passé la nuit gardée par le poteau placé contre ma porte par le geôlier en chef des prisons, mon ancien camarade de route.

Le cortège était déjà loin, lorsque ma traïka s'arrêta. A la station, étaient rassemblés les fonction-

naires venus au-devant du gouverneur, auquel ils avaient offert un banquet. Un d'eux m'offrit une longue-vue au moyen de laquelle je distinguai un nuage de poussière dans le lointain.

Ce nuage me rappelait les flots aériens, au milieu desquels, on représente les divinités de l'Olympe, lorsqu'elles en descendaient pour visiter la terre. Cette longue-vue avait servi déjà aux fonctionnaires, pour voir arriver de loin Son Excellence. Tel le marin interroge l'espace où vogue son navire, tel aussi le chef du district de *Schemachli* avait sondé la steppe, pour annoncer son chef dont le dîner attendait depuis la veille. Encore quelque retard, et le potage eût atteint la rigidité des plats glacés ! Un gouverneur au Caucase est plus qu'un roi constitutionnel dans ses Etats ; personne n'ose protester contre sa volonté arbitraire.

On a tellement dit, écrit et expérimenté sur la constante mobilité des choses d'ici-bas, que je n'aurais pas dû m'étonner de la transformation de la station de Schemachli.

Pourtant, quel ne fut pas mon étonnement lorsque je trouvai mon ancien taudis métarmorphosé en élégant appartement. Les murs et le sol, vaste champ où sautillaient familièrement toutes sortes d'immonde vermine, étaient couverts de beaux tapis. Un frais rideau blanc voilait la fenêtre devant laquelle j'avais veillé, et par où mon camarade le geôlier était entré pour enlever le poteau mon gar-

dien. Les bancs étaient cachés par des tapis, sur lesquels reposaient d'élégants *moutakis* (1). La table du banquet, chargée de beaux reliefs du festin complétait cette métarmorphose. Il y avait bien là, je crois, de quoi me surprendre et me faire croire que la baguette d'une fée bienfaisante y avait passé. N'y aurait-il pas là de quoi me faire craindre qu'une influence mauvaise me portât malheur après la satisfaction de quelques gourmandises arrosées de champagne glacé, puisque notre existence n'est qu'heur et malheur, même sans ajouter foi à l'influence des bons et des mauvais génies sur notre sort ? Le champagne aidant, on porta un toast à ma félicité ! Ce vin, qui donne à l'esprit une bienveillante gaieté, est fort recherché au Caucase aux dépens des bons vins du pays, et quoique falsifié souvent au point de devenir une méchante drogue.

De la station de Schemachli, la route postale conduit d'un côté à Naukha, de l'autre à Bakan. Je devais passer par Aresh, endroit peuplé de Tartares. Le chef de ce district, devant y aller au retour de Schemachli, m'offrait une place dans sa voiture et l'hospitalité sous son toit. Nous y arrivâmes le soir même, c'était un Géorgien, homme fort aimable, il fit de son mieux pour me donner quelque confort.

Cette localité d'une insalubrité renommée, due au manque d'eau potable, voit mourir en été une

(1) Coussins en forme de traversins, en velours, soie, etc.

grande partie de ses habitants, minés par les fièvres. La position des employés y est fort à plaindre. A Aresh, régnait la même panique, la rebellion des Tartares. Les employés n'étaient aucunement protégés, tous les militaires étant au camp.

Les provinces du Caucase voisines de la mer Caspienne ont un caractère différent de celles situées du côté de la mer Noire ; autant celles-ci offrent de variété de toutes sortes, autant les autres sont uniformes. Rien d'intéressant à Aresh.

Le chef du district, craignant de me conduire dans les campagnes des Tartares, je n'en visitai aucune.

Dans ces contrées pestilentielles, il n'y a point de médecins, les Tartares ont foi en une foule de remèdes primitifs, acceptés par leur superstition ; les amulettes, les exorcismes, prononcés par les *Maullahs*, forment une grande part de leur pharmacie. Si en dehors de ces talismans, un médicament est employé, il est composé d'une foule d'ingrédients différents.

Outre les superstitions propagées par les prêtres dans un but de lucre, il y a encore des croyances individuelles. Ce sont alors des femmes qui soignent gratuitement par les remèdes sympathiques. Après avoir attendu en vain un compagnon de voyage, je fus conduite au district voisin, où je passai la nuit dans la maison du chef, fort amical, et qui en souvenir, m'offrit un petit tapis, ouvrage des femmes

tartares qui excellent dans cet ouvrage. De là à *Schemachli*, un heureux hasard me fit faire route avec l'agent d'une maison grecque à Londres de mes connaissances. Les attentions qu'il eut pour moi, le mauvais état de la route et les difficultés qu'eut le jamschik à faire avancer la traïka, dont les roues s'enfonçaient, restant enterrée dans les sables mouvants, sont les souvenirs les plus marquants de cette excursion.

Lorsque, en hiver, le terrain devient boueux, chevaux et équipages y restent comme pétrifiés. Ainsi sont les routes postales dans cette partie du pays. L'hôtel aussi y est inconnu. Heureusement pour les étrangers, qu'un riche Arménien leur ouvre sa demeure. J'y avais été annoncée, et fut fort bien reçue. Cette maison, est aussi l'hôtellerie des souverains.

Le lieutenant du Caucase et la grande-duchesse s'y rencontrèrent. Ce que fit plus tard le shah de Perse, lors de son premier voyage en Europe. Des inscriptions commémoratives rappellent l'honneur fait à la maison de l'Arménien. Je dois un hommage à son hospitalité cordiale, comme à ceux de ses compatriotes que j'ai connus au Caucase.

On pense, on dit beaucoup de mal d'eux : ils se sont, en effet, emparés des forces vives du pays et on les représente d'une rapacité extrême ; mais on doit leur reconnaître la persévérance et l'intelligence des affaires.

La ville de Schemacka, bouleversée souvent par les révolutions du sol, a perdu son rang de chef-lieu donné maintenant à Bakan.

Les coutumes des Tartares ici, se rapprochent de celles des Persans. Comme eux, ils sont Schütes avec une tolérance qu'ils doivent au contact des chrétiens. On me favorisa de la visite d'une mosquée interdite aux infidèles et pour complèter les honneurs, on donna le spectacle d'une fête asiatique. Les danseurs étaient de jeunes garçons habillés en femmes.

Ces divertissements, entremêlés de chants de caractère original, amusent fort les indigènes. Je ne fus pas comme eux ravie de ces culbutes, cris, contorsions, gestes plus au moins excentriques et dépourvus de toute grâce. Ces danses nationales n'ont aucun cachet de noblesse et ce serait profaner l'art que de les comparer à celles d'autres peuples et même d'autres tribus du Caucase dont chaque pas et geste a son expression.

Une famille de Bakan, m'offrit une place dans son équipage pour m'en retourner avec elle. On nous offrit un bon déjeuner d'adieu et maint bouchon de champagne sauta pour le coup de l'étrier. Un nouvel arrivé survint à ce repas, fonctionnaire haut placé faisant une tournée dans l'intérieur du pays. Comme curiosité, il m'engagea à le suivre, me promettant le spectacle d'une chasse au faucon, qu'il organiserait en mon honneur. Je verrais là, disait-il,

des scènes rappelant le moyen âge, dont les mœurs subsistent encore dans ces parages. Je refusai, afin de m'embarquer à Bakan, avant le mauvais temps, la saison étant avancée, sans soupçonner une nouvelle entrave.

Le fonctionnaire m'avertit qu'en raison des troubles prévus à Bakan, il serait préférable pour moi de séjourner dans une famille, plutôt que seule à l'hôtel. Il télégraphia au général, demandant l'hospitalité pour moi. Je partis, et j'atteignis Bakan enfin ! Non sans peine, mais sans aucun des accidents dont on m'avait tant fait peur.

Je voudrais pouvoir dire qu'une idée plus grande et noble dirigeait mon voyage, celle de voir et de décrire le pays ; quoi qu'il en soit, lorsqu'on poursuit énergiquement une idée, on puise sans cesse, pour l'accomplir, de nouvelles forces dans la volonté qui soutient.

La famille du général me reçut avec affabilité. J'étais recommandée aussi au gouverneur. Je visitai les curiosités du pays en attendant mon départ par le bateau le plus prochain. Mes préparatifs faits, j'assurai les miens que tout danger était passé, que j'allais enfin naviguer où les brigands ne pouvaient m'atteindre ; car on ne m'effraya plus, et je savais que sur la mer Caspienne, sur le Volga, la piraterie n'existe pas.

Pour me distraire, on me montra le beau monde de Bakan et je fus conduite à un concert au jardin

de la ville. Depuis longtemps déjà, je n'avais vu une telle réunion. Etrange effet de l'habitude, je me sentis un instant dépaysée dans ce cercle de la civilisation européenne. Je m'étais faite à d'autres mœurs. J'avais vécu parmi des peuplades ignorant le cercle restreint de nos conventions. Mon œil, aussi, s'était accoutumé à leur mise nationale. Aussi la vue des costumes turcs me déplut, surtout les tuyaux de poêle ; mes yeux avaient oublié cette forme de chapeau qui s'était faite encore plus ridicule. A mon arrivée à Bakan, la tête des élégants était surmontée d'un haut cylindre luisant à bords presque imperceptibles. Pour l'Europe qui réclame l'empire du goût, c'est le démentir que de conserver une forme aussi disgracieuse. Après ma promenade au jardin, j'en fis une sur l'eau, passant à travers les feux de mer sans être atteinte par les flammes de ce gaz qui flambloie sans brûler. On dit qu'il faut passer trois fois par ces langues de feu pour être garanti de tout mal. J'y passai en incrédule et fus punie ! Je visitai aussi la célèbre mosquée de *Bibi Hébet*, sanctuaire auquel se rattachent d'anciennes traditions. Depuis la fondation de ce saint lieu, il y fut déposé bien des offrandes. Ces dons accumulés forment une collection curieuse et précieuse. Je vis aussi l'ancien temple du feu ; les flammes qui sortent de la terre, alimentent des machines à l'usage d'une usine. Un seul petit coin est laissé au seul adorateur du feu en ces lieux, adhérent de la foi de Zoroastre.

Le lendemain de ces différents pèlerinages était fixé pour mon départ. Je considérai avec l'inquiétude de l'avenir incertain le navire mouillé dans le port, me demandant quel sort m'était réservé sur ces flots tranquilles aujourd'hui, peut-être demain furieux?

Image de la vie dont les jours sont si différents les uns des autres, et dont le souci ne devrait pas plus nous préoccuper, puisque la Providence ou la fatalité ne nous permet pas d'en connaître les événements futurs.

Le jour où, installée sur la plage, j'interrogeais les flots capricieux, au moment de ces réflexions, je me portais très bien. Le lendemain j'étais fort malade. Quel triste changement! Une goutte d'eau me terrassa, après avoir enduré mon long, mon périlleux voyage!

Les grands effets résultent souvent des petites causes. L'eau malsaine de Bakan, source de maladies pour les gens du pays, est presque un poison pour les nouveaux venus. J'en ressentis les effets et fus atteinte d'un mal, qui, à certaines saisons, devient épidémique, et me retint captive plus d'un mois à Bakan.

Le repos le plus absolu me fut ordonné, mes membres se refusant à toute activité.

Combien je souffris moralement, me voyant, par une force majeure, soudainement arrêtée là, où pour arriver, je m'étais exposée à tant de périls heureusement surmontés!

Jamais je n'avais été sérieusement malade. On dit les natures nerveuses semblables à celle du roseau qui s'incline au moindre vent, mais qui se redresse aussitôt. Ma confiance dans les médecins n'excède pas les bornes que leur accordait Molière, et la quinine, panacée universelle du pays, ne trouva pas grâce devant moi. Je remerciai mon docteur de ses soins, et j'eus le bonheur de me remettre sur pied par les miens. J'implore humblement le pardon de la docte Faculté pour telle audace. La famille du général fut fort bienveillante pour moi. Mon séjour dans cette maison, dû à la crainte d'une révolte qui n'éclata pas, me sauva de l'isolement.

Le danger prévu n'arriva pas, mais je fus menacée d'un autre auquel on n'avait pas songé. L'infatigable temps marche avec la même rapidité, entraînant et nos instants de joie et nos moments de tristesse. Entre mon arrivée à Bakan jusqu'au moment où mes forces me permirent de songer au départ, la saison mauvaise arriva avec sa suite d'intempéries. Sur la mer houleuse, je vis s'éloigner le dernier navire de la saison qui faisait le voyage d'Astrakan. Je n'eusse pas été d'ailleurs assez remise de ma secousse pour l'entreprendre, mais je devais quitter Bakan où le climat et l'eau m'étaient nuisibles. Il m'était absolument défendu d'entreprendre le long voyage de retour par Tiflis en voiture, avant d'être assez forte pour supporter une semaine de cahotements sur la route rendue déjà presque imprati-

cable par la pluie. Je me trouvais donc comme l'esquif tourmenté entre deux écueils.

Je voulus partir. Mais où aller en cette saison pour me remettre? On me conseilla Lenkoran au sud de Bakan, au bord de la mer. Je pourrais de là me rendre à Tiflis dès que mes forces me le permettraient. Munie de recommandations pour les autorités, je fus aussi invitée à être l'hôte du prince de Talysch, dont jadis le père régna sur la contrée.

Profitant du départ du piroscaphe faisant le service entre Bakan et Leukoran, j'y allai un matin embarquer mes effets, devant partir le soir. N'ayant pas trouvé à bord le commandant auquel j'étais spécialement recommandée, je m'adressai au second, qui me déconseilla d'aller à Leukoran, dont il connaissait le climat malsain en cette saison, et où les pluies torrentielles engendrent des fièvres pernicieuses. J'avais été malade. La maladie me fit peur! Si l'on ne suit guère les conseils donnés, souvent ils rendent perplexes. Je réfléchis à ce que l'officier de marine venait de me dire. Il réfléchit aussi, puis, comme frappé d'une bonne idée, il reprit : « Au lieu d'aller à Leukoran, où le climat est mauvais, allez à Méchidezer, un des ports de la Perse le plus voisin, où vous trouverez le climat de Naples. Actuellement il y fait très beau. Entre les orangers et les citronniers, vous vous croirez en Italie, et votre santé se remettra. L'agent de notre compagnie et sa femme, de braves gens, prendront soin de vous. Le bateau

pour la Perse part ce soir, et si vous le voulez, je ferai transborder vos bagages. » Indécise, ne sachant quel parti prendre, j'écoutai mon interlocuteur, qui parlait allemand (1). Une seconde idée suivit sa première, dont il parut encore plus satisfait : « Et, dit-il, mais tout s'arrange à merveille, pour ce voyage. Un Français et sa femme sont arrivés hier d'Astrakan par ce bateau. Ils partent ce soir pour Méchidezer; ainsi vous aurez des compagnons. De là ils vont à Téhéran. Une excursion dans les montagnes vous remettrait tout à fait. Pourquoi n'iriez-vous pas avec eux? Allant en caravane, ils voyagent lentement. Dans six ou sept jours vous serez à Téhéran. Lorsque vous vous serez reposée là, vous pourrez continuer en caravane jusqu'à Djalla, frontière russe (2). » Puis l'officier me montra de loin par la pensée le Caucase, Erivan, Tiflis! A mesure qu'il traçait mon itinéraire, ses paroles fixèrent mon attention. Et, lorsque je l'entendis prononcer Erivan, je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée du léger détour fait pour arriver au pied de l'Arrarat. Mais tout chemin mène à Rome! Me voyant pensive, l'officier poursuivit et me présenta une troisième idée : « Les Français dont je vous parle logent près d'ici, à l'hôtel. Venez avec moi faire leur connaissance. Vous ne perdez rien en les voyant. D'ailleurs, ce sont presque de vos compa-

(1) Le capitaine Grate, à bord du *Baratinsky*.

(2) J'ai tenu à rendre fidèlement la manière dont je fus induite à faire la connaissance du couple français.

triotes. M. L. R... est appelé comme chancelier à la légation de France à Téhéran, et les sujets italiens en Perse sont sous la protection des Français ! »

J'écoutais sans mot dire, préoccupée de ce que j'apprenais.

« Venez », ajouta encore le marin, et il fit avancer un fiacre qui nous conduisit à l'hôtel où étaient descendus les Français. Je suis de ceux que frappent les premières impressions. Ces jugements spontanés sont souvent sûrs. Je ne me sentis attirée par aucune sympathie vers le couple français, quoiqu'on m'eût dît que mon désir de faire route ensemble ne souffrît aucune difficulté, et qu'on était content de ma société.

J'objectai la difficulté d'un tel voyage fait à l'improviste. Le chancelier m'assura qu'il était pourvu de tout, et qu'en outre, à Méchidezer, un cuisinier et un ghalam (1) l'attendaient pour l'escorter ; qu'en conséquence, toutes difficultés seraient aplanies. « Vous serez bien protégée, dit-il encore ; nous partagerons plaisir et peine en chemin ; je suis de la grande nation qui honore les femmes, et je serais un vilain si je ne tenais parole. Je voyage aux frais de l'État, et j'y vais rondement. » A cela je répondis que je voyageais aux frais de ma bourse, et ne désirais qu'un appui.

(1) Garde officiel aux légations. Le *ghalam* remplit en Perse l'office du cavas en Turquie.

Sa femme aussi m'assura qu'elle me traiterait en sœur. Je fis part de ces paroles et de mes appréhensions au général. Si elles n'excitèrent aucun doute dans son esprit, sa femme, moins croyante, suggérant quelque incertitude, le général dit : « Après le dîner je mettrai mon bel habit et nous irons voir notre diplomate. » Nous allâmes en effet chez le chancelier, qui réitéra encore sa promesse. Sur quoi le général m'assura que je pouvais aller sans crainte à Téhéran. J'offris au Français de prendre des renseignements sur moi chez les autorités de Bakan. « C'est inutile », était sa réponse, et mon départ fut décidé. Le brave général, paternel jusqu'au bout, fit transborder mes bagages, alla avec moi à la recherche de *krans* persans (1) en échange de mes roubles russes et m'aida à choisir des conserves qui me soutinrent en route. Ce furent là tous mes préparatifs pour mon voyage en Perse. A minuit je quittai Bakan et dis adieu au beau Caucase que j'aime tant ! Je fus accompagnée à bord du *Volga*, petit bateau qui faisait alors le service entre Bakan et la presqu'île d'Abchirm, où était établie la quarantaine à cause de la peste à Resht, chef-lieu de la province du Ghilan, voisine de la mer Caspienne. Ce nom du *Volga* me semblait une risée du sort. C'était celui du fleuve sur lequel les circonstances m'avaient empê-

(1) Le kran a la valeur d'un franc à peu près. Ces pièces entassées dans des petits sacs en toile ne se trouvent que chez les changeurs.

chée d'effectuer mon retour, et dont la perspective fuyait, dans ma pensée, à mesure que son homonyme m'emportait loin de lui!

Le sort en était jeté : je passai le Rubicon, sur l'autre rive duquel s'évanouit le mirage que le chancelier faisait luire à mes regards! J'avais peine à croire moi-même à ce départ. A Londres j'avais connu des Persans, et je n'étais pas fâchée d'aller les voir chez eux. Seraient-ils les mêmes que l'ambassadeur Mahsin-Khan, que j'avais reçu chez moi avec le personnel de la Légation.

Plus tard, lorsque j'assistai, avec la famille du lord mayor, à la fête donnée à Guildhall au schah, le frère du grand-vizir me fut désigné comme mon cavalier au banquet par le chef de la Cité. Je décrivis l'accueil fait au schah à Londres, et je reçus les remerciements du souverain, auquel je fus présentée à Paris. J'avais raison de croire que mon nom n'était pas tout à fait inconnu aux Persans, ce qui devait me garantir leur bon accueil.

Ce qu'il en fut des promesses du chancelier et de sa femme, comment je fis le voyage jusqu'à Téhéran, quelles en furent les suites, c'est un récit curieux de l'aventure la plus extraordinaire des annales de mon voyage (1).

C'est en Perse que je devins la victime des méchants esprits abusés comme il y en a partout,

(1) Deux volumes : *L'Européenne en Perse* (Dreyfous, Paris).

hélas ! Ils accueillent, pour les nations comme pour les individus, les fausses interprétations plutôt que les vraies, jusqu'au jour où la vérité dévoile ces erreurs. Il est difficile, sinon impossible, d'extirper les opinions insensées dont la folie est reconnue par tous excepté par ceux qui les professent; en soutenant leurs idées erronées, ils croient faire preuve de perspicacité et redoublent de force pour ériger en sagesse ce que d'autres considèrent comme démence. On en trouvera un étrange et nouvel exemple dans ce qui m'arriva en Perse.

Les événements de mon voyage dans ce pays sont trop multiples et trop curieux pour être résumés et écourtés. Il m'a donc fallu les raconter séparément. En lisant le volume qui leur consacré, le lecteur comblera la lacune de huit mois que je suis obligée de laisser ici pour ne pas interrompre l'ensemble de mon récit.

SEPTIÈME PARTIE

RETOUR AU CAUCASE

J'avais quitté le Caucase à l'approche de la mauvaise saison, au moment où l'on s'y préparait à de nouveaux combats. La nature et les hommes se plongeaient dans le deuil. A mon retour au Caucase, la nature avait repris son aspect joyeux, et les hommes se livraient à l'allégresse, car la guerre avait cessé! Vainement, dans les grandes souffrances de la vie, nous nous croyons morts à la joie et incapables de souffrir encore, dès qu'une lueur de repos a lui, nous nous reprenons à vivre et à espérer! Ainsi des Caucasiens lorsque je les revis. En mettant pied sur le rivage russe à Astara, j'appris que le matin même la quarantaine avait été levée. En voyant les huttes de branchages à proximité de l'Astara, cours d'eau qui sépare la Perse de la Russie, je me félicitai de ne point être retenue dans cet endroit

marécageux. La bonne nouvelle me fut donnée par un officier de la douane, en me saluant de mon nom. Ma surprise fut extrême, car je ne le reconnaissais pas. Il me rappela qu'en débarquant à Pati, il avait laissé passer mes effets sans les visiter, vu la recommandation dont j'étais munie. La visite de mes colis me fut épargnée de nouveau, grâce à une lettre officielle du ministre de Russie à Téhéran, me recommandant.

L'officier de la douane, installé à Astara durant la quarantaine, y avait conduit sa femme. Ils m'invitèrent à passer la nuit chez eux, et, le lendemain, me firent accompagner à Leukoran. Je fis ce trajet à cheval, et l'atteignis sans encombre. Leukoran, en été, est un endroit recherché. J'y avais été annoncée en novembre, et j'y arrivais huit mois après! On y avait donc eu le temps de se préparer à ma visite. Le jour de mon arrivée, une fête fut offerte à quelques familles de Bakan en villégiature. Invitée à y assister, je passai gaiement les premiers instants de mon retour parmi les Russes du Caucase. Cet amical accueil me fut d'autant plus agréable, après ce dont j'avais été victime en Perse. Pourtant, les coteries de Leukoran, où la population russe se compose uniquement d'employés, assombrissaient la gaieté, qui, sans cela, eût été complète; chaque chef de parti et les siens briguent la puissance des autres. Ces divisions intestines nuisent aux progrès matériels dans un pays où la civilisation devrait s'étendre,

et où déjà existent des luttes dues au peu d'affinité des gouvernants et des gouvernés. Quoique portant le mot de villégiature, il n'indique guère le confort à Leukoran. On y respire l'air et l'on s'y plonge dans la mer; c'est tout, et cela se fait d'une manière fort primitive : la plage sablonneuse pour cabinet de toilette aux baigneurs des deux sexes, cela à deux pas les uns des autres, le sable formant cloison.

En l'absence du prince de Talysch, qui, huit mois auparavant, m'avait invitée à être son hôte, je préférai, malgré la nouvelle invitation de sa femme, une chambrette louée dans la cabane d'un soldat en retraite, au palais délabré des anciens khans du Talysch. Je m'arrêtai quelque temps à Leukoran, pour éviter les chaleurs. Je n'y fus pas isolée, m'étant liée avec une charmante famille de Bakan. Je passai avec elle des soirées agréables : musique, conversation, promenades en faisaient les frais. Je revis, à bord du bateau russe *Bariatonsky*, l'obligeant capitaine, qui crut faire pour le mieux en me faisant faire la connaissance des Français dont les promesses avaient été si trompeuses. Apprenant leur conduite, il m'écrivit une lettre m'exprimant ses regrets. Je profitai de ma bonne santé et du calme de la mer pour aller à Derbent sur le même bateau qui m'avait emmenée en Perse (le *Grand-duc Michel*). Alors encore j'eus à me louer de la courtoisie de son commandant. J'avais peu entendu parler de la guerre à Leukoran. Cette contrée, peuplée de Schiites,

n'avait point été troublée; mais, en arrivant à Derbent, les souvenirs étaient palpitants. Cette ville est entourée de montagnes peuplées par les plus acharnés ennemis des Russes, les Lesghiens.

Dans la plupart des endroits par où j'avais passé, les craintes d'attaque des Tartares ne se réalisèrent point.

Mais dans les parages de Derbent la révolte fut à son comble et il y eut de sanglants combats.

Les Lesghiens vaincus furent condamnés comme rebelles, les uns à l'exil, les autres à la pendaison. Peu de jours après mon arrivée à Derbent, une exécution capitale eut lieu publiquement. Les détails m'en furent donnés, car je ne voulus pas assister à cet affreux spectacle. La veille je vis arriver des Lesghiens des alentours, appelés par l'autorité pour assister à l'exécution de leurs coreligionnaires. Jamais je ne fus plus frappée de l'expression d'une haine farouche qu'en voyant ces *moullahs* et laïques qui venaient au supplice honteux des leurs, car parmi eux se trouvaient père, fils, frères des condamnés. Je n'oublierai pas ces faces blêmes de rage contenue, de douleur, de haine.

Derbent m'intéressa beaucoup par les vestiges de son passé historique. Cette cité a été jadis un rempart contre les invasions des peuples environnants. La population russe est assez nombreuse à Derbent. Elle a son jardin, son club où se réunissent journellement employés civils et militaires. Comme partout, le jeu

est le passe-temps favori des vieux et jeunes au Caucase. L'esprit trouve peu son profit dans ces luttes entre rois, dames, valets et as. La passion y trouve un aliment et l'on met autant d'ardeur à la guerre du trèfle et des carreaux qu'aux intérêts les plus sérieux. Derbent étant dépourvu d'hôtel, je prenais régulièrement mes repas dans la famille du colonel commandant le régiment, auquel j'étais chaleureusement recommandée par un de ses compagnons d'armes.

J'avais trouvé un logement dans la maisonnette d'un soldat. Je voulus visiter quelque arûl voisin, mais personne ne fut assez hardi pour m'y escorter. Toutefois le hasard me servit par la rencontre de madame M..., veuve d'un ancien gouverneur de la province, fort aimé des Lesghiens et tuteur d'un descendant d'une des plus anciennes familles du pays. Celui-ci, *Iman*, s'était mis à la tête de la récente révolte. Elu par les Lesghiens comme devant remplacer leur ancien chef Sckamyl, blessé et fait prisonnier par les Russes, il mourut.

Madame M... me proposa d'aller passer une quinzaine chez les Lesghiens. Sa fille et moi allâmes donc dans un arûl dont le nom, *lieu élevé*, est dû à sa position sur la cime d'une haute montagne. Je me plaisais sur cette aire d'aigle, parmi les sauvages Lesghis d'où Pierre le Grand regardait venir ses vaisseaux voguant sur la mer Caspienne.

Il ne nous fut fait aucun mal dans l'arûl lesghien,

quoique y étant sans défense. Au contraire, chacun rivalisa pour nous être agréable. Je dus même un grand service à l'obligeance du moullah de la localité. Possesseur d'un manuscrit *Derbent nahmé* (Annales de Derbent), contenant l'histoire du fameux mur caucasien, il en copia, pour m'être agréable, les passages les plus intéressants, que plus tard je fis traduire en français. Ces Annales du pays s'arrêtent à l'époque où Pierre le Grand le conquit. Madame M... demanda au *moullah* pourquoi ce fait n'y est point mentionné. Je compris la haine du Lesghien au regard du moullah à cette question. Il replia silencieusement le *Derbent nahmé*. C'est ainsi que parlent ces montagnards dans leur manière énergique de s'exprimer. Bien que n'entendant rien à leur idiome, je pouvais les comprendre. Quoique vaincus, ils sentent l'influence des chrétiens sur les musulmans. Mais ces luttes semblent les régénérer et les soutenir. Leur zèle se ranime lorsque le danger les menace. Le moullah, le lettré de l'endroit fut notre société constante. Il connaissait un peu de russe ; je pus ainsi m'entretenir avec lui. Sa puérilité d'esprit m'amusa, surtout la franchise avec laquelle il parlait de tout. Il avoua être ennuyé de sa femme et en vouloir une autre. Le jeune prêtre n'était pas insensible aux beaux yeux d'une Lesghienne adoptée par madame M... et qui se fit chrétienne. Un jour elle lui dit qu'il avait une belle voix. Depuis, il appelait lui-même, aux heures de dévo-

tions, les fidèles à la prière. Sa pensée qui aurait dû rester parfaitement pure alors était détournée du ciel par une idée profane, car en proclamant la gloire d'Allah et la grandeur de Mahomet, son prophète, le regard du moullah se tournant constamment vers la Lesghienne semblait lui dire : « *Ecoute-moi!* » Comme il n'est pas toujours facile de s'embarquer à Derbent, je voulus profiter des derniers beaux jours avant l'équinoxe d'automne pour naviguer sur la mer Caspienne, que cette époque rend fort houleuse, je m'embarquai donc encore une fois sur le piroscaphe, le *Grand-duc Michel*, et m'arrêtai à Petrowk, quoique rien ne soit plus tristement ennuyeux que cette petite ville où l'on vient de l'intérieur du pays pour prendre des bains de mer.

J'eus l'intention de me rendre de là au Dagestan où la femme du gouverneur m'avait invitée dès mon arrivée au Caucase, mais je fus si fortement dissuadée de cette excursion vu la saison avancée et les tempêtes, que je suivis cette fois ces avis de la prudence et j'attendis le bateau allant à Astrakhan.

Pendant ce temps, je fus l'hôte de la famille du général P..., habitant alors une résidence gouvernementale qui avait été préparée pour recevoir le shah de Perse à son retour en Europe. C'était la seconde fois que j'habitai une demeure où le roi des rois avait passé.

Je regrettai de renoncer à visiter le Dagestan si remarquable par les monuments que la nature y a

élevés plus solides que ceux des hommes : ces monuments représentant presque l'immuable éternité. Si le Caucase a vu bien des révolutions, si bien des puissances s'y sont écroulées, ces impérissables murs de pierre, ces monts soutenus par les siècles sont restés debout comme l'image de l'éternité ! La tristesse me gagnait en quittant le Caucase. J'aime ce pays de mes sympathies. En lui jetant un dernier regard, mon adieu, je rendis grâce au ciel de m'y avoir protégée par la main de ceux qui m'y avaient témoigné de l'affection, de la bienveillance.

Le lendemain de mon départ de *Petrowsk* je vis le Volga mêler ses eaux à celles de la mer Caspienne que je laissai derrière moi. Enfin, j'étais au terme de ma périlleuse entreprise ! Mon but était atteint ! J'avais parcouru le Caucase ! Entrée dans le pays plus de deux ans auparavant par la Colchide (1), contrée de l'or, où le Phose (Rein) me reçut là où il barre l'inhospitalière mer Noire, je sortis par la mystérieuse Caspienne où le Volga me rendit un de ses cent bras pour m'emmener en Occident. Si la victoire me resta, si j'accomplis ma mission difficile en dépit de tous les obstacles, je fus amplement récompensée par tout ce que je vis de ce merveilleux pays. J'ai mis tout en œuvre pour connaître cette contrée. J'espère que mes efforts ne sont pas infructueux. Quiconque a résolu un problème exhale un soupir

(1) La Mingrélie actuelle.

de satisfaction. Je fis ainsi à la fin de mon dangereux voyage. Et si le but atteint ne répond pas à mes efforts, les difficultés surmontées pour y parvenir désarmeront, peut-être, des jugements trop sincères. Cette indulgence sera une compensation pour les peines endurées. Puisse-t-elle animer ceux qui liront mes *Excursions au Caucase* (1). Leur bon accueil me récompensera.

(1) Hachette et Cie, éditeur, Paris.

HUITIÈME PARTIE

RETOUR EN RUSSIE

Autant j'avais été questionnée au Caucase sur l'Europe, autant je le fus à Astrakhan sur les contrées que je venais de quitter. J'étais stupéfaite que dans cette contrée les habitants connussent si peu un pays en relation constante avec le leur. Je m'aperçus aussi qu'à mesure que je m'éloignais on s'étonnait de plus en plus de mon audace. Il semblait aussi que le péril affronté avait grandi et que ma gloire en augmentait. Au Caucase on m'avait regardée avec curiosité parce que je venais de l'Europe, dans la région qui est le péristyle de l'Occident et de l'Orient, il en fut de même parce que je venais du Caucase. Moi-même, je considérais tout autour de moi comme choses dont la vue ne m'était plus familière. Après plusieurs années parmi tant de peuplades occidentales, j'avais à me remettre aux usages de mon entourage. Il est singulièrement étrange comme, à

notre insu, nous nous faisons aux milieux. Les habitudes se contractent, qui au premier abord surprenaient, et, alors, ce qui surprend, c'est l'étonnement des nouveaux venus.

A Astrakhan, retombée en plein cercle européen, j'eus donc à en reprendre les formes abandonnées quelque peu. J'y fus accueillie avec affabilité par le gouverneur général de la province, M. Bissen, aussi consciencieux qu'éclairé, un des rares fonctionnaires s'acquittant de sa charge avec le zèle et le désintéressement voulus. Depuis plusieurs années à ce poste il jouit d'une estime méritée. Grâce à lui, j'eus sur Astrakhan tous les détails désirés, et je visitai tout ce qu'il y a d'intéressant. Son équipage était à ma disposition avec un des employés de sa chancellerie. Je me trouvais un peu en pays de connaissance : madame Bissen était la nièce du général de Lautrec, mon bienveillant compagnon sur la route d'Alexandropol à Dilijan. En outre, le chef de la chancellerie, frère d'une famille de mes connaissances, m'offrit courtoisement une charmante fête sur le Volga au retour d'une visite à une *Vataga* (1). Cette course sur l'eau au clair de lune fut une promenade aussi intéressante qu'agréable. Non moins d'amitié me témoignèrent le consul de Perse (2), Persan francisé, et d'autres encore.

(1) Etablissement où se fait la salaison du poisson.

(2) Je lui dois la traduction des passages du *Derbent-Nahmé*, copiés pour moi par un moullah lesghein.

Ainsi fut célébré mon retour parmi les Européens. Le gouverneur de plus me donna l'occasion de visiter les Kalmuks chez eux. Il pria une *naïone* (1) d'un *oulans* de m'y conduire. Cette Kalmulke était veuve d'un grand seigneur et tutrice de son neveu, *naïone* d'un *oulans* des steppes du gouvernement d'Astrakhan. Je pus donc avec elle me renseigner *de visu* sur les monastères boudhistes et sur le culte de Boudha, sans aller au Thibet. Comme toutes les croyances, celle-ci, d'abord émanation des idées les plus pures, a subi des modifications. Outre le Boudha, considéré d'essence divine, les Kalmulks adorent des idoles qu'ils cajolent, insultent ou battent, selon que ces divinités subalternes exaucent les prières qu'ils leur adressent. Malgré ces absurdes superstitions, les Kalmuks passent pour n'être pas vicieux. A leur crédulité enfantine, on dit qu'ils allient des qualité solides. Si leurs mœurs, en effet, les retiennent en état d'enfance, cela n'implique pas que leur cœur doive être moins pur. Mon séjour d'une quinzaine dans les steppes ne me déplut point. J'étais aguerrie à toutes les privations du confortable. Mais là encore la malpropreté m'inspira une répugnance invincible. Je pus entrer dans la tente du grand *Lama*, en présence duquel aucune femme étrangère ne parut jamais. Je dus cette exception à ma com-

(1) *Naïone* répond à seigneur, propriétaire. *Oulans* est une réunion de tentes sur le terrain d'un même propriétaire.

pagne qui, en sa qualité de *naïone* de l'*oulans* m'introduisit.

Le Lama des Kalmuks, presque un centenaire, est fort vénéré, on voit en lui un futur Boudha, l'on n'approche de sa tente qu'à genoux. Avant d'y entrer on en fait trois fois le tour, se traînant dans le sable et courbant la tête dans la poussière. Je suivis la naïone en marchant. Le pontife demi-Dieu me donna sa bénédiction en me frappant violemment sur la tête avec un paquet d'Écritures saintes, feuillets liés ensemble dans un morceau de soie. Malgré son grand âge, il se proposait, pour le bénéfice de son peuple, d'aller voir l'empereur de Russie à Pétersbourg (1).

Les temples (*ghuruls*) du monastère sont établis l'été sous des tentes. L'hiver les attributs du culte se transportent dans des pagodes. Suivant aussi les préceptes de Boudha, les séminaristes dans les steppes vivent d'aumônes. Les fidèles leur évitent la peine d'aller mendier, les yeux baissés, tendant leur sébile, en apportant au séminaire des agneaux, du koumis (lait de jument), du thé compressé bouilli, assaisonné de graisse de mouton. Mon arrivée parmi les moines kalmuks causa une vive surprise. Jamais aucune étrangère n'y avait paru, ils se montrèrent fort tolérants, m'escortant à chaque tente où était exposée quelque idole. Le supérieur m'offrit une image re-

(1) Plus tard j'appris qu'il avait mis son projet en exécution.

présentant Boudha et une fiole en cuivre contenant de l'eau bénite avec laquelle les moines se rincent la bouche avant de dire les oraisons. Ils portent cette fiole à la ceinture attachée à une lanière de cuir. En souvenir la *naïone* me donna une robe d'honneur, présent que chaque supérieur d'un ghurul lui fait à toutes ses visites, en retour des offrandes qu'elle apporte. Voilà comment je vécus parmi les Mongols sans quitter la Russie, et en restant à proximité d'un centre européen. Cette conclusion de mes investigations chez des peuples non policés, ne fut pas la moins curieuse. La première surprise de me voir, passée, ce qui étonna les *Kalmuks* plus encore que ma personne, ce fut d'apprendre que je désirais de l'eau pour faire ma toilette. Ce liquide purificateur leur sert peu et il y a quelque difficulté à se procurer un bain froid dans un monastère boudhiste.

La *naïone* cependant avait songé à se munir d'un baquet à mon usage. L'aimable dame kalmuke le fit remplir d'eau et porter sous ma tente. C'était là gracieusement me faire les honneurs, car rien ne pouvait m'être plus agréable que la vue de cette eau fraîche.

Les deux séminaristes qui m'avaient apporté ce bain se postèrent en sentinelle à côté, curieux de voir l'usage que j'allai en faire. Trouvant leur présence peu nécessaire, je leur fis signe de s'éloigner, ce qu'ils firent aussitôt. Restée seule, tout en m'apprêtant, je vis le feutre de la tente se remuer légèrement,

je restai en observation ; la tente fut plus fortement secouée, puis un doigt passa entre le feutre et le sol, bientôt j'aperçus la main tout entière. L'interstice s'élargit insensiblement, une seconde main se montra, rejointe bientôt par une troisième et une quatrième. Je comprenais et me mis en garde. Prestement je remplis d'eau deux verres de mon nécessaire, à ma portée et attendis.

Entre les quatre mains braquèrent quatre prunelles curieuses, le plus habile tireur n'eût pu viser mieux que moi. D'un double geste j'avais lancé le plein de mes deux verres et j'entendis deux bruyantes aspirations ressemblant à deux cris d'effroi étouffés. Aussitôt plus rien. Les deux paires de grands yeux, les deux paires de grandes mains avaient disparu et le feutre touchait le sol. J'entendis fuir les séminaristes comme des chiens hydrophobes. Peut-être était-ce la première et dernière fois que leur visage fut si bien aspergé. Je ne crois pas que ce fut par peur de gâter le teint comme les petites maîtresses qui ne font usage dans ce but que de rhum et de cold cream. Cette scène drôlatique pourrait servir à un caricaturiste comme charge de la célèbre toile « Suzanne au bain ». Depuis, chaque fois que les séminaristes m'apportaient de l'eau ils s'enfuyaient à toutes jambes.

A la recommandation du gouverneur d'Astrakhan, je dois aussi d'avoir été bien reçue à Sarepta, colonie des frères Moraves établie dans les steppes. De re-

tour de ma tournée en Kalmukie avec la *naïone*, je me rendis à Sarepta où elle résidait dans une jolie maison élégamment arrangée. Chez la noble kalmuke j'eus encore l'occasion de voir les *ghellung* (prêtres ou moines) du monastère, vêtus de la longue soutane rouge, coiffés du bonnet de même couleur, bien que leur apparence fût la même, j'avais peine à reconnaître dans les joyeux convives de mon hôtesse, fumant, buvant, jouant aux cartes avec elle, ces hommes aux yeux baissés, priant et en contemplation que j'avais vus sous les tentes du *ghurul*.

La nature humaine se ressemble partout, dans les steppes de la Caspienne comme au centre de la civilisation. Sarepta riante, charmante oasis au milieu des sables, me surprit agréablement.

Le calme et l'ordre de la vie y est un contraste frappant avec celle des bandes nomades environnantes. Si les frères Moraves ne poussent pas réellement au suprême degré la pratique de la vertu, de la piété, du désintéressement et de la bienveillance envers tous, leur façon de vivre le ferait supposer.

Leurs institutions sont toutes paternelles et au ton affectueux qui règne entre eux, on se croirait revenu à l'âge d'or. Cette tranquillité me fit du bien, je m'y établis chez une brave veuve qui me loua la meilleure partie de sa maison. Physiquement et moralement, je me retrempai dans cette atmosphère de sérénité et de vérité vivifiante pour le corps et l'esprit.

L'air aussi était excellent. La partie de l'automne

que j'y passai fut magnifique après tout ce que j'avais enduré. Sarepta me paraissait un Eden pour le confort et la propreté que je pouvais m'y procurer. Cette colonie, contrairement aux autres colonies allemandes du Caucase et en Russie, n'est pas peuplée uniquement de travailleurs. Elle est commerciale et non agricole.

Les colons pour la plupart, quoique fort simples dans leur vie, sont instruits et au courant de tout. On aurait peine à le croire, mais je trouvai là plus de réelle civilisation que presque partout où je m'étais rendue pendant les dernières années, et cela dans un cercle fort restreint. Je quittai Sarepta avec un regret sincère. La saison avancée me fit craindre un empêchement pour mon itinéraire qui était le Volga jusqu'à Nijni-Novgorod et de là par le canal de *Tver* à la Néva et à Saint-Pétersbourg. Près d'un centre où toutes les routes m'étaient ouvertes, n'ayant plus besoin ni de *paderogné*, ni de *papoutchik*, ni de tchapar pour me protéger, le sort me força encore à prendre une autre voie ; mais cette fois j'eus à me féliciter d'y trouver le couronnement de mon voyage. Je suivis les bords du Volga et débarquai à Saratof, le bateau n'allant pas plus loin. Déjà il faisait froid, le brouillard couvrait le Volga d'un opaque rideau ; les glaçons étaient attendus, naviguer jusqu'à Saint-Pétersbourg était impossible. A Saratof, j'eus de nouveau à me louer de la cordialité des Russes. Une dame de cette ville, arrivée par le même bateau, en apprenant

mon nom, m'engagea à demeurer chez elle. Pendant mes deux jours de halte, elle fut un aussi intelligent cicerone qu'aimable hôtesse. Je revis Moscou. De cette ancienne cité des tzars, j'étais partie pour l'Orient, le hasard m'y ramenait de si loin ! Bien du temps s'était écoulé ! Bien des événements s'étaient passés ! La guerre avait attristé bien des pays. J'étais émue en songeant combien de mes connaissances de Moscou avaient dû être frappées dans leurs plus chères tendresses. De toutes les pitiés, celle que m'inspire les victimes de la guerre est la plus profonde. L'accueil que je reçus me prouva que les absents n'ont pas toujours tort. Les journaux du Caucase et d'autres provinces russes avaient appris mes pèlerinages. Ceux qui me connaissaient s'y étaient intéressés, et pour fêter mon retour, ils me comblèrent d'amitiés.

Il m'a été donné de faire dans ces voyages bien plus d'expériences que pendant toute ma vie de famille, et je suis revenue persuadée que l'humanité vaut mieux qu'on ne le dit. Le nombre de ceux qui m'ont été désagréables est petit.

Pourrais-je compter tous ceux qui ont été envers moi prodigues d'amabilités et de prévenances ? Comme dans les autres villes traversées, les journaux de Moscou mentionnèrent mon retour. La *Gazette de Moscou* (1) le fit avec des détails exacts et des éloges trop flatteurs sans doute. La visite de l'empereur y

(1) 12/25 décembre, appendice n° 315, Maskawske vedemaste.

fut annoncée. Le tzar particulièrement aimé dans sa bonne ville de Moscou n'y était pas venu depuis plus d'un an et demi, lorsque déjà la guerre était déclarée. De tout temps la visite d'un souverain met en émoi les villes sur son passage. Cette fois la réception fut particulièrement solennelle. Ce n'était pas une fête de cérémonie, seulement le peuple en masse était heureux de revoir son empereur. Le peuple russe est bon, primitif, il a encore du cœur. Il aime surtout la personne d'Alexandre II parce qu'il le sait bon! Le tzar avait souffert pendant la guerre, le peuple qui avait souffert aussi le comprit. Il le reçut comme une famille atteinte par une cruelle catastrophe reçoit son chef vénéré qui a partagé les mêmes angoisses. Les acclamations n'étaient pas de brillants hourras, mais des démonstrations de pieuse sympathie.

Du balcon de mon hôtel situé sur une des places principales, je vis passer vers dix heures du soir, l'équipage conduisant Sa Majesté au Kremlin : A ses côtés était le gouverneur général de la province de Moscou, le prince Dolgorowkof. Cette voiture était précédée de celle du préfet de police. L'usage veut que ce fonctionnaire se tienne debout, le visage tourné vers l'équipage impérial pour le surveiller. Cette coutume, adoptée depuis quelques années, fut introduite par le général Trepof, ancien préfet de police à Saint-Pétersbourg. Un incident, inaperçu peut-être de Sa Majesté et de son entourage, mit un instant la

foule en émoi. D'une fenêtre un coup de pistolet fut tiré, quelqu'un s'était suicidé au moment où le tzar passait. Un autre usage est que le maire de la ville offre le pain et le sel au monarque en guise de bienvenue.

A Moscou cette cérémonie a lieu au Kremlin. Le lendemain (le 20 novembre, style grec), 2 décembre 1878, se trouvaient donc rassemblés dans ce palais les représentants de toutes les classes de la population. Une foule de dames étaient réunies dans la salle de Saint-Georges. Vers midi le souverain y parut et prononça un discours après avoir accepté l'offrande. Les paroles dites d'une voix émue appelèrent sur lui des milliers de souhaits de longue vie. On répétait de tous côtés : « Que Dieu garde longtemps Votre Majesté. » Attendrie de ce spectacle, je croyais voir un père au milieu de ses enfants plutôt qu'un souverain entouré de son peuple.

Dans un religieux silence la foule suivit le tzar jusqu'à la cathédrale de l'Assomption. A l'entrée se tenait un nombreux clergé ayant à sa tête monseigneur Ambroise, évêque de Dmitrow, qui présenta à Sa Majesté une adresse de félicitations pour la délivrance des chrétiens en Orient.

Le Kremlin, au milieu de ses somptueux sanctuaires, est un palais approprié pour toute grande solennité. La place devant le palais, remplie de monde, le large escalier garni d'une foule empressée, ce cortège qu'elle grossissait en le suivant dans la cathédrale,

tout cela formait un ensemble imposant. Depuis que j'étais en route c'était la quatrième fois que j'entendis en pays et en langages différents des souverains prononcer des discours.

Les occasions aussi étaient diverses : le premier en français, du roi Oscar II de Suède, aux archéologues conviés à une fête dans son château de Drontninghalm, près de Stockholm; le second en grec à Athènes, du roi Georges ouvrant la séance de la Chambre des députés à l'inauguration d'un nouvel édifice; le troisième en persan, à Téhéran, du shah Nasser-Eddin répondant dans son palais aux félicitations du *Salem* à l'occasion du *norraus* (1). A ce discours du trône, je ne compris pas grand'chose, mais la traduction m'en fut faite, et je n'ai pas manqué de la reproduire pour le profit de mes lecteurs (2). Enfin le quatrième en russe dans les circonstances que je viens de dire. Ce dernier a surtout un intérêt historique par le grand fait qu'il rappelle. J'avais pris un intérêt à cette guerre dont plusieurs faits m'avaient eu pour témoin au Caucase.

J'avais visité cette contrée qui eut sa triste part de la lutte dans un des moments les plus douloureux. J'y fus même mise en danger. Ayant vu de près les maux de la guerre, je fus heureuse d'apprendre de la bouche même du monarque que la paix était

(1) Réception du nouvel an.
(2) *Les Hommes et les Choses en Perse.* (Charpentier, Paris.)

rendue au pays. J'avais déjà eu l'honneur d'être présentée à trois des souverains cités plus haut. Ils avaient daigné converser avec moi dans leurs États si éloignés. J'eus le même honneur auprès du quatrième. Ce fut le soir même du jour où le tzar prononça le discours ci-dessus. Il honorait de sa présence un raout chez le gouverneur général de Moscou.

J'eus l'insigne surprise de lui être présentée. Il daigna m'adresser plusieurs questions personnelles avec une affabilité qui me charma. Je le remerciai pour la faveur dont il m'avait déjà honorée, et pour l'autorisation de lui dédier mes écrits sur la Russie. J'ajoutai qu'il mettrait le comble à sa condescendance, s'il voulait bien prendre sous sa protection mes *Excursions dans le Caucase*. L'empereur répondit textellement avec une bienveillance extrême : « Je prends avec plaisir cette œuvre sous ma protec- « tion. J'en accepte la dédicace et je vous serai re- « connaissant de me la présenter. »

Entendues par les plus rapprochés du tzar, ces expressions se répandirent avec la rapidité de toute parole impériale, d'un bout à l'autre des vastes salons. On me félicita. Mais je me félicitai plus sincèrement que personne. C'était pour moi le couronnement de mon voyage en Russie effectué non sans peine ni péril, il est vrai.

Alors encore je me ressouvins de la colombe du quai de la Néwa, voltigeant autour de moi comme

un oiseau de bon présage, au moment où je débarquai à Saint-Pétersbourg.

Peut-on définir ces sympathies? Peut-on analyser pourquoi de préférence tel accent sonne à l'oreille, tel parfum flatte l'odorat, tel nuance charme la vue, telle physionomie parle au cœur? Non, car toute sympathie est instinctive. D'instinct, j'aimai la Russie, et ne craignis pas de m'y aventurer. Avant de le connaître, je m'étais intéressé à ce pays, après à son peuple.

Je quittai Moscou pour me rendre à Pétersbourg. Sans une autorisation du ministre de la cour, il n'est point permis de faire imprimer la dédicace d'une œuvre à l'empereur. Le gouverneur général de Moscou me munit à cet effet d'une lettre adressée au comte Talstaz, ministre de l'instruction publique, certifiant les paroles impériales par une phrase dont voici la traduction :

« L'empereur a bien voulu accepter la dédicace en « son Auguste nom de l'*Œuvre sur le Caucase* de « madame Seréna. »

Outre cette lettre officielle, j'en eus une autre tout amicale pour l'aide de camp général de *Drenteln*, chef de la chancellerie de Sa Majesté et successeur des généraux Patapof et Mezentzof, qui tout deux avaient été fort bienveillants pour moi. Cette recommandation au chef de la gendarmerie et de la police secrète me rappela le gendarme de Dilijan et son escorte.

Il est des caractères qui manquent absolument de certaines aptitudes. Je suis totalement dépourvue de la souplesse qu'il faut pour solliciter et attendre. L'habitude familiarise avec tout, mais heureusement je n'ai pas eu à prendre d'habitude de ce genre, attendre m'est odieux. Je crains l'attente comme un malaise moral. Comme partout, en Russie, le personnel officiel ne se fait point scrupule de faire attendre et de prendre son temps *con amore*.

La guerre et d'autres circonstances avaient modifié bien des choses, inquiété, et préoccupait encore les esprits à Saint-Pétersbourg. A mon retour, la ville était pourtant en fêtes pour la célébration du mariage d'une nièce de l'empereur, la fille unique du grand-duc Michel, lieutenant du Caucase. Comme à Tiflis, une couple d'années auparavant, j'avais vu les apprêts pour le baptême d'un des fils du vice-roi, je vis les préparatifs de la cérémonie nuptiale de sa fille. Je ne voulais m'arrêter que le temps nécessaire à ma démarche.

Les journaux en parlant de mon retour, mentionnèrent ma présentation et l'acceptation de la dédicace. En attendant la pièce indispensable, j'eus l'honneur d'être reçue par le grand-duc Constantin, frère de l'empereur. Comme président de la Société de géographie, il s'intéresse aux voyages et à tout ce qui touche aux sciences et aux arts, dont il est lui-même et un zélé adepte et un protecteur. Il m'accueillit aussi gracieusement que l'avait fait à

Athènes la reine Olga, sa fille, et eut la bonté de me dire qu'il se chargeait de me procurer le document en question. A cette entrevue un de ses fils était présent. Ce jeune prince né à Varsovie, pendant la lieutenance du grand-duc en Pologne, mourut quelques mois après des suites d'une contusion à la tête reçue dans une chute de traîneau.

Les membres de la famille impériale se distinguent par leur affable simplicité. J'ai pu m'en convaincre par moi-même à Moscou auprès du czar, à Tiflis auprès du grand-duc Michel, à Athènes auprès de la reine de Grèce, Et, en dernier lieu à Pétersbourg auprès du grand-duc Constantin.

Il serait à désirer que tous les fonctionnaires de l'Etat imitassent cet auguste exemple dans leurs rapports avec les étrangers.

Combien d'ennuis sont dus souvent au manque de tact et à la brutalité des agents. Combien de fois les haines accumulées ainsi sur eux, se traduisent en démonstrations hostiles contre le chef de l'État qui en ignore les vraies causes.

A Saint-Pétersbourg, mes lointains voyages excitèrent le même étonnement. A une séance de la Société de géographie, le vice-président me présenta aux membres, en mentionnant ces pèlerinages que j'avais entrepris seule dans un but scientifique. Souvent en entendant vanter mon courage, je doutais d'en avoir donné les preuves.

Un personnage haut placé à qui je faisais part de

ce dont j'avais été victime au Caucase, me demanda si j'en avais parlé à l'empereur? « Non, répondis-je. — Vous avez bien fait. L'empereur est juste, et peut-être auriez-vous appelé sa disgrâce sur ceux qui ont à tort maltraité une étrangère en Russie. » Au récit de tant de beaux traits de la bonté d'Alexandre II, dont le caractère m'a toujours inspiré de la sympathie, ma vénération pour lui s'est encore augmentée. Le grand-duc Constantin fit faire en effet les démarches promises. Mais déjà deux mois s'étaient passés et j'avais fixé mon départ, quand la veille je reçus enfin un des documents, celui relatif au Caucase, quelle ne fut pas ma surprise!

Les paroles du souverain y étaient rétractées, car le ministre de la cour m'autorisait à offrir un exemplaire à Sa Majesté, mais non à lui dédier le livre, qui au préalable aurait besoin d'être soumis, comme d'après la loi dans ce cas, à l'examen rigoureux de la censure.

Celle-ci, je le crois, n'aurait rien trouvé à biffer dans mon volumineux mais inoffensif manuscrit. Je respecte trop les lois de tout pays pour faire ici des commentaires, mais je ne puis m'abstenir, en réfléchissant à la bonté des lois en Russie, d'être frappée aussi de leur mobilité depuis le règne du glorieux fondateur de la dynastie des Romanof jusqu'à celui du souverain actuel, autre réformateur dans son empire.

Sous Pierre le Grand la parole du souverain faisait

loi; témoin les mémorables paroles prononcées au Sénat fondé par lui :

« *Slavo Ukase* (Ma parole fait loi). »

Alors la parole du souverain était l'expression de la loi.

Sous Alexandre II, la parole impériale se modifie de par la loi. Comme Frédéric le Grand fut « charmé que sous son règne on crut à la justice » (1), le czar de toutes les Russies doit l'être de voir les lois rigoureusement observées, sous le sien. Je voulus donc quitter Pétersbourg affligée de ce que la loi venait priver mon travail de l'illustre patronage si gracieusement octroyé par Sa Majesté elle-même. Car j'avais perdu trop de temps en vaine attente pour rester davantage. Je partis plus attristée qu'à ma première arrivée. La colombe n'était pas revenue.

Un mécompte imprévu dispose à la mélancolie comme une longue exportation au malaise, et je regrettai ces deux grands mois sans travail, dévorés par la préoccupation stérile. Que d'événements j'avais à récapituler! Mon voyage enfin était terminé, mais je voulus en finir le récit avant de rentrer chez moi, et pour cela je m'arrêtai à Varsovie.

(1) *Meunier* de *Sans-Souci*.

NEUVIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

SÉJOUR EN POLOGNE

J'arrivai à Varsovie dans la dernière semaine du carnaval. Il est bon de se distraire d'une pensée fixe qui, à la longue, devient une maladie funeste pour le cœur et pour le cerveau. L'imagination s'exagère les contrariétés, lorsqu'on s'est pris à maudire autant qu'on caresse les illusions charmantes. Cette distraction bienfaisante Varsovie me la procura après les jours fiévreux passés à Saint-Pétersbourg.

Mon entrain, ma gaieté revinrent et je m'associai de tout cœur au plaisir général, et aux réjouissances particulières. Succédant à deux tristes hivers subis, en vue et durant la guerre, celui-ci suivant la conclusion de la paix, fut une série de fêtes partout en Russie.

Tout en conservant au cœur le deuil des victimes, on fêtait les survivants portant sur la poitrine les

nouvelles marques de leur valeur. Le cœur humain est ainsi fait. Après un grand chagrin qui semble susprendre sa vie, il revient peu à peu à ses battements.

Recommandée au gouverneur général du royaume de Pologne (1), je fus amicalement accueillie par lui, c'était le comte de Kotzebue, fils du célèbre écrivain. Invitée à dîner en petit comité, j'y connus la comtesse, femme très distinguée et d'autres membres de la famille. J'assistai aussi au dernier bal de la saison donné au château. Il fut magnifique. Dans les salons somptueux de l'ancienne résidence des rois de Pologne circulait une foule élégante. Les toilettes rivalisaient de richesse et de goût. Aux nombreux uniformes et fracs noirs ornés de décorations, on connaissait les militaires et employés russes, en majorité. Un certain nombre seulement de Polonais font acte de présence au château. Les hôtes en sont d'une rare affabilité. Malgré son âge avancé, le comte est envers les dames d'une galanterie charmante et qui n'oublie personne.

La comtesse trouve le moyen de surenchérir encore en ajoutant sa grâce. L'animation de cette fête faisait oublier son caractère officiel. Mais la magnificence des salles et de chaque détail rappelait une résidence royale. Ce château, construit primitivement en bois, date de l'an 1403, sous le règne de

(1) Actuellement le titre de vice-roi n'est plus donné. Le dernier qui le porta fut le comte de Berg.

Zanusz, prince de la Moravie (1). Ses successeurs l'agrandirent et l'embellirent. Le 15 décembre 1867, une partie devint la proie des flammes. Six ans après, il fut reconstruit par l'architecte italien Merlini, dont le compatriote Bacciarelli avait exécuté les peintures décoratives actuelles.

Le plafond de la salle des Colonnes, dont le sujet représente les dieux de l'Olympe, est un chef-d'œuvre dans son genre. Bacciarelli avait vécu longtemps à la cour du dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste, et, Romain de naissance, se fit nationaliser Polonais. Ami du roi, protecteur des beaux-arts, il fut à leur endroit son conseiller intime. Artiste de talent et d'imagination féconde, il a laissé deux cent trois de ses œuvres. Il mourut à Varsovie en 1818. On éleva un monument à sa mémoire dans la cathédrale de Saint-Jean. Cet antique édifice, de style gothique, fut restauré en 1870 et agrandi tel qu'il est aujourd'hui par un prince de la même famille que le fondateur. Le tableau du maître-autel, représentant saint Stanislas et saint Jean, est de Palma junior. Cette toile a son histoire. Lors du passage des troupes françaises à Varsovie, en 1812, l'empereur Napoléon la fit enlever et transporter à Paris. Après le congrès de Vienne en 1815, elle fut restituée à la Pologne et remise à son ancienne place, où elle se trouve encore.

(1) En 1596 ce palais devint la résidence royale et Varsovie la capitale de la Pologne.

Dans cette cathédrale se trouvent un grand nombre de monuments. Un des principaux est celui des derniers princes de la dynastie de Moravie, Janus et Stanislas. Une galerie conduit du château à l'église. En outre, une des salles fut transformée en chapelle russe orthodoxe.

Je ne restai pas un instant isolée au milieu de la fête : le comte et la comtesse me présentaient à plusieurs personnes, parmi lesquelles les notabilités de la ville. Je fus bientôt l'objet d'une curiosité fébrile, excitée par la rareté de mon exemple. Beaucoup demandaient à m'être présentés, et autour de moi se forma un cercle de curieux et surtout de curieuses. A tour de rôle, elles m'adressaient les mêmes interrogations insignifiantes avec la même insistance et recevant les mêmes réponses banales. Les plus impatientes interrompant une question par une autre, je ne sus plus à laquelle répondre, ni comment sortir de ce dédale de paroles. Le prétexte de prendre une glace fut mon seul moyen de me débarrasser de cet acharnement de curiosité. Mais, hélas ! les présentations recommencèrent de plus belle. Point de mire toute la soirée, je tins la tapisserie en éveil. Des nombreux noms prononcés à mon oreille, j'en retins peu, et n'en divulgue aucun. Si je signale la curiosité des Varsoviennes, elles ont trop grand cœur et j'en pense trop de bien pour ne pas obtenir leur pardon. Partout, d'ailleurs, la nouveauté a de l'attrait. La voyageuse étrangère, dont avaient parlé

les nombreux journaux de la ville, servit de sujet de conversation jusqu'au lendemain, où l'événement du jour relégua celui de la veille dans l'ombre. Je passai plusieurs mois très agréables à Varsovie (1).

Le hasard me fut favorable. J'y rencontrai le comte M..., Polonais, qui, quelques années auparavant, à Londres, avait reçu chez moi un accueil hospitalier. Il me le rendit dans son pays.

M'isolant, pour travailler le jour, je trouvais le soir, dans mon cercle amical et intelligent, une aimable récréation.

La capitale de la Pologne n'a rien de remarquable, quoique d'habitation plaisante. Située sur la Vistule, un des fleuves de l'Europe des plus irréguliers, elle a pour emblème une sirène. Ce blason allégorique rappelle à ses habitants qu'il faut aussi peu se fier aux eaux de leur fleuve qu'à la trompeuse sirène surgie de ses flots. Varsovie est en quelque sorte la frontière de la civilisation occidentale en Europe. Le cachet russe lui manque complètement, et, par son grand mouvement, elle correspond aux villes françaises plus qu'aux cités allemandes. On pourrait dire même que le type et le caractère de sa population se rapprochent davantage des Français. L'architecture de la ville n'est pas d'un style décidé, facile à saisir. Cependant les beaux palais, les édifices publics, etc., ne manquent point. La position au cœur

(1) *Warszawa*, dont on fit Varsovie, provient d'un mot slave *Warsz* ou *Wersz*, colline, sommet.

de l'Europe est excellente sous le rapport commercial, et semble destinée à un entrepôt entre l'Occident et l'Orient. C'est l'avenir probable si rien ne s'y oppose, ce qui serait possible. Cependant la population se développe activement. Depuis trente ans, son chiffre a doublé. Actuellement Varsovie compte trois cent vingt mille habitants, desquels cent vingt mille Juifs. Sa situation est salubre; mais, faute de canaux, l'eau y est très mauvaise. En outre, la ville est mal tenue, mal éclairée et mal pavée. En parcourant les rues, les yeux levés vers les maisons somptueuses, on court constamment le risque de tomber dans les ruisseaux, ou d'enfoncer dans des trous profonds dont les piteux trottoirs sont criblés. Le climat est bon, mais trop rigoureux pour permettre en hiver la vie du dehors; mais en été les jardins regorgent de monde, et l'on vit au grand air du matin au soir.

Varsovie a une spécialité : ce sont des établissements dans plusieurs jardins publics où, à l'instar d'Ems, de Spa et d'autres localités thermales, on peut prendre des eaux. Elles sont artificielles ou proviennent des différentes sources européennes reconnues les plus efficaces. Les habitants peuvent donc faire une cure sans frais de déplacement et avec le confort domestique. Aussitôt le printemps commencé, tout est mis en œuvre pour attirer les malades et ceux qui ont le bonheur de ne pas l'être. De bon matin la musique joue dans un kiosque au-

tour duquel se rassemblent les promeneurs. Une foule élégante se presse dans le jardin, dans les allées, dans la *Trink-halle* et sa galerie couverte sous les charmilles où l'on prend le café, ou bien le lait caillé servi comme curatif. Les belles du matin s'y tassent; on y fait des commentaires, ni plus ni moins qu'aux eaux; on déploie de fraîches toilettes printanières qu'on s'envie tout en les critiquant. Chacun a sa coterie qui se donne rendez-vous. En un mot, l'illusion est complète, et l'on se croirait à ces heures non dans le beau jardin de Saxe, au centre de la ville, mais à cent lieues d'une capitale. Il s'y trouve aussi des bains et un établissement spécial pour le *koumis* (lait de jument), souvent fort efficace pour les poitrinaires. On a ainsi chez soi Carlsbad, Marienbad, Ems, Schwalbach, etc., au taux de trois roubles par semaine. Les cafés n'existent pas, sauf quelques-uns de bas étage, que l'on peut nommer cabarets. Ils sont remplacés par des *cukiernia* (confiseries), où l'on ne débite aucune liqueur spiritueuse, fort nombreuses ici et constamment visitées par le meilleur monde des deux sexes.

A cette ville revient le titre de « gourmande », car il n'y en a pas où l'on consomme autant de pâtisseries et de bonbons de tout genre. En inspectant le matin les buffets des *cukiernia*, dont aucun ne craint la concurrence, par la surabondance des chalands, et, en les revoyant le soir, on se demande où se sont logées ces pyramides de petits fours, ces

obélisques de gâteaux aux fruits, ces monticules d'échaudés, qui, quelques heures auparavant, cachaient en entier le débiteur, dont on ne distingue plus que la radieuse figure de celui-ci au-dessus des plateaux vides. Partout ailleurs, le sexe fort préfère les aliments piquants aux fades sucreries. A Varsovie, c'est l'opposé. Ce goût féminin indique-t-il que le Polonais s'est féminisé? En parcourant une ville on peut, en général, juger, d'après l'étalage de ses magasins, du degré de civilisation de ses habitants. On est là-bas frappé du grand nombre de boutiques dont les articles font les délices des gourmets. Les magasins de comestibles y rivalisent avec les *cukiernia*, preuve que les Polonais aiment la bonne chère. Mais, s'ils se nourrissent bien, ils ne refusent pas à l'esprit sa part. Les libraires sont presque aussi nombreux que les marchands de délicatesses, et là circulent les principaux journaux de l'Europe, ressemblant, il est vrai, souvent à des damiers; car la censure les barbouille çà et là d'un enduit noir en forme de carrés sous lesquels il est impossible de reconnaître l'idée du rédacteur de l'article, politique ou autre, dont la lecture est permise. Ce mode de purification est fort à conseiller à la prudente mère désireuse d'éviter à sa fille la connaissance de certains passages scabreux du livre autorisé. Parfois la prévoyante censure biffe à outrance, tant et tant qu'il ne reste que le feuilleton, noirci lui-même en quelques endroits. Varsovie la Gourmande mérite

bien encore le surnom d'hospitalière. La belle qualité, qui disparaît peu à peu de chez les peuples civilisés et surtout des grandes villes, subsiste là dans toute sa plénitude. C'est le modèle de l'hospitalité slave. Accablé d'invitations, reçu à bras ouverts, l'étranger peut facilement se former un cercle de connaissances en peu de temps. Les Polonais ont conservé une teinte des Français *d'autrefois*. Poétiques, chevaleresques, légers de caractère, ils ont peur d'un travail assidu, surtout d'esprit. On rencontre parmi eux beaucoup de connaissances encyclopédiques, en général peu de spécialités accusées. Depuis un certain temps cependant il y a, sous ce rapport, quelque changement. Le gentilhomme polonais est né Nemrod. Vivant une grande partie de l'année sur ses terres, il trouve à satisfaire son goût. Maniant le fusil dès l'enfance, tout genre de chasse l'attire. Depuis le timide lièvre, le prudent élan, le loup poltron, jusqu'à l'ours redoutable, il trouve tout genre de gibier dans le pays.

L'éducation politique sous le système russe est négligée. L'instruction primaire n'est pas encouragée davantage; elle n'est pas de rigueur, et le nombre des écoles ne suffit pas à tous ceux qui veulent y entrer, malgré les protections qu'il faut pour cela.

L'enseignement en langue russe est une double difficulté, les Polonais n'en connaissant pas un mot, et n'aimant pas l'apprendre. On pourrait dire de ce

peuple qu'il a deux caractères ; celui de Hamlet et de don Quichotte. C'est la cause principale des tribulations de la Pologne, nation de rêveurs et de héros, mais sans hommes d'action. Sous l'influence du malheur, le caractère primordial, gai, facile s'est modifié ; son amour pour le travail a augmenté en même temps que diminuait sa prodigalité d'enfant prodigue. L'amour de la patrie est devenu sa passion. Comme le Grec moderne il est disposé à tout sacrifice pour cette idole. Les femmes sous ce rapport et sous beaucoup d'autres pourraient servir de modèle, et sont supérieures aux hommes, qui ne nient pas cette supériorité. En général elles ont un fonds d'instruction bien plus solide que les Françaises avec lesquelles elles partagent le goût pour la toilette et les futilités de la mode. Non seulement celles du meilleur monde, mais encore celles de la bourgeoisie parlent plusieurs langues et ont plus d'éducation que n'en a d'habitude cette classe. Leur coquetterie joue un assez grand rôle ; mais les Polonaises sont coquettes à froid. La plupart sont gracieuses, se mettent bien, ont une jolie démarche. On voit les plus belles, parmi le peuple, dans les rues et les promenades, où toutes sont mises avec une certaine élégance. Elles ont gardé immaculée la vie du foyer domestique ; c'est leur bouclier contre toute tentative étrangère. Le pays est très religieux soit sincèrement, soit par affectation, la religion allant de pair avec les sentiments patriotiques, et de son lien puis-

sant resserrant les esprits éclairés sous son drapeau. Le culte catholique domine. Il y a aussi des Grecs orthodoxes, autrefois les *uniates*, et des protestants, mais le nombre en est limité. Bien qu'actuellement règne en Russie le principe de Frédéric le Grand qui permettait à ses sujets de gagner la vie éternelle chacun à sa façon, ce principe n'est pas sans quelques restrictions.

L'Eglise de l'Etat, l'orthodoxe, qui semble privilégiée, l'est pourtant sous un rapport moins que les autres, car il n'est point permis de la quitter sous peine d'exil en Sîbérie. Jusqu'à présent les mariages mixtes étaient interdits entre ceux de secte grecque et ceux des autres sectes chrétiennes. L'empereur en permettant à un de ses fils de s'unir à une princesse allemande protestante, qui ne dut pas abjurer sa foi, comme les précédentes, donna en cela aussi l'exemple d'une tolérance inconnue dans ses Etats jusqu'alors.

Varsovie passe pour être une ville des moins immorales d'Europe. Les scandales sont mis au compte de l'influence étrangère. Le sentiment moral, la vie en famille sont exaltés au point que la moindre disgression est commentée, affichée, diffamée par tous. Voilà pourquoi aussi la littérature polonaise suit une autre tendance que partout ailleurs. La morale y est en première ligne et l'auteur qui s'aviserait de reproduire dans un roman ou sur la scène des épisodes contraires, eût-il un talent reconnu, perdrait son in-

fluence et sa réputation. Malgré des circonstances défavorables, le manque d'encouragement et la dépendance d'une censure sévère, la littérature polonaise prospère en se développant rapidement. A Varsovie, sans compter les publications de provinces, on compte plus de soixante périodiques. Comme l'action amène toujours la réaction, depuis que la langue russe est devenue obligatoire, le nombre des livres imprimés en langue nationale a triplé. L'art a pris aussi un nouvel essor. Autrefois on ne représentait que des pièces traduites, surtout du français. Aujourd'hui plusieurs auteurs polonais sont entrés en ligne dont les œuvres, presque toujours d'un intérêt local, combattent victorieusement sur la scène celles des étrangers. Il y a quelques acteurs de talent, et l'ensemble du théâtre, tout en restant inférieur aux principales scènes de France, ne le cède en rien à celles d'Allemagne.

Les Polonais sont forts en chorégraphie. Les ballets où les danses nationales sont introduites ont un cachet original. Ces danses sont la *mazurka* ou l'*oberek* (valse à rebours où en tournant le cavalier s'agenouille en soutenant sa dame). Les chorégraphes semblent exécuter ces pas non pour le public seul mais pour leur propre plaisir.

A Varsovie, on est mélomane. Il y a une Société de musique et un Conservatoire, dont les élèves disséminés en Europe font honneur à leur pays. Il en est de même des peintres qui ont acquis un renom

mérité. L'aristocratie a perdu beaucoup de son ancienne influence. C'est rarement parmi elle que se recrutent les illustrations de l'intelligence et de la science. Il n'y a pas à s'en étonner. Les nobles ne sont pas employés dans les affaires publiques menées exclusivement par les Russes. Presque toutes les grandes familles ont été ruinées par les insurrections consécutives et par la confiscation de leurs biens.

Il y a en Pologne et surtout à Varsovie une classe dont la Russie a été jusqu'à présent totalement dépourvue, c'est le tiers état, qui exerce la plus grande influence sur l'opinion publique. Varsovie possède aussi une aristocratie financière, comme dans un grand nombre de villes en Allemagne, composée en majeure partie de Juifs. Faisant la pluie et le beau temps à la Bourse, chefs des principaux comités d'affaires, ils accaparent les forces vives du pays, et industrieux, habiles à gagner de l'argent par tous les moyens, toujours prêts à la curée, accaparent des fortunes immenses qui leur servent à doubler leur influence. Ils se marient entre eux, le mariage civil n'existant pas là-bas. Cependant il arrive que des Juifs, enrichis et éclairés, passés au christianisme, dérogent à cette règle, en s'alliant aux familles les plus distinguées de l'ancienne aristocratie. Quelquefois ces unions furent des marchés, l'un donnant son nom ; l'autre, l'argent pour redorer un blason. Mais il s'est vu aussi que Cupidon faisait le rôle de notaire.

Varsovie a son faubourg Saint-Germain dont elle

est fière. Dans certains de ses aristocratiques salons, un pied juif n'a jamais effleuré les tapis. Dans d'autres, les Israélites sont admis, ce qui n'est pas une petite preuve de l'extension de l'influence financière. Le peuple, peu enclin à la boisson, est débonnaire, mais facile aussi à entraîner, comme c'est le caractère distinctif de la race. Une fois lancé, il part en aveugle dans l'ouragan politique. Dans toutes les classes, tout se rapporte au patriotisme, tout en découle. Pourtant le Polonais est au fond conservateur par excellence. Leurs combats sont non pas des révolutions mais des insurrections. Voilà pourquoi le nihilisme, qui a fait de rapides progrès ailleurs n'a, jusqu'à présent du moins, pas pris pied en cette province. L'élément polonais est en cela un rempart pour la Russie. La société de Varsovie est casanière, c'est-à-dire ne se réunit qu'entre elle. Les Polonaises ne fréquentent point les clubs comme les dames russes qui s'y adonnent au jeu ainsi que les hommes. Dans leurs salons on cause beaucoup, on joue peu. La ville se pique d'avoir ses Champs-Elysées et son bois de Boulogne. Ce sont des allées conduisant à un parc où se trouve une charmante résidence d'été des anciens monarques qui y venaient chasser. On la nomme Lazienki-les-Bains. Il y avait là anciennement le château de Aujozdow. Jean III Sobieski en fit don à Stanislas, prince Subominski. Vers la fin du dix-huitième siècle, le roi Stanislas-Auguste Poniatowski acheta le terrain et fit bâtir le palais

actuel dont il fit sa villégiature. Cette demeure princière, ravissante dans tous ses détails, renferme beaucoup d'objets précieux et de belles peintures par Bacciarelli. En face, sur un îlot, s'élève un théâtre dont les décorations sont formées artistiquement par des arbres, des plantes, des rocs. En été des représentations y appellent un public nombreux. En cette saison tout le monde se promène journellement au bois de Lazienki. Les avenues suffisent à peine aux équipages et aux piétons qui s'y croisent au son de la musique militaire. Les âmes tendres préfèrent cette promenade à l'heure mystérieuse où la nature est endormie, surtout au printemps, quand les rossignols viennent en bandes offrir des sérénades au beau sexe de leur espèce. Lorsqu'un de ces amoureux est agréé par une fiancée qui lui répond, le conquérant prend possession du lieu de ses accordailles, et ses rivaux vont chercher bonne fortune plus loin. Combien d'autres doux aveux échangés déjà entre des Juliette et des Roméo sous les sombres ombrages de Lazienki pourraient peut-être divulguer l'étoile solitaire qui éclairait ces couples et alluma pour eux le flambeau de l'hyménée ! On prétend que les rossignols des bords de la Vistule sont les meilleurs ténors de tous les chanteurs ailés. Un fait historique semble le prouver. Le fameux électeur de Saxe, le roi de Pologne, Auguste II, fut tellement charmé de leur chanson que pour acclimater cette espèce dans ses forêts de Saxe, il en fit prendre une qnantité dans des filets.

Mais à peine arrivés en pays étranger, les fidèles Polonais s'en revinrent vers leur patrie repeupler le bois Lazienki. Maintenant cette propriété appartient au gouvernement. La seule résidence royale restée à une famille polonaise est le palais de Villanow (villa nuova), souvenir de la glorieuse époque, sous le roi-héros, Jean III Sobieski, qui le fit ériger vers la fin du dix-septième siècle. Une partie des ouvriers furent des prisonniers turcs, faits en 1684, lors du siège de Vienne par les Ottomans. Ce palais, riche en objets d'art de tout genre fût vendu par Jacques Sobieski, fils de Jean III, lorsque à la mort de celui-ci il quitta la Pologne, la couronne non héréditaire ayant été offerte à un noble d'une autre famille. Depuis près de deux siècles Villanow a passé d'alliance en alliance, d'héritage en héritage, à divers propriétaires. Ses terrains ont eu la même versatilité.

Le tout est à présent à la comtesse Alexandrine, née Potocka, veuve du comte Auguste Potocki. N'ayant pas d'enfants, à sa mort elle le lèguera à une branche de sa famille. La première question de tout Varsovien aux étrangers est : « Comment vous plaît-il ? » Invariablement après : « Avez-vous vu Villanow? Il faut voir notre Villanow. » Tel est pour une famille le seul rejeton qui perpétue le nom glorieux, dont elle est fière, tel est pour les Polonais ce seul vestige plein des souvenirs de leur grandeur passée! Visiter Villanow est pour eux un pèlerinage. La société russe et la société polonaise sont complète-

ment séparées l'une de l'autre. Chacune a son cercle. Les dames russes mariées à des Polonais, et réciproquement, restent souvent isolées, incertaines du meilleur accueil. Les exceptions sont rares. Dans les deux cercles, je connus des gens charmants dont j'eus également à me louer.

Cosmopolite avant tout, détestant tout préjugé, ne me mêlant ni d'affaires particulières, ni de politique, ne prenant le parti de personne, je me plus fort à Varsovie. J'eus souvent le plaisir de voir dans l'intimité de sa famille, le général Radetzky, le héros de *Shipka*, à la valeur duquel la Russie doit la victoire définitive remportée sur Soliman-Pacha. Tout nom glorieux inspire une vénération respectueuse et un sentiment d'hésitation craintive. La gloire qui, après la vertu, est le plus bel apanage de l'homme, éblouit celui qui en est comblé, au point parfois de changer sa nature. On n'approche pas un héros sans se demander ce que sera l'homme. Lorsque j'eus l'honneur d'être présentée au général Radetzky, je saisis avec respect la main qu'il me tendait cordialement, mais je n'éprouvai aucun doute, attirée tout de suite par sa physionomie et par ses manières simples. Loin d'être écrasé sous le poids de la gloire légitime de héros du temps, cet homme semble en ignorer l'auréole. Le Caucase fût le premier lien de sympathie entre nous. Il avait passé trente ans dans ce pays qui m'a tant intéressée. Ceux qui y ont séjourné comprennent seuls les souvenirs qu'il laisse

et qui ressemblent un peu à ceux de l'enfance, ineffaçables. Qui a trinqué avec les Géorgiens, a pris part à leurs danses, à leurs chants, à leurs fêtes, tend ailleurs la main en camarade à celui qui a fait aussi tout cela. Le général, dont tout le monde parle, aime peu parler de lui. Pourtant il voulut bien me raconter sa vie et me permettre d'en transcrire ici les détails. Théodore Radetzky n'est pas de la famille du maréchal du même nom, au service de l'Autriche, naguère la terreur de la Vénétie. Né dans le gouvernement de Kasan, à l'ouest de la Russie, il fit ses études à l'école du génie. Officier à vingt ans (en 1839), il passa au Caucase en 1841 et y resta jusqu'à 1871. C'est là qu'il fit sa carrière militaire et gagna tous ses grades jusqu'à celui de général. Rappelé en Russie à cette époque, il y commandait une division. Avant la guerre avec la Turquie, il fut nommé commandant du huitième corps qui, le premier, effectua le passage du Danube et resta tout le temps de la guerre à provimité de Shipka. Le passage de ce défilé restera dans les annales de cette mémorable et sanglante guerre, comme une des plus éclatantes victoires. Chacun sait l'histoire de ce siège qui dura cinq mois et qui se termina par la prise de l'armée turque, fait décisif pour la paix. Au passage des Balkans, du côté opposé à Shipka, commandait le général Gourko, plus tard gouverneur de Saint-Pétersbourg. Gourko et Radetzky furent les deux capitaines de cette opération sur la route de

Constantinople. Le premier commanda cinq divisions d'un effectif de cent quatre vingt mille hommes. Le second avait quatre divisions sous ses ordres. Le siège, commencé au mois d'août 1877, finit le 9 janvier 1878 (style grec, le 28 décembre 1877). Après la prise de Shipka, le général Radetzky avança jusqu'à Constantinople où les troupes stationnèrent pendant les négociations. Il envoya un de ses aides de camp à Sa Majesté l'Empereur pour lui annoncer la victoire. Le tzar se trouvait à *Gornistoudon*, bourg de Bulgarie, à soixante verstes du village de Shipka (qui fut détruit). La nouvelle valut à l'aide de camp le grade de major. Le jeune major eut parmi tous les bonheurs celui de devenir le gendre de son général, qui lui donna sa fille aînée, ravissante blonde de dix-huit ans.

Un second aide de camp porta le même message à madame Radetzki, alors à Pultava. Elle est d'origine française par sa mère, dont la famille émigra en Russie après la mort du grand-père, guillotiné sous la Terreur. Le général revint à Pétersbourg au mois de novembre 1878 et fut tout particulièrement reçu à Livadia par la famille impériale. L'empereur lui offrit sa photographie signée. La grande duchesse Alexandrine-Josèphe, épouse du grand duc Constantin, lui fit don de l'image de saint Nicolas, patron de la Russie, émail sur or de style byzantin. Plusieurs dames de la cour lui offrirent un souvenir de même genre. Au mois de mai dernier, une députa-

tion de Saint-Pétersbourg vint à Varsovie porter le diplôme de droit de bourgeoisie et une adresse de la capitale au héros de Shipka. Ce diplôme est renfermé dans un grand étui en or massif enrichi de cette inscription en diamants : « Au héros de Shipka, Théodore Radetzki. » Ces lettres sont surmontées d'une guirlande de feuilles de laurier également en diamants. Au bas se trouvent les armoiries de Saint-Pétersbourg en émail. Cette distinction est très rare actuellement ; il n'est que deux personnages vivants qui possèdent ce droit de bourgeoisie : Komissarat qui, en 1866, sauva la vie du tzar, et Radetzki qui sauva la Russie. A Shipka l'honneur et la gloire des armes russes étaient attachés. Shipka perdue, tout était perdu ; gagnée, tout était gagné. Outre le droit de bourgeoisie de Saint-Péterbourg, Radetzki reçut celui de la ville de Pultava, dans la province de l'Ukraine, et de Gabrovo, cité bulgare, à dix verstes de Shipka. Son énergique sang-froid est de venu proverbial dans son armée. Amateur de cartes, il continuait au camp à se livrer à son passe-temps favori, au milieu des boulets tombant autour de sa tente, au grand émoi de ses partenaires, qui, n'osant se montrer moins braves que leur chef, devaient soutenir la partie pendant que lui fredonnait ses airs préférés. L'habitude de chantonner ne l'abandonne pas même au combat.

Pendant les trente années de luttes continuelles au Caucase, jamais il ne reçut la moindre blessure.

Le même bonheur le favorisa pendant sa dernière campagne. La famille Radetzki paraît être une famille de braves. Le fils aîné du général, âgé de dix-huit ans, fut son officier d'ordonnance. Malgré la défense de son père, il resta toujours au plus fort de la mêlée. Sa bravoure lui valut la croix de Saint-Georges outre trois autres décorations. Après la guerre, le commandant en chef, le grand duc Nicolas, fit passer le jeune héros à la garde impériale.

L'intérêt que m'avaient inspiré les sœurs de Charité à Dilijan et à Alexandropol, fut ravivé par la rencontre à Varsovie de l'une d'elles, qui avait pendant neuf mois séjourné dans divers endroits sur le Danube et passé les Balkans. Sa dernière étape fut Shipka où elle soigna avec dévouement les victimes de cette grande lutte. Des cinq sœurs qui s'y trouvaient, deux seulement y restèrent les deux derniers mois. Rien d'émouvant comme la peinture que la sœur Léonce (baronne B..., veuve d'un officier de marine) me fit des souffrances endurées par les soldats dont les membres étaient gelés. En un seul jour, les deux sœurs eurent à soigner un millier de ces malheureux! Toutes les cinq, du groupe Marie, reçurent la médaille d'argent distribuée à chaque assistant. La sœur Léonce en reçut une particulière pour ses services. Cette médaille est attachée au ruban de Saint-Georges qui se donne aux hommes pour la valeur. Cette fois, j'espère pouvoir hardiment

dire du bien des sœurs de Charité, sans avoir à craindre de voir venir la police bleue!

Par les journaux russes, on apprit l'honneur qui m'avait été donné à Moscou d'une présentation à l'empereur. Les feuilles locales citèrent la bienveillance impériale à mon égard, et on m'en félicita à Moscou et à Saint-Pétersbourg, car nulle part autant qu'en Russie on ne considère à l'égal d'un grand bonheur l'approche du monarque. Je me trouvais à Varsovie lors de la visite de l'empereur. J'eus l'honneur d'assister à la fête splendide que Sa Majesté honora de sa présence chez le gouverneur général, ainsi qu'à la représentation de gala dans la charmante salle de spectacle du palais de Lazienki. Des fêtes furent l'épilogue comme elles avaient été le prologue de mon séjour à Varsovie.

Mon travail terminé, je m'apprêtai à rentrer chez moi et à reprendre la paisible existence de famille depuis si longtemps quittée. A la limite de la Russie, je clos donc ce récit de mon odyssée personnelle.

ÉPILOGUE

Avant de terminer ce livre, j'ai à cœur d'acquitter ma dette de reconnaissance envers tous ceux qui, dès mon retour, m'ont accueillie avec grâce et ont ajouté au plaisir que j'ai ressentie de l'œuvre accomplie le plaisir plus grand encore de voir qu'on me tenait partout compte de mes efforts.

Si je cite ici les témoignages flatteurs qui m'ont été donnés de toutes parts en Europe, c'est non pas pour citer mes succès, mais bien au contraire pour remercier tous ceux qui m'ont reçue d'une façon vraiment charmante.

De Varsovie la route me conduisit à Vienne, nommée « *la joyeuse* ». Dans mes *Lettres d'Autriche* pendant l'Exposition, qui me valurent après mon départ une gracieuse distinction de l'empereur François-Joseph, j'en remerciai ce monarque et son accueil fut une nouvelle preuve de sa bienveillance. La *Neu Freie-Presse* mentionnant mes *Lettres d'Autriche* s'était plu à dire « qu'une étrangère avait fait connaître

Vienne aux Viennois ». Cette fois encore j'avais la preuve de cette cordialité caractéristique des Autrichiens, que rend si bien le mot *gemuthlich*. Dans ce pays, la charmante simplicité des hommes les plus distingués égale leur science profonde. Le professeur Von Hochstetter, ami et précepteur du prince impérial, géologue érudit, voyageur vaillant qui a enrichi la science de bien des découvertes et président de la Société de géographie, m'honora de sa visite, inspecta mes manuscrits et me dit : « C'est un ouvrage gigantesque, vous méritez une récompense. »

J'en reçus une que je n'osais ambitionner : le diplôme de membre correspondant de la Société impériale et royale de géographie de Vienne, après la publication de quelques-uns de mes articles dans le *Bulletin* de la Société.

Je suis la première femme à qui cet honneur soit fait ; j'en suis fière pour mon sexe. De Vienne je me rendis à Rome. Comment revoir sans émotion cette métropole de l'antiquité latine ! J'y retrouvai un souvenir impérissable auquel se rattache la première ligne qui me fut dictée spontanément lorsque je vis couronner le buste de Mazzini, déposé au Capitole le jour de ses obsèques. Depuis j'avais attentivement examiné bien des choses que je n'aurais observé que fugitivement auparavant. Je revenais à Rome après avoir heureusement accompli un dessein poursuivi avec ardeur. J'avais fait un pèlerinage dont mon travail était le but. Comme le pèlerin qui rapporte des

Saints-Lieux des reliques précieuses pour les offrir à celui qu'il vénère, je rapportais ma relation dont mon sentiment de femme et de sujette voulait faire hommage à une femme qui possède au plus haut degré les qualités de son sexe : à la reine Marguerite. On s'étonna plus que moi-même de mon voyage, car en Italie les voyageuses sont rares; comme ailleurs, la presse parla de moi avec bienveillance. Le ministre de l'instruction publique m'adressa par écrit des félicitations. Je fus honorée d'une lettre de la part de la reine qui me remercia en acceptant la dédicace d'une partie de mon œuvre.

Le roi même me fit exprimer son bon vouloir par la lettre suivante dont voici la traduction (1).

(1) Madame,

J'ai eu l'honneur d'informer le roi du jugement flatteur rendu par des personnes compétentes sur l'importance et l'intérêt de vos prochaines publications, dans lesquelles vous décrirez les coutumes et la nature des peuples et des pays étudiés et visités par vous dans vos lointains voyages. Mon auguste souverain qui apprécie dignement le courage dont vous avez fait preuve et les fatigues que vous avez endurées avec une admirable fermeté, afin d'enrichir la science de nouvelles observations géographiques et ethnographiques, a été bien satisfait d'apprendre que la reine a accepté la dédicace d'une de vos œuvres, et me charge de vous remercier de cette preuve de dévouement et de sympathie. Sa Majesté attend avec un vif désir que vos travaux deviennent du domaine public, en vous souhaitant qu'ils rehausseront encore la célébrité de votre nom déjà si renommé par les qualités du cœur et de l'esprit.

Je suis avec l'estime la plus distinguée et sincère admiration.

Le ministre de la maison royale,

(Signé) Nisone.

Rome, 2 mars 1880.

Je fus priée de donner des conférences que je crus devoir refuser, les femmes ne parlant pas en public en Italie.

Restait la publication de *Mon Voyage*. On me conseilla pour cela d'aller à Paris. Je connaissais la métropole du goût et du plaisir pour y être venue jouir des distractions qu'elle offre aux étrangers ; mais je devins perplexe au moment de ma première démarche dans la grande ville pour cette affaire sérieuse. Vraiment je serais plus volontiers retournée chez mes Abkases ce matin-là que d'aller affronter les éditeurs dont le nom m'était aussi connu que le le mien en était ignoré. C'était bien là pour moi le revers de la médaille !

« Aide-toi, le ciel t'aidera. » Je recourus à la source de tout mon courage, à mon inséparable compagne, ma malle, qui recélait mes trésors. Nous ne nous étions pas quittées jusqu'au jour où reprenant les voies ferrées on voulut nous séparer ; en me refusant son entrée en wagon à cause de son volume et de son poids de cent kilos, disait-on, mon abnégation alla jusqu'à offrir de monter dans le fourgon pour ne pas l'abandonner. Touchés de mon sacrifice, les chefs de gare me laissèrent mon talisman qui fut mon tabouret, comme au Caucase il avait été mon oreiller. Vide aujourd'hui, mon coffre-fort ne me donne plus de souci ; contrairement à l'avare, j'en ai cédé le contenu sans autre émotion que ma reconnaissance pour MM. Hachette, Dreyfous et Charpen-

tier qui l'ont accueilli. La presse parisienne (1) mentionna mes pérégrinations lointaines. J'eus l'honneur d'être présentée au président de la République, M. Grévy; il me reçut avec l'aménité qui le caractérise. Les sociétés de géographie me firent un accueil courtois. Engagée à assister à une séance de la Société de géographie de France, le président me présenta à l'assemblée et dans son allocution rappela le voyage que je venais de faire. Je répondis quelques mots en remerciement des paroles flatteuses qu'il m'adressa. La Société de géographie commerciale de Paris me fit l'honneur de demander une conférence. J'éprouvai la même hésitation qu'à Rome, malgré l'usage plus commun des femmes conférencières. Partout où l'on m'avait effrayée, je n'avais pas eu peur; à Paris où tout se consacre et où l'on m'encourageait, j'étais intimidée. On me fit triompher de mon hésitation et je n'eus qu'à me féliciter de la sympathie que me témoigna le public nombreux. Les journaux ne furent pas moins gracieux.

Séance tenante, le président, M. Meurand, ministre plénipotentiaire, m'offrit au nom de la Société le titre de membre correspondant. Ce second diplôme me donne une fois de plus l'assurance que le travail des femmes ne reste pas toujours sans récompense. Le gouvernement français ajouta à ces

(1) *Mon Voyage* se compose d'une série de dix à douze volumes séparés, ayant des titres différents.

distinctions les palmes de l'instruction publique avec le titre d'officier d'Académie. A ces souvenirs officiels se joint un plus intime mais encore plus précieux : l'aménité de Victor Hugo. L'immortel génie du siècle me reçut avec sa bonté paternelle et son éloquente simplicité. Les moments passés chez lui étaient mes fêtes. Je vivais en recluse à Paris, retenue pour mes publications ; je m'y trouvai le sixième anniversaire de mon départ de chez moi, le 1er août 1874. Ma tâche est finie. *Mon Voyage* est sous presse. De l'Europe j'étais partie. En Europe je suis revenue, heureuse d'avoir réalisé mon but. A l'Europe afflue tout ce que l'esprit humain crée, invente, exécute. A l'Europe, souveraine du monde de la pensée, sont présentes les créations des intelligences supérieures et tout modeste labeur. L'Europe, centre suprême de la civilisation ressemble à la vaste mer où arrive aussi bien que le tribut du fleuve grandiose le plus mince filet d'eau. Tout y trouve place. A l'Europe donc je présente aussi mon faible travail. Puisse-t-il être agréé par elle, de même que l'humble ruisselet dans l'immensité des mers !

Mon récit apprendra aux Européennes que bien des satisfactions m'ont été données. Mais ici j'avoue que la plus vive est la pensée de revoir mon foyer, car c'est la vraie place de la femme. Femmes, restez-y et lisez là *Mon Voyage*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Comment je me mis à écrire. 2
Première partie : En Scandinavie et en Russie 5
Deuxième partie : En Orient. 33
Troisième partie : En Grèce et en Turquie 65
Quatrième partie : Le Caucase avanl la guerre. 83
Cinquième partie : La Géorgie en perspective de la guerre. 153
Sixième partie : Au Caucase pendant la guerre. 173
Septième partie : Retour au Caucase 303
Huitième partie : Retour eu Russie. 313
Neuvième et dernière partie : Séjour en Pologne. . . 331
Épilogue 353

FIN DE LA TABLE

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE

MAURICE DREYFOUS

ÉDITEUR

13, rue du Faubourg-Montmartre, à Paris

BIBLIOTHÈQUE MODERNE

(FORMAT GRAND IN-18 JÉSUS)

à 3 francs le volume

J.-B. ARNAUDO

LE NIHILISME ET LES NIHILISTES. Ouvrage traduit de l'italien, par HENRI BELLENGER, avec annotations du traducteur et deux lettres adressées à l'auteur, par MM. IVAN TOURGUENEFF et HERZEN FILS.

HIPPOLYTE BABOU

LES PRISONNIERS DU DEUX-DÉCEMBRE, *mes émotions*, *mes souvenirs*.

Le coup de pistolet. — Le divan Le Pelletier. — Une nuit à la Conciergerie. — Une casemate. — Nos litières. — La ménagerie humaine, etc., etc.

LOUIS BOUSSENARD

LE TOUR DU MONDE D'UN GAMIN DE PARIS.

ALEXIS BOUVIER

AMOUR, MISÈRE ET COMPAGNIE. Prix..... 3 fr.

EUGÈNE CHAPUS

MANUEL DE L'HOMME ET DE LA FEMME COMME IL FAUT.

EUGÈNE CHAPUS

(OEuvre posthume.)

VOYAGEURS, PRENEZ GARDE A VOUS !

PROSPER CHAZEL

(Ad. Le Reboullet.)

LA HAIE BLANCHE. Roman.

G. DE CHERVILLE

PAUVRES BÊTES ET PAUVRES GENS.

Les hirondelles. — Marie Guenille. — Le rouge-gorge. — Le pauvre honteux. — La branche de lilas. — Les plumes de geai. — Histoire d'un landau. — Les pâtés de Melun. — L'âne du marchand de paniers, etc.

G. DE CHERVILLE

LA VIE A LA CAMPAGNE. 2e édition (1re série : *Les animaux*), avec une préface par JULES CLARETIE. 1 vol. in-16 raisin.

JULES CLARETIE

CINQ ANS APRÈS, *l'Alsace et la Lorraine depuis l'annexion.* Troisième édition.

GUSTAVE CLAUDIN

TOUT A L'AMBRE ET TOUT A L'AIL. 2e édition.

Pas de préface. — Palsembleu. — Mademoiselle Séraphine.

LOUIS COMBES

ÉPISODES ET CURIOSITÉS RÉVOLUTIONNAIRES. Nouvelle édition revue et augmentée.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 10 fr.

LOUIS CORTAMBERT

PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE SELON LA SCIENCE MODERNE, avec une *lettre préface* par HENRI MARTIN (de l'Académie française).

H. DEPASSE

LE CLÉRICALISME, sa définition, ses principes, ses forces, ses dangers, ses remèdes. Deuxième édition, revue et augmentée.

ALCIDE DUSOLIER

NOS GENS DE LETTRES.

ARMAND DUBARRY

LE SAC DE ROME, *par un Bourbon*. **Roman historique.** (Épisodes du Sac de Rome par le connétable de Bourbon, en 1527.)

ARMAND DUBARRY

SPLENDEURS ET MISÈRES DE LA COUR DE ROME, Histoire anecdotique de la Papauté.

HENRI DUFAY

LA LÉGENDE DU CHRIST.

WILFRID DE FONVIELLE

COMMENT SE FONT LES MIRACLES, *en dehors de l'Église*. 2e édit. entièrement revue, corrigée et considérablement augmentée.

PIERRE GIFFARD

LE SIEUR DE VA-PARTOUT

GUSTAVE GRAUX

JEAN MARGARIT, roman, suivi de *Un fédéré*, nouvelle.

LOUIS GALLET

LE CAPITAINE SATAN, roman d'aventures.

E. C. GRENVILLE MURRAY

Ancien attaché d'ambassade en Orient, en Allemagne, etc.
et ancien consul général d'Angleterre en Russie

LES RUSSES CHEZ LES RUSSES, traduit par J. BUTLER.

E. C. GRENVILLE MURRAY

Ancien attaché d'ambassade en Orient, en Allemagne, etc.
et ancien consul général d'Angleterre en Russie

LES TURCS CHEZ LES TURCS, traduit par J. BUTLER.

E. C. GRENVILLE MURRAY

Ancien attaché d'ambassade en Orient, en Allemagne, etc.
et ancien consul général d'Angleterre en Russie

LES ALLEMANDS CHEZ LES ALLEMANDS, traduit par J. BUTLER.

KARL HILLEBRAND

LA FRANCE ET LES FRANÇAIS PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU XIXe SIÈCLE. *Impressions et observations.* (Ouvrage traduit de l'Allemand.)

GEORGE JAPY

MADEMOISELLE BAUKANART, roman humoristique.

CHARLES LEGRAND

UNE FAUTE. *Mœurs alsaciennes.* Roman.

CHARLES LEGRAND

SANS AMOUR ! roman.

TONY LIX

JOHNNY LUDLOW, roman, traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur.

HIPPOLYTE MAGEN

HISTOIRE POPULAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE DE 1789 A 1799 (Veillées du père Simon). — (Récit familier des événements accomplis durant la Révolution française). Quatrième édition revue et augmentée.

HIPPOLYTE MAGEN

HISTOIRE POPULAIRE DU CONSULAT DE L'EMPIRE ET DES CENT JOURS.

HIPPOLYTE MAGEN

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE (1848-1870). 4e édition.

Le prologue du second Empire (1848-1852). — Le second Empire (1852-1870).

MATTHEY

LA BRÉSILIENNE. Roman.

MATTHEY

LA REVANCHE DE CLODION. Roman.

G. DE MOLINARI

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
RÉDACTEUR DU JOURNAL *les Débats*

LA RUE DES NATIONS. *Visite aux sections étrangères de l'Exposition universelle de* 1878.

Ouvrage adopté par le ministère de l'Instruction publique.

HENRI DE LACRETELLE

LAMARTINE ET SES AMIS (2e édition). 1 vol.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

Il a été tiré 50 *exemplaires sur papier teinté à* 6 *fr.*

EUGÈNE MULLER

LE CHAMP MAUDIT, roman.

NADAR

HISTOIRES BUISSONNIÈRES.

EUGÈNE NOEL

VOLTAIRE, sa vie et ses œuvres, sa lutte contre Rousseau.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

EUGÈNE NOEL

JULES MICHELET ET SES ENFANTS. Deuxième édition.

PAUL PARFAIT

L'ARSENAL DE LA DÉVOTION, *notes pour servir à l'Histoire des superstitions.* Neuvième édition.

Les eaux pieuses. — Les images. — Les chapelets. — Les scapulaires. — Les médailles. — Les cordons. — Statuettes et statues. — Les amulettes locales. — Les défroques miraculeuses. — Les cierges et les lampes. — Les prières spéciales. — Les neuvaines. — Les vœux. — Correspondances avec les Saints. — Les *Agnus dei*. — Olla Podrida.

PAUL PARFAIT

LE DOSSIER DES PÈLERINAGES (Suite de *l'Arsenal de la dévotion*). 3e édition.

Comment se fonde un sanctuaire privilégié. — Comment il fonctionne. — Les saints spécialistes. — Les reliques. — Une mine de saints. — Les pèlerinages, etc., etc. — Appendice. — Documents à consulter.

PAUL PARFAIT

LA FOIRE AUX RELIQUES (3e *partie de l'Arsenal de la Dévotion.*) 4e édition.

Les Hosties animées. — La Sainte Chandelle d'Arras. — La Sainte Face de Tours. — Le Saint-Lait d'Evron. — La Sainte Coiffe de Cahors. — Le tombeau du Curé d'Ars. — Le Saint-Suaire de Cadouin. — Le bâton de Saint-Joseph. — La Sainte Nappe de Vienne. — Le Pèlerinage de Rome. — La Santa-Casa de Lorette. — Le précieux sang de Fécamp, etc., etc.

ANTONIN PROUST

Député des Deux-Sèvres.

LE PRINCE DE BISMARK, SA CORRESPONDANCE DE 1835 A 1876. Deuxième édition.

Les ancêtres de M. de Bismark. — L'Université de Gœttingue. — M. de Bismark lieutenant, agriculteur, chasseur. — Ses duels. — Son mariage — En 1848. — M. de Bismark à Francfort. — 1853-1857. — Attaques contre l'Autriche. — Ambassade à Saint-Pétersbourg. — Guerre des duchés. — Guerre austro-prussienne. — 1867. — 1870. — Préparation de la guerre franco-prussiennne. — M. de Bismark et la Commune. — Procès d'Arnim. — Les lois ecclésiastiques. — Varzin, etc., etc.

AD. RACOT

MADAME FELICIA. Roman imité de l'anglais. 2e édition.

TONY RÉVILLON

L'EXILÉ, roman contemporain.

ÉMILE RICHEBOURG

LA BELLE ORGANISTE, roman.

JEAN RICHEPIN

LA CHANSON DES GUEUX. Troisième édition.

JEAN RICHEPIN

LES MORTS BIZARRES. Deuxième édition.

Constant Guignard. — La Uhlane. — Juin, juillet, août. — L'assassin nu. — Un empereur. — Une histoire de l'autre monde. — La paille humide des cachots. — Un lâche. — Le disséqué. — Le chef-d'œuvre du crime. — Le chassepot du petit Jésus. — Bonjour, monsieur ! — La machine à métaphysique. — Deshoulières.

JEAN RICHEPIN

LES CARESSES. Cinquième édition.

Première partie, *Floréal;* — Deuxième partie, *Thermidor;* — Troisième partie, *Brumaire;* — Quatrième partie, *Nivôse.*

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 10 *fr.*

JEAN RICHEPIN

MADAME ANDRÉ, roman. 4e édition.

Dr CHARLES ROBIN

Sénateur

Membre de l'Institut, professeur à la Faculté de médecine

L'INSTRUCTION ET L'ÉDUCATION. (2e édition.)

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

UN RUSSE

LA SOCIÉTÉ RUSSE, in-12, traduit par MM. Figurey et D. Corbier. Introduction, par Antonin Proust (3e édition). 2 vol. grand in-18 jésus. Prix des deux volumes 6 fr. (Voir page 20).

GUSTAVE RIVET

VICTOR HUGO CHEZ LUI. Illustré d'une eau forte, par Frédéric Régamey. 2e édition.

Il a été tiré 50 *exemplaires sur papier teinté à* 6 *fr.*

E. RHOÏDIS

LA PAPESSE JEANNE, roman historique écrit d'après les documents puisés aux sources originales, précédé d'une étude historique, accompagné de notes et orné d'un portrait. Ouvrage traduit du grec moderne (3e édition).

MAXIME RUDE

TOUT-PARIS AU CAFÉ.

MAXIME RUDE

CES DAMES ! *Documents féminins d'après nature.*

MAXIME RUDE

CES MESSIEURS ! *Documents masculins d'après nature.* (*Sous presse.*)

AURÉLIEN SCHOLL

LE PROCÈS DE JÉSUS-CHRIST. 2e édition.

EUGÈNE SEINGUERLET

PROPOS DE TABLE DU COMTE DE BISMARK pendant la campagne de France. Sixième édition, augmentée des PIÈCES DU PROCÈS.

ÉDOUARD SIEBECKER

LES FÉDÉRÉS BLANCS, roman (*Épisode de la défense de l'Alsace en* 1814 *et* 1815). 2e édition.

ÉDOUARD SIEBECKER

LE BAISER D'ODILLE.

E. SPULLER

IGNACE DE LOYOLA ET LA COMPAGNIE DE JÉSUS. *Étude d'histoire politique et religieuse.* Cinquième édition.

E. SPULLER

CONFÉRENCES POPULAIRES. 1re série.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

WUTTKE

LE FONDS DES REPTILES (*Histoire de la presse Allemande*).

HENRI VALLÉE

LE DUEL, ses lois, ses règles, son histoire (In-16 raisin).

ALFRED GASSIER

JUARÈS OU LA GUERRE DU MEXIQUE, drame en cinq actes.

Volumes grand in-18 jésus à 3 fr. 50

TOUCHATOUT

HISTOIRE DE FRANCE TINTAMARRESQUE. Édition complète en un volume in-18.

P.-L. IMBERT

A TRAVERS PARIS INCONNU.

E. PERTUISET

LES AVENTURES D'UN CHASSEUR DE LIONS, avec portrait de l'auteur.

D. MACKENZIE-WALLACE

LA RUSSIE. *Le Pays.* — *Les Institutions.* — *Les Mœurs.* 2 très forts volumes, traduits par HENRI BELLENGER.
Adopté par le ministère de l'Instruction publique.
Prix des 2 volumes..... 7 fr.
Les tomes ne se vendent pas séparément.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

CAMILLE PELLETAN

LA SEMAINE DE MAI.

CARLA SERENA

DE LA BALTIQUE A LA MER CASPIENNE. (*Mon voyage, souvenirs personnels*, 1re partie.)

CARLA SERENA

UNE EUROPÉENNE EN PERSE. (*Mon voyage, souvenirs personnels*, 2e partie.)

HISTOIRE GÉNÉRALE

DE

L'ANNÉE 1879

RÉDIGÉE SOUS LA DIRECTION DE

CH. SAVARY

ANCIEN SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT, DÉPUTÉ DE LA MANCHE

1 vol. in-12 écu (600 pages). Prix..... 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE
D'AVENTURES ET DE VOYAGES

CETTE COLLECTION COMPRENDRA UNE SÉRIE DE VOLUMES D'ENVIRON 300 PAGES CHACUN

FORMAT IN-18 PETIT JÉSUS

A 2 FRANCS LE VOLUME BROCHÉ
ET 3 FRANCS RELIÉ A L'ANGLAISE AVEC FERS SPÉCIAUX

H.-M. STANLEY

LETTRES DE H.-M. STANLEY, racontant ses voyages, ses aventures et ses découvertes à travers l'Afrique.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

EUGÈNE MULLER

UN FRANÇAIS EN SIBÉRIE (Aventures du comte de Montleu).

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

ARMAND DUBARRY

SIX AVENTURES TURQUES.

ARMAND DUBARRY

VOYAGE AU DAHOMEY.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

GABRIEL FERRY

AVENTURES DU CAPITAINE RUPERTO CASTANOS AU MEXIQUE.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

MARCO POLO

LES RÉCITS DE MARCO POLO. — Citoyen de Venise sur la Mongolie, la Chine, l'Inde, etc., tirés de son *Livre des Merveilles*, (manuscrit du XIIIe siècle) et mis en français moderne par HENRI BELLENGER.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

LOUIS JACOLLIOT

LE CRIME DE PITCAIRN (Taïti, souvenirs de voyage).

H. DE LA BLANCHÈRE

LE CLUB DES TOQUÉS (Aventures sublunaires, sous-marines et autres).

KARAZINE

LE PAYS OU L'ON SE BATTRA, *Voyage d'un Russe dans l'Asie centrale*. Ouvrage traduit du russe par Tatania Lwof et Augustin Teste.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

KINGSTON

Auteur du *Voyage d'une corvette autour du monde.*

AVENTURES PÉRILLEUSES CHEZ LES PEAUX ROUGES.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

LOUIS BOUSSENARD

A TRAVERS L'AUSTRALIE. *Les dix millions de l'Opossum rouge.*

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

GASTON TISSANDIER

HISTOIRE DE MES ASCENSIONS. *Récit de vingt-quatre voyages aériens.* (2e édition revue et corrigée.) Illustrée d'un portrait de l'auteur.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

LÉOUZON LE DUC

VINGT-NEUF ANS SOUS L'ÉTOILE POLAIRE. Souvenirs de voyages.

Première série. — L'OURS DU NORD. — *Russie.* — *Esthonie.* — *Hogland.*

FERNAND CORTEZ

LETTRES DE FERNAND CORTEZ A CHARLES QUINT (1523), complétées par les récits d'ANTOINE DE SOLIS, édition de 1704, réduites et annotées par VALLÉE (de la Bibliothèque nationale).

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

FERNAND COLOMB

Fils de Christophe Colomb

LA VIE ET LES DÉCOUVERTES DE CHRISTOPHE COLOMB, par *Fernand Colomb, son fils.*

Traduite sur les textes primitifs et annotés par EUGÈNE MULLER.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

LE CAPITAINE COOK

LE PREMIER VOYAGE DU CAPITAINE COOK, traduit, réduit et annoté par HENRI BELLENGER.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

JULES GROS

Secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris

UN VOLCAN DANS LES GLACES, aventure d'une expédition scientifique au pôle nord.

Ouvrage adopté par le Ministre de l'Instruction publique.

LÉOUZON LE DUC

VINGT-NEUF ANS SOUS L'ÉTOILE POLAIRE. Souvenirs de voyages.

Deuxième série. — LE RENNE — *Finlande.* — *Laponie* — *Iles Aaland.*

LÉOUZON LE DUC

VINGT-NEUF ANS SOUS L'ÉTOILE POLAIRE. Souvenirs de voyages.

Troisième série. — L'ÉLAN. — *Suède.* — *Norvège.* — *Iles de Gothland.*

DUMONT D'URVILLE

VOYAGE AUTOUR DU MONDE *du capitaine* DUMONT D'URVILLE, raconté par lui-même, réduit et annoté par HENRI BELLENGER.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

BOUGAINVILLE

VOYAGE DE M. DE BOUGAINVILLE, capitaine de vaisseau, autour du monde, années 1766, 1767, 1768 et 1769, raconté par lui-même.

KARAZINE

SCÈNES DE LA VIE TERRIBLE DANS L'ASIE CENTRALE, par KARAZINE, traduit du russe par TATIANA LWOF et AUGUSTIN TESTE.

NORDENSKIOLD

LETTRES DE NORDENSKIOLD RACONTANT SON EXPÉDITION A LA DÉCOUVERTE DU PASSAGE NORD-EST DU POLE NORD, avec une Préface par DAUBRÉE, de l'Institut.

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

JEAN DUPUIS

LA CONQUÊTE DU TON-KIN PAR VINGT-SEPT FRANÇAIS, *sous le commandement de* JEAN DUPUIS, récit tiré du Journal de Jean Dupuis, avec une Biographie de l'explorateur, par JULES GROS, secrétaire de la Société de Géographie commerciale de Paris.

JULES GROS

L'EXPLORATION DES RÉGIONS POLAIRES, depuis la mort de Bellot, jusqu'à nos jours, récits des aventures les plus émouvantes advenues aux grands explorateurs contemporains, tirés de leurs propres récits.

LE CAPITAINE COOK

LE DEUXIÈME VOYAGE DU CAPITAINE COOK, traduit, réduit et annoté par HENRI BELLENGER.

DE LESSEPS

DU KAMTCHATKA A PARIS. Voyage de M. de Lesseps raconté par lui-même.

LA PÉROUSE

LES VOYAGES DU CAPITAINE LA PÉROUSE, racontés par lui-même, extraits de ses notes et de son journal.

ARMAND DUBARRY

LES AVENTURES DE PLUSIEURS ÉLÉPHANTS ET D'UN DOMPTEUR (*Siam et Ceylan*).

GABRIEL FERRY

UN BANDIT MEXICAIN. Souvenirs de voyage.

PAUL SOLEILLET

LES EXPLORATIONS DE PAUL SOLEILLET, racontées par *lui-même*, récits tirés de ses notes et carnets de voyage, par Jules Gros, précédés d'une Biographie de M. Soleillet, par Bernel, avec une Préface par M. E. Levasseur, de l'Institut, édition illustrée d'un portrait et d'un autographe de l'auteur et d'une carte des régions explorées par lui.

Il paraît un volume chaque mois

DANS LA

BIBLIOTHÈQUE D'AVENTURES ET DE VOYAGES

PETITE BIBLIOTHÈQUE IN-32

à un franc le volume

Imprimée avec soin sur papier teinté.

GEORGES AVENEL

LA VRAIE MARIE-ANTOINETTE, *d'après la correspondance secrète.* Troisième édition.

La Dauphine. — La Reine. — La mère.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

CASTAGNARY

Conseiller général de la Seine.

LES JÉSUITES DEVANT LA LOI FRANÇAISE. Sixième édition.

La situation juridique des jésuites. — Diverses apparitions des jésuites. — Leurs forces actuelles. — Les jésuites sont plus dangereux et plus menaçants que jamais. — Conclusion : nécessité d'appliquer la loi.

JULES CLARETIE

J.-B. CARPEAUX, 1827-1875 (*Étude biographique*).

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

LOUIS COMBES

MARIE-ANTOINETTE ET L'INTRIGUE DU COLLIER (*Étude historique*).

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

LOUIS DEPRET

LE ROMAN DE LA POUPÉE.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

CHARLES DESLYS

LES BOTTES VERNIES DE CENDRILLON. Nouvelle.

CHARLES DEULIN

CHEZ LES VOISINS.

En Espagne. — En Angleterre. — En Belgique. — En Afrique. — En Russie. — En Prusse.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

DIDEROT

LE NEVEU DE RAMEAU. Préface et Notes par Gustave Isambert.

ALCIDE DUSOLIER

CE QUE J'AI VU *du 7 août* 1870 *au* 1er *février* 1871.

L'effondrement de l'Empire. — Le Quatre-Septembre. — Le dictateur Gambetta.

PIERRE GIFFARD

LE TÉLÉPHONE EXPLIQUÉ A TOUT LE MONDE. 9e édition augmentée d'une notice technique et de 4 gravures sur bois.

PIERRE GIFFARD

LE PHONOGRAPHE EXPLIQUÉ A TOUT LE MONDE (Edison et ses inventions). 13e édition. Illustrée d'une série de gravures inédites représentant les appareils les plus nouveaux.

PIERRE GIFFARD

LA LUMIÈRE ÉLECTRIQUE EXPLIQUÉE A TOUT LE MONDE. 3e édition, illustrée de 3 gravures.

PIERRE GIFFARD

LA TÉLÉPHONIE DOMESTIQUE.

LUDOVIC HALÉVY

MARCEL (*Nouvelle*).

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

ANDRÉ LEFÈVRE

LE VRAI NAPOLÉON Ier.

L'adolescence. — Italie et Egypte. — Consulat. — Empire. — L'Apogée et le Déclin. — La légende.

PAUL MAHALIN

MONTRETOUT (19 janvier 1871).

FRANCIS MAGNARD

Rédacteur en chef du *Figaro*.

VIE ET AVENTURES D'UN POSITIVISTE (*Histoire paradoxale*).

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

EUGÈNE MULLER

LA MIONETTE, roman. Septième édition.

Mon village. — La Mionette.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

CHARLES NARREY

LA DAME AUX GRIFFES ROSES.

GÉRARD DE NERVAL

SYLVIE.

OUDIGANE ET CHARLES BIGOT

LE CLERGÉ FRANÇAIS DEVANT LA LOI FRANÇAISE.

I. Résumé historique. — La déclaration de 1682. — Le concordat. — La situation de la cour de Rome et du clergé vis-à-vis de l'Etat.

II. Résumé des prescriptions légales et comment elles sont observées de nos jours.

III. Résumé de la législation pénale et comment elle est appliquée.

ARTHUR POUGIN

RAMEAU (*Essai sur sa vie et ses œuvres*).

REMEMBER

HISTOIRE DU MINISTÈRE POLIGNAC. Notice historique tirée des écrits et des Mémoires des grands écrivains contemporains, (Guizot. — Vaulabelle. — Th. Lavallée. — Odilon Barrot, etc., etc.)

ÉMILE RICHEBOURG

LA FILLE DU CHANVRIER, roman.

PIERRE SARAZIN

SOUVENIRS D'UNE VOITURE CELLULAIRE.

ÉLIE SORIN

JULES GRÉVY. Sa vie, son œuvre politique (1813-1877). Edition complète (220 pages) illustrée d'un portrait de M. Jules Grévy par A. Gilbert.

FRÉDÉRIC SOULIÉ

LE LION AMOUREUX. Nouvelle édition.

Il reste quelques exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 2 fr.

SPINOZA

DE LA DROITE MANIÈRE DE VIVRE. Traduite en français et annotée. par J.-G. Prat; deuxième édition entièrement revue et corrigée.

Ouvrages divers à 1 fr., 1 fr. 50 et 2 fr.

GRAND ALMANACH PERPÉTUEL DES VILLES ET DES CAMPAGNES. *Encyclopédie de la ville pratique et des connaissances utiles*, indispensable à tous.

Prix, broché : **10** fr. — Publication par cahiers mensuels à **1** fr.

CAMILLE PELLETAN

QUESTIONS D'HISTOIRE. — *Le Comité central et la Commune.*

1 volume, 200 pages environ. — Prix. 1 fr. 50

SHÉRIDAN

L'ÉCOLE DE LA MÉDISANCE, comédie en 5 actes, *traduction nouvelle*, par HÉGÉSIPPE CLER.

1 vol. — Prix. 1 fr.

GUSTAVE RIVET

LE CHATIMENT, Drame en quatre actes en prose..... 2 fr.

PETITS CHEFS D'ŒUVRE A 1 FR. LE VOLUME

Format bijou sur hollande teinté.

PETIT IN-32 RAISIN

AURÉLIEN SCHOLL

DENISE (historiette bourgeoise), roman en vers (*Epuisé*).

VICTOR HUGO

L'EXPIATION. 1 vol. sur papier vergé, in-32 raisin.

Volumes à 4 francs

JULES BAISSAC

L'AGE DE DIEU (*Annus Dei*). Un volume in-8 carré.

Études sur les grandes périodes cosmiques et l'origine de la fête de Pâques pour faire suite aux Origines de la Religion du même auteur.

LOUIS JACOLLIOT

LA COTE D'ÉBÈNE (*Le dernier des négriers*). Ouvrage illustré de gravures sur bois par Kauffmann. Deuxième édition.

Aux rives du Gange. — Le dernier des négriers.—Le Congo et la traite des noirs. — Les déserts du Congo.

LOUIS JACOLLIOT

LA COTE D'IVOIRE (*L'homme des déserts*). Ouvrage illustré de gravures sur bois par Demarle. Deuxième édition.

Les forêts du Congo. — Les marais du Congo et de la Bancora. — Les maraudeurs du centre Afrique. — Le retour.

LOUIS JACOLLIOT

LA CITÉ DES SABLES (*El Temin*). Ouvrage illustré de gravures sur bois par Demarle.

GEORGES NAZIM

EXPRESS-NOUVELLES. 1 vol. in-16 jésus.

Illustré de **20 dessins originaux** *de* FÉLIX RÉGAMEY, reproduits en *fac simile*.

A. RANC

SOUS L'EMPIRE, Mémoires d'un républicain (roman).

ANONYME

MANUEL DE CUISINE ET RECETTES CHOISIES, disposées en tableaux par ordre d'opérations. Ouvrage déjà paru en sténographie Duployé et qui a obtenu une médaille de bronze en 1873 à l'Exposition universelle de Vienne.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

PROSATEURS FRANÇAIS

AU XIXe SIÈCLE

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

Par LOUIS COLLAS et VICTOR TISSOT

Cet ouvrage contient plus de 300 morceaux (récits, contes et légendes, tableaux, scènes de la nature, philosophie et morale, portraits littéraires), de plus de 200 écrivains différents.

Cette nouvelle anthologie s'adresse plus particulièrement aux gens du monde et aux maisons d'éducation.

L'ouvrage forme un très fort volume in-18 de 700 pages

Prix broché : 5 fr.

PRINCIPAUX ÉCRIVAINS CITÉS DANS L'OUVRAGE

Edmond About. — Amédée Achard — J.-J. Ampère. — Duc d'Aumale. — Ballanche. — H. de Balzac. — Béquet. — Berlioz. — Sainte-Beuve. — Charles Blanc. — Champfleury. — Philarète Chasles. — Chateaubriand. — V. Cherbuliez. — Jules Claretie. — Benjamin Constant. — Athanase Coquerel. — P.-L. Courrier. — Victor-Cousin. — Cuvier. — Alphonse Daudet. — L. Deville. X. Doudan. — Alexandre Dumas. — Dumas fils. — Mgr Dupanloup. — E. Duvergier de Hauranne. — Erckmann-Chatrian. — Ferdinand Fabre. — A. de Falloux. — P. Félix. — Octave Feuillet. — P. Féval. — C. Flammarion. — Mme de Gasparin. — A. de Gasparin. — Th. Gautier. — Saint-Marc Girardin. — E. et J. de Goncourt. — M. de Guérin. — F. Guizot. — Mme Guizot, etc., etc.

FORMATS DIVERS

Collection à 6 francs le volume.

FORMAT IN-OCTAVO

JULES BAISSAC

LES ORIGINES DE LA RELIGION. 2 volumes. Prix, **12** fr.

JULES CLARETIE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1870-71. 5 volumes in-8, illustrés d'un grand nombre de gravures sur bois par les plus célèbres artistes. Prix des 5 volumes, **30** fr. Édition de Bibliothèque.

La chute de l'Empire. — La guerre. — Le gouvernement de la Défense nationale. — La paix. — La Commune de Paris. — La présidence de M. Thiers. — La présidence du maréchal de Mac-Mahon

H. DEPASSE

LE CLÉRICALISME. (Édition de Bibliothèque.)

Sa définition. — Ses principes. — Ses forces. — Ses dangers. — Ses remèdes.

GOUGEARD

Capitaine de vaisseau, ex-général de division au titre auxiliaire à l'armée de la Loire,

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE MINISTÈRE DE LA MARINE

LA MARINE DE GUERRE, les Institutions militaires depuis leur origine jusqu'à nos jours.

EUGÈNE NOEL

JULES MICHELET et ses enfants. Notes et souvenirs. (Édit. de Bibl.)

UN RUSSE

LA SOCIÉTÉ RUSSE. 2 volumes in-8°, traduction de M. Ernest Figurey et Désiré Corbier, avec une introduction de Antonin Proust, député des Deux-Sèvres. (Édition de Bibliothèque.)

PREMIÈRE PARTIE. — **Les hommes politiques.** 1 volume : **6** fr.
DEUXIÈME PARTIE. — **Les hommes littéraires.** 1 volume ; **6** fr.

Volumes à 6 francs.

IN-QUARTO, ILLUSTRÉS

THÉOPHILE LAVALLÉE

HISTOIRE DES FRANÇAIS, *depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution française.* Édition illustrée, par MM. De Bar, H. Clerget, Darjou, Gustave Doré, Férat.

3 vol. gr. in-8 colombier. Prix de chaque volume, **6** fr.

EUGÈNE DOMERGUE

GÉOGRAPHIE PITTORESQUE DES CINQ PARTIES DU MONDE. 4 beaux volumes grand in-8 colombier, illustrés de cartes coloriées, de types et de vues.

ANONYME

BIOGRAPHIE POPULAIRE illustrée de **LÉON GAMBETTA.** 1 volume in-4°. Prix, **6** fr.

Collection à 7 fr. 50 le volume.

D'ALTON SHÉE

SOUVENIRS **de 1847 et 1848**, pour *faire suite à Mes Mémoires* (ouvrage posthume), par le comte D'ALTON SHÉE, ancien Pair de France.

HIPPOLYTE MAGEN

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE. Le prologue du Second Empire (1848-1852). — Le Second Empire (1852-1870). 1 volume.

ÉDITION DE BIBLIOTHÈQUE

Cette édition, imprimée avec le plus grand soin, est du même format que les œuvres des grands historiens contemporains, Guizot, Thiers, Vaulabelle, Odilon Barrot, etc., etc,, dont il est le complément nécessaire.

O. RANC

DE BORDEAUX A VERSAILLES. *L'Assemblée de* 1871 *et la République.* Un volume in-8.

D. MACKENZIE-WALLACE

LA RUSSIE, *Le Pays.* — *Les Institutions.* — *Les Mœurs.* 2 très forts volumes.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Adopté par le ministère de l'Instruction publique. (*Épuisé.*)
Voir, p. 19, l'édition in-12.

PARAITRA EN OCTOBRE 1880

T. H. S. ESCOTT

L'ANGLETERRE, *Le Pays.* — *Les Institutions.* — *Les Mœurs.* 2 très *forts volumes.*

Chaque tome se vendra séparément.

ÉDITIONS DE LUXE

Collecton à 10 francs le volume.

GRAND IN-8 ILLUSTRÉ

VICTOR HUGO

LES TRAVAILLEURS DE LA MER. Édition de luxe illustrée de 64 grandes compositions, dessinées par DANIEL VIERGE. Un volume in-8. Prix : **10** fr.

VICTOR HUGO

L'HOMME QUI RIT. Un superbe volume grand in-8, illustré de 88 dessins, grandes compositions dessinées par DANIEL VIERGE. Un volume in-8. Prix : **10** fr.

La mer et la nuit. — La nuit moins noire que l'homme. — L'ourque en mer. — L'enfant dans l'ombre. — Éternelle présence du passé. — Les hommes reflètent l'homme. — Gwynplaine et Dea. — Commencement de la fêlure. — La cave pénale. — La mer et le sort remuent sous le même souffle. — Aspects variés d'Ursus. — La titane. — La capitole et son voisinage. — En ruine. — La mer et la nuit.

LE JOURNAL DES VOYAGES

AVENTURES DE TERRE ET DE MER

LE JOURNAL DES VOYAGES, 1re année (Tomes I et II).
LE JOURNAL DES VOYAGES, 2e année (Tomes III et IV).
LE JOURNAL DES VOYAGES, 3e année (Tomes V et VI).

Chaque Tome se vend séparément 4 francs.

Chaque année forme 1 volume de 800 pages.
Prix : broché, **8** fr.; relié à l'anglaise, **12** fr.

ÉTRENNES DE 1878 ET 1879

Mrs ANNIE BRASSEY

VOYAGE D'UNE FAMILLE

(LE PÈRE, LA MÈRE ET LES ENFANTS)

AUTOUR DU MONDE

Raconté par la Mère

Ouvrage couronné par l'Académie française (Concours Montyon) traduit de l'anglais, par J. BUTLER, illustré de 120 gravures sur bois d'après nature. — 2e édition.

Prix : broché **10** fr.; relié à l'anglaise **14** fr.; demi-reliure **15** fr.

LOUIS JACOLLIOT

L'HOMME DES DÉSERTS

(La côte d'Ébène, la côte d'Ivoire, la cité des Sables)

1 fort volume de 500 pages, illustré de 69 dessins par DEMARLE et KAUFFMANN, gravés sur bois par les meilleurs artistes.

Prix : broché **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr.; demi-reliure **13** fr.

L. DE JEDINA

VOYAGE DE LA FRÉGATE AUTRICHIENNE « HELGOLAND »

AUTOUR DE L'AFRIQUE

Ouvrage traduit par VALLÉE, illustré de 90 gravures sur bois.

Adopté par le Ministère de l'Instruction publique.

Prix : broché, **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr.; demi-reliure **13** fr.

GASTON TISSANDIER

HISTOIRE DE MES ASCENSIONS

Précédée de : *Simples notions sur les ballons et la navigation aérienne.*

Ouvrage illustré par ALBERT TISSANDIER, contenant 130 gravures sur bois.

Adopté par le Ministère de l'Instruction publique. — Souscription du ministère de la Marine.

(*Épuisé broché. Il reste encore un très petit nombre d'exemplaires cartonnés et demi-reliure.*)

Prix : broché **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr.; demi-reliure **13** fr.

A. ROBIDA

LES VIEILLES VILLES D'ITALIE

Illustré de 102 dessins originaux à la plume, de l'auteur, reproduits en fac-simile.

Prix : broché **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr.; demi-reliure **13** fr.

A. ROBIDA

LES VIEILLES VILLES DE SUISSE

Illustré de 110 dessins originaux à la plume par l'auteur, reproduits en fac-simile. — Prix : **8** fr. broché; relié à l'anglaise **12** fr.; demi-reliure **13** fr.

ÉTRENNES DE 1880

A. ROBIDA

LES VIEILLES VILLES D'ESPAGNE

Illustré d'environ 100 dessins à la plume par l'auteur, reproduits en *fac-simile*.

1 volume in-8 jésus. Prix : broché **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr. demi-reliure **13** fr.

GASTON TISSANDIER

LES MARTYRS DE LA SCIENCE

ILLUSTRÉ DE COMPOSITIONS INÉDITES

Dessinées par **Gilbert**, gravées sur bois par **Smeeton Tilly.**

1 volume in-8 jésus. — Prix : broché **8** fr.; relié à l'anglaise **12** fr. demi-reliure **13** fr.

EUGÈNE MULLER

LE GÉANT ET L'OISEAU

CONTE DE JADIS OU D'AUJOURD'HUI

Avec de nombreuses illustrations, dont 22 grands dessins de **Giacomelli**, gravés par Berveiller, et de 25 têtes de chapitres.

1 volume in-8 colombier. — Prix : broché **10** fr.; relié à l'anglaise **14** fr.; demi-reliure **15** fr.

PUBLICATIONS POPULAIRES

FORMAT IN-4, ILLUSTRÉES

OUVRAGES DÉJA PARUS

à 10 francs le volume

JULES CLARETIE

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1870-71. 2 volumes. Édition illustrée par MM. Blanchard, Chifflart, Crépon, Darjou, Férat, Fichot-Gaildrau, Gilbert, Godefroy-Durand, Janet-Lange, Gustave Janet, M. Lalanne, Lançon, Lix, A. Marie, Ed. Morin, Pauquet, Philippoteaux, Vierge, etc. — De portraits, vues, scènes, Plans, cartes et autographes. Deux volumes in-4. Prix de chaque volume, **10** fr.

Chute de l'Empire. — La guerre. — Le gouvernement de la défense nationale. — La paix. — Le Siège de Paris. — La commune de Paris. — Le gouvernement de M. Thiers.

HIP. MAGEN

HISTOIRE DU SECOND EMPIRE. Édition illustrée de nombreuses gravures sur bois. Un volume. Prix : **10** fr.

ÉLIE SORIN

HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE (1789-1800). Un volume illustré de nombreuses gravures par les plus célèbres artistes, et de très nombreuses reproductions de gravures, de scènes, de portraits, de médailles, de documents de toutes natures, fac-simile des originaux du temps. Un volume in-4. Prix, **10** fr.

Les hommes. — Les assemblées. — Les guerres. — Les institutions. — Les grandes journées de la Révolution.

ADRIEN HUART ET DRANER

LA NOUVELLE VIE MILITAIRE. Nombreuses illustrations noires et coloriées. Nouvelle édition revue et augmentée. 1 volume, prix : broché **10** fr.; relié à l'anglaise **14** fr.

A. ROBIDA

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES DE SATURNIN FARANDOUL dans les cinq ou six parties du monde. L'ouvrage complet en cinq parties à **2** fr. Chaque partie se vend séparément. Prix du volume complet, **10** fr.

TOUCHATOUT

HISTOIRE DE FRANCE TINTAMARRESQUE, illustrée de plus de 400 gravures. Un volume. Prix : **10** fr.

TOUCHATOUT

HISTOIRE TINTAMARRESQUE DE NAPOLÉON III, illustrée de nombreuses gravures. Un volume. Prix : **10** fr.

J. TROUSSET

HISTOIRE NATIONALE DE LA MARINE et des marins français, depuis Jean-Bart jusqu'à nos jours, illustrée de nombreux dessins, portraits, documents divers.

J. TROUSSET

HISTOIRE DES PIRATES ET CORSAIRES, flibustiers, boucaniers, etc. 1 volume avec illustrations inédites. Prix : **10** fr.

J. TROUSSET

EN COURS DE PUBLICATION

HISTOIRE ILLUSTRÉE DES GRANDS NAUFRAGES.

J. TROUSSET

LES MERVEILLES DE L'EXPOSITION, ouvrage rédigé par des écrivains spéciaux, illustré de nombreuses gravures, de vues d'ensemble et de détail, de scènes, de reproductions d'objets exposés, etc. Un volume. Prix : **10** fr.

L'ABBÉ ***

LE MAUDIT, Un fort volume illustré. Prix, **10** fr.

ADRIEN HUARD ET GRÉVIN

LES PARISIENNES, ouvrage illustré d'un grand nombre de dessins coloriés ou non coloriés. L'ouvrage est complet en cinq parties à 2 francs. Chaque partie se vend séparément. Prix du volume complet, **10** fr.

ADOLPHE BELOT

LA VÉNUS NOIRE, voyage dans l'Afrique centrale. Illustrations de SAHIB. 1 volume. Prix : **10** fr.

OUVRAGES DE DIFFÉRENTS PRIX

ILLUSTRÉS ET NON ILLUSTRÉS

ANONYME

L'ACADÉMIE DE GUERRE DE BERLIN. Un volume in-8. Prix : **5** fr.

L'enseignement militaire supérieur en Europe. — L'école supérieure de guerre en France. — Règlements et programme de cours d'après les documents officiels 1876-1877. — Enseignement militaire dans les armées étrangères. — Parallèle entre l'enseignement militaire allemand et l'enseignement militaire français.

GABRIEL FERRY

LE COUREUR DES BOIS ou les chercheurs d'or, grand roman d'aventures, illustrations de GUSTAVE DORÉ et des meilleurs dessinateurs. 1 fort volume. Prix, **12** fr.

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

(PRIX VITET)

JULES CLARETIE

LE DRAPEAU

Édition de très grand luxe

AVEC ENCADREMENTS TRICOLORES AUTOUR DE CHAQUE PAGE

ILLUSTRÉE DE QUATRE GRANDS ORIGINAUX

DE A. DE NEUVILLE

DONT DEUX FUSAINS ET DEUX DESSINS A LA PLUME

D'un portrait de l'Auteur, eau-forte de GILBERT

ET DE TÊTES DE CHAPITRES ET CULS-DE-LAMPE

Dessinés par Edmond MORIN

UN SUPERBE VOLUME IN-4° COLOMBIER

Prix : Broché, 15 fr.; relié à l'anglaise, 20 fr.

Il a été tiré cinquante exemplaires numérotés, savoir :

3	exemplaires	sur Japon (non mis dans le commerce).		
7	—	—	Chine. — Prix.....	**40** fr.
40	—	—	Wathman. — Prix.....	**30** fr.

BEAUMARCHAIS

THÉATRE. Notice sur Beaumarchais, par F. de Marescot. Un volume illustré de dessins par ADRIEN MARIE. Prix : **5** fr.

Le Barbier de Séville. — La folle journée, ou le mariage de Figaro. — L'autre Tartufe, ou la mère coupable.

HENRI MEILHAC ET LUDOVIC HALÉVY

LA VIE PARISIENNE, pièce en cinq actes. Édition illustrée de costumes coloriés, dessinés par Draner, de vignettes de P. Hadol. Un volume in-8. Prix : **3** fr. **50** cent

CLAIRVILLE, SIRAUDIN ET KONING

LA FILLE DE MADAME ANGOT, Édition illustrée de costumes coloriés, dessinés par A. Grévin, de vignettes de P. Hadol. Un volume in-8. Prix : **3** fr. **50** cent.

SANDERSON

Officier d'Académie
Membre professeur de l'Association polytechnique, professeur à l'École Turgot, Traducteur assermenté près la Cour d'appel de Paris.

L'ANGLAIS SANS PROFESSEUR. — *En* 50 *leçons.* — Ouvrage entièrement neuf, rédigé avec le plus grand soin sur un plan tout nouveau, paraissant par fascicules, à **3** fr., contenant chacun 12 leçons. L'ouvrage est complet en **4** fascicules. — Chaque fascicule se vend séparément.

Prix de l'ouvrage complet..... 12 fr.

SANDERSON

L'ALLEMAND SANS PROFESSEUR. — *En* 50 *leçons.* — Ouvrage entièrement neuf, rédigé avec le plus grand soin sur un plan tout nouveau, paraissant par fascicules, à **3** fr., contenant chacun 12 leçons. L'ouvrage est complet en **4** fascicules.
Chaque fascicule se vend séparément.

Prix de l'ouvrage complet..... 12 fr.

DU MÊME AUTEUR

EN COURS DE PUBLICATION

L'ESPAGNOL SANS PROFESSEUR en 50 leçons.

EN PRÉPARATION

L'ITALIEN SANS PROFESSEUR en 50 leçons.

LA RÉCRÉATION

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE ET DE LA FAMILLE

JOURNAL ILLUSTRÉ

DE NOMBREUSES GRAVURES

Paraissant (16 pages format in-4°), chaque semaine

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Gaston Tissandier, Eugène Muller, Hector Malot, Jules Claretie, C. Huard, Armand Dubarry, B. H. Révoil, Gabriel Ferry, etc., etc.

PRINCIPAUX DESSINATEURS

Giacomelli, Gustave Doré, Castelli, Gilbert, Robida, Kauffmann, Demarle, Sahib, Adrien Marie, Ferdinandus, Scott, Poirson, etc., etc.

Il paraît deux tomes de 416 pages chacun dans le courant de chaque année.

Prix de chaque volume..... 3 fr.

Les tomes I et II sont en vente.
Prix du premier volume contenant les tomes I et II, broché, **6** fr. ; relié à l'anglaise, **9** fr.

DOCTEUR RENGADE

LES GRANDS MAUX ET LES GRANDS REMÈDES. L'ouvrage se compose d'un volume petit in-4 de 800 pages à 2 colonnes, illustré de nombreuses gravures, dont 100 grandes gravures coloriées.
Prix : broché, **15** fr. ; relié à l'anglaise. Prix : **18** fr.

DOCTEUR RENGADE

LA VIE NORMALE ET LA SANTÉ. L'ouvrage comprendra trois parties. Chaque partie forme un volume petit in-4 de 300 pages à 2 colonnes, illustré de nombreuses gravures noires et coloriées. — Prix de chaque partie, **5** fr.
En vente : la 1re et 2e partie.

OUVRAGES DIVERS A 50 CENTIMES

LES HOMMES DU JOUR

ACHILLE GASTALDY

ADOLPHE THIERS. — *Origine* — *Naissance* — *Jeunesse* — du premier Président de la République française. Détails authentiques publiés par le chef unique de la famille paternelle de M. Thiers.

UN CRITIQUE D'ART

J. J. HENNER. — 1 vol. Prix. » 50

UN BIBLIOPHILE

JULES CLARETIE. — 1 vol. Prix. » 50

UN JOURNALISTE

ÉMILE DE GIRARDIN. — 1 vol. Prix. » 50

H.-M. STANLEY

Auteur de « Comment j'ai retrouvé Livingstone »

LA VIE ET LES VOYAGES DE LIVINGSTONE. Ouvrage traduit de l'anglais; illustré de gravures sur bois, et suivi d'un coup d'œil sur l'état actuel de la géographie de l'Afrique, par Gabriel Marcel. Un volume in-16. Prix, **50** cent.

GASTON TISSANDIER. — *Simples notions sur les ballons et la navigation aérienne*. 1 volume contenant 36 vignettes, par G. MATHIEU Prix. » 50

LOUIS COMBES. — *Galilée et l'Inquisition romaine*. 1 vol. Prix. » 50

HENRI NAPIAS (Docteur). — *Le mal de Misère* (étude d'hygiène sociale). 1 vol. Prix. » 50

ÉTRENNES 1881

LA RÉCRÉATION

ANNÉE 1879-1880

Un très fort volume de plus de 800 pages. Broché, **6** fr.; cartonné, **9** fr.

LOUIS BOUSSENARD

LE TOUR DU MONDE D'UN GAMIN DE PARIS

Illustré par CASTELLI

1 volume grand in-8. Broché, **5** fr.; relié, **8** fr.

A. BROWN

VOYAGE A DOS DE BALEINE

Illustré par KAUFFMANN

1 volume. Prix broché, **5** fr.; relié, **8** fr.

A. ROBIDA

LA TOUR ENCHANTÉE

Texte et dessins de ROBIDA

1 volume-album. Cartonné..... **3** fr.

LE LIVRE

DE LA

MAITRESSE DE MAISON

ET DE LA MÈRE DE FAMILLE

Ouvrage contenant tous les renseignements indispensables à la Vie pratique

Par Ad. BITARD

Nouvelle édition. 1 vol. petit in-16 de 800 pages compactes. Richement relié, toile anglaise avec fers noir et or. Prix : **4 fr. 50.**

Résumé des matières contenues dans ce volume

I. CHOIX, DÉCORATION, AMEUBLEMENT, ENTRETIEN DE L'HABITATION.

Voisinage. — Loyer. — Réparations. — Hygiène. — Domestiques. — Eclairage : gaz, huiles. — Chauffage. — Nettoyage des meubles, tapis, parquets. — **Parasites.**

II. CUISINE DOMESTIQUE.

Choix des aliments. — Potages. — Viandes de boucherie. — Volaille. — Gibier, venaison. — Gibier à plume. — Poisson. — Escargots. — Œufs. — Légumes. — Pâtisserie. — Entremets. — Desserts. — Conserve de fruits. — Conservation des substances alimentaires.

III. LIQUEURS, SIROPS, BREUVAGES D'ÉTÉ ET D'HIVER, GLACES, BIÈRE, CIDRE, BOISSONS ÉCONOMIQUES, VINS ARTIFICIELS.

Crèmes. — Fruits glacés. — Préparation de la glace. — Collage des vins. — De l'eau comme boisson.

IV. VÊTEMENTS, LINGE.

Nettoyage. — Blanchissage.

V. MÉDECINE ET HYGIÈNE.

Maladies de la peau. — Maladies des voies respiratoires et digestives. — Maladies du foie, des reins, de l'oreille, des yeux, du cœur. — Fièvre, choléra, attaques, convulsions. — Goutte, rhumatismes, névralgies. — Remèdes de ménage.

VI. CHIMIE USUELLE.

Cosmétiques, savons, pommades, eaux, vinaigres de toilette.

VII. JEUX ET LEURS RÈGLES.

Les divers jeux de cartes. — Le loto. — Les dominos. — Le matador. — Le trictrac. — Le jacquet. — Les dames. — Les échecs. — Le billard.

VIII. PRESTIDIGITATION.

Tours de cartes. — Simples farces. — Tours d'adresse.

IX. RÉCRÉATIONS SCIENTIFIQUES.

Arithmétique. — Pneumatique. — Acoustique. — Électricité. — Galvanisme, etc.

X. MÉNAGERIE DOMESTIQUE.

Chiens. — Chats. — Oiseaux. — Poissons, etc. — Elève, éducation, nourriture. — Soins dans les maladies.

XI. LA CHASSE.

Police de la chasse. — Choix et éducation des chiens. — Equipement et armement. — Gibier à plume et gibier de poil.

XII. LA PÊCHE A LA LIGNE.

Lois sur la pêche. — Appâts. — Ligne. — Hameçon. — Conseils pratiques. — Diverses sortes de poissons.

XIII. ÉQUITATION.

Équitation. — Art de conduire. — Vélocipède.

XIV. GYMNASTIQUE.

XV. SPORT NAUTIQUE.

Art de nager. — Patinage. — Canotage.

XVI. JARDINAGE.

Labour. — Engrais. — Semis. — Taille. — Calendrier horticole. — Décoration. — Organisation d'un jardin.

XVII. DROIT USUEL.

Formalités. — Naissance, décès, mariage. — Séparation. — Assistance judiciaire. — Minorité. — Successions — Testaments. — Donations. — Livres de commerce. — Faillites. — Formules.

XVIII. POLITESSE ET SAVOIR-VIVRE.

Visites. — Invitations. — Dîners. — Bals et soirées. — Présents. — Baptême. — Mariage. — Enterrement.

XIX. VIE RURALE.

La Terre. — L'Atmosphère — Prévision du temps. — Labours et assolements. — Plantes à cultiver. — Animaux de la ferme. — Nourriture et soins à donner aux animaux.